

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS.

TOME QUATRIE'ME.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS,

OU

LETTRES ET MEMOIRES

d'un Envoyé ſecret de la Porte dans les Cours de l'Europe; où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé, avec une Diſſertation curieuſe de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * *

TOME QUATRIE'ME.

Nouvelle Edition augmentée dans le corps de l'Ouvrage, enrichie de Figures en taille-douce, & diviſée en VI. Volumes.

A COLOGNE,

Chez ERASME KINKIUS.

MDCCXXXIX.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE superfluës que soient les Préfaces, à les regarder d'un certain côté, elles ne laissent pas d'avoir leurs commoditez. Les Lecteurs sont bien aises de sçavoir dès l'abord de quoi il est question; & pourvû qu'on ne leur dise rien de trop, c'est un soulagement & un plaisir pour eux, de voir en abregé l'esprit & le sommaire de l'Ouvrage qu'on leur donne. C'est uniquement à cela que celle-ci est destinée.

Ce tome contient des évenemens dont plusieurs personnes se souviennent encore, & l'on ver-

ra dans les ſuivans, des choſes, dont on trouveroit preſque autant de Témoins, que de gens d'un âge un peu avancé. En effet, pluſieurs y ont eu part perſonnellement. Les uns y ont agi; les autres y ont ſouffert; d'autres y ont fait leur fortune, & d'autres enfin s'y ſont ruïnez. Un détail de cette nature ne peut qu'être agréable aux gens ſages; parce que rien ne donne plus de plaiſir aux hommes, que de reflechir ſur le paſſé.

Hæc olim meminiſſe juvabit.

Celui-ci eſt à peu près de la nature des précedens. L'Auteur a eu ſoin d'informer les Miniſtres de la Porte, de tout ce qui ſe paſſoit de remarquable dans l'Europe: & pour égayer ſes Lettres, il a en-

tremêlé des morceaux de Morale fort ingénieusement habillez ; des maximes de Politique, & par-ci par-là quelque peu de Philosophie, ce qui fait une fort agréable varieté. Lorsqu'il y a eu paix entre les Princes Chrétiens, & qu'il y a eu par consequent peu d'évenemens à écrire, il a fait des remarques sur les Etats & sur les Cours, sur les Coûtumes, les Mœurs, & les Loix de diverses Nations, sur les intrigues des Politiques ; & en un mot, sur tout ce qui lui paroissoit digne de consideration.

Au reste, comme cet Auteur n'a pas plus de privilege que les autres, & qu'il n'y a point d'Ouvrage au-dessus de la censure, on ne se mettra pas fort en peine de répondre aux objections de certains Cri-

tiques. On n'a pas aſſez d'eſpace pour le faire ici ; ſans compter qu'on n'auroit jamais fait, ſi l'on vouloit relever tout ce qui ſe dit d'un Livre dans le Public. Les demi-connoiſſeurs mettent ſouvent ſur le compte de l'Auteur, juſqu'aux plus petites fautes d'impreſſion ; lorſqu'ils ne trouvent pas autre choſe à critiquer : Mais tant que les gens de bon goût liront ce Livre avec quelque plaiſir, on auroit tort de trouver mauvais que les autres en diſent ce qu'il leur plaira. D'ailleurs, on eſt toûjours à tems de répondre ; ce qu'on fera dans la Préface du dernier Tome, ſuppoſé qu'il y ait quelque choſe qui le mérite.

L'ESPION
DANS
LES COURS
DES
PRINCES CHRETIENS,
OU
MEMOIRES
Pour ſervir à l'Hiſtoire de ce Siécle, depuis 1654. juſqu'à 1660.

LETTRE PREMIERE.
Au Moufti.

Il ſe plaint de n'avoir pas d'aſſez amples inſtructions ſur diverſes choſes, & le conſulte en particulier ſur le jeûne de Ramezan.

LA premiere fois que je vins à Paris, mes inſtructions n'étoient ni aſſez amples ni aſſez particulieres, pour me diriger dans tout ce qui pouvoit m'arriver. On laiſſoit pluſieurs choſes à ma conduite & à ma prudence, ſoit pour le civil,

ſoit pour les matieres de Religion. Ainſi je crois qu'on m'auroit excuſé s'il m'étoit arrivé de faire quelque faux pas, puiſque ç'auroit été moins ma faute, que celle des Miniſtres qui réſident à l'auguſte Porte. Je les ai ſouvent priez de me donner des inſtructions plus circonſtanciées ſur certains cas particuliers que je lui propoſois: mais ils ont toûjours été avares de conſeils. Il eſt vrai qu'il y a environ cinq ans, que je reçûs du grand Vizir d'alors, & du Kaimakam, comme auſſi de ta ſainteté, des ordres poſitifs d'écrire aux Grands en toute liberté. Cet ordre accompagné des autres inſtructions qui me vinrent alors, m'ont été d'un grand uſage. Cela m'arma d'un grand courage, & m'empêcha d'apprehender la vengeance de ceux dont on cenſure les vices. Loüé ſoit Dieu, le Roy du jour du Jugement, de ce que je n'ai accuſé perſonne injuſtement. Je n'étois pas néanmoins ſans apprehenſion lors même que je faiſois mon devoir; apprehenſion d'autant plus grande & plus juſte, que je ſçavois qu'on n'aime pas à voir publier ſes fautes, & qu'on pourſuit avec fureur ceux qui les découvrent ou qui les reprennent. Mais à préſent toutes mes craintes ſe ſont évanoüies à cet égard; & il en eſt venu d'autres d'une tout autre nature, & telles, qu'il n'y a que l'infaillible guide des Fidéles qui puiſſe les diſſiper.

Depuis que je reſide ici, j'ai ponctuellement obſervé tous les préceptes de notre ſainte Loi, autant que la ſeureté & le ſuccès de ma commiſſion l'ont pû permettre. Car j'ai été forcé de dire

dire plusieurs mensonges & de faire plusieurs faux sermens pour me cacher. J'ai fait pareillement quantité d'autres irregularitez pour le bien de la cause dans laquelle je suis engagé. De tout quoi tu as eu la bonté de m'accorder dispense. Il reste une chose sur laquelle j'ai besoin de ton avis. J'ai ponctuellement observé jusqu'ici le jeûne du Ramezan, au tems que l'observent tous les Musulmans. Tu sçais que cette Fête avance tous les ans de onze jours, & que par consequent elle passe par toutes les saisons dans l'espace de trente-quatre ans. Cette variation annuelle est cause que cette solemnité tombe quelquefois dans le même tems que les plus célébres Fêtes des Nazariens : telle est par exemple celle qu'ils appellent Noël, qui est une Fête de quatorze jours. Ainsi je crains d'être découvert si je ne célébre pas le Ramezan dans le tems où tous les Francs en général ont accoûtumé de célébrer ces Fêtes solemnelles, & de me rendre suspect à ceux que je fréquente ; ce qui me seroit desavantageux, & pourroit enfin me perdre.

Je m'adresse donc à toi qui est le plus sage des sages, pour te demander conseil sur cela, te suppliant de me dire nettement ce que je dois faire.

Je sçai que les malades, les blessez, ou les voyageurs sont dispensez d'observer la sacrée Lune. Les portes du Paradis sont alors ouvertes. & des faveurs invisibles répanduës sur les dévots observateurs de ce précepte. Les avenuës de l'Enfer au contraire sont barricadées, & tous les

les démons enchaînés ne peuvent ſortir ni faire aucun mal dans le monde. Je ſçai, dis-je, l'indulgence qu'on a pour ceux qui ſont dans ce cas, pourvû qu'ils ſatiſaſſent à la Loi, & qu'ils jeûnent dans un autre tems plus convenable à leur ſanté, ou autres néceſſités. Sur ce pied-là j'aurois pû te taire les allarmes de ma conſcience, & m'empêcher de t'importuner ; ſçachant comme je fais qu'on accorde toûjours la même liberté à un Muſulman qui eſt en païs étranger, & à plus forte raiſon à celui qui eſt en païs infidéle.

Mon intention eſt donc d'être informé, ſi pour mieux me déguiſer, & travailler plus utilement à avancer les interêts du Grand Seigneur, je ne puis pas toûjours célébrer la Fête du Ramezan dans le tems preciſément que les Chrétiens font leur Carême? Alors je ne me rendrois point ſuſpect, & il n'y auroit perſonne qui ne me prit pour Chrétien, & pour Chrétien Catholique. Que dis-je, pour Chrétien Catholique, jeûnant ainſi tous les jours dans une telle conjoncture, & jeûnant à la Mahometane, je m'acquerrois un crédit conſiderable parmi les Chrétiens de ma connoiſſance, qui me feroient paſſer pour un Saint, ou du moins pour un parfait dévot. Car le jeûne des Chrétiens eſt une Fête en comparaiſon de la rigoureuſe abſtinence des Muſulmans. Les premiers s'abſtiennent à la verité de toute ſorte de chair ; mais ils couvrent leur table de toute ſorte de poiſſons & autres délicateſſes, & n'ont pas la patience d'attendre midi pour mangér : au lieu que les

Muſul-

Musulmans ne goûtent de rien durant le Ramezan, que le Soleil ne soit couché, & que les Etoiles ne commencent à paroître. Même dans les deserts brûlans de l'Arabie, où l'on est sur le point de mourir de soif, personne n'oseroit porter la main vers le pot à l'eau, & en prendre pour se rafraîchir, que l'ombre de la terre n'ait penetré bien avant la haute region de l'air, & n'ait banni les moindres raïons du Soleil. Quand donc les Francs me verront jeûner leur Carême avec tant d'austerité, ils diront que je suis un homme très-mortifié, & un Catholique très-dévot: Car ils jugent entierement par l'exterieur. Si donc quelque chose de facheux m'arrivoit, je trouverois des amis parmi les dévots: Les indifferens même ne paroîtroient pas mes ennemis, & les méchans qui par la noirceur de leurs crimes sont devenus affreux à eux-mêmes, & abominables aux autres, ne laisseroient pas de me craindre. Aussi tout contribueroit à m'empêcher d'être découvert, & à tenir secretes les affaires de ma commission.

Il y auroit bien plus de satisfaction pour moi, si je pouvois sûrement célébrer ce jeûne, comme font généralement tous les bons Musulmans, dans la même Lune où l'Alcorant fut apporté du Ciel. Mais j'ai apris qu'il ne faut pas trahir, ou seulement hazarder les affaires de mon grand Maître, pour une pure pointille de Religion. Dieu est le misericordieux des misericordieux; & il veut que l'Empire des vrais Fidéles étende ses limites tant que la Lune ou le Soleil brilleront sur la terre.

Grand

Grand Oracle des Musulmans, Docteur de foi & de verité, il dépend de toi d'affermir ou d'ébranler ma resolution sur ce point : Car il n'y a point d'appel de ton jugement.

LETTRE. II.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Remarques sur la mort du Roy des Romains. Epitaphes curieuses.

TU m'aprens que le Roi des Romains est mort, & que sa mort a été precedé de divers prodiges. Il m'est venu d'autres avis qui portent, que l'Empereur même d'Allemagne mourut le neuviéme de la précedente Lune. Quoiqu'il en soit, je ferai passer ta nouvelle à la sublime Porte. Pour l'autre, je ne suis pas d'avis de me presser, parce que je ne compte guéres sur les bruits de la renommée, pleins d'incertitude & souvent faux.

Les Rois & les Empereurs meurent comme les autres hommes. La mort est un tribut que tout le monde doit à la nature, & qu'il faut payer tôt ou tard. Personne n'a jamais été dispensé de cette Loi commune à la réserve d'Enoc, d'Elie, & de Jesus fils de Marie. Ils ont été de grands Prophêtes & de parfaits Saints, exempts du peché originel, & par consequent ils ont été affranchis de la mort, qui est un effet du peché. Quoique ceux de ta Nation, aussi-bien que les Chrétiens, fassent profession de croire, que le dernier

nier de ces trois eſt mort ſur une Croix.

Tous les autres hommes ont été ou conſumés par la maladie, ou emportés par une mort ſubite. Les uns par un coup inviſible du Ciel, les autres par les mains des mortels leurs compagnons; des millions par l'épée & par la lance, & dix millions par le coup plus prompt & plus inévitable de la fléche & du boulet. Pluſieurs ont trouvé la mort dans les mêmes Elemens qui les faiſoient vivre. Le feu que rien ne peut moderer en a fait rentrer quelques-uns dans les premiers atômes d'où ils avoient été tirés, & a confondu leurs cendres avec celles de leurs maiſons & de leurs lits de repos: L'eau principe tout contraire, a éteint en d'autres les flâmes de la vie, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Il n'y a qu'un chemin pour entrer dans la vie, mais il y en a mille pour en ſortir: & le plus grand des Monarques peut auſſi-bien tomber par la pointe d'une épine, que par celle d'une épée. Toutes les fois que je prens mon repas, je me reſſouviens de la deſtinée de celui qui fut étouffé par un grain de poivre; & de celle d'Anacreon qui fut étranglé par un pepin de raiſin.

Cependant je ne me mets guéres en peine de choiſir ou d'éviter un certain genre de mort, perſuadé que je ſuis que toute la prudence humaine ne ſçauroit empêcher les decrets de la providence. Je prens bien plus de plaiſir à penſer (tant mon ambition eſt grande) que de quelque maniere que je deſcende au tombeau, je n'y ſerai point inferieur aux Alexandres, aux Céſars, aux Tamerlans, & aux plus grands des mortels.

mortels Dans ce païs d'Anarchie où tout le monde eſt dans la pouſſiere, on ne fait point de difference entre le Noble & le Roturier; comme Diogene ſçut fort bien le dire à Alexandre le Grand Ce Monarque voyant ce Philoſophe qui conſideroit attentivement des os de mort entaſſés les uns ſur les autres, lui demanda ce qu'il faiſoit là : *Je regarde*, répondit le Philoſophe, *les os de ton pere Philippes; mais je ne puis les diſtinguer d'avec ceux de ſes Eſclaves.* C'eſt peut-être cela qui a donné lieu à la coûtume d'écrire des Epitaphes ſur les tombeaux des perſonnes éminentes. J'en ai lû quelques unes entr'autres compoſées par d'illuſtres morts mêmes durant leur ſéjour temporel, qui pour la ſingularité de la penſée ont été jugées dignes d'être inſerées dans l'hiſtoire. Telle eſt celle-ci.

Je Sabbas de Milan, Caſtillan d'origine, Moine & Chevalier de Jeruſalem, ſouhaite à mes cendres une heureuſe reſurrection. Pendant que j'ai vêcu parmi les mortels, je me ſuis contenté de peu. A préſent que je ſuis mort, & que je ſuis ſeul dans mon tombeau, je me contente de moins. Je ne me ſuis jamais connu moi-même, & je ne te conſeille pas de te mettre en peine de me connoître. Paſſant qui que tu ſois, ſi tu as de la pieté, prie pour moi, & paſſe. Adieu, ſonge à la mort. Etant encore en vie j'ai fait cette Epitaphe, ſçachant qu'il me faudroit mourir.

La naiſſance & la vie des mortels ne ſont rien que fatigue & mort.

Telle

Telle a été cette autre du More Heliodore qui se fit enterrer proche les colomnes d'Hercule avec cette inscription sur son tombeau.

Je Heliodore, insensé Carthaginois, ai ordonné par mon testament & derniere volonté, qu'on m'enterrât dans ce bout du monde, pour voir si quelqu'un aussi insensé que moi, viendroit si loin visiter mon sepulcre.

Mais l'Epitaphe de Semiramis est une satyre complette contre les vivans. La voici.

Je Semiramis, n'ai jamais eu besoin d'argent tant que j'ai vêcu: Cependant j'ai toûjours eu pitié du pauvre. A présent que je suis morte, mon tombeau est mon trésor. Si quelqu'un de race Royale se trouve dans la disette, qu'il ouvre ce dortoir, & il trouvera du secours.

Darius ayant fait la conquête de Babylone, & ayant entendu parler de cette Epitaphe, fit par un principe d'avarice ouvrir ce tombeau en sa présence. Mais au lieu d'argent on y trouva une petite table de Bronze sur laquelle étoient gravez ces mots.

Mon Epitaphe est un énigme. En voici l'explication. Je n'ai jamais été avare; Je n'ai pitié que de ceux qui sont pauvres, & c'est pour cela que j'ai donné cette leçon comme un trésor à ceux qui auront la hardiesse de violer mon tombeau par interêt.

Si tu pille les vivans, ne pille pas au moins les morts, de peur qu'ils ne te fassent honte, comme j'ai fait.

Tu me dis que l'Empereur ne paroît pas fort affligé de la mort de son fils, le Roy des Romains. Son affliction est peut-être si grande, qu'elle ne peut éclater. Les passions violentes & extraordinaires s'attachent au cœur & gardent le silence, & ce ne sont que les médiocres, qui éclatent par les cris & par les larmes.

Un certain Roi d'Egypte qui fut vaincu par Cambisés Roi de Perse, & fait prisonnier avec tous ses enfans, dit quelque chose de mémorable. Le cruel vainqueur voulant se divertir du malheur de ses prisonniers, & insulter à leur misere, commença par faire faire à la fille du vaincu, & devant ses yeux les plus vils offices de ses autres Esclaves: Il fit ensuite brider son fils, & mener comme un cheval avec un lourd fardeau sur le dos. A ces deux tristes spectacles le pauvre Prince Egyptien ne jetta pas une larme: Mais voyant un homme qui avoit été autrefois son Domestique, réduit à une grande pauvreté, il pleura abondamment. Cambysés lui ayant demandé pourquoi il paroissoit si peu sensible au malheur de ses enfans, & au contraire si touché de la mauvaise fortune d'un étranger: *Fils de Cyrus*, répondit-il, *la désolation de ma famille me cause une si profonde douleur, que je ne puis l'exprimer par des larmes. Mais comme la compassion que j'ai pour ce Domestique affligé, n'est pas si violente, elle éclate aussi plus aisément par mes yeux.*

Je

Je ne te ſouhaite, Nathan, ni trop de joie ni trop de triſteſſe; car elles ſont toutes deux nuiſibles au cœur.

LETTRE III.

A Muhammed Hodgia, vénérable Hermite de la Caverne pleine de merveilles.

De ſes infirmités. Paſſage remarquable de Cléarque, dévot d'Aſie.

QUand je conſidere l'innocence de ta vie, où l'on ne voit pas même l'ombre du vice, je reſſemble à un ſerpent éveillé en ſurſaut par un vent frais, ou par le bruit d'un paſſant. Mon ame eſt toute émuë, & ſe démêlant de tous les aſſoupiſſemens de la ſenſualité, elle s'étend tout de ſon long. Surpriſe & confuſe de ſa létargie, elle ſe retire promptement dans un ſombre réduit, pour ſe dérober à la lumiére de ſes propres facultés, & aux réflexions de ton eſprit plus brillant, plus lumineux encore, & pénetrant comme les rayons du Soleil.

Je ne maudis pas incontinent, ni moi-même, ni l'heure de ma naiſſance, ni mes amis qui m'ont fait concevoir par leurs flatteries une idée trompeuſe de ma vertu, ni enfin mes ennemis qui m'ont engagé dans le vice par divers artifices. Une telle imprécation n'eſt ſupportable que dans la bouche d'un Juif ou d'un libertin: car ce n'eſt pas en maudiſſant les méchans que nous parvenons à la perfection, mais en imitant les bons.

Je

Je benis au contraire l'heure de ma conception, l'influence de mes bons astres, & les constellations d'une plus heureuse horoscope, le moment que j'eus l'honneur de toucher de mes lévres dans cet asile de la sainteté le sable de tes pieds. O toi Patron de bonnes intentions, sincere réformateur des erreurs des hommes, modéle éclatant des pieux, la gloire des sages, le plus excellent des excellens, & le Phœnix du siécle.

Louange à Dieu, qui est le premier & le dernier: Paix aux Anges qui sont autour de son trône, & aux Prophétes qui se réjouissent en sa présence. Jubilé universel à tous ceux qui sont en Paradis; & bonheur éternel sur la terre au Saint qui demeure au desert, & dont l'ame est aussi étenduë que le Firmament.

Je suis ravi qu'il ne se trouve personne sur la terre, qu'on puisse égaler à toi. Quand tu auras été enlevé du monde, adieu le miroir des mortels, la fleur de la nature humaine. Les arbres du desert pleureront ta mort, parce que ta présence les faisoit fleurir, & produire leur fruit en leur saison. A ton départ l'herbe des champs se fanera & deviendra séche, parce qu'elle sçait que tes mérites font descendre du Ciel la rosée & la pluie, qui rendent l'Arabie fertile en herbages.

Les bêtes languiront faute de pâture, & les hommes déploreront la sterilité de la terre, sçachant que la vie du Juste lui fait produire une abondante moisson.

Mais personne ne sera affligé comme moi, qui puis me vanter de ta bienveillance particuliere, Quand je te perdrai ce sera comme si je perdois

la

la lumiére du Soleil, ou l'air du matin, ou l'avantage du feu & de l'eau. Car ton amitié fait en moi le même effet que les élemens, sans lesquels nous ne pouvons vivre.

C'est pourquoi toutes les fois que je tourne le visage vers la Cité sanctifiée par la naissance de notre Saint Prophéte, je fais des vœux au Ciel pour ta longue vie, priant Dieu pour le bien universel de la nature, puisque je le prie de laisser sur la terre un homme, dont le vêtement de l'ame est composé des rayons dardés de tous les heureux astres.

Dis-moi, ô le plus Saint des Saints d'Orient, favori des Anges, ami secret de l'Eternel, Envoyé extraordinaire du Tout-puissant, Agent *incognito* de la Cour céleste : Dis-moi par le secours de quelle carte je fournirai la carriere de cette vie, aussi incertaine que la mer, & battue d'autant d'orages ? Je sens manifestement en moi du penchant à la vertu, & à tout ce qu'on appelle bien : cependant je me trompe à choisir les moyens de parvenir à mon but. Je voudrois être parfaitement pieux, juste & sage ; mais je ne sçai comment le devenir. Il arrive toujours quelque chose qui rend mes efforts inutiles. Un ami ou un ennemi, un parent ou un étranger, accidens au dehors, mais passions au dedans traversent le commencement & le milieu de la glorieuse carriere, qu'on ne peut fournir sans de nobles agonies. Alors je prens haleine, & me réveillant avec une nouvelle vigueur, je recommence gayement le combat, où le vainqueur est couronné d'une Couronne immortelle. Mon courage est

grand, & ma résolution fixe à la premiere attaque : Je gagne au pied incontinent, & les roues de mon chariot sont pour quelque tems comme celles du char du Soleil, dont les mortels n'apperçoivent point les progrès continuels. Mais avant que je sois parvenu à la moitié de ma course, un mal habile Phaëton, je veux dire une pensée erronée ou une passion fougueuse me renverse. Ou mes vieilles habitudes, ou des tentations nouvelles m'empêchent de remporter le prix dans l'exercice de la vertu.

Ainsi souvent vaincu, je me retire avec ma honte & ma foiblesse. Et comme je ne trouve rien en moi capable de réparer ma honte, je cours vers toi qui as été créé pour être le Directeur du monde.

Ce seroit t'offenser que de faire des répétitions, & de te demander encore ton conseil : Je tâcherai désormais de suivre ton exemple, qui est sans contredit le plus parfait modéle de la vie religieuse. Mais en ce cas je ne pourrai servir ici le Grand Seigneur. Donne-moi donc la solution d'un doute. M'est-il permis d'abandonner mon devoir, & de me retirer dans un desert? Si je ne le puis pas, je bâtirai une solitude au milieu de cette grande Ville, & je ferai de mon cœur un Hermitage. Si je ne puis parvenir à la perfection que je me propose, je tâcherai du moins de faire tout le bien que je pourrai. Il y a une religieuse dexterité par le moyen de laquelle on peut se faire un chemin à l'innocence, & se garantir de la contagion générale au milieu du monde même. Si je ne puis faire aucun bien de conséquence & d'éclat, je

prendrai

prendrai garde au moins, de ne faire aucun mal énorme & criant : je ne ferai pas même la moindre mauvaise action sans la bonne intention, qui comme le moufti m'a assuré, sanctifie quelquefois le crime. Si je mens ou jure à faux, ce sera pour servir à mon grand Maître. Si je dissimule ma Religion, & contrefais le Chrétien, je ne le ferai que pour le grand bien de la foi Musulmane. Ainsi quelque fin plus noble dirigera toujours mon intention & mes démarches.

Mais si tu me dis après tout, que ce n'est pas là le chemin du Paradis, j'abandonnerai toutes les affaires du monde, où je trouve tant d'embarras, pour me retirer dans une caverne, ou dans la fente d'un rocher, ou dans le trou d'un arbre, & y finir le reste de mes jours dans la méditation de la premiere essence, & de tout ce qui en résulte. Je dirai un éternel adieu à ce siecle perfide, à la vaine génération des mortels qui y sont, à la societé desquels j'aurai sujet de préferer celle des bêtes, beaucoup plus innocentes, & moins débauchées que les hommes. Les lions & les tigres, dans le fort même de leur fureur, ne déchirent point les animaux de leur espece. L'homme est le seul Canibale qui dévore son frere, & avale avec avidité le sang de celui qui porte la même image que lui.

Je ne parle point des anciens Scithes, Massageres ou Tartares, ni des Sauvages de l'Amérique plus modernes, qui remplissoient leur panse de chair humaine. Leur barbarie a passé dans les Empires & Etats les plus civilisés ; & elle n'a rien perdu de sa cruauté pour avoir changé de forme.

Je n'attaque pas non plus l'Epicurisme plus excusable de ceux qui pillent tous les Elémens pour en tirer des friandises, dont les tables sont chargées de carcasses d'oiseaux, de bêtes, & de poissons; les maisons souillées d'une extravagante profusion du sang des créatures que l'intelligence éternelle a formées pour vivre, & jouir aussi bien que nous des fruits de la terre.

Mais j'en veux aux oppresseurs des hommes, à ces Canibales masqués, qui mêlent leur pain avec la mouelle du pauvre, & dont les plus grandes délicatesses sont des ragoûts composés du sang des Veuves & des Orphelins; qui ruinent des familles entieres pour soutenir une vaine grandeur, une pompe passagere qui s'évanouit presqu'aussi-tôt qu'elle a paru.

Cependant ces gens s'imaginent appaiser le Ciel en bâtissant des Temples & des Oratoires superbes, & en donnant leur bien aux Convens & aux Hôpitaux; comme si le Tout-puissant pouvoit être corrompu, ou qu'il aimât les présens, qui ne sont que des fruits de la rapine & de l'injustice. Les sacrifices des Infidéles sont-ils plus agréables à Dieu pour être fait sur son Autel? Ou les prieres des Musulmans mêmes sont-elles mieux reçues pour être prononcées dans des Mosquées, bâties du plus fin marbre, parsemées de pierres précieuses, & enrichies de tapis, & des plus riches étoffes d'argent & de soye? Les anciens Payens pourroient nous faire sur cela de plus excellentes leçons.

Je ne crois pas t'ennuyer si je rapporte ici un passage dont je viens tout présentement de me ressou-

reſſouvenir, au ſujet d'un certain grand homme d'Aſie, qui poſſedoit de grands troupeaux de bétail, & qui avoit de coutume de faire de riches oblations aux Dieux. Ce grand perſonnage fit un jour un pelerinage à Delphes, célebre dans ce tems-là par l'Oracle d'Apollon. Il emmena avec lui cent Taureaux, dont les cornes étoient enchaſſées en or ; & comme il étoit extraordinairement dévot, il ſe propoſoit de faire à ce Dieu un honneur tout particulier. Arrivé ſur le lieu, tout glorieux de ſes riches préſens, & enflé des flatteries des gens de ſa ſuite, il s'approcha hardiment du Temple, s'imaginant qu'il n'y avoit pas d'homme au monde plus digne que lui de la bienveillance des Dieux, demanda à la Pithienne, (car c'eſt ainſi qu'on appelloit la femme qui rendoit les Oracles,) qui d'entre les mortels faiſoit les plus agréables ſacrifices ? Il ſe retiroit, ne doutant pas qu'on ne lui donnât la prééminence ; lorſqu'il entendit la Pythienne qui répondoit, *que Cléarque de Methydrium étoit le plus dévot de tous les hommes, & le plus cher aux Dieux.*

Surpris au dernier point d'une réponſe ſi peu attendue, le vain Bigot réſolut de trouver cet homme, & de ſçavoir de lui comment il avoit fait pour plaire à la Divinité. Pour cet effet il court en diligence à Methydrium ; & en étant à la vue, il mépriſa la médiocrité du lieu, & crut qu'il étoit impoſſible qu'un Citoyen, ou même toute la Ville pût faire aux Dieux des offrandes plus magnifiques que les ſiennes. Ayant donc trouvé Cléarque, il lui demanda quels ſacrifices il faiſoit d'ordinaire à Apollon, *Je ſuis un pauvre*

homme

homme ; lui répondit Cléarque, *& quand je vais à Delphes, je n'y apporte ni argent ni or, mais ſeulement une Corbeille de fruits, des plus excellens que je recueille : Je les offre de bon cœur aux Puiſſances qui gouvernent toutes choſes, & qui me donnent tout ce que j'ai. Au reſte je garde les fêtes inſtituées, & mes voiſins plus pauvres que moi, ne ſortent jamais chagrins de ma table. Je n'ai jamais rien tué, ni n'ai fait à perſonne ce que je ne voudrois pas qu'on me fît. J'invoque Jupiter tous les matins avant que le Soleil ſe leve, & le ſoir quand il ſe couche. J'ai ſoin de tenir net moi & ma cabane. En toute autre choſe je vis comme les bêtes, c'eſt-à-dire, ſelon la Nature.*

Tu verras par-là, pieux Hermite, que la ſimplicité & l'innocence ſont les Sacrifices qui plaiſent le plus à l'Etre ſouverainement miſericordieux, & que le Très-haut ne prend point plaiſir à la fumée des Offrandes, ou aux riches préſens des Grands, mais ſeulement aux pures flâmes d'un cœur dévot, à l'integrité du juſte, éxempt de fraude & de déguiſement.

En toi, illuſtre Muhamed, je confirme la vérité de ces choſes. Dieu te mette à couvert ſous les aîles de ſes miſéricordes juſqu'au moment de la tranſmigration, & au-delà du dernier période du tems.

LETTRE

LETTRE IV.

Au Kaimakam.

Sieges de Stenay & d'Arras. Illustre exemple de valeur & de magnanimité de la garnison de Merdin.

ON ne parle à présent que de deux choses. L'une est Stenay, Place forte de Flandres, que les François ont assiegée, & l'autre Arras, que les Espagnols viennent d'investir.

La présence de tant de personnes illustres rend ces siéges considérables. Du côté des François le Roi, le Cardinal Mazarin, & tous les Grands de la Cour sont au Camp : & du côté des Espagnols l'Archiduc Leopold, le Prince de Condé, François Duc de Lorraine & autres personnes de la premiere qualité.

On attaque & on défend de part & d'autre les deux Places avec une vigueur extrême, comme s'il s'agissoit de la destinée des deux Royaumes. Il me semble que la France court le plus de risque : car si les Espagnols réussissent dans la résolution qu'on dit qu'ils ont prise de secourir Stenay ; s'ils donnent bataille & qu'ils la gagnent, rien ne les empêchera de pénétrer jusques dans le cœur de la France. On dit que plusieurs Places de ce Royaume leur ouvriroient les portes, parce que le Prince de Condé est à la tête de l'armée Espagnole, & qu'il fait tout au nom du Roi de France. Sa rébellion même a pour prétexte la délivrance du Roi captif entre les mains du Cardinal Mazarin

Mazarin & de ſes Adherans. Plaiſant moyen pour débaucher les peuples de l'obéïſſance qu'ils doivent à leur Souverain ! Les Pariſiens & le reſte des François ſont diviſés en cabales & factions : les uns épouſent les interêts du Prince de Condé, pendant que d'autres témoignent une fidélité à toute épreuve pour leur Souverain. J'approuve la morale des derniers, & je ne laiſſe pas d'avoir une joie ſecrete de la perfidie des premiers, dont je ſouhaite que les querelles inteſtines continuent juſqu'au jour du jugement.

Le Juif Echimilia ſuit la Cour, qu'on devroit plutôt appeller le Camp dans la conjoncture préſente. Ses affaires particulieres l'y appellent. Il me donne ſouvent avis de tout ce qui s'y paſſe de plus important. Il m'écrit que la préſence du Roi au ſiége de Stenay, donne aux troupes une vigueur extraordinaire ; & que ce Prince y donne tous les jours des preuves de la grandeur de ſon courage. Il fut toute une nuit à cheval pour donner ſes ordres aux Ingénieurs. Le lendemain il fit ſommer le Gouverneur. Il fit une réponſe vigoureuſe, réſolu de tenir juſqu'à la derniere extrêmité : & pour faire voir qu'il parloit tout de bon, il fit une ſortie à la tête d'un parti de gens réſolus, qui tuerent près de quatre mille des Aſſiégeans.

Mais ces Infidéles ne ſont braves que quand ils ſont bien nourris. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de ſouffrir les rigueurs de la faim, & autres incommodités inſupportables. Dans toutes les hiſtoires d'Occident on ne ſçauroit trouver une action de valeur digne d'être comparée à ce que fit la garniſon de l'imprenable Fortereſſe de Merdin,

din, célebre dans nos Annales pour avoir soutenu un siége de sept ans, contre l'invincible armée du fameux Tamerlan. Ce fleau de Dieu pour épouvanter les assiegés & leur donner des preuves de sa résolution, fit couper tous les vieux arbres des environs de cette Place, & en fit planter de jeunes en beaucoup plus grand nombre. Il fit en même tems sçavoir aux Assiegés, » qu'il » ne leveroit pas le siége, que ces arbres ne fussent » assez vieux pour porter du fruit. « Ce tems étant venu, il envoya un présent de ces fruits au Gouverneur de la Place, & en même tems de la chair de mouton, & lui fit dire, » qu'il avoit pitié d'un » si brave homme, craignant qu'il ne mourût de » faim.

Le Gouverneur n'eut pas plutôt reçu ces présens, qu'il dit au porteur. *Retourne-t'en vers ton Maître, & lui dis que je le remercie de ses fruits: Mais pour la chair, nous nous en passerons tant que nos Brebis nous fourniront assez de lait pour entretenir toute la garnison. Et afin que ton Maître ne doute pas que nous ne manquons point de lait, je veux lui envoyer des fromages.* Pour cet effet il fit donner quatre fromages à l'Envoyé de Tamerlan. Il n'eut pas plutôt appris la réponse du Gouverneur qu'il désespera de réduire la Place, quoiqu'il l'eut tenue assiegée sept ans moins deux mois. Mais s'il avoit sçû quelle sorte de fromage c'étoit, il est certain qu'il n'eût pas changé de résolution. Car il semble qu'ils étoient de lait de chiennes. C'étoit-là toute la nourriture qui restoit à la garnison, à la réserve de la chair même de ces animaux impurs.

Crois-moi, Sage Miniſtre, il eſt très-rare de voir de pareils exemples de patience & de grandeur d'ame. Exemple d'autant plus remarquable, que ce fut la premiere Place où cet invincible Général fut repouſſé.

LETTRE V.

A Dinet Golou.

Pour lui apprendre comme il paſſe le jour de ſa naiſſance. Reflexions ſur la vanité des hommes à cet égard.

C'Eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance. Je ne le célebre pas comme font les autres en pareille occaſion, par des réjouiſſances, des cadeaux, & des concerts de muſique. Ma chambre n'eſt point parfumée d'encens d'Arabie, ni d'aucunes odeurs extraordinaires : Elle n'eſt point ornée de fleurs, de laurier, ou autre verdure. Je n'ai point acheté d'huiles précieuſes pour allumer quantité de lampes, & faire des illuminations, comme on fait aux jours de fête. Je laiſſe ces pompeuſes vanités à ceux qui ont peut-être plus de ſujet que moi de ſe réjouir en ce monde, où je ſuis continuellement penſif & méditabond.

Je ne paſſe pas au reſte cette journée dans une triſteſſe extrême & inutile ; Mais conſervant une indifférence d'eſprit, je la conſacre au ſervice de ma raiſon, & à la contemplation, qui ſont les ſeules choſes conſidérables dans un homme mortel.

Au

Au moment que je me ſuis éveillé ce matin, j'ai commencé à méditer ſur moi-même & ſur la nature humaine. Mon eſprit chagrin eſt allé au-delà du moment de ma naiſſance, & je l'ai laiſſé réflechir ſur la priſon où j'étois dans le ventre de ma mere, de laquelle néanmoins je n'ai pas la moindre mémoire. Et c'eſt ce que j'ai de commun avec tous les hommes. Nous ne ſçavons comment nous ſommes ſortis de ce ténébreux ſéjour, pour paſſer dans le pays de la lumiere: Nous ne ſçavons que nous ayons été ſi reſſerrés, que par ce que nous en diſent nos parens, & par ce que l'expérience nous apprend, que c'eſt là le partage de tous les mortels. Le moyen donc de ſçavoir en quel état nous étions avant notre conception? Si nous étions au rang des choſes qui exiſtent, ou ſi nous étions cachez dans le ſein du néant? Cette penſée m'a cauſé de grandes inquiétudes. Je me donne mille peines, pour ſçavoir mon origine. Je voudrois bien qu'on me dit, ſi ce qu'on appelle l'ame, eſt une ſubſtance diſtincte du corps, ou ſeulement la partie la plus pure de la matiere, la quinteſſence des Elémens. Si l'ame eſt une ſubſtance diſtincte du corps, comme j'ai ſujet de le croire, ce ſeroit un bonheur ſingulier d'être content du lieu où elle étoit avant que d'être unie à la machine, compoſée de chair & d'os. Je voudrois fort auſſi qu'on me dît, ſi cette union de l'ame avec le corps, eſt volontaire ou forcée; car j'avoue de bonne foi que je ſuis dans les ténebres à tous ces égards. Je me joins quelquefois avec les Platoniciens, & je conclus que les ames humaines ſont *des particules de la Nature Divine, des rayons*

du Soleil éternel. Et qu'encore que notre lumiere ſoit maintenant obſcurcie, & couverte du voile de la matiere terreſtre, nous avons néanmoins brillé autrefois d'un éclat qui n'a point reçu de diminution; mais ſeulement lorſque nous étions incorporés dans un air plus reſplendiſſant, ou dans la ſubſtance plus ſubtile du Firmament. Je m'imagine qu'il ſe peut faire, que pour quelques fautes commiſes dans cet état ſuperieur, nous ayons été envoyés pour nous punir dans ces corps, comme dans des priſons; & alors je me plains de l'infidelité de ma mémoire, qui n'a retenue aucune idée de ma condition paſſée.

Dans d'autres tems (car comme les autres, je ſuis ſujet au changement,) j'embraſſe le ſentiment de Pythagore, qui comme tu ſçais, eſt généralement reçu par tout l'Orient. Croyant donc la tranſmigration des ames d'une créature vivante à l'autre, je ne puis m'aſſurer ſi j'ai été Eléphant, Chameau, ou Cheval, ou peut-être quelqu'animal plus contemptible; car ſur ce pied-là, je puis avoir paſſé par toutes les différentes métamorphoſes dont Ovide a fait mention.

Qu'il en ſoit au reſte ce qu'il pourra, je ne vois aucun ſujet de faire une extravagante ſolemnité pour être né ce que je ſuis, c'eſt-à-dire, homme perſuadé que je ſuis, qu'entre toutes les Créatures de Dieu, les hommes ſont les ſeuls fous & les ſeuls miſérables.

Nous nous vantons des arts & des ſciences; cependant les plus ſages des mortels ſentent très-bien qu'ils ne ſçavent rien. L'un bâtit une ſuperbe maiſon, un lieu de repos & de refuge pour lui

&

& pour ſa famille : L'autre vient & la renverſe, & démolit par ce moyen, le ſeul & unique monument de la prudence de ſon frere, ou pour mieux dire de ſa folie : Car peut-être avoit-il dépenſé la plus grande partie de ſon bien à élever ce riche édifice ; au lieu qu'avec toutes ſes ſciences, s'il eût ſeulement appris à ſe connoître ſoi-même, une petite & commode chaumiere lui eût ſuffit durant cette courte vie, & par-là il auroit pû éviter les atteintes de l'envie.

Pour moi, cher ami, je ne ſçaurois bâtir d'autels à la Fortune, ni encenſer le luxe extérieur des riches & des grands. Je haï également d'être flatté, & de flatter ceux qui invitent leurs amis à ſolemniſer le jour de leur naiſſance.

Quoique je regarde ces honneurs extérieurs avec mépris, cela n'empêche pas que je n'aye un très-grand reſpect pour moi-même ; reſpect que je fais conſiſter à empêcher que ma raiſon ne ſouffre aucune atteinte, ou ne ſoit profanée par des coutumes extravagantes & ridicules.

LETTRE VI.

Au Seliƈtar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Stenay rendus, & Arras ſecouru. Remarques ſur les ſignes qui précederent la mort du Roy des Romains. La Reine Chriſtine vient à Anvers.

IL ſemble quelquefois que nous dormons à Paris, fautes de nouvelles. Mais les Poſtes venues depuis peu les unes ſur les autres, nous ont

tiré de cet assoupissement. Les unes portent la nouvelle que Stenay s'est rendu au Roi de France ; les autres que Barcelone a secoué l'obéïssance des Espagnols. Il y a une nouvelle de plus fraîche date, & à cause de laquelle les ruës de Paris ont été illuminées toute la nuit passée de feux de joie ; c'est celle du secours d'Arras, où les François ont remporté une glorieuse victoire. On ne sçait pas encore jusqu'où va le nombre des morts ; mais on dit qu'il est fort grand. On donne pour certain, que les Vainqueurs ont fait plus de sept mille prisonniers ; qu'ils ont pris soixante pieces de canon, cinq mille chariots, & autant de chevaux, avec toute la vaisselle d'argent, & les riches meubles du Prince de Condé, de l'Archiduc Léopold, de François de Lorraine, & autres Grands de l'armée Espagnole. En un mot, les François sont maîtres de la Ville & du champ de bataille, & les Flamans ne paroissent guéres en état maintenant de les leur disputer.

Le Prince de Condé a fait tout ce que pouvoit faire un grand Capitaine, & ce Prince n'est jamais plus grand que dans les grandes & périlleuses actions. Il a fait une retraite qu'on estime autant que la victoire du Vicomte de Turenne ; & c'est cette retraite qui a sauvé les restes de l'armée Espagnole. On dit que le Prince de Condé & Turenne ne sont pas ennemis, ou qu'au moins celui-ci a traité l'autre en ami. Le Prince de Condé qui favorisoit la retraite des Espagnols, à la tête d'un corps de Cavalerie, se retira le dernier en très-bon ordre au petit galop, & passa même assez près de la Cavalerie de Turenne. L'Officier

qui

qui la commandoit voyant un beau coup à faire, poursuivit à grands pas le Prince de Condé. Un homme qui a vû l'action, m'a dit que la Cavalerie du Prince fatiguée, se seroit mal tirée d'affaire contre un Corps qui n'avoit presque pas donné, & qui étoit déja à ses talons, si Turenne qui vit ce mouvement, n'eût en personne piqué à toute bride sur les siens, pour les faire revenir de la poursuite du Prince de Condé, qui selon toutes les apparences auroit été défait, & peut-être même fait prisonnier. Pour moi, je crois que Turenne a fait par prudence ce que quelques-uns veulent qu'il ait fait par ménagement pour le Prince. Il est de la sagesse de ne rien hazarder. Turenne avoit la victoire, que pouvoit-il demander de plus? Quand l'ennemi se retire, il faut lui faire un pont d'or, & quelquefois pour vouloir tout gagner, on perd tout.

Ces progrès continuels affermissent beaucoup le crédit du Cardinal Mazarin, qui paroît maintenant au-dessus des atteintes de la mauvaise fortune ou de la malice. Cependant personne ne peut se dire heureux qu'à l'heure de sa mort, qui nous met à couvert de toutes les miseres humaines.

Je reçus il y a quelques jours une Lettre de Nathan Ben Saldi, qui m'apprend la mort du Roy des Romains, & m'informe en même tems de divers prodiges qui la précedent, & qui furent vus à l'heure même qu'il rendit le dernier soupir.

Au commencement de sa maladie, il s'éleva un violent orage, qui emporta la croix du clocher

d'une Eglise. Cette tempête fut suivie d'un terrible tremblement de terre, qui ébranla toute la Ville; en sorte qu'on eût dit qu'il en alloit transporter les fondemens. Le jour qui préceda la maladie du Roi, une vieille Aigle domestique du Palais Imperial, où elle avoit demeuré plusieurs années, s'envola & n'est plus revenue depuis. Les cloches de la Chapelle Imperial sonnerent trois fois d'elles-mêmes. Le Juif m'assure que tout cela est vrai. On ajoute que durant la maladie de ce Prince, on vit autour de Vienne des apparitions surprenantes. Une Procession funebre fut vue après minuit dans les Cours du Palais; & qu'en plein midi il tomba dans les rues une pluie de sang chaud. Mais je ne te donne ceci que sur la foi de la renommée, qui comme tu sçais, ne dit pas toujours vrai.

Je te prie aussi bien que tous les autres Ministres, de distinguer entre les faits que j'assure, & ceux que je tire de relations douteuses de la multitude. Dans les choses de cette nature on panche à la superstition, & l'on aime à être Auteur des nouvelles où il entre du merveilleux. Mais tu peux compter sur ce que dit le Juif, car il n'affecte jamais de donner dans la fable.

On pourroit demander quelle étrange vertu secrette produit ces signes extraordinaires! Si les mortels sont gardés par des êtres invisibles, qui apprennent aux Elémens & aux autres créatures à prédire les évenemens futurs de la destinée? Ou si toutes ces choses qui paroissent si étranges & si surprenantes, ne sont que des effets du pur hazard; des accidens qui arrivent selon le cours de

la

la nature, & qui ne ſont remarquables qu'à cauſe de la conjoncture ? Qui ſçait ſi le ſon volontaire des cloches, ne procede pas du mouvement de la tour où elles ſont pendues, cauſé par le tremblement de terre ! Ou pourquoi s'étonner qu'un violent orage ait emporté une Croix ou un croiſſant du faîte d'un haut Minaret ?

Tout cela me paroît auſſi naturel, que les bleds renverſés dans les campagnes par une groſſe pluie ; & je n'en ſuis pas plus ſurpris que quand je vois un orage déraciner des arbres, renverſer des maiſons, & faire mille autres violences. Je ne vois rien d'extraordinaire non plus dans la fuite de l'Aigle. Ce Roi des oiſeaux peut s'en être allé par un caprice dont il ne s'étoit pas encore aviſé. Tout le prodige conſiſte en ce que cela eſt préciſément arrivé dans une telle conjoncture. Si cela s'étoit fait dans un autre tems, perſonne n'y auroit peut-être pris garde, & l'on n'en auroit pas fait plus de cas que des tremblemens de terre de Naples, qui ſont communs en ce païs-là, où la terre eſt fort caverneuſe ; ce qui vient des veines de ſouffre qui y entretient un feu continuel. On a ſenti pluſieurs tremblemens de terre à Naples & à Rome depuis deux mois : Mais on n'en a pas eu beaucoup de mal.

Nathan m'apprend auſſi, que l'Ambaſſadeur de Veniſe à Vienne, a diſtribué de groſſes ſommes d'argent, en réjouiſſance de la derniere victoire que la République a remportée contre les Muſulmans. C'eſt pour moi un véritable prodige, que les Ottomans qui ſont invincibles par terre, ſont toujours les perdans par mer.

On

On attend ici bien-tôt la Reine Christine de Suede. Elle arriva à Anvers en habit d'homme; ce qui donne lieu à diverses censures. Les François l'appellent la sçavante Amazonne ; En effet , elle est bien versée dans plusieurs langues & sciences. Ils parlent magnifiquement de ses vertus & perfections , & la nomment le Phœnix du Siecle. Tous les Nazariens d'Occident sont grands admirateurs du sexe. Un de leurs fameux Sages qu'on appelle Henri Corneille Agrippa , a fait un Livre à la louange des femmes , où il tâche de prouver qu'elles sont plus excellentes & plus nobles que les hommes. Il trouveroit peu de proselytes en Orient.

Il est certain qu'il y a eu dans tous les siécles des femmes très-célebres , & ce seroit porter l'envie trop loin que de leur refuser les louanges qu'elles méritent. Telles furent par exemple Didon Reine de Carthage , Lucrece de Rome , les Sybilles , Theane femme de Pythagore & Dama sa fille , Sapho la Muse , & une infinité d'autres d'Orient & d'Occident , fameuses par leur vertu , par leur sçavoir & par leur valeur dans la guerre. Mais il ne s'en suit pas pour cela que les femmes vaillent plus que les hommes.

Gardons le rang où Dieu & la Nature nous ont placés , sans être brutaux ou effeminés. C'est là le vrai moyen d'acquerir & de conserver l'estime de ce sexe délicat , qui hait le rustique & méprise le radoteur.

LETTRE VII.

A Peſtelli Hali ſon frere, grand Maître des Douannes, à Conſtantinople.

Il l'exhorte à ménager le tems, & à ne pas l'emploier au jeu. Infortune d'un Capitaine Chinois.

JE puis me faire voir à toi ſans maſque. Pour les autres, je fais comme nos femmes Turques, je ne leur parle que ſous le voile. Quand j'écris aux Grands de la Porte, il eſt bon que je diſſimule pluſieurs choſes, & que j'en feigne quelques-unes, pour en faire croire d'autres, & pour ne me rendre pas ſuſpect en tout. Mais avec toi, je ne veux ni artifice ni déguiſement. Tu as une eſpece de droit naturel ſur mes ſecrets, au-delà de ce que peut prétendre un frere. Je dois avoir en toi une entiere confiance en faveur de notre amitié; & il me ſemble que je me fais tort, lorſque je te cache mes ſentimens. Car outre les liaiſons du ſang, nous avons partagé enſemble les avantures de la jeuneſſe; & les bons offices que nous nous ſommes rendus mutuellement, ont ſerré les nœuds de notre affection bien plus fortement que n'a fait notre naiſſance. Nous n'avons jamais été aſſez malheureux, que de ſouffrir que les petites émulations qui ſe rencontrent d'ordinaire entre les enfans d'une même mere, ayent donné la moindre atteinte aux efforts plus ſolides & plus généreux d'un véritable amour. Notre amitié crut avec nos années; l'interêt & l'affection

en

en furent le ciment, & je regarde Pestelli comme moi-même sous une autre figure. Si tu me regardes sur ce pied-là, je suis heureux. Continuons à cherir cette noble passion. La moindre froideur, ou la moindre réserve, me paroîtroit de l'heure qu'il est, plus odieuse qu'une rupture, & plus terrible que la mort.

Il est juste qu'entre tant de services que notre grand Maître exige de nous, nous employons pour nous-mêmes une partie de notre tems & de nos soins. Nous devons beaucoup au Sultan; mais lui & nous devons encore plus à la nature, sans la bonté & la sagesse, de laquelle nous n'aurions jamais eu l'honneur d'exister, & lui jamais le profit de notre existence. Il a plus reçû que nous de la fortune : mais pour la nature nous sommes tous égaux. Elle est la créanciere universelle du genre humain; nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons : Cependant il me semble que rien ne rehausse tant notre compte, que le mauvais usage que nous faisons du tems. C'est en cela que nous sommes toujours en arriere. Les minutes courent la poste, & ne se recouvrent plus : cependant nous ne nous mettons pas en droit de les arrêter; nous n'imprimons pas seulement sur aucune d'elles, la moindre marque passagere de vertu ou de sagesse. Ainsi notre vie s'écoule sans avoir fait aucun profit, & nous n'avons plus qu'un pas à faire, pour tomber entre les griffes de la mort, lorsque nous nous appercevons que nous sommes des banqueroutiers, & que la nature ne veut pas nous confier un moment de plus.

Il

Il eſt donc tems, cher frere, que toi & moi ſongions à nous mêmes. Et puiſqu'il nous eſt impoſſible de payer entierement, composons au moins avec la nature; & conſiderant que nous ne pouvons pas rappeller le tems paſſé; profitons juſqu'à la derniere minute de celui qui nous reſte, & ſatisfaiſons par ce moyen à une partie de notre dette.

Ne t'imagine pas que mon deſſein ſoit de te conſeiller de te faire Dervis; ou de paſſer tout ton tems en prieres. Une dévotion ſi auſtere eſt incompatible avec un homme de ta profeſſion. Mais permets-moi de te conſeiller, cher Peſtelli, de n'élever point des autels à la fortune, & de ne point employer les heures de ton loiſir à ſon ſervice. J'aprens que tu es devenu grand joüeur, non ſeulement d'Echecs, mais auſſi de jeux de hazard. Le premier eſt le plus innocent: mais comme il y a de l'embarras, & qu'il y faut trop de meditation, c'eſt plutôt une affaire qu'un divertiſſement. Il faut une eſpece de violence à l'eſprit; & il faut qu'il y ſoit auſſi abſtrait & auſſi attentif, que s'il s'agiſſoit de faire le plan d'une bataille ou d'un ſiege. Mais les autres ont de plus fâcheuſes influences ſur nos paſſions. L'eſperance, la joye & le chagrin, ſont des deſirs immoderés, qu'ils excitent en nous pures bagatelles, fondées ſur les incertaines productions du hazard. C'eſt pour cela que notre ſaint Prophéte les a défendus. Auſſi ſeroit-ce mal loüer un Muſulman, que de dire qu'il eſt adroit à manier les cartes ou les dez.

Quand tu voudras délaſſer ton eſprit, je te conſeil-

conſeille plutôt de faire quelque exercice de ſanté, qui rafraîchiſſe ton ſang mélanquolique. La coutume de nos peres étoit en ſemblable occaſion, de ſe divertir à l'arc & à la fléche, à la chaſſe, à la lute, & autres recreations dignes de l'homme. Par ce moyen, leurs divertiſſemens particuliers étoient utiles au public, puiſqu'ils ſervoient à les former dans la diſcipline militaire, & à endurcir leurs corps à la fatigue, lors même que leurs eſprits cherchoient à ſe repoſer.

Tu me diras que Claude Céſar ſe dévoüa au jeu des dez, & qu'il fit un Livre à la loüange de cette folie : Que l'Empereur Domitien, & Theodoric Roy des Goths, paſſoient les jours & les nuits à ce jeu de rien. Mais je te répondrai que tu ne trouveras point de tels exemples parmi les illuſtres enfans des Ottomans. Nos glorieux Sultans ne ſe ſont jamais amuſés à ſes badineries ; & quand ils l'auroient fait, leur exemple ne juſtifieroit pas un Sujet qui les imiteroit en cela. Tu n'aimerois pas le jeu comme tu fais, ſi tu conſiderois les malheurs qui accompagnent d'ordinaire les adorateurs de la Fortune. Des Etats entiers ont été diſſipés aux dez en une nuit, des familles ruïnées, & le joüeur même a été mis en priſon le lendemain. Tels avoient hier de grands biens, & étoient reçûs dans la compagnie des Princes, qui ſont aujourd'hui deſtitués de tout, & contraints de mandier. Malheureux effet de cette maudite vanité.

Les Chinois ſont ſi enchantés de l'amour de jouer, qu'après avoir perdu tout ce qu'ils ont, ils ſe joüent eux-mêmes, auſſi-bien que leurs femmes

mes & leurs enfans; de ſorte que ſi la fortune leur eſt contraire, ils demeurent tous eſclaves du gagnant. Il y a en cette Ville de Paris un Moine de l'Ordre des Jeſuites, nouvellement arrivé de la Chine. Entr'autres ſçavans que je fréquente, je ſuis quelquefois avec lui. Il dit pluſieurs jolies choſes de ce peuple; mais il y en a une de tragique, dont il dit avoir été témoin occulaire.

Il dit que dans la Province de Quienttong, un certain Gentilhomme qui avoit ſervi, & acquis beaucoup de gloire & de réputation, fut envié par un de ſes voiſins, qui comme lui avoit été Capitaine, & en grande faveur à la Cour. Leur émulation les porta à ſe rendre pluſieurs mauvais offices, & enfin à ſe défier ouvertement l'un de l'autre. L'Empereur s'étant apperçû de l'averſion que ces deux Officiers avoient l'un pour l'autre, & ne voulant pas que leur fureur précipitât leur perte, devint médiateur entr'eux, leur commanda de s'embraſſer, & de manger enſemble: ce qui eſt dans ce païs une marque aſſurée de réconciliation & d'amitié. Ils obéïrent à leur Souverain. Mais ayant preſque paſſé une nuit à jouer aux dez, le Capitaine eut le malheur de perdre tout ce qu'il avoit. Au deſeſpoir de ſa mauvaiſe fortune, & eſperant que la chance tournant, il pourroit regagner ce qu'il avoit perdu, il envoya querir ſa femme, & trois jeunes fils qu'il avoit; & ayant pris ſur eux & ſur lui-même une ſomme conſiderable, il ſe remit au jeu tout de nouveau: Mais la deſtinée lui fut cruelle, & il perdit encore tout. Son deſpoir alors étant ſans reſſource,

ressource, il poignarda sa femme & ses trois enfans, & se jetta enfin sur la pointe de son épée, aimant mieux mourir lui & sa famille, que d'être esclave de son ancien ennemi.

Dis-moi, cher Pestelli, si tu avois vû cette Tragédie, ne te feroit-elle pas prendre la resolution de ne jouer de ta vie? Certainement notre saint Prophéte regarde de son Paradis, d'un œil de colere ceux qui violent ses Loix. Il connoissoit nos passions, & sçavoit lesquelles étoient les plus dangereuses : Et c'est aussi pour cela qu'il a défendu tout ce qu'il a crû le plus propre à nous porter à la violence, & à un desordre irreparable. Si tu veux remplir les devoirs d'un bon Musulman, tu ne dois pas outrepasser ses défenses, & les regarder comme quelque chose de petit & d'indifferent. Souviens-toi de ce qu'a dit le saint Docteur, & le conducteur des armées Ottomanes, je veux dire le chaste Osman, *qu'il ne faut qu'une petite étincelle de feu, pour réduire en cendres toute une Ville.* Le Satyrique des Romains a remarqué, *qu'on ne devient pas méchant tout d'un coup.* Songe donc en toi-même, que c'est pour cela que l'Envoyé de Dieu a défendu le jeu aux vrais Fidéles ; non comme une chose naturellement mauvaise en elle-même, mais seulement mauvaise moralement, en ce qu'elle est un acheminement aux plus grands vices. Car pendant que nous nous rendons esclaves du hazard, nous ne sommes plus les maîtres de nos passions. Un incertain coup de dé nous soutient ou nous fait tomber. Nous sommes esclaves des plus foibles desirs ; & si nous ne réüssissons pas, nous devenons

nons furieux, ſcelerats & impies ; banniſſant toute prudence, temperance & équité, nous devenons impudens, & capables des crimes les plus noirs.

Ne trouve point mauvais les ſalutaires admonitions d'un frere, qui te témoigne ſon amour en te reprenant ſans flatterie. Uſe-en de même à mon égard, ſi tu aprens que je m'abandonne à quelque vice inutile : je dis inutile, parce que le ſervice du Public change certains vices en vertus.

LETTRE. VIII.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Il ſe plaint de la vieille rancune que Keinan Baſſa avoit contre lui, &c.

JE crois que tu veux m'éprouver, & voir ſi je ſuis à l'épreuve de la colere. Autrement pourquoi renouveller l'affaire de Keinan Baſſa, enſevelie qu'elle eſt il y a plus de quatre ans ; je n'examine point quel grand interêt tu prens à ce qui touche cet Officier, qui t'oblige à épouſer encore ſa vieille querelle, comme ſi c'étoit la tienne propre. Tu ſçais tes affaires mieux que perſonne. Mais permets-moi de te dire que ton crédit n'en augmentera pas de beaucoup pour être trouvé partial. J'ai pour toi tout le reſpect qui eſt dû à un Miniſtre de ton rang, & je puis même dire que ma venération va un peu dans l'excès. Je ſçai qu'on doit eſtimer & aimer ſes amis ſans s'embarraſſer

de la cerémonie; mais je ſçai auſſi qu'on doit avoir quelques égards pour ſoi-même. La conſervation de ſoi-même eſt un principe enraciné dans le centre de la nature ; & il y a bien peu de gens éclairés qui portent la complaiſance juſqu'à ſe perdre. Je ne ſçai que penſer ou qu'écrire, tant ta derniere lettre a émû mon eſprit. Mille imaginations comme autant de tourbillons, troublent mes plus ſolides penſées, & les déchirent, s'il faut ainſi dire, juſques aux racines. Je ſuis dans un état auſſi triſte, que le ſeroit celui d'un homme durant un tremblement de terre : il court par-ci par-là, & ne ſçait où aſſurer ſon pied.

Si je continuë à te donner le nom d'ami, peut-être m'accuſeras-tu de préſomption. Si je change de ſtile, & que je te donne un autre caractere, on m'accuſera d'ingratitude. Si je veux me juſtifier, je paſſerai pour opiniâtre, & pour foible ſi je me reconnois coupable. C'eſt bien plus; toute la terre me regardera comme un étourdi, ſi je prens pour mon compte une faute que je n'ai jamais commiſe. Que faire donc ? je ſuis naturellement penſif & mélancolique. Les paroles qui viennent de reſſentiment s'attachent fortement à mon eſprit ; & lui font tirer mille conſequences. La crainte active & penetrante me fait voir des menaces dans les expreſſions les plus artificieuſes. Je me regarde comme une victime qu'on a réſolu d'immoler à quelque heure. La volonté de la Providence ſoit faite. Je ne me détournerai jamais de mon chemin pour fuïr ma deſtinée, perſuadé que je ſuis que ce ſeroit mal ménager le tems, de vouloir s'éloigner des joyes ineffables du Paradis,
en

en prolongeant un petit nombre de jours ou d'années qu'on paſſe avec tant de miſeres.

Quant au Tréſorier, & à mes autres accuſateurs, je veux qu'ils ſçachent, que je continuerai à rendre mes devoirs au Grand Seigneur, ſans que ni la crainte ni la faveur ſoient jamais capables de me faire détourner ni à droit ni à gauche.

Mais ſi faute d'argent les ſervices ſecrets que je dois rendre ici, ſont ſatyriſés & cenſurés, que ce ſoit ſur le compte de ceux qui ont ordre de m'envoyer ce qui eſt néceſſaire à un homme de mon caractere : càr deſormais je ne m'attirerai plus de reproches pour demander ma penſion.

Ne t'imagine pas qu'il ſoit aiſé d'être toûjours maſqué, & de n'avoir jamais l'eſprit détendu; de faire en même tems deux perſonnages oppoſés; d'être vrai & faux, Muſulman & ſerviteur du Grand Seigneur dans le fond, & en apparence Chrétien & ſujet de la France. Mon eſprit eſt perpetuellement à la torture pour compoſer ce que je dis, & pour inventer de nouveaux expediens, de peur qu'une parole mal dirigée, ou une action mal concertée ne faſſent tomber mon maſque, & que je ne paroiſſe tel que je ſuis.

N'eſt-il donc pas juſte que ceux qui m'employent ayent ſoin de ma ſubſiſtance pendant que tant de ſoucis occupent toutes mes facultés? Que les Miniſtres de la ſublime Porte ne ſe chagrinent point contre moi ſans ſujet : car je jure; ſereniſſime Baſſa, que je conſens que Dieu partage mon ame en dix mille parties immortelles, ſi je trahis jamais la confiance qu'on a en moi. Mais un ſoupçon inutile & mal fondé ſeroit capable de porter un homme à la trahiſon.

LETTRE IX.

Au Venérable Moufti.

De la maladie du Pape, & de sa derniere volonté. Caractere de Dona Olimpia sa Belle-sœur. Guerre des Moscovites & Polonois. Pertes du Grand Seigneur par mer.

LE Pape a été long-tems malade, & le bruit court à présent qu'il est mort. On parle d'un Exprès venu au Chancelier de France, pour lui en confirmer la nouvelle, & pour le consulter sur la prochaine élection. Mais on n'en croit rien ici, & l'on ne regarde cette nouvelle que comme une fable ou comme un artifice des Espagnols, pour sonder à l'avance les inclinations de cette Cour, & se mettre en état de former une faction contre elle, lorsque le Pape sera effectivement mort. On ne s'attend pas qu'il vive long-tems; car il est fort vieux, & de plus usé par les soucis & par les maladies.

Il est certain qu'il a fait son testament & qu'il a donné deux millions d'or au Trésor fondé par ses Prédecesseurs, pour être employé au service de l'Eglise dans des besoins extrêmes. Mais de mille Pontifes, il est rare qu'il s'en trouve un seul, qui ayant succedé à la chaire Papale, n'explique par sa science infaillible les besoins extrêmes de l'Eglise, par ses propres besoins, ou par ceux de ses Neveux; & alors ce prodigieux amas de richesses se dissipe infailliblement.

Il

Il a fait aussi de grands legs à sa Belle-sœur, qu'on appelle Dona Olimpia, & à plusieurs autres de ses parens & créatures. On croit que cette Dame se payera au double par ses mains, parce qu'elle a l'administration de toutes les affaires. On peut dire à la verité, que toute l'Eglise Romaine a été gouvernée par une femme sous ce regne. Car ce Prélat n'a jamais rien fait sans la consulter.

Elle est née d'une maison obscure, mais elle a l'esprit élevé. Elle aime fort à gouverner, & il faut avoüer qu'elle a de grandes qualités. Elle est extrêmement avare & subtile, sçachant tourner tous les évenemens à son profit. Elle disposoit de toutes les Charges, & vendoit à son mot les Evêchés, les Abbayes, & autres dignités Ecclesiastiques, à qui elle vouloit. En un mot, quiconque avoit quelque affaire auprès du Pape, la faisoit par son canal. Par ce moyen elle avoit entassé des richesses prodigieuses, & elle passe pour la plus riche Dame de l'Europe. On croit qu'elle auroit vendu le Pape & Rome même, qui est le Siége de l'Empire Chrétien, si elle avoit trouvé marchand à son gré, plûtôt que de refuser un offre d'argent qui lui revenoit. Cela auroit été une marchandise digne du Grand Seigneur, si la conquête de toutes choses n'étoit pas un prix reservé à ses victorieuses armes.

Les François prennent ce semble beaucoup de part aux cruautés & aux desordres que les Moscovites font en Pologne. On assure qu'ils ont pris d'assaut la Ville de Vitebsko, où ils ont passé au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans.

Ils

Ils se sont encore emparés de diverses autres Villes & Places fortes, & ont brûlé tous les Bourgs & Villages des environs de Smolersko : de sorte qu'on ne voit que ruïnes & desolations à plus de cent milles à la ronde de cette Place, qui est de plus assiégé & serrée par les forces du Czar. Si ces Infidéles Septentrionaux continuent, & font de si brusques violentes seignées par tout où ils passeront, il ne leur faut pas beaucoup de tems pour traverser l'Europe, & pour la dépeupler. Mais il y a à esperer que les Tartares, qui viennent d'entrer en ligue avec la Pologne, arrêteront les cruelles victoires des Moscovites, & châtieront la perfidie des Cosaques, qui se sont joints à eux contre la Foi qu'ils avoient donné au Roy de Pologne.

On dit que quatre Grands de Tartarie sont venus en ôtage à Warsovie, & que le même nombre de Seigneurs Polonois a été envoyé pour la même raison à la Cour du Cham, qui pour faire mieux connoître ses bonnes intentions, a relâché tous les esclaves Polonois qui étoient dans les terres de son obéïssance, & renvoyé les Ambassadeurs Cosaques sans nez & sans oreilles, pour témoigner qu'il est outré de leur infidélité, & qu'il n'en reviendra jamais.

Cependant je suis extrêmement affligé d'aprendre que nous sommes toûjours les perdans par mer. On dit ici que plus de six mille Musulmans ont été tués dans le dernier combat de l'Hellespont, & que nous y avons perdu seize Galeres, outre les Vaisseaux de guerre. On diroit que cet Element est fatal à l'Empire Ottoman. Nous n'avons été guéres plus heureux par terre cette campagne.

Cependant

Cependant le Vizir Azem Chusaein, & notre Genéral en Candie a fait des actions très-héroïques. Pour parler en homme desinteressé, & rendre à nos ennemis l'honneur qui leur est dû, les Maltois, les Venitiens, & les François ont fait tout ce que de braves gens pouvoient faire : ce qui est d'autant plus glorieux aux Musulmans, qu'ils ont tiré l'épée non contre les Hibous & des Pigmées, mais contre la fleur de la Chrétienté. Les Persans sont ces Hibous & ces Pigmées, lorsque nous en venons aux mains avec eux ; car ou ils n'osent soutenir l'éclat & le choc de nos invincibles armes ; ou s'ils l'osent, ils y succombent d'abord.

En nommant ses Héretiques je crache contre la terre en détestation de leurs erreurs : car ils sont pires que les Zindikites * & les Giafres. J'ai plus de charité pour un Chrétien ou pour un Juif, que pour cette vermine de la terre. Je souhaiterois enfin qu'ils fussent extirpés de la terre, & qu'après cette vie ils fussent métamorphosés en pourceaux ; créature qui, comme tu sçais, est en abomination à tous les gens de bien & aux Anges, & à laquelle les Persans ressemblent déja du côté de l'impureté : ou qu'ils fussent en Enfer les ânes des Juifs, & condamnés à porter la charge durant mille ans.

* *Héretiques Mahometans tels à peu près qu'étoient les Saducéens, si ce n'est qu'ils ne reconnoissent d'autre Dieu que les quatre élemens. Vid. Ricaut. Hist. de l'Emp. Ottom.*

LET-

LETTRE X.

A son frere Pestelli Hali, Grand-Maître des Doüanes du Grand Seigneur.

Il lui mande qu'Oucoumiche sa mere, & son Cousin Fousi sont arrivés à Paris.

LE Dieu de nos Peres te donne à chaque minute de ta vie autant de joye que j'en ai à l'heure que je t'écris. Veux-tu sçavoir le sujet d'un transport si extraordinaire ? A peine puis-je me croire moi-même, dans le tems que je te parle de la plus surprenante avanture qui me soit jamais arrivée depuis que je suis en cette Ville. Peut-être regarderas-tu comme un Roman ce que je vais te dire ; mais sois assuré comme d'une verité que notre mere Oucoumiche & notre cousin Fousi sont de l'heure qu'il est à Paris.

Que mille douces passions fassent tressaillir ton cœur, quand tu liras ces nouvelles, comme le mien a tressailli, d'abord qu'à la porte de ma chambre j'ai vû & reconnu le visage de celle qui m'a porté, & que je croyois morte il y a longtems ; car il y a onze ans que je n'en avois eu aucunes nouvelles. Bon Dieu une vûë si peu attenduë, & une surprise si agréable déconcerta presque mes sens, qui sont les dehors de l'ame. Je fus quelque tems immobile, étonné & tremblant de ravissement & de joye. Je ne sçavois d'abord si je voyois un mortel, ou l'esprit d'un mortel : car on dit qu'on paroît sous la forme qu'on

qu'on avoit étant vivant. Ni l'âge, ni la longueur du voyage, ni toutes les autres infirmités & traverses de la vie humaine, n'avoient pas fait un si grand changement en elle, que je n'aye aisément distingué les traits de l'air de ma mere. Je conclus donc qu'il falloit que ce fût elle, ou son fantôme, si tant est qu'il y ait de semblables apparitions.

Voilà quelles furent mes premieres pensées dans ce prompt saisissement. Mais sa voix & la maniere dont elle parla me tirerent bien-tôt hors de doute. Impatiente de me voir immobile comme si j'avois été frappé d'un coup de foudre, elle courut à moi les bras ouverts, pleurant de joye, & s'écria d'un ton & d'une affection par où les femmes sçavent se distinguer. *Vis-tu encore, mon fils? Est-ce bien toi que je vois, ou n'est-ce point que je songe.*

Je ne fus pas moins ravi qu'elle, & à peine sçavois-je comment en user, ou ce que je devois dire ou faire. Cependant la peur que j'avois que quelqu'un de la maison ne nous entendît, & ne tirât de fâcheuses consequences de cette passionnée entrevuë, m'aprit une leçon de prudence & de moderation. Je fis donc quelques mouvemens pour lui faire entendre qu'il falloit cacher sa passion, & parler par signes, comme on fait à la mysterieuse Porte. Ces muettes expressions de notre amour mutuel, de notre joye, & de notre admiration, n'étoient pas moins significatives pour n'être pas conçûës en paroles. Tu sçais que ce langage muet est assez éloquent. Il est vrai que nous nous étions parlé Arabe; cependant je n'a-

vois pas laissé de prendre ombrage des paroles, & de craindre que quelqu'un ne nous entendît.

Après que les premiers mouvemens de notre amitié & de notre tendresse furent passez, & que mon cousin Fousi en eût pris & reçû sa part (car nous étions tous mutuellement ravis de nous voir dans cette pepiniere d'Infidéles) je commençai à songer à la sûreté de nous trois, & me mis en devoir de chercher un logis convenable pour ma mere & pour mon cousin. Pour cet effet, nous allâmes voir le Juif Echimilia, qui nous regala à la mode des Orientaux. Nous déliberâmes de nos affaires avec cet honnête Hebreu, dont j'ai souvent éprouvé la fidélité & l'amitié. En un mot, il les prit tous deux chez lui, comme deux Grecs de sa connoissance; jugeant que c'étoit le plus sûr pour s'empêcher d'être découverts, ou même soubçonnez, il y a cinq jours qu'ils y sont, sans que personne ait demandé qui ils sont. Je vais les voir tous les jours, & nous passons plusieurs heures à raconter nos differentes avantures, & parler de nos amis d'Arabie, de Gréce, & d'ailleurs, & à concerter les meilleurs moyens de nous servir les uns les autres, jusques à ce que la mort nous sépare de nous-mêmes, aussi-bien que de nos amis, & nous mette au rang des Etres invisibles, dont la condition & les qualitez nous sont inconnuës.

Mais je crois que tu es dans l'impatience de sçavoir quel motif ou quel hazard les a conduits dans un païs aussi éloigné que la France; païs qui n'est habité que par des Infidéles? Je te dirai en un mot, que c'est l'amour à l'égard de ma mere, & le désir de la nouveauté à l'égard de mon cousin.

Notre

Notre cousin Fousi a eu dès sa jeunesse un violent desir de voyager. Cette inclination a augmenté avec son âge, & s'est beaucoup fortifiée par le commerce qu'il a eu à Constantinople avec les Grecs, les Armeniens, les Francs, & certains Musulmans, qui ont vû plusieurs païs étrangers, tant en Orient qu'en Occident.

Les Relations qu'ils faisoient des curiosités qu'ils avoient vûës, & de leurs propres avantures, échaufferent son jeune sang, & lui firent former la resolution de partir de Constantinople à la premiere commodité : dans le dessein de visiter tous les païs du monde, si sa vie & sa santé pouvoient le lui permettre. Je t'ai dit autrefois qu'il avoit parcouru la plus grande partie de l'Asie. Après avoir achevé ses voyages dans cette partie du monde, il vint en Afrique, où il visita l'Egypte, la Barbarie, l Empire de Maroc & de Fez, celui d'Ethiopie, & plusieurs autres païs de la Zone torride, dont il seroit maintenant ennuyeux de te faire le détail, parce que j'écris à la hâte. Je t'entretiendrai plus au long dans la suite des remarques qu'il a faites sur tous ces païs-là, & tu verras qu'il n'a pas tout-à-fait perdu son tems.

Après s'être enfin contenté sur tout ce qu'il crut digne d'être vû & connu dans cette partie Meridionale du monde, il partit de Fez dans le dessein de passer en Europe. Certaines Lettres de change l'obligerent en chemin faisant de passer au grand Caire, où il rencontra ma mere. Elle s'étant aperçûë qu'il vouloit s'embarquer directement pour France, resolut de profiter d'une

E 2 occasion

occaſion ſi favorable de me voir encore une fois avant ſa mort. Lui ayant donc communiqué ſon deſſein, Fouſi offrit de lui rendre tous les ſervices qu'il pourroit. Elle n'eut pas plûtôt reglé ſes affaires au Caire, empaqueté ſon argent, ſes Bijoux, & autres choſes neceſſaires, qu'ils prirent le chemin de Scandaron, où il arriverent en peu de tems. Ils s'habillerent là à la Grecque; & comme Fouſi parloit aſſez bien cette langue, auſſi-bien que celle des Francs, ils convinrent avec un Maître de Vaiſſeau qui étoit alors dans ce Havre, & chargé pour Marſeille. Ils s'embarquerent donc, & arriverent ſains & ſaufs à Marſeille ſous la protection & la faveur de Dieu, & ſont maintenant en cette Ville.

Quelque plaiſir que me donne la préſence de ma mere, je ne ſuis pas néanmoins ſans apprehenſion, que quelque malheureux accident ne faſſe connoître qu'elle n'eſt pas Chrétienne: car en ce cas il y auroit à craindre pour elle & pour moi.

Quant à Fouſi, il ne ſe propoſe de demeurer à Paris qu'autant de tems qu'il en faut pour s'informer de ce qu'il y a de plus remarquable, & ſatisfaire au deſſein d'un voyageur. Après qu'il aura vû les principales Villes de France, il parle d'aller en Flandres, en Hollande, en Allemagne, en Suiſſe, & autres Etats de l'Europe. Pour l'Eſpagne ou le Portugal, il n'y penſe aucunement, ſoit qu'il craigne l'Inquiſition, qui eſt extrêmement ſevere dans ces païs-là, ou qu'il n'aime pas une Nation qui a chaſſé les Mores, dont il raconte des choſes fort tragiques, qui lui

ont

ont été dites durant le séjour qu'il a fait à Maroc & à Fez. Il dit qu'un Espagnol est un metis, qui tient de l'homme & du Diable. La societé des François lui revient, en ce qu'ils parlent naturellement, & avec une liberté sans réserve : ce qui leur sied, dit-il, fort bien. Mais il n'a encore parlé qu'à des voyageurs, qui n'ont été employés à autre chose qu'à étudier les artifices & les déguisemens des Courtisans. S'il fait un séjour de trois mois en ce Royaume, il verra qu'il y a des François aussi affectés que les autres peuples. Il trouvera de nouveaux François dans chaque Province. Car la Nation Françoise est un bizarre composé des autres Nations. Les François ne sont pas moins differens pour le langage que pour les mœurs. A peine les Gascons & les Bretons peuvent-ils se faire entendre des Habitans de Paris & de Blois, & païs circonvoisins. Les Septentrionaux, & sur tout les François ne s'embarassent guéres de conserver la langue de leurs Peres : au contraire chaque siécle introduit quelque changement dans leur idiome. Ils sont aussi peu soigneux de conserver leur génealogie. Il n'en est pas de même en Orient, où comme tu sçais, le langage ne se corrompt jamais. La langue qu'on y parle aujourd'hui est la même qu'on parloit il y a deux mille ans, c'est-à-dire depuis la confusion de Babel. Les Arabes ont le même soin de leurs tributs & de leurs familles.

Fils de ma mere, quand tu liras les deux incluses, & que tu verras l'écriture de la chere Oucoumiche, & de notre cousin Fousi, que ton cœur comme la vallée d'Admoïm sente l'Aromate ;

 car

car tes yeux te convaincront, que je n'écris que la verité.

LETTRE XI.

Au Juif Donaja, prisonnier à Rome.

Il le blâme de se mêler de la Religion des Romains, & lui donne un moyen pour s'évader.

CElle-ci te sera renduë par un ami fidéle, & tu peux compter sur tout ce qu'il te dira. De dire que j'ai de la douleur du contre-tems que j'aprens qui vient de t'arriver, ce seroit exprimer foiblement ma passion. Il n'est pas aisé de te la faire connoître par des paroles. Je suis aussi triste qu'un Antelope, lorsque le Soleil est en conjonction avec Saturne. Cet Antelope est une espece de bête qui ne veut ni manger, ni boire, ni dormir durant ce morne aspect.

Dis-moi, au nom de Dieu, comment t'est-il arrivé d'être si peu maître de ta langue parmi les Romains? Ou qui t'a obligé de te mêler de leur Religion & de leurs Loix? N'étois-ce pas assez que toi & tous les autres Juifs de Rome, eussiez la liberté de fréquenter vos Sinagogues, & d'y maudire les Chrétiens en vieux Hebreu; Falloit-il encore les invectiver en Italien? Que vous importe que les Romains soient Idolâtres ou non, tant qu'ils vous permettent d'adorer un seul Dieu, créateur de toutes choses? Ou de quoi vous mettez-vous en peine, qu'ils fassent entr'eux mille injustices & mille extravagances, pendant que vous

vous pouvez vivre en paix ſous la protection de leur Gouvernement ? J'ai honte, Donaja, de la méchanceté de ceux de ta Nation. Je rougis de votre ingratitude, de votre orgueil & de votre malice. Il eſt certain que ſi les Nazariens étoient bien perſuadés de la doctrine dont ils ſont profeſſion, ils vous ſacrifieroient tous aux Manes de leur Meſſie, qu'ils diſent que vous avez crucifié. ils ne laiſſeroient pas un Juif vivant dans la Chrétienté, & feroient tous leurs efforts pour vous exterminer de la terre. Je ne dis pas cela parce que je le ſouhaite; mais ſeulement pour vous reprocher votre impertinence & votre vanité, de provoquer étourdiment comme vous faites des gens qui vous laiſſent vivre, & joüir des Elemens.

Le Prophéte Moïſe, votre Legiſlateur, vous a laiſſé une autre regle, une leçon d'honnêteté, quand il a dit, *Ne blaſphemez point les Dieux des Nations.* Si toi & tes compagnons aviez obeï à ce précepte, vous auriez pû avoir la liberté : mais il eſt triſte de tomber entre les mains de l'Inquiſition. Je ſuis au reſte bien aiſe d'aprendre, que tu n'as point été transferé au Château Saint Ange. Ce tranſport auroit été quelque choſe de tragique dans la conjoncture préſente. Mais ſelon les avis que je reçois, il n'y a rien à craindre pour aucun de vous : car on dit que la coutume eſt, que tous les priſonniers de Rome ſont mis en liberté après la mort du Pape, à la réſerve de ceux qui ſont dans cette fatale Fortereſſe. Tout le monde croit que le bon vieux Pontife n'a pas long-tems à vivre : & l'on n'a jamais accoutumé

 de

de transferer les prisonniers qu'on veut faire mourir, que les Medecins ne desesperent entierement de la vie du Saint Pere.

Néanmoins comme il n'y a rien de certain dans les affaires humaines, mais au contraire une vissitude & circulation perpetuelle d'évenemens ; & que par un malheureux caprice de la Fortune, tu peux demeurer prisonnier, ou être à l'évenir dépouillé de ta liberté, je t'envoye une liqueur chimique, qui peut te servir dans la plus forte prison du monde. Je tiens cette recepte de ma mere, qui l'a aprise d'un Egyptien du Caire. Ne la méprise point parce qu'elle vient d'une femme; car j'en ai fait l'experience, & en ai été content. Cette liqueur rend le fer aussi fragile que le verre; & a plus de vertu que l'eau du fleuve Stix, que rien ne peut contenir que le sabot d'un Mulet. Tu peux faire sauter en mille pieces les plus grosses barres, chaînes & verroux, comme si tout cela étoit de Porcelaine, & après que tu y auras appliqué cette liqueur, & que tu l'y auras laissée une heure.

Cela ne te surprendra pas, si tu consideres les prodigieuses & innombrables inventions de ceux qui recherchent les secrets de la nature, & qui ont le bonheur de les trouver. C'est après tout à la Chimie que nous devons les plus grands prodiges des arts & des sciences. C'est de cette mysterieuse connoissance dont se piquoient principalement les premiers Egyptiens, & c'est d'eux que l'ont aprise toutes les autres Nations. Et si Moïse même n'avoit pas été instruit dès sa jeunesse dans toutes les sciences des Egyptiens, il auroit peut-être été embarrassé

embarrassé lorsqu'il calcina le Veau d'or, & en donna la poudre aux Israëlites pour la mêler dans leur boisson, comme la seule chose qui pouvoit expier leur idolâtrie. Ce secret entr'autres passa sans doute de genération en genération depuis Philemon, le bon Sacrificateur, qui fut du nombre de ceux qui furent sauvés du déluge dans l'Arche de Noé, & dont Masar le petit fils fut le premier Roi d'Egypte après le déluge.

Philemon pour mieux affermir l'état de sa posterité, lui revela plusieurs secrets, lui aprit les Hierogliphiques des Dgebel Pharan, ou des Piramides, avec tous les mysteres des Talismans, & des préparations Chimiques de Moncatam, les eaux fortes, & les essences, & les poudres & autres ingrediens, par le moyen desquels on rendoit le marbre aussi maniable que la cire ou la bouë. Il avoit apris ces secrets de ceux qui périrent par le déluge. Il retint la sagesse des Anciens ses prédecesseurs & laissa les rudimens d'une si profonde science à ses descendans, comme un trésor inestimable dont on ne pouvoit jamais les priver. Par ce moyen la science devint hereditaire aux Coptites, ainsi appellés à cause de Coptim, fils de Mazar, premier Roy d'Egypte, depuis que l'Arc en Ciel commença de se faire voir. Et c'est d'un homme de cette maison que ma mere a apris cet admirable secret.

Ne te fie pas à ce que je dis, mais fais-en l'experience. La recepte te donnera toutes les directions necessaires. Cependant je te conseille de n'avoir pas ce secret si fort en tête, & de ne pas faire comme celui qui ayant trouvé l'art de

rendre le verre maniable, & propre à en faire au marteau toutes les formes ou figures que les Orfevres font d'or ou d'argent, voulut absolument reveler son secret au Prince, dans l'esperance d'en être richement recompensé. Ce fut tout le contraire : car il y perdit la tête, le Prince regardant comme une grande injustice, que tant de gens qui gagnoient leur vie à faire des verres communs, fussent tous ruinés pour l'amour d'un seul.

Use enfin de ce secret pour toi-même, ou pour la cause où tu es engagé; mais ne le confie à personne, qu'aux mêmes conditions que je fais à toi, qui cours plus risque que personne à le divulguer.

LETTRE XII.

A Mehemet autrefois Eunuque, Page dans le Serail, & maintenant relegué au Grand Caire en Egypte.

Que le vin est permis. Dispute sur cela, entre Noé & le diable. De la prison de Joseph. Du Païs d'Alphion. Histoire d'Agar, mere d'Ismaël, & autres matieres.

NE t'imagine pas que j'aye été chagrin lorsque j'ai apris que tu avois été banni du Palais Imperial & de la Ville, ou que j'aye eu de ta destinée les sentimens que les amis ont d'ordinaire en semblables occasions. Bien loin de cela, j'en ai eu de la joye; mais non une joye d'ennemi. Je trouve que ta disgrace n'est telle qu'en apparence.

apparence. Je la regarde plûtôt comme un bien que comme un mal, puiſqu'elle te délivre d'un véritable malheur, dans lequel, autant que j'en puis juger, les domeſtiques de la vieille Reine ta Maîtreſſe, ne tarderont pas à être envelopés.

Tu es redevable à Bacchus de cette heureuſe calamité. Elle a, j'en conviens, éclipſé ta gloire pour quelque tems; mais il faut convenir auſſi, qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen qui pût te ſauver la vie.

En te faiſant autrefois la relation de mon emprisonnement en cette Ville, & de la maniere dont je fus regalé par mon Geolier de toutes ſortes de vins; lorſque dans ma Lettre je faiſois l'Avocat du jus de la grape, j'avois peu d'eſperance que tu fiſſes jamais l'experience d'une liqueur dont on a de ſi terribles idées: Quoique je n'ignore pas qu'il eſt commun dans le Serrail même, de boire ſecretement du vin, pour chaſſer par ce moyen la melancolie, compagne inſeparable de la crainte & de la ſervitude.

Je ſçai auſſi la feinte maladie de ceux, qui pour l'amour de cette joye dérobée ſe mettent à l'infirmerie, pour pouvoir ſe réjoüir en liberté, & boire ſans ſe rendre ſuſpects à la ſanté du Grand Seigneur.

Sans la commode ſituation de cet appartement, & la faveur du Baſtangi Bachi, il ſeroit impoſſible de faire entrer du vin dans le Serrail, outre celui qu'il faut pour l'uſage du Grand Seigneur. Mais ſes Eſclaves le boivent à préſent avec autant de joye que lui: & je ne ſuis pas fâché que tu ſois du nombre. C'eſt une ſuperſtition ſans fondement,

fondement, de réfuser ce que la liberalité de Dieu nous donne, & de nous priver de l'ufage d'une plante, qui a été faite pour réjouir les cœurs des mortels. Nos faintes traditions même, & tous nos Docteurs reconnoiffent tacitement, que le vin eft permis, puifque la vigne fut un des Vegetables que Noé fauva dans l'Arche; & que notre Saint Prophête maudit le Diable pour l'avoir dérobée. L'hiftoire ne t'en déplaira peut-être pas.

Quand Dieu commanda à Noé, & à fes compagnons de fortir de l'Arche en paix, ils fe bâtirent des maifons, & commencerent à exercer l'Agriculture. Ils femerent du bled, & des graines d'autres Vegetables: Ils planterent toute forte d'arbres; mais quand ils vinrent à chercher la vigne, ils ne purent la trouver. L'Ange dit alors à Noé, que le Diable l'avoit dérobée, comme y ayant quelque prétention. Noé au nom de Dieu affigna le Diable à comparoître devant l'Ange, pour y répondre de fon larcin. L'Ange ordonna que le vin feroit partagé entr'eux en trois parties, dont le Diable en auroit deux, & Noé une. Les parties acquiefcerent à ce jugement. Il paroît évidemment par-là, que l'homme à quelque part au jus de la grappe. Car l'Ange Gabriel décida, qu'après que les deux tiers de la liqueur de ce fruit feroit évaporée en bouillant fur le feu, il feroit permis à Noé & à fa pofterité de boire le refte: & tu fçais que tous les Mufulmans en genéral obéiffent à cette Loi, & préparent leur vin.

Que le Diable ait donc fa part de ce fruit charmant,

mant, & en ce cas il ne peut être injuſte que nous ayons la nôtre. Car quand ce qui enyvre eſt ſeparé du reſte par le moyen du feu, cette liqueur devient pure, ſainte & benie. C'eſt-là le jugement des Anciens, les auditeurs immediats de l'Envoyé de Dieu, comme on peut s'en convaincre par la lecture des manuſcrits qu'ils ont laiſſés, qui tout rares & tout difficiles à trouver qu'ils ſont, ceux qui aiment la ſageſſe ne perdront point leur peine de les chercher avec ſoin. Abu Beker, Eben Mahumet s'eſt donné beaucoup de peine à recueillir les memoires de l'Antiquité. Il étoit un ſçavant Docteur, mon compatriote, & de la maiſon de Sulpha. Voilà tout ce que j'en ſçai. Qu'il repoſe ſous le paraſol du Paradis.

Mais dis-moi, je te prie, cher Mehemet, ſi tu le ſçais, d'où vient que tu as eu ſeul le bonheur de tomber dans cette heureuſe diſgrace? Ou ſi tu ne le ſçais pas, je m'en vais te le dire. Il ſemble que le reſte de ta compagnie fut découverte auſſi-bien que toi dans cette réjoüiſſance nocturne; cependant tu as été ſeul puni. On diroit qu'on a reſervé tes camarades pour les ſacrifier à une plus impitoyable vengeance. L'évenement juſtifie cette conjecture, puiſqu'en un mois de tems, non ſeulement eux, mais auſſi toutes les créatures de la Sultane Kioſem ont peri par le cordon.

Je dis donc encore une fois que tu es heureux, & doublement heureux d'avoir été exilé, puiſque tu as échappé par-là la main du Bourreau, & que tu es à préſent en Egypte qui eſt le païs du monde le plus heureux. Aye-en obligation à ton heureuſe deſtinée, & à la faveur de Soliman

Kyſlar Aga, qui prévoyant le carnage qu'on feroit des Domeſtiques de cette vieille Reine, s'eſt ſervi de cette occaſion pour t'accuſer auprès du Grand Seigneur, & te ſauver la vie par ce moyen. Car ce fut à ſa priere que tu fus relegué dans cette heureuſe Province, & qu'on appelle la Nourrice de toutes les Nations. Profite de ton exil, & tette de cette Nourrice le lait d'intelligence dont elle a nourri autrefois toute la terre. Ne ſois pas ingrat à ton liberateur; car il eſt un ami fidéle & conſtant, lorſqu'une fois il a donné ſon affection. Il t'a fait une faveur ſinguliere. C'eſt de lui que j'ai apris la nouvelle de ta délivrance, car c'eſt-là le véritable nom qu'il faut donner à ton exil. Prie Dieu pour ſa ſanté & proſperité, puiſque tu es dans un païs, où les prieres des Muſulmans ſont exaucées dans certains lieux particuliers, comme ſi elles étoient faites ſur le tombeau du Prophéte.

Je te conſeille d'aller voir la priſon de Joſeph, qui eſt le Dongeon du Château du Caire. C'eſt un lieu de grande dévotion parmi les Fidéles, & il a été tel dans tous les ſiécles depuis la mort de ce Patriarche. Le Prophête Moïſe qui mourut, dit-on, entre les bras de Dieu, faiſoit là ſes oraiſons, auſſi-bien qu'Aaron ſon frere, dans le tems qu'ils faiſoient leurs miracles en Egypte. Jeſus fils de Marie & ſa mere viſiterent ce lieu, qui eſt le centre des benedictions du Créateur. Ils y firent leurs dévotions, lorſqu'ils fuyoient la perſecution d'Herode. Autant en ont fait les Prophêtes, les Apôtres, & tous les vrais Fidéles qui ont été en Egypte. Quelques Infidéles mêmes ayant entendu parler de ce Sanctuaire, y ont fait des prieres

prieres lorſqu'ils ſe ſont trouvés dans une extrême affliction. Les prieres y ſont infailliblement exaucées, ſur tout ſi elles ont été faites après que le Soleil a traverſé le Meridien, tems où dorment les méchans Démons qui vont & viennent juſqu'à midi, & font tout le mal qu'ils peuvent.

Quand je penſe, cher ami, au païs où tu es, j'ai de la peine à m'empêcher de te regarder d'un œil d'envie. C'eſt un païs de prodiges & de miracles. C'eſt l'appui des hommes & le grenier du monde. Ses Habitans ſont gais & complaiſans, & ceux qui en ſortent, deſirent perpetuellement d'y retourner. Ses Rivieres ſont claires, & les eaux douces & belles comme le vin. L'œil de Dieu eſt ſur ce païs, & fait inonder le Nil aux ſaiſons accoutumées, de là vient qu'il eſt fertile plus que tous les païs de la terre. Le Nil eſt une des rivieres que Dieu fit deſcendre des ſources du Paradis ſur les aîles de l'Ange Gabriel, & il en a caché la deſcente entre les inacceſſibles hauteurs des Montagnes.

On dit pluſieurs choſes ſurprenantes du païs d'Alphiom, & de la maniere avec laquelle il fut prémierement cultivé par Joſeph, n'étant avant lui qu'un marais. Il y a auſſi l'hiſtoire d'Agar mere de tous les Iſmaelites, qui n'eſt pas déſagréable : tu la trouveras dans les Chroniques d'Egypte. Cette femme étoit Egyptienne, de la Maiſon des Coptites. Charoha fille du Roi d'Egypte la donna à Sara, femme de notre pere Ibrahim. Après que Sara l'eût chaſſée, elle alla à la Mecque, d'où elle fit ſçavoir au Roi d'Egypte l'état de ſes affaires, & la naiſſance de ſon fils Iſmael,

implorant

implorant au reste son assistance, attendu qu'elle étoit dans un païs sterile en toutes choses. Alors le Roi d'Egypte fit couper un Canal depuis le Nil, au pied de la montagne d'Epte qui sont à l'Orient, jusqu'à la mer rouge; & envoya des Vaisseaux chargés de grains, de fruits, & de toute sorte de provisions necessaires à Agar.

Si tu te jette aux pieds des Docteurs, les vénérables Prélats du Caire, ils t'aprendront quelque chose de plus surprenant encore. C'est un noble exercice de contempler le Royaume des Cieux & de la terre; d'examiner les merveilles & les prodiges; de suivre à la trace les Nations anciennes, & les traditions qui ne connoissent point d'origine.

Je suis exilé aussi-bien que toi, cher Mehemet: ainsi puisque nous sommes dans la même condition, continuons à nous aimer comme auparavant, & à nous rendre mutuellement tous les bons offices dont nous sommes capables. Quant aux disgraces de la vie humaine, soûtenons-les avec un esprit égal; car elles finiront bien-tôt aussi-bien que nous.

Veuille ce grand Dieu, qui du tems de Gog & Magog enleva de la terre le grand Alcoran, & les cayers de science, la pierre noire, & la Chasse de Moïse, avec les cinq rivieres, te mettre sous sa sainte protection à l'heure du danger, & en tout tems.

LET-

LETTRE XIII.

A Kerker Haſſan Baſſa.

Mort du Pape. Ambition du Clergé Romain.

TU peux dire au Divan, comme un fait bien averé, que le premier Moufti des Chrétiens eſt mort. Ce qui fait faire de nouveaux efforts de politique à toutes les Cours de l'Europe.

Après qu'il fut monté ſur la Chaire Pontificale, il prit le nom d'Innocent X. car ſon véritable nom étoit Pamphilio. Mais il y a des gens qui diſent que les Papes ont changé de nom, depuis qu'un certain Prêtre, qui s'appelloit *Bocca de porca*, ou viſage de pourceau, fut élevé à cette dignité. Il eut honte de ce vilain nom, dès qu'il fut ſur la Chaire de Pierre, & prit celui de Sergius. Cependant tous ſes Succeſſeurs n'ont pas obſervé cette regle.

Ces Papes ont plus d'autorité que notre premier Moufti, car les Rois & les Empereurs leur rendent obéïſſance. Et comme on ne les eſtime guéres moins que des Dieux en terre, tout ce qu'il y a de Cardinaux, de Princes, de Prélats, & de Miniſtres étrangers à Rome les adorent ſolemnellement le jour de leur Couronnement. Et pour cet effet, ils ſont aſſis ſur l'Autel, que les Nazariens appellent le tabernacle & l'habitation de leur Dieu.

Si je ne me trompe dans mes remarques, ces Caliphes Romains prétendent être Souverains

 ſur

ſur tous les Rois & Princes. Ils veulent que ce qu'ils appellent Hierarchie, ſoit une Monarchie Souveraine & indépendante, à laquelle tous les gouvernemens du monde, rendent hommage & ſoient ſujets.

Cela me fait ſouvenir d'un certain Prédicateur de Naples. Le Juif Donaja y étoit alors & ſe trouva à l'Egliſe où prêcha ce Prédicateur. Cet homme après avoir fait un diſcours élaboré, pour perſuader au peuple que les Prêtres étoient au-deſſus des Rois, finit par cette exclamation paſſionnée : *O vous, Princes Chrétiens, vous êtes des Pharaons : & nous, Prêtres, nous ſommes vos Dieux. Vous, Pharaons, obeiſſez à vos Dieux. Vous ne pouvez que commander à la créature ; mais nous pouvons quand il nous plaît, faire deſcendre le Créateur ſur nos Autels.* J'ai trouvé ce fait dans les Voyages d'Italie du Juif Donaja. Il y a des Docteurs Italiens qui ſoutiennent » que le Pape » a non ſeulement le pouvoir d'excommunier le » plus grand Prince de la terre, mais auſſi de tirer » un Saint du Paradis, & de l'envoyer en Enfer.

Si les Papes pouvoient faire accroire aux Princes Chrétiens & aux peuples, qu'ils ont un pouvoir ſi exorbitant ; peut-être pourroient-ils les réduire avec le tems, à l'aveugle ſuperſtition des anciens Rois d'Egypte, ſi infatués de leurs Prêtres, que quand celui qu'on appelloit Cater, ou Maître des influences céleſtes, commandoit au Roi de ſe tuer, & lui faiſoit entendre que c'étoit la volonté du Ciel ; le Monarque bigot n'avoit pas l'aſſurance de réſiſter à l'ordre qu'il avoit reçû, mais par une ſotte obéïſſance, il ſe rendoit ſon propre bourreau.

Ces

Ces Prêtres Egyptiens étoient à la vérité fort ſçavans, profonds Aſtrologues, excellens Mathématiciens, & parfaitement bien verſés dans les ſecrets de la magie naturelle. Ils faiſoient des choſes qui ſurpaſſoient de beaucoup les forces de la nature; & par-la il leur étoit aiſé de ſe faire redouter des ignorans. Mais pour les Prêtres Nazariens, tout ce dont ils peuvent ſe vanter, eſt d'avoir lû les Hiſtoires des premiers tems; & de pouvoir parler de la Philoſophie & des autres ſciences, ſans avoir la puiſſance de faire aucuns prodiges: à moins qu'on ne veuille dire que ç'en eſt un, de faire craindre comme ils font leur autorité à tant de nations belliqueuſes, ſous le ſimple prétexte de pouvoir convertir en Dieu un petit morceau de pain.

Nonobſtant tout cela, il y a néanmoins quantité de pauvres Prélats, & autres Eccléſiaſtiques, qui ſont revêtus de vains titres, & qui n'ont que peu, ou point de revenu. La pauvreté de quelques-uns eſt ſi remarquable, qu'elle a paſſé en proverbe; & qu'il n'eſt rien plus ordinaire que d'entendre dire aux Romains: *La Mule du Pape fait meilleure chere que l'Evêque d'Orviette.*

Vis, illuſtre Baſſa, dans la foi d'un Muſulman, & dans la faveur du Grand Seigneur. Car en ce cas, tu pourras mépriſer les plus puiſſans de ces Eccleſiaſtiques infideles.

LETTRE XIV.

Au Kaimakam.

Il blâme Kisur Dramelec, Secretaire des affaires des Nazariens, de ne lui donner pas à tems les avis qui lui seroient necessaires. Violente peste en Moscovie. Des Bohemiens ou Egyptiens.

JE crois que le Secretaire des affaires Nazaniennes me prend pour un Magicien, & s'imagine que je puis deviner tous les changemens qui arrivent à la Porte, ou que j'ai quelque miroir magique, qui me fait voir de suite les évenemens éloignés, & tout ce qui se passe à la Cour Impériale, au Camp, & à la Ville; car autrement ses dépêches ne seroient pas si lentes, & il ne m'envoyeroit pas de nouvelles si imparfaites. Je suis souvent contraint d'agir par conjectures, incertain que la personne à qui j'écris, soit dans le poste où elle étoit il y a quelques semaines, si elle est vivante ou morte; si je dois adresser mes Lettres à Constantinople, ou aux champs Elisées.

Je suis souvent plus redevable de ce que j'aprens des affaires Musulmanes, aux Marchands François qui trafiquent au Levant, ou aux Exprès dépêchés par les Ambassadeurs qui résident à Constantinople, qu'à ce Secretaire, qui devroit avoir soin que je fusse informé à tems de tout ce qui arrive dans l'Empire des Osmans.

Certainement Kisur Dramelec a quelque dessein contre moi; & ce n'est qu'à cela que j'attribue

bue ſa lenteur & ſa négligence. A peine ai-je de ſes nouvelles une fois tous les ans ; au lieu qu'il a ordre de ſes Superieurs & des miens de m'écrire tous les mois. Encore quand il m'écrit, les relations qu'il me fait ſont ſi eſtropiées, & ſes nouvelles ſi défectueuſes & ſi peu ſuivies, qu'il faudroit un commentaire pour entendre ſa Lettre.

Il y a environ quatre ans que je le blâmai modeſtement de ſa négligence ; j'avois raiſon d'en uſer ainſi, pour me juſtifier auprès de Minezim Aluph Baſſa. Kiſur en eut avis, & en fut en très-groſſe colere. Il m'écrivit une Lettre pleine d'injures, j'y répondis avec une eſpece d'indifference, mêlant la plaiſanterie à mes juſtes reſſentimens. Je ne ſçai l'effet qu'elle produiſit en lui ; mais la réſerve où il a toujours été depuis, me fait conclure qu'il ſonge à s'en venger ; & que pour y réuſſir, il me tient, le plus qu'il peut, dans l'ignorance de tous les grands changemens qui arrivent à la miſtérieuſe Porte. Il ſçait que ce ſeroit un crime guéres moindre que capital, de ne point m'écrire du tout. Une pareille déſobéïſſance volontaire le feroit paſſer pour traître ; puiſqu'entre autres inſtructions qui lui ont été données, en le mettant dans la charge où il eſt ; celle d'écrire ſouvent à tous les Agents du Grand Seigneur, ſoit ſecrets ou publics, qui ſont aux Cours des Princes Nazariens, & de leur donner avis de ce qui ſe paſſe, n'eſt pas une des moindres. Il ſent qu'un tel mépris manifeſte de l'autorité Souveraine, le ruineroit de fond en comble. Et c'eſt ce qui fait auſſi qu'il

qu'il marche plus bride en main; car il écrit, mais très-rarement à la vérité. Et même quand il écrit, il a recours à l'artifice; car ou il ne dit rien des plus considérables évenemens, ou s'il en parle, il les déguise, & ne remplit sa lettre que de bagatelles & de ridicules relations qui me sont inutiles. Il croit m'attirer par-là l'indignation des Grands, à cause des bévues que je pourrai faire, faute d'être mieux instruit.

Quoiqu'il en soit, je suis quelquefois dans un étrange embarras; je ne sçai que penser, ou qu'écrire à mes Superieurs; je ne sçai comment je dois en user au milieu de tant de bruits différens qui se répandent continuellement dans l'Europe, au sujet des affaires du Serrail, de la Ville Impériale, & autres lieux de l'Empire Ottoman, pendant que Kisur me laisse dans l'incertitude de toutes choses.

Il n'y a que quelques jours que je sçai la destinée du Capitan Bassa, qui fut étranglé il y a environ un an, à cause de sa lâcheté & mauvaise conduite contre les Vénitiens. Je n'avois rien sçû non plus de l'avanture & de la fuite de ses fils. J'ignorois aussi que le Bassa de Bude eût succedé à cette importante charge; & n'étois pas mieux informé de tant d'autres changemens qui ont été faits, tant par mer que par terre.

On fait de l'heure qu'il est courir mille bruits en cette Ville sur les affaires d'Orient. Les uns disent que Chusaem Bassa a été étranglé, & que le Capitan Bassa a été fait Visir Azem en sa place. D'autres veulent que ce premier Ministre ait

seulement

ſeulement été dépoſé, & que les ſceaux lui ayent été ôtés; mais qu'il eſt toujours Général des forces du Sultan en Candie. D'autres enfin ſoutiennent qu'il a eu deſſein de ſe faire Chrétien, & qu'il entretient des correſpondances ſecrettes avec le Patriarche de Jeruſalem, par le moyen duquel & à la faveur d'une révolte Générale des Grecs, des Arméniens, & autres Chrétiens, ſoumis à l'obéïſſance du Grand Seigneur, il a voulu trahir le Sang Ottoman, & s'élever à l'Empire.

Je ne ſçaurois jamais croire, qu'une ſi monſtrueuſe perfidie ait pû entrer dans le cœur de ce Héros; cependant je ne ſçai comment ſoutenir le contraire, parce que je ne ſçai pas au vrai ce qui en eſt.

On dit encore que Capello Bayle, ou Réſident des Vénitiens à l'heureuſe Porte, s'eſt poignardé, au déſeſpoir de la longueur de ſa priſon, & du cruel traitement qu'il avoit reçû des Muſulmans. Dieu ſçait ſi cela eſt vrai ou non. Il ſeroit plus ſatisfaiſant pour moi d'avoir des avis particuliers de tout cela, & de tout ce qui arrive d'important. Car comme puis-je m'acquitter de mon devoir, pendant que je ſuis ainſi dans les ténebres?

On parle ici d'une violente peſte, qui régne en Moſcovie, & l'on dit qu'à Moſcou ſeul il eſt mort plus de deux cens mille perſonnes, ſans compter des millions d'autres qui ont été emportées dans les Provinces de ce vaſte empire. Des gens qui ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, & qui ne connoiſſent point du tout la nature humaine, veulent

neanmoins

néanmoins pénetrer dans les desseins du Tout-puissant, & disent que Dieu châtie les Moscovites des cruautés qu'ils ont commises en Pologne. Il est certain que les dispensations de la Providence sont impénétrables.

Cependant nous sommes ici accablés d'une foule de vagabonds, qu'on appelle Bohémiens ou Egyptiens; parce qu'ils prétendent être descendus d'Egypte. Ils sont répandus par tout; & dévorent comme des chenilles les fruits de la terre. Ils se piquent de sçavoir à fond la Chiromancie, la Phisionomie, & autres sciences, dupant les Peuples dont ils reçoivent de l'argent, sous prétexte de dire la bonne fortune, comme on parle. Personne ne sçait d'où ils viennent, ni où ils vont, car ils sont aussi incertains que le vent. Vilaine engeance, & à charge à la terre même. S'il y a quelques créatures qui soient obligées à ces malheureux, ce sont les souris & les rats, avec lesquels il semble qu'ils ayent fait alliance; car ils tuent & mangent tous les chats qu'ils peuvent attraper.

Je prie Dieu, illustre Ministre, de vouloir te garantir de toute sorte de peste & de vermine, & principalement des monstres qui ont la forme humaine.

LETTRE

LETTRE XV.

Au même.

Divers sentimens sur l'origine des Bohémiens. Du Conclave, & du Cardinal de Rets.

JE meure, ces Bohémiens m'ont enchanté. Je ne puis me les ôter de l'esprit ; & peut-être ne sera-t-il ni inutile ni ennuyeux, de te faire un peu connoître ces gens-là.

Il y a divers sentimens sur l'origine de ces Coureurs, & on les a jugés dignes d'être mis dans l'Histoire. Les uns disent qu'ils sont venus de Tartarie ou de Scythie, & qu'ils commencerent à paroître en ces quartiers vers l'an 1417. de l'Egire Chrétienne. Ce fut alors qu'ils entrerent par troupes en Saxe, avec passeport de Sigismond Roi de Hongrie, & fils de Charles IV. ils avoient aussi des Lettres de recommandation de divers autres Princes, qui les regardoient comme de saints personnages, ou comme des Prophétes. Ces Puissances prétendoient que ces Bohémiens avoient reçu ordre de Dieu d'aller par tout l'Univers, & de n'avoir en proprieté ni maisons ni terres. Qu'il leur étoit enjoint par maniere de peine, d'expier le peché de leurs Ancêtres, qui demeuroient en Egypte du tems de Jesus Fils de Marie, le Messie des Chrétiens, & qui refuserent de recevoir ce saint Prophete & sa Mere, qui s'y retirerent pour se dérober à la persécution d'Hérode.

D'autres croyent qu'ils sont Persans d'origine,

de la race de ceux qui adorent le feu, & qui furent contraints de ſept en ſept ans de décimer leurs peuples, & d'en envoyer pluſieurs caravanes chercher fortune dans les pays étrangers, parce que la Perſe ne pouvoit pas nourrir un ſi grand nombre de gens.

D'autres enfin ſoutiennent qu'ils ſont deſcendus des dix Tribus Juives, qui furent emmenées captives par Salmanazar Roi d'Aſſyrie. Perſonne ne ſçait au vrai ce qu'ils ſont, ou d'où ils ſont. Ils ont le teint baſané, & s'enveloppent dans des mantes de coton ou de laine. Ils parlent ſept langues, ſe piquent de ſçavoir trois ſciences, & font profeſſion de n'obéïr qu'à un Roi, ou Général, qui voyage toujours avec eux. Les Italiens les appellent *Ciiſgari*, d'un mot de leur langue, qui ſignifie une eſpece d'oiſeau aquatique, qui n'a point de nid fixe, mais eſt forcé de chercher tous les ſoirs un nouveau gîte: De même, ces Egyptiens courent d'un lieu à l'autre. Les Allemans les appellent Zingener, du mot zindel, qui eſt le nom que ces coureurs donnent toujours à leur Roi, comme les anciens Egyptiens appelloient leurs Rois Pharaons, & les Romains leurs Empereurs Céſars. Ils reſſemblent en pluſieurs choſes aux Torlakins & Faquirs d'Orient, & ſe vantent d'avoir des lumieres extraordinaires & une conſtante familiarité avec Dieu. Quelques ſçavans Nazariens néanmoins les regardent comme une troupe de fourbes & d'hipocrites, auſſi bien que nos Santons Orientaux, qui font, diſent-ils, mille ſcélérateries, ſous le maſque d'une ſainteté extraordinaire.

Dieu

Dieu peut juger mieux que perſonne des uns & des autres : Mais pour ces Egyptiens, comme on les appelle, ſoit qu'ils le ſoient effectivement ou non, ils ne paroiſſent pas fort ſaints, en ce qu'ils ſont extrémement ſales. Ils ſe lavent rarement ou jamais, & ſe vautrent comme des cochons dans toute ſorte d'ordure ; mangent des viandes défendues, & ſe ſervent des femmes en commun, qui ſont les deux ſources de toute ſorte d'impureté.

Quant aux Faquirs d'Orient, ils ſont de rigides obſervateurs de la Loi, de l'abſtinence & de la propreté, ſoit qu'ils ſoient Muſulmans, ou Payens des Indes. Quant aux autres choſes, il eſt fort rare qu'ils y manquent. En ce cas ils ne font que ce que font tous les hommes, qui comme tu ſçais, ont un penchant naturel à l'erreur, & ſont ſujets à mille foibleſſes & à mille bévûes. Nous ſommes tous hommes ; & Dieu ne ſe promet pas que nous vivrons comme les Anges. Son repos eſt en lui-même, & s'il prend quelque plaiſir aux choſes du monde, c'eſt de voir que quelque choſe agit ſelon ſa nature. La forme & la ſymmetrie exquiſe d'une abeille, d'une araignée, ou d'une fourmi, inimitable conſtruction des deux premieres, & l'admirable prévoyance de la derniere, peuvent autant que j'en puis juger, lui donner autant de plaiſir que la plus fameuſe beauté, la force la plus prodigieuſe, la ſcience la plus profonde, & tout ce que les hommes peuvent faire de grand. Car ſa Puiſſance & ſa ſageſſe éclatent également en toutes choſes. Chaque créature eſt parfaite en ſon eſpece. Il n'y a que le méchant qui ſoit une tache dans l'Univers.

Veux-tu ſçavoir ce qui occupe le plus maintenant les Nazariens d'Occident ? C'eſt l'élection d'un nouveau Pape. Il doit être élû par le College des Cardinaux, qui ſont les Princes de l'Egliſe Romaine. On les renferme tous dans un lieu qu'on appelle Conclave. C'eſt une certaine galerie qui eſt dans le Palais du Vatican à Rome, où chaque Cardinal a ſa cellule ou appartement à part, & pour toute ſuite deux Domeſtiques. Le Conclave eſt environné par la milice Romaine, pour prévenir tout concours de Lettres entre ceux de dehors & ceux de dedans : Les plats mêmes qui ſont ſervis ſur les tables des Cardinaux, ſont exactement viſités, de peur qu'on n'y cache quelques Lettres. Les derniers Couriers venus de Rome, nous aſſurent que quand ils en ſont partis, il n'y avoit pas moins de ſoixante-ſix Cardinaux ainſi renfermés. Ils ſont obligés de paſſer là les jours & les nuits ſans prendre l'air, ou ſans voir perſonne, juſqu'à ce qu'ils ſoient d'accord pour l'élection. On renferme avec eux deux Médecins, un Chirurgien, & un Apoticaire, pour les ſecourir en cas qu'ils ſoient malades.

Le Cardinal de Rets eſt un de ceux qui compoſent le Conclave. Il s'eſt ſauvé des priſons de ce Royaume, & eſt allé chercher de la protection à Rome. Il a écrit de-là aux Archevêques & autres Prélats de France. Cet écrit a été regardé comme un libelle ſéditieux contre le Roi & le Gouvernement ; & enfin il fut publiquement brulé par ordre du Roi vers la fin du mois paſſé, & toutes les copies ont été défendues.

Le Roi a auſſi envoyé des inſtructions ſecretes

au

au Cardinal de ſon parti, afin d'avoir l'œil à la conduite du Cardinal de Rets, & le traverſer en tout.

Il n'y a parmi ces Infidéles qu'intrigues & cabales : ils ſont bons pour le ſtratageme, & ſçavent mieux ſe contreminer les uns les autres, que faire tête à leurs ennemis en pleine campagne : caractere qui convient mieux à des femmes, qu'à des hommes. Tu ſçais que nos Heros d'Orient n'en uſent pas ainſi, & qu'ils ne ſçavent aller à la gloire, à la victoire, & à l'Empire, que par le chemin du courage & de la valeur, & en ſoumettant tout par la force de leurs armes. Mais quand Dieu ſépara les Nations de la Terre, & diviſa les enfans de Noé, il aſſigna à chacun différentes conſtellations, ſelon l'influence deſquelles le génie de chaque peuple eſt diſpoſé. Ils obéïſſent tous aux préceptes de leurs Aſtres particuliers, & aux ordres de la Providence éternelle.

C'eſt pourquoi, ſage Miniſtre, puiſque Mars eſt la Planette des enfans d'Iſmaël, & l'aſcendant de l'Empire Ottoman ; il n'eſt pas beſoin que nous abandonnions l'Aſtre de notre bonne fortune, pour nous attacher à Mercure, qui ne protege que les fourbes & les ſcélérats.

LETTRE XVI.

A Cara Halli, Médecin du Grand Seigneur.

Histoire de Helal, Médecin Arabe. D'Avicenne, & de Thabet Eben Abrahim.

JE t'aurois écrit autrefois avec la même liberté que je pourrois écrire à Gery Boinou, sur qui reposent les faveurs de Dieu; ou comme je puis maintenant écrire à Dinet Golou, à Pestelli Hali mon frere, ou à quelqu'autre de mes familiers amis. Mais quand je considere le poste éminent que tu occupes, en ce que la vie & la santé du puissant Empereur, sont confiées à ton sçavoir & à tes soins, je ne sçai souvent si je dois t'écrire ou non. Il me semble qu'il y a en toi un rayon de la majesté de celui dont tu as souvent l'honneur de toucher la main, pour connoître par le mouvement de son pous, les maladies internes dont il est attaqué. Cependant je sçai que tu as toujours la même douceur, & que tu ne mépriseras jamais ceux que tu as une fois jugés dignes de ton amitié.

Permets-moi donc, de t'entretenir avec une iberté Philosophique, c'est-à-dire, sans formalité & sans réserve.

Je sçai qu'il n'importe que je sois sain ou malade, pourvû que le Grand Seigneur soit servi. Que signifient la langueur, ou les douleurs plus aigues d'un Esclave, tant qu'il est en état de faire les affaires de son Maître? Nous ne sommes pas nés

pour

pour nous-mêmes ſeulement ; la condition même de notre nature, nous oblige à conſacrer notre vie au ſervice d'autrui ; c'eſt un devoir mutuel dont perſonne n'eſt diſpenſé. Chacun doit quelque choſe à ſes parens ; plus à ſes amis, & preſque tout au Public.

Je ne me plains donc point de mon ſort, ni ne murmure point contre les decrets de la deſtinée. Je n'accuſe point les Aſtres de ma naiſſance, & ne déclame point contre leurs cruels aſpects ; mais je me contente de ma fortune, bonne ou mauvaiſe, & je ſuis reſigné à la volonté de Dieu.

Comme la nature m'a donné un corps foible, infirme, & ſujet à mille maladies ; de même mon eſprit eſt haraſſé d'une infinité de langueurs. Je ſuis travaillé entr'autres d'une eſpece de fiévre ſpirituelle, d'un deſir perpétuel de connoiſſances, que tous les Livres & toutes les converſations du monde ne peuvent ſatisfaire. Mes doutes & mes ſcrupules n'ont point de fin. Toutes choſes me paroiſſent auſſi ambigues que les réponſes de l'Oracle de Delphes. Et pour tout dire en un mot, je ſuis un énigme à moi-même.

Apprens-moi, cher Hali, ce qu'il faut que je faſſe pour guérir cette hidropiſie de l'eſprit, & je ne t'importunerai point des petites maladies du corps. J'ai une haute opinion des Médecins, & j'aurai plus de confiance en ton avis, qu'aux déciſions du Mouſti. Ne cache point les ſecrets de ton art à un homme qui t'admire avec le même reſpect qu'il a pour la mémoire d'Avicenne, d'Al-Raſi, Helal, & autres excellens Médecins, dont nos Hiſtoriens Arabes ont fait mention.

Puiſque ces ornemens de notre Nation ſe préſentent à mon eſprit, permets-moi de ne plus te parler de moi-même. Il vaudra mieux parler de ces illuſtres Sujets. Ce ne ſera au reſte tout au plus qu'une innocente digreſſion.

En liſant les vices de ces hommes fameux, j'ai rencontré des endroits fort agréables. Tu as peut-être vû la même choſe. Il ne ſera pas néanmoins mauvais de le rapeller à ta mémoire.

J'ai lû dans un certain manuſcrit, écrit par Ibrahim fils d'Helal, célebre Médecin à Radgat, ce Mémoire de ſon pere. » Un jour, dit-» il, mon pere avoit donné une médecine à l'Em-» pereur Tuzun, pour laquelle on lui fit préſent » d'une veſte royale, & de cinq mille piaſtres; » & par ordre de l'Empereur, il fut porté dans les » rues avec magnificence. Je remarquai qu'il fut » penſif au milieu de tous ces honneurs, & que » ſon eſprit ne fut pas en bonne aſſiette, dans un » tems où je croyois qu'il avoit tous les ſujets du » monde d'être joyeux. Cela m'obligea de lui » dire: D'où vient, mon pere, que vous êtes » triſte dans un tems où tout le monde vous croit » joyeux? Il répondit; mon fils, celui qui m'a » fait ces honneurs eſt un fou, qui fait les choſes » ſans raiſon & à contre-tems. Ainſi je ne puis » avoir de joye des faveurs qu'il m'a faites mal à » propos, ſçachant que j'en ſuis redevable à ſon » ignorance, & nullement à ſon jugement. Je lui » ai donné une potion cathartique, qui a fait en » lui un effet ſi violent, qu'elle lui a écorché les » boyaux, & fait ſortir le ſang: De ſorte que j'ai » été contraint de prendre une autre route pour guérir.

» guérir ce mal, & pour arrêter la violence de ce
» flux de ſang. Cependant comme il eſt ignorant,
» il a crû qu'une ſi grande évacuation de ſang l'a-
» voit guéri, & c'eſt pour cela qu'il m'a fait faire
» tous ces honneurs. Mais ce qui m'afflige, eſt
» que je crains que la même ignorance ne lui faſſe
» faire à quelque heure une faute toute contraire,
» & qu'il ne vienne à s'imaginer ſans fondement,
» que je lui ai fait un outrage, & que dans cette
» ridicule prévention, il ne me faſſe mourir.

Dis-moi, cher ami, ce Médecin n'avoit-il pas raiſon d'agir & de parler comme il fit; il étoit un fort habile homme; il ſçavoit en perfection pluſieurs ſciences, & les Princes & Nobles d'Arabie avoient une haute eſtime pour lui.

Tu ne perdrois pas ta peine de lire ſouvent la vie d'Avicenne, écrite par lui-même. Tu verrois la méthode qu'il avoit pour acquerir une profonde connoiſſance des ſciences; comme il fut d'abord embarraſſé dans la Métaphiſique, & comme il déſeſpera d'y pouvoir réuſſir, juſqu'à ce qu'un ſonge lui eut développé tout ce qu'il y avoit de difficile. Lorſqu'il ſe trouvoit en peine dans quelque recherche, ſa coutume étoit d'aller aux Moſquées, où il faiſoit d'ardentes prieres, juſqu'à ce que la ſource des lumieres ſpirituelles lui eût revelé ce qu'il cherchoit. Il ſe couchoit tard, & avoit toujours une lampe allumée dans ſa chambre, où il s'occupoit aux Livres & à la contemplation. Voilà ce qu'il fit juſqu'à ce qu'il fut conſommé dans tous les arts liberaux; ce qui arriva à la dix-huitiéme année de ſon âge.

Mais de tous les Médecins, dont les noms en-

richissent notre histoire, il n'y en a aucun ce semble, qu'on puisse comparer à Thabet Eben Abrahim, qui par les divers mouvemens du pous, indiquoit à coup sûr les causes de la maladie. Voici le témoignage que lui rend Abul Pharai, son contemporain & son ami. » Etant un » jour, dit-il, avec Thabet Eben Abrahim » d'Harrain, chez le Visir Abu Mohammed, » où le Poëte Abu Adalla Ebn'Ol Hejai étoit » aussi. Ce dernier donna la main à Thabet, » le priant de lui tâter le pous. Ce qu'il fit, & lui » répondit incontinent; *Tu t'es nourri grossierement, & as mangé trop de lait aigre avec du veau.* » Le Poëte répliqua qu'il étoit vrai: & comme » toute la compagnie étoit en admiration, Abul » Abbas l'Astrologue lui tendit aussi la main, » Après que Thabet lui eût taté le pous: *Pour » toi*, dit-il, *tu as trop mangé de choses froides: car » autant que j'en puis juger, tu as mangé onze grenades.* Abul Abbas s'écria d'abord: *Certainement il est Prophete, & plus que Médecin, car il » dit la vérité au juste.* Tout le monde fut surpris » d'un sçavoir si merveilleux, & je le fus plus que » les autres. Quand nous fûmes seuls, je lui dis: » *Mon cher Thabet, nous étudions tous deux la Médecine, ainsi ne me cachez rien, & me dites franchement par quel art vous avez pû dire, que le » Poëte a mangé du lait aigre avec du veau, & non » avec du bœuf ou du mouton, & que l'Astrologue a » mangé au juste onze grenades?* Mon esprit m'a » suggeré cela, répondit-il, & a obligé ma langue » de le dire. Je le priai alors de me faire voir le » plan de sa nativité: Ce qu'il fit chez lui. Je le considerai

» considerai avec attention, & remarquai que la
» Planette de Jupiter dominoit sur son horoscope.
» Je lui dis alors : *C'est ceci qui parle, cher ami,*
» *& non vous, toutes les fois que vous faites ces heu-*
» *reuses conjectures.*

Dieu sçait si les Astres ont, ou n'ont pas une pareille influence sur les hommes dans leur naissance. Pour moi je ne suis pas crédule sur ce point. Ni l'autorité des anciens, ni le caractere des Mages Persans & Chaldéens, ne sont pas capables de me faire croire des choses si douteuses. Qui sçait dequoi sont faits les Astres, ou à quelle fin ils ont été créés ? Cependant il faut convenir qu'il y a des gens qui semblent être nés avec des facultés, que d'autres ne sçauroient jamais acquerir avec tout l'art & toute l'industrie du monde. L'un est Poëte naturellement ; l'autre a un génie propre à la Médecine ; un troisiéme excelle dans les Méchaniques. Chacun a son don particulier, & peut-être aussi les Astres n'y ont-ils aucune part. Quoiqu'il en soit, s'il y a quelque vérité dans l'Astrologie, les Persans, les Chaldéens, les Arabes & les Indiens, sont de tous les peuples de la terre, les seuls qui semblent être sous une constellation propre à entendre parfaitement cette science. On ne sçait que croire au milieu de tant d'apparence de vrai & de faux. Et comme ce que nous pouvons penser de ces matieres de spéculation, n'est pas de grande importance, qu'il en soit ce qu'il voudra. On ne nous demandera point au jour du jugement, quels progrès nous avons fait dans la Logique, dans la Métaphysique, dans l'Astronomie, ou dans les autres sciences ; mais si nous

avons

avons vécu selon notre nature, c'est-à-dire, comme hommes doués d'intelligence & de raison. Il nous vaudroit mieux alors avoir jetté par charité, une poignée de farine dans un nid de misérables fourmis, que de pouvoir montrer toute l'armée des Cieux, & nommer toutes les Etoiles par leurs noms. Car les Astres même disparoîtront alors, le Soleil & la Lune ne donneront plus de lumiere, & la forme de la nature s'évanouira. Mais nos bonnes & mauvaises actions seront enregistrées dans les archives de l'éternité, où elles demeureront éternellement.

Si tu juges de cette maniere d'écrire, que je suis un mélancolique; & que tu veuilles aussi dire les causes & le remede de cette maladie, tu me seras plus que mille Avicennes, Helal's, Thabet's, ou que tous les Médecins & Astrologues d'Orient. Car de pareilles idées sont tristes comme l'ombre de la mort.

LETTRE. XVII.

A Asis Bassa.

De la peine extraordinaire que l'Electeur de Saxe avoit fait souffrir à un homme de Wirtemberg, qui lui avoit tué une bête fauve. Avanture d'un Capitaine Arabe.

JE ne sçai si tu loueras ou condamneras la sentence que l'Electeur de Saxe vient de rendre contre un pauvre malheureux, qui lui a tué une bête fauve. Comme il y a quelque chose de singulier

gulier dans ce jugement, je te dirai le fait tout tel que je l'ai reçû de Vienne du Juif Nathan Ben Saddi.

Un habitant de Wirtemberg fut accusé dans la Lune de Cheuval, devant l'Electeur de Saxe, d'avoir tué une de ses bêtes fauves en chassant dans la forêt. Le Duc enragé, fit monter l'accusé sur un cerf vivant, les mains enchaînées aux cornes de la bête, & les piés attachés sous le ventre, & voulut qu'on lâchât le cerf, & qu'on le laissât courir où il voudroit avec ce fardeau. Le cerf épouvanté n'étant pas accoutumé à cette charge, & effrayé d'ailleurs par le bruit des chaînes, courut à toutes jambes par monts & vallées, au travers des halliers, des ronces & des buissons sans s'arrêter, qu'il n'eût couru plus de trente-trois lieues d'Allemagne: alors il tomba, n'en pouvant plus d'une si longue course. Dans le même tems passoit près de là une Caravane venant de Silesie. Le pauvre malheureux monté sur le cerf, & presque mort des douleurs qu'il avoit souffertes: par un mouvement si long, & si violent; tout brisé & déchiré par les brossailles des forts où le cerf s'étoit jetté, s'écria, priant quelqu'un de la Caravane d'avoir pitié de lui, & de finir ses souffrances en achevant de le tuer. Mais soit qu'on craignit d'offenser le Duc, ou qu'on eût quelqu'autre raison, on lui refusa cet office de charité. Le cerf s'étant reposé quelque tems, & repris de nouveaux esprits, se mit à courir tout de nouveau, & courut jusqu'à ce qu'il fut arrivé à un certain Monastere de Religieux, à la porte duquel il heurta de ses cornes, jusqu'à ce qu'un Dervis eût ouvert

vert, & l'eût laiſſé entrer. Les Moines ſurpris de voir cet homme ainſi lié ſur un cerf, le viſage, les bras, les jambes, & tout le corps ſanglant, & prêt à rendre le dernier ſoupir, lui apporterent d'abord des cordiaux & autres rafraîchiſſemens, pendant que quelques-uns d'eux travailloient à défaire ſes chaînes. Mais ayant appris de ſa propre bouche, le ſujet d'une condition ſi triſte, ils commencerent à ſonger à le renchaîner, de peur de ſe faire une affaire auprès du Duc. S'étant néanmoins laiſſés vaincre à l'importunité de ce miſérable, & comptant ſur leurs privileges Eccleſiaſtiques; (car en Occident les Convents ſont en général autant d'aſiles pour toute ſorte de criminels) ils le prirent ſous leur protection: mais il expira la nuit même.

Il eſt difficile de décider ſi le Duc ou les Dervis avoient raiſon ou tort. Les François qui ont appris depuis peu à être durs, juſtifient le procedé de ce Prince, en diſant que la pitié eſt la paſſion des femmes, des enfans & des fous. Ils regardent comme une marque de grand eſprit, & digne du Sceptre, non d'être touché des gémiſſemens ou des larmes d'un miſérable, mais de froncer le ſourcil ou de rire des malheurs d'autrui. C'eſt, diſent-ils, le ſeul moyen d'endurcir les gens à la guerre, & de les rendre tels qu'il faut pour conquerir & pour piller. Les vainqueurs, ſelon eux, doivent aller à la gloire & aux richeſſes ſur les corps des vaincus; le ſang humain ſeul peut étancher la ſoif de leur ambition, & ils ne doivent triompher qu'au milieu du carnage des pompes funebres.

Ces principes & ces actions ſont tolérables à la

verité

vérité dans des gens d'épée qui sont au mains, & qui combattent pour leur Prince & pour leur Patrie. Mais cela n'empêche pas que la clémence & la compassion ne soient des vertus bienséantes aux plus grands Princes & aux plus vaillans Généraux, après que le sort des armes a réduit leurs ennemis à baiser la poussiere de leurs pieds, & à leur demander grace; Ou lorsqu'en tems de paix leurs Sujets tombent dans quelque crime, pour lequel on peut avoir de l'indulgence. Certainement les Infideles d'Occident jugent mal de l'humanité, lorsqu'ils soutiennent que la cruauté est, ou un signe d'un naturel noble, ou un degré à la félicité; puisque les Tyrans les plus durs auront à quelque heure besoin de compassion, sur tout dans la maladie & à l'agonie de la mort, qui les fera peut-être plus souffrir que les bons & généreux. Les Histoires parlent d'Al Hejai Eb'n Hesha'm, fameux Capitaine Arabe, & disent qu'étant dans une fiévre maligne, il demanda de l'eau à boire, qui lui fut refusée par ses Médecins. *C'est assez*, dit-il, *Rueno'ddaula autrefois mon Lieutenant, à qui j'ai pardonné trois trahisons, & qui est mort d'une mort naturelle, m'a rafraichi dans cet instant d'une liqueur inconnue, puisque c'est le vin du Paradis.* Dès ce moment là, dit l'Historien, il commença de se porter mieux, & vécut encore plusieurs années, racontant souvent jusqu'à sa mort cet endroit de sa vie à ses familiers amis.

Mais ou les Infideles ne sçavent pas ces exemples, ou s'ils les sçavent, l'orgueil les empêche d'apprendre la justice & les bonnes mœurs. Ils sont destinés, pour la plûpart à être incrédules jusqu'au

jour

jour du Jugement. Combien de Prophétes Dieu a-t-il envoyé à toutes les Nations, pour leur enseigner la voye des Justes; & non celle de ceux qui ne lui sont pas agréables. Cependant elles ne se convertiront pas pour cela. Elles regardent les Apôtres, & les Ambassadeurs de l'Eternel, avec des yeux de cochon; elles groignent sous le faix de la sensualité, & comme ces sales animaux, elles retournent toujours à leur bourbier. Cependant Dieu qui est souverainement miséricordieux; ferme les yeux à leurs fautes, & leur renouvelle ses bienfaits tous les matins. Mais elles mettent les doigts dans leurs oreilles, & se détournent de lui par mépris, comme on se détourne d'un mendiant. Elles rejettent le Roi de toutes choses, comme un fugitif & vagabond.

Attirons par une dévotion & une vertu continuelle, les divines teintures de cette agréable essence, la douce odeur de laquelle est répandue sur les Elémens, jusqu'à ce que nos cœurs étant changés en encens, & convertis en ce corps d'Aromates, nos ames expirent comme le Phœnix, pour ressusciter dans les joyes du Paradis, & par les mouvemens d'un amour qui ne finira jamais.

LETTRE XVIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Continuation du Sujet précédent. Remarques sur les Indiens, & sur la Loi de Moïse.

JE ne m'étonne de rien, & beaucoup moins des extravagans caprices des Tyrans, que de tout autre

autre chose. Il me semble qu'il ne paroît rien de nouveau dans les événemens modernes. Je trouve au contraire, que ce n'est qu'une répétition de ce qui s'est fait anciennement, sans autre changement que la forme. De tous les événemens de ce siécle, il n'en est venu aucun à ma connoissance, qui m'ait causé de la surprise. Je conviens néanmoins qu'il y a quelque chose de fort singulier dans la peine que le Duc de Saxe a infligé à l'homme dont tu me parles dans ta Lettre. Si l'on peut en bonne justice, comme soutiennent les Indiens, faire mourir un homme pour un semblable sujet, le Duc est fort ingénieux d'avoir choisi un tel Bourreau.

Les anciens Romains avoient une Loi, qu'ils appelloient la Loi du Talion, par laquelle on punissoit les criminels, en leur faisant le même mal qu'ils avoient fait à autrui, ou un mal fort approchant. Et tu sçais que Moïse votre Legislateur, vous a laissé quantité de telles Loix, & qu'il ordonne qu'on perde œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, & ainsi du reste à proportion. Mais il semble que ce Prince ait suppléé à ce que ces Loix paroissent avoir de défectueux, & qu'il ait été très-ingénieux à se venger, comme il paroît par la destinée de ce malheureux Chasseur, qui ayant tué un cerf, trouve son bourreau dans un animal de la même espece. Ce fut sans doute un mouvement capricieux de l'équité de ce Prince. S'il avoit fait cela dans la seule vue de venger le sang du cerf tué, & non pour se venger soi-même, je ne sçaurois m'empêcher de dire que ce seroit un mouvement digne d'un Héros. Mais il punit

ce miſérable pour un meurte qu'il fait ſouvent lui-même, comme font auſſi la plûpart des grands hommes de l'Europe, dont les tables ſont autant d'autels de gloutonnerie, tout fumans de chair & de ſang, & ſur leſquels on ſacrifie des Hecatombes d'animaux à leur appetit vorace, l'Idole des Occidentaux.

Il me ſemble donc qu'il eût été plus généreux, & plus digne de la grandeur d'un Prince, de faire grace à ce malheureux, qui n'avoit peut-être que cette ſeule reſſource, pour s'empêcher de mourir de faim, lui & ſa famille. Et autant que j'en puis juger; il avoit ſelon la Loi naturelle, autant de droit de tuer un cerf, que le proprietaire même. Mais faut-il parler de droit ou de tort, lorſque la force domine?

L'Inde eſt maintenant le ſeul pays où l'on rend publiquement juſtice à toutes les créatures vivantes. C'eſt un crime capital d'y répandre le ſang d'aucun animal, & on y eſt puni de mort, comme ſi on avoit tué un homme. Il eſt vrai que les Princes & les Nobles renferment dans des parcs des bêtes fauves, & autres innocentes créatures, non en vue de les tuer quand ils voudront, mais afin de les défendre contre la violence d'autrui. Ces heureux animaux vont & viennent comme bon leur ſemble, dans l'enceinte de ces enclos, où ils trouvent dequoi manger, à couvert de toute ſorte de dangers, & ne craignant que la mort naturelle, quand l'heure eſt venüe de payer ce tribut à la nature. Ils bâtiſſent auſſi des Hôpitaux pour la même fin, & font tous les ans de grandes dépenſes, pour empêcher de tuer un

grand

grand nombre de bœufs & de vaches : car ils regardent comme une barbarie & cruauté, de tuer ces créatures qui ſont le ſoutien de notre vie.

La Loi de Moyſe oblige, ſi je ne me trompe, tous ceux de ta Nation, à une tendreſſe ſpéciale pour les animaux muets. Le Prophete Iſaïe qui étoit d'une race illuſtre parmi les Juifs, dit : *Que celui qui tue un bœuf, eſt comme s'il tuoit un homme, & celui qui ſacrifie un agneau, comme s'il décoloit un chien.* Le même Prophéte dit en un autre lieu en la perſonne de Dieu : *Que me fait le grand nombre de vos Sacrifices ? Je ſuis choqué de la fureur de vos holocauſtes, & dégoûté de l'odeur de vos graiſſes brûlées. Je ne prens point plaiſir au ſang des taureaux, des agneaux, ou des boucs. Qui a requis ces choſes de vous ? N'apportez plus de vaines offrandes que mon ame hait.*

Il ſemble par ces expreſſions, que le Prophéte introduit Dieu, déſavouant d'avoir jamais commandé qu'on lui fit aucuns Sacrifices de cette nature, & proteſtant contre l'effuſion du ſang, comme contre une abomination. Où eſt donc la réputation des Ecrits qui paroiſſent ſous le nom de Moïſe ? Car ces victimes ſanglantes y ſont expreſſément commandées. Dieu ne peut pas ſe contredire. Sans contredit, une grande partie de la vraye Loi qu'il donna à Moyſe, ſe perdit durant les captivités de ceux de ta Nation, lorſque vos Villes & vos Provinces furent entierement dépeuplées ; vos peres emmenés par les victorieux Monarques d'Orient, & vos meilleurs Mémoires ruinés. De ſorte que ce qu'il en reſte à préſent, n'eſt qu'un recueil de fragmens compilé par Eſ-

 dras

dras, & autres ſçavans Ecrivains, auquel ils ont donné le titre ſpécieux de Loi de Moïſe, pour pouvoir mieux contenir dans l'obéïſſance le Peuple chancelant.

Mon deſſein, Nathan, n'eſt point de te ſeduire. Examine toutes choſes. Ne crois ni moi, ni tes Rabins. Fie-toi ſeulement à ta raiſon, que tu poſſederas au jour du Jugement, où toutes les autres choſes te ſeront ôtées.

LETTRE XIX.

Au Dgebe Naſir, Baſſa.

Des ſectes & diviſions des Chrétiens : & principalement des guerres que ſe font en Piémont les Catholiques & les Proteſtans.

Les Nazariens auſſi-bien que les partiſans du Prophête, ſont diviſés en une infinité de ſectes. Il en eſt de même de toutes les Religions. Les hommes ne peuvent pas penſer de la même maniere. La nature même ſe plaît à la varieté. Dieu a diverſifié les facultés de nos ames, comme il a fait la conſtitution de nos corps. Le dévot eſt ſujet à la colere ; le bigot à la mélancolie ; le libertin eſt d'un temperament ſanguin ; & pour les autres, ils ne ſont qu'autant de maſſes de flegmes qui marchent & qui parlent. Voilà la diviſion phyſique des hommes, qui comprend les divers temperamens qui réſultent du different mêlange des quatre principes radicaux. Nous ſommes redevables de cette remarque à Hipocrate & à Galien.

Mais

Mais ſi nous conſultons les Aſtrologues, ils nous diront qu'il y a autant de differens temperamens, qu'il y a d'Aſtres dans le Ciel, ou au moins qu'il y a de differentes conſtellations. Ils vous parleront du Taureau & de l'Ourſe, & Dieu ſçait quels contes céleſtes ce ſont. Le Dragon ſoufle du poiſon ſur la naiſſance de l'un; & donne à l'autre un dangereux coup de queuë. Si nous ajoûtons foi à tout ce qu'ils diſent, il n'y a point d'herbe dans les champs qui n'ait ſon Etoile particuliere, dont les influences la font croître & proſperer; quoique Moïſe nous diſe, que tous les vegetaux parurent ſur la terre, avant que les Etoiles fuſſent créées.

Mais ſoit qu'il y ait quelque verité dans l'Aſtrologie, ou qu'il n'y en ait point du tout, il eſt toujours certain, que les hommes ſont auſſi differens pour la Religion, que pour les traits exterieurs du viſage. La Phiſionomie de la foi varie à l'infini. L'un croit en Moïſe, l'autre en Jeſus, fils de Marie, & un troiſiéme en Mahomet notre ſaint Legiſlateur. Ces trois mêmes ſe ſubdiviſent en une infinité de ſectes. Les Juifs ont ſoixante-dix éminentes factions de Religion. On compte ſoixante-une ſectes parmi les Chrétiens, & ſoixante-deux parmi les Muſulmans. Toutes ces ſectes ſont à deux de jeu pour les paroles & pour l'exterieur des cerémonies; ſi zélées pour la charité & pour la paix, qu'elles ſe font pour cela même une guerre continuelle, & s'égorgent les uns & les autres pour l'amour de Dieu: Champions ſi vigoureux de la verité, qu'ils ne font aucun ſcrupule de dire dix mille menſonges pour la défendre.

Les

Les differens qui divisent les Grecs & les Armeniens, les Nazariens, les Nestoriens & les Jacobites, ne sont point inconnus aux Ministres de la Porte, non plus que les autres sectes d'Orient. Mais tu ne sçais peut-être pas les nouveaux schismes d'Occident.

La plus considerable division qu'il y ait à présent dans la Chrétienté, est entre les Catholiques & les Protestans. Les premiers obéïssent au Moufti Romain, & se ventent d'une succession non interrompuë de Caliphes depuis Pierre, Vicaire du Messie, jusqu'au Pape présent. Les derniers suivent les sentimens de Luther & de Calvin, gens qui se piquoient de je ne sçai quelles nouvelles lumieres, & qui prétendoient être en droit de réformer les erreurs de leurs peres dans la foi & dans le culte. Dieu sçait qui de ces deux partis a raison ou tort. Ce qu'il y a de vrai est, qu'ils ont toujours eu les armes à la main pour défendre respectivement leurs sentimens; & se sont persecutés & massacrés les uns les autres par un principe de conscience. Chacun en appelle à la Loi écrite, aux traditions Apostoliques, au temoignage des Anciens, aux Decrets des Conciles, & à la pratique de ceux qu'ils appellent l'Eglise primitive. Cependant les uns & les autres se contestent mutuellement le jugement necessaire pour expliquer ces Mémoires de l'antiquité, & l'autorité authentique de décider des controverses de cette nature. Ainsi il y a apparence que leurs disputes dureront jusqu'au jour du Jugement dernier, où toutes les querelles des hommes seront décidées devant le grand Tribunal.

Cependant

Cependant ils n'oublient rien pour se faire sentir mutuellement les barbares effets de leur animosité, & de leur malice, & cela sous prétexte de justice & de pieté. Les tragiques relations que nous recevons ici des meurtres & carnages horribles qui se commettent sur les Protestans en Piémont, & autres lieux de la dépendence du Duc de Savoye, nous donnent des allarmes continuelles. D'un autre côté il y a des gens qui disent que tous ces bruits sont faux, & que les maux qu'on fait aux Protestans ne sont que les peines dûës à leur rebellion selon les loix.

Il ne dépend pas de moi d'ajuster ces differens; aussi n'importe-t'il guére à un Musulman, lequel des deux partis ait les loix de son côté. Cependant si j'avois à prendre parti ce seroit celui des opprimés. J'abhorre la cruauté, & notre saint Prophete a défendu la violence en matiere de Religion, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse faire rendre compte à la conscience.

Veuille ce grand Dieu, de l'unité duquel émanent toutes les differentes essences du monde, & toute la varieté qu'on voit dans la nature, nous faire la grace d'aimer toutes les créatures, & de ne répandre jamais de sang que dans le sacré combat.

LETTRE XX.

A Guillaume Vospel, Moine d'Autriche.

Du Tombeau du Roi Childeric. L'Espion lui fait présent d'un cabinet de curieuses antiquités.

JE te croyois mort, & ta Lettre est venuë à propos pour m'assurer du contraire. Un si long silence entre amis feroit faire le même jugement à tout homme. Dix ans se sont écoulés entre ma derniere lettre & ta réponse. Je crois que tu ne comptes pas le tems comme font les sept Dormans. Peut-être que le Superieur de ton Convent t'avoit ordonné un silence de dix ans, & t'avoit défendu toute sorte de conversation. De semblables austerités sont assez ordinaires dans les Sociétés Religieuses, où l'on s'occupe principalement à atteindre à la perfection. Les Monasteres d'Armenie sont beaucoup plus rigides. J'ai connu un homme qui pour avoir parlé inconsiderement fut condamné à garder le silence sous peine d'excommunication, durant vingt-deux ans, & qui fut ensuite absous en consideration d'une plaisanterie très-solide qu'il fit par signe du Patriarche. L'esprit trouve toujours quelque endroit pour se manifester, ne fut-ce qu'au bout des doigts. Autant que j'en puis juger, tu as obligé ton Abbé par un semblable moyen à lever la censure. Il y avoit beaucoup de satire dans les gestes des anciens Romains, & il n'y a point de Rhéthorique dans les grimaces des Italiens modernes

dernes. Les farces des Scaramouches sont de parfaites satyres, & Arlequin est burlesque par tout.

Tu sçais que je te parle toûjours de quelque bagatelle pour faire diversion à ta mélancolie, & tes propres lettres me portent à cela. Il semble que tu étois de belle humeur quand tu les a écrites. Mais dis-moi, ai-je deviné ou non la cause d'un si ennuyeux silence? As-tu été contraint durant ce tems-là de parler des mains, des pieds, du nez, de la tête & des yeux, dont les mouvemens sont si énergiques? Si cela est, je crois que tu étois une excellente compagnie, parmi tes graves & flegmatiques freres, & en beau train d'entendre le langage des bêtes, qui en sautant, rampant, tremoussant la queuë, & faisant plusieurs autres postures, expriment leurs differentes passions, leurs desirs & leurs necessités, & les font aussi-bien entendre à ceux auprès desquels elles sont accoûtumées, que nous pourrions faire nous-mêmes par les paroles les plus élegantes.

Mais pour parler plus serieusement, si le Superieur de ton Convent t'a imposé cette peine par un principe de vertu, ou que tu ayes volontairement entrepris de faire un si difficile personnage par un principe de Philosophie ou de Religion, tu as fait voir en fournissant la carriere jusqu'au bout, que tu as de la sagesse & de la résolution. Un lâche en matiere de Religion n'est pas moins digne de mépris, que celui qui lâche le pied dans les combats du monde. Il est glorieux de faire tête aux tentations, & d'en sortir victorieux.

Quant à ceux que tu souhaites de sçavoir au sujet du Tombeau du Roi Childeric, je te dirai qu'il

paſſe pour une piece fort ancienne. Ce Roi, comme tu ſçais, a été le quatriéme Roi de France. Il régnoit ſur les Gaulois ou Francs en l'an 458. ſous l'Empire de Severe, & ſous le Conſulat de Severinus & de Dagalaiphus. A peine avoit-il regné trois ans, que ſes Sujets le dépoſerent & bannirent, & éleverent ſur le trône un certain Egidius, Romain d'origine. Cet homme fut d'abord reçû des peuples avec applaudiſſement; mais peu de tems après choqués de ſon oppreſſion, de ſon avarice, & de ſes autres vices, ils le chaſſerent auſſi, & rappellerent leur legitime Souverain. Auſſi Egidius les avoit ſurchargés de taxes injuſtes, & leur avoit arraché pluſieurs millions, qu'il fit ſortir ſecretement du Royaume, & paſſer à Rome, & ailleurs chez ſes amis, pour s'en ſervir à l'avenir, prévoyant qu'il auroit des revers à eſſuyer. Childeric donc étant remonté ſur ſon Trône, en joüit paiſiblement juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 484. A Childeric ſucceda Clovis le Grand, qui fut le premier Roi des François qui embraſſa le Chriſtianiſme.

Ce n'eſt que depuis environ deux ans qu'on a trouvé le Tombeau de Childeric, en reparant l'Egliſe Cathedrale de Tournai. En creuſant dans le vieux Charnier, on trouva une groſſe & longue pierre, qui donna de la peine aux travailleurs. Ils la rompirent enfin, & trouverent deſſous le Squelette d'un homme dans toute ſa longueur, avec quantité de médailles d'or dont les inſcriptions étoient Grecques, & quelques autres curioſités du même métail; entre leſquelles il y avoit une bague avec ces mots.

SIGIL.

SIGILLUM CHILDERICI REGIS.

Toutes ces Reliques furent d'abord possedées suivant les Canons, par ceux où elles furent trouvées. Depuis elles furent demandées par l'Archiduc d'Autriche, qui en est le dépositaire. Ainsi ceux qui t'ont dit, qu'elles sont entre les mains du Roi de France, ont été mal informés, ou ont voulu te tromper. Quelle apparence que la France & l'Espagne, qui sont à present en guerre, & qui ne perdent aucune occasion de se piller & ravager mutuellement, se fassent des honnêtetés de cette nature.

Je m'aperçois que tu es devenu grand Antiquaire, & pour te marquer l'estime que j'ai pour toi, je t'envoye un cabinet d'antiquités, telles que je les ai amassées dans mes voyages, & durant le sejour que j'ai fait en cette Ville.

On peut aisément juger du tems des Agates que tu trouveras dans le tiroir du haut, par les figures qui sont toutes à la mode de Rome Payenne. Pour les coquilles du second tiroir, je t'en laisse juger. Tout ce que j'ai à te dire est, qu'elles ne sont pas communes. Le troisiéme tiroir contient un mélange de differentes antiquités. Les couteaux dont les anciens Prêtres Romains se servoient dans leurs sacrifices. Les poids ont pour le moins douze cens ans, autant que j'en puis juger par les paralleles que j'ai vûs dans la Bibliothéque du Roi. Les Bagues sont de la manufacture des Parthes; & la fléche à laquelle elles sont attachées, a encore le même venin qu'el-

le avoit en Orient, comme tu pourras le voir en l'éprouvant ſur un animal qui le merite. Mais après tout, le tiroir du bas ne contient que des choſes contrefaites : car ces médailles ſont de la façon du Parmeſan, qui eſt le plus fin Graveur du monde. Si tu ne ſçais pas ſon caractere, je te dirai en un mot, qu'il ſe rendit fameux en imitant les plus anciennes médailles avec tant d'exactitude, que les plus habiles Artiſtes même ne pouvoient pas diſcerner les copies d'avec les originaux.

Reçois ces choſes avec autant de bonne volonté que je les reçûs lorſqu'elles me furent données, & m'aprens ſi je puis te faire plaiſir en quelqu'autre choſe.

Vous êtes heureux, vous autres Moines, en ce que vous joüiſſez des avantages de la retraite & du repos. Vous êtes exempts des ſoucis qui tourmentent les autres hommes. Quand il faut prier Dieu & manger, le ſon des cloches vous y appelle. Vous n'avez ſoin que de vos contemplations & de vos études. Il eſt ſorti pluſieurs grands hommes des Ordres Religieux : & j'oſe te dire, Pere Guillaume, que le monde ſeroit trompé, & que tu devenois une lanterne tenebreuſe, & que tu ne fuſſe ſage que pour toi-même.

LETTRE. XXI.

A l'Illustrissime & très-invincible Vizir Azem, à la Porte.

Au sujet d'un ordre secret qui lui avoit été donné par ce Vizir, & de la necessité d'envoyer un Ambassadeur à la Cour de France pour poursuivre cette affaire.

JE jure par le son que le Soleil fait en se couchant, que je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ai fait de ta genérosité, & la lettre dont tu m'as honoré me confirme entiérement dans la parfaite confiance que j'avois en ta faveur & en ta protection.

J'obéïrai à tes ordres avec toute la diligence possible. Mais c'est une chose qu'on ne peut entreprendre sans une grosse somme d'argent. Et si je suis digne d'en dire mon avis à mes Superieurs, le meilleur moyen de réüssir, seroit d'envoyer un des principaux Ministres en cette Cour, en qualité d'Ambassadeur, & avec un pompeux équipage. Car ce jeune Roi exige de grands honneurs de tous ceux qui recherchent son amitié & son alliance. Ainsi un Chiaoux seroit regardé avec mépris en cette occasion, & gâteroit tout. Je souhaiterois qu'on envoyât quelqu'un qui connût parfaitement le génie des François, & les vûës particuliers du Cardinal Mazarin.

Sous la protection d'un tel Ministre, je pourrois faire sans risque d'être découvert, tout ce qui

feroit neceſſaire pour faire réüſſir la choſe. Il y a ici quantité de courtiſans inutiles ſur qui l'argent auroit beaucoup de force. Mais ni moi, ni tous ceux dont je pourrois me ſervir, ne pouvons pas faire de pareilles offres, à moins que le Grand Seigneur n'ait ici un Ambaſſadeur connu pour appuyer la choſe. Car autrement on diroit incontinent qu'il y a ici quelque Agent ſecret. Cela donneroit lieu à mille ſoupçons chimeriques, & ainſi je courrois riſque d'être encore arrêté, ſi le Cardinal venoit à ſe rappeller le ſujet de mon premier arrêt. J'aurois beau dire alors que je ſuis de Moldavie, perſonne ne le croiroit, & ce ſeroit un miracle ſi l'on ne me viſitoit pour voir ſi je ſuis circoncis. Ce qui étant verifié ruineroit toutes nos affaires.

Je ne me ſoucie pas de la peine qu'on pourroit m'infliger, non plus que la perte de ma vie : mais je crains les conſequences d'un tel éclat, qui expoſeroit les ſecrets du Grand Seigneur aux mauvaiſes plaiſanteries des Infidéles.

Voilà les principales raiſons que j'ai à te dire pour te faire voir qu'il eſt neceſſaire d'envoyer ici une pompeuſe Ambaſſade. Quant à la perſonne que tu jugeras à propos de choiſir pour un ſi glorieux emploi, je n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai déja dit, qu'il faut que ce Miniſtre ait de l'experience dans les affaires des François, qu'il ſoit bien verſé dans la politique des Chrétiens, dans les differens intérêts des Cours de l'Europe, & qu'il ſçache parfaitement quels avantages il peut tirer de l'élection du nouveau Pape : car après de longues conteſtations les Cardinaux en

ont

ont enfin élu un, qui a pris le nom d'Alexandre VII.

Il eſt difficile de juger à ſon premier avenement à cette ſouveraine Chaire, quels intérêts embraſſera ce Prélat ; s'il ſera François ou Eſpagnol, où neutre, & ſi en cette derniere qualité il traitera avec la derniere indifference tous les Princes Nazariens, qu'il appelle ſes fils, s'il travaillera à accommoder leurs differens, & à unir leurs forces contre les Muſulmans. Perſonne ne peut encore dire au juſte de quel eſprit ſera le Moufti Romain. Les Cardinaux aſpirans promettent ordinairement mille choſes, qu'ils ne tiennent jamais, lorſqu'ils ſont une fois parvenus à cette autorité ſouveraine. On met la diſſimulation à la Cour de Rome, au rang des principales vertus : & celui qui ne ſçait pas diſſimuler, paſſe pour un ſujet indigne de remplir aucune importante charge. Le Juif Donaja y a perdu ſa liberté, pour n'avoir ſçû pratiquer un talent ſi neceſſaire. Il ſemble que ce Juif & quelques autres de ſa Nation invectivoient avec trop de paſſion & trop publiquement, contre l'Idolâtrie des Romains. J'eſpere tous les jours neanmoins d'aprendre qu'il ait été relâché ; car j'ai reçû une Lettre de lui, par laquelle il me mande, qu'il a été excepté du nombre de ceux dont la condamnation eſt irrévocable.

Je l'ai blâmé d'avoir ainſi brutalement parlé contre la Religion dominante du païs où il réſide. Mais cette eſpece d'arrogance eſt un vice particulier a ſa Nation. Les Hebreux mépriſent toutes les autres Nations du monde ; & c'eſt en quoi ils

ſont condamnables ; car comme tu ſçais, Dieu eſt ſans partialité, & n'a pas plus d'égard pour un Peuple que pour l'autre ; mais au contraire il les regarde tous également comme l'ouvrage de ſes mains. Et autant que j'en puis juger, il tolere les differentes Religions qui ſont dans le monde avec la même indulgence, qu'il diſpenſe ſes graces & ſes benedictions à une infinité de gens, dont les viſages ſont ſi diſſemblables.

La multiplicité dans l'Univers fait l'éloge de l'Unité Divine, qui eſt la racine de tout. Suppoſé qu'il y ait dix mille mondes, tout cela n'eſt que l'effet d'une ſeule cauſe, & tout cela finira: car Dieu eſt le premier de toutes choſes, & il ſera auſſi le dernier.

LETTRE XXII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il lui conſeille de n'être pas trop dévot, mais de ſuivre gayement ſes affaires.

LEs Egyptiens diſent en proverbe, que celui qui ne penſe en Dieu & ne lui parle que quand il eſt mélancolique, ſacrifie à la Planete Pharonis ou Saturne, & non au très-haut & très-grand Roy de toutes choſes, qui eſt une ſource de joye pour les hommes & pour les Anges.

Je ne te conſeille pas de te mettre au rang de ceux qui adorent les Aſtres, parce qu'ils ont de fauſſes idées de la divinité toûjours indulgente & miſericordieuſe. Ne t'imagine pas non plus que tu

tu doives prendre moins de part à cette censure, parce qu'elle vient d'une Nation, qui a été autrefois ennemie des enfans de Jacob. Ne méprise point la sagesse des Egyptiens, dont Moïse même votre Legislateur a puisé toute la sienne, & ausquels toutes les autres Nations sont redevables des progrès qu'elles ont fait dans les sciences, si tant est qu'elles ne leur en doivent pas les premiers rudimens.

Tu peux voir par ce que je viens de dire, que je m'intéresse à ton bonheur, & que je souhaiterois, que tu te défisses des vaines craintes & des idées superstitieuses; pures productions d'une Rate mal constituée, qui est une maladie particuliere à ta Nation. Que ton cœur soit toûjours gai; car Dieu aime tout ce qu'il a fait. L'Univers regorge, s'il faut aïnsi dire, des effets de sa bonté. Ne sois point dévot par excès, ne violente point ses facultés qu'il t'a données pour te maintenir, & non pour te perdre.

J'aimerois mieux que tu m'aprisses des nouvelles, que de m'aprendre les fâcheux scrupules dont ton ame est tourmentée. Si tu ne veux pas embrasser la foi Musulmane, continuë d'observer la Loi de Moïse, & fais tes affaires avec plaisir.

Tu as negligé en dernier lieu de me mander ce qui se passe à Vienne, & en d'autres lieux d'Allemagne. Le bruit court ici que l'Imperatrice Eleonore est morte; & que le même jour qu'elle mourut, Leopold Ignace Joseph, fils de l'Empereur fût élû Roi des Romains. Je ne sçai ce que j'en dois écrire aux Ministres de la Porte,

jusques

jusques à ce que tu m'aye fait sçavoir au vrai ce qui en est. Je te prie au nom de Dieu d'être plus diligent à l'avenir, & de m'informer de ce qui se fait à la Diete de Francfort. Reveille-toi, & bannis les soucis superflus. Souviens-toi que comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a aussi qu'une seule Loi; mais qu'il y a une chose absolument necessaire à l'homme, c'est de vivre selon la raison. C'est une verité gravée dans le cœur de tout homme, & il ne faut point de Commentaire pour l'expliquer. Tu es assez grand Legislateur, grand Rabin, grand Docteur, & tu n'as besoin d'autre interprete que de toi-même. Ne t'en laisse point imposer par des fables.

Je t'aprens aussi une nouvelle bien certaine. Les François ont gagné Landreci, forte Place de Flandres. Elle se rendit le 22. de ce mois; & le lendemain toute la Garnison, consistant en quinze cens hommes, outre trois cens blessés, sortit de cette place.

Sur cette bonne nouvelle le Roi est allé en Flandres pour voir & pour asseurer ses nouvelles conquêtes; car ce n'est pas la seule Place que les Espagnols ayent perduë. On parle de Maubeuge, de Bouvines, & de Condé, & l'on dit tout nouvellement que ces Places sont entre les mains des François. Ce jeune Monarque a un bonheur surprenant.

Si tu peux m'apprendre que les Peuples du Septentrion ayent fait des campagnes si heureuses, ne manque pas de le faire, je te prie, dans le tems. Car on ne nous a pas mis dans les postes que nous occupons pour sifler aux moutons.

LET-

LETTRE XXIII.

A Mustapha Lulu Beamrilla, homme de Loi.

Il raisonne contre les fausses idées de la resurrection, communes aux Mahometans & aux Chrétiens. De l'apparition des os en Egypte.

JE souhaite de tout mon cœur d'aller en Paradis, aussi-bien que les autres Musulmans; & je serois fâché de penser, de dire, ou de faire quelque chose, qui pût préjudicier au titre de Musulman, & faire tort aux prétentions que j'ai au bonheur éternel. Ce désir est naturel à tous les hommes; & quand je te proteste que je l'ai, tu peux me croire sans jurer. Il me semble néanmoins que je ne voudrois pas aller au Ciel les yeux bandés; mais je souhaiterois fort m'avancer vers ce païs de benedictions, en me servant des avantages de mes sens & de ma raison.

Je crois l'Alcoran comme l'Oracle de Dieu, & il est si profondement imprimé dans ma mémoire, que je pourrois le repeter mot à mot, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans en oublier un seul verset. Je crois la doctrine de la resurrection, & j'ai un penchant naturel à désirer l'immortalité. Mais je ne sçaurois avoir de la resurrection les idées grossieres qu'en ont la plûpart des Musulmans qui croyent que notre poussiere même ressuscitera & redeviendra un corps organisé. Les Nazariens ont la même opinion. Mais il me semble qu'il n'est point besoin de faire violence à la natu-

re.

re. D'ailleurs ce ſentiment répugne aux autres dogmes fondamentaux de la foi Muſulmane.

On nous enſeigne à tous de croire, que les ames des Juſtes, des Saints, & des Martirs montent immédiatement au Ciel, auſſi-tôt qu'elles ſont ſeparées de leurs corps. Si cela eſt, il s'enſuit, ou qu'elles y ſont ſans corps, ou la même Providence qui leur avoit donné leurs anciens corps, leur en a donné de nouveaux. Qu'il en ſoit ce qu'il plaît à Dieu : mais il paroîtroit une imperfection manifeſte dans les ouvrages du Toutpuiſſant, de l'indécence dans la nature, de dire qu'après qu'elles auront joui de toutes les délices du Paradis durant tant de ſiécles, où elles ſe dépouilleront de leurs nouveaux corps, pour reprendre les reſtes pourris des premiers : où elles n'auront beſoin d'aucun corps après en avoir été ſi long-tems ſeparées. Il n'y a point de raiſon en cela. Je ne doute pas que ceux qui ont crû que l'ame dormoit, & qui ont ſoutenu qu'elle étoit inſeparable du corps, n'ayent été les premiers inventeurs de cette opinion. Car ne pouvant ſe conſoler par aucune eſperance probable de ſuivre à l'immortalité, ils ſe ſont aviſés de ſoûtenir, que comme l'ame dormoit dans le tombeau avec le corps, auſſi l'ame & le corps reſſuſciteroient conjointement au jour du Jugement.

Peut-être auſſi s'eſt-on ſervi de cette figure de notre reſurrection, pour gliſſer la croyance d'un état immortel, dans les eſprits groſſiers de ceux qui étoient incapables de comprendre la préexiſtence des ames, leur ſubſiſtance par elles-mêmes après la mort du corps ou leur tranſmigration dans d'autres corps.

Il

Il me ſemble beaucoup plus aiſé de croire, comme étant plus conforme aux operations les plus ordinaires de la nature, qu'après la diſſolution de notre corps, nous prendrons un corps d'air, de feu, ou autre Element; ou que par une tranſmigration magnetique, nous ſerons unis à quelque vegetable ou animal; il me paroît, dis-je, plus raiſonnable de raiſonner ainſi, que d'aller ſe mettre en tête de raſſembler nos cendres diſperſées durant tant de millions d'années, & répanduës peut-être dans tous les coins du monde.

Il eſt certain que notre ſaint Legiſlateur, & tous les autres Prophêtes qui ont parlé de la reſurrection, n'ont eu en vûë que de convaincre le monde, que l'ame étoit immortelle, & que par conſequent les bonnes & les mauvaiſes actions étoient récompenſées & punies après cette vie. Nous vivrons éternellement, vieux Juriſconſulte; & qu'importe que nous ayons nos mêmes corps ou d'autres, pourvû que nous ſoyons heureux? Si nous ſommes métamorphoſés, nous ne laiſſerons pas d'être heureux, puiſque toutes les créatures ſont heureuſes dans leur propre eſſence. Soyons donc Singes, Dromadaires, Chameaux, ou quelque autre choſe, pourvû que nous ne ſoyons point Pourceaux, nous ſerons aſſez heureux. Le Pourceau eſt l'emblême de l'impureté; & par conſequent un Muſulman ne peut pas ſouhaiter de vivre dans une telle créature. Cependant nous ne ſçavons pas la maniere dont ſe fera notre changement, & quelle ſera la Loi qui nous ſera impoſée en quittant cette vie mortelle. L'ame, ſelon Pytagore & les Anciens, peut prendre toutes ſortes de formes.

Si

Si tu veux ſçavoir ce qui m'a obligé d'écrire ſur cette matiere, je te dirai que c'eſt toi-même. Je me ſuis ſouvenu de t'avoir entendu dire, qu'au grand Caire en Egypte il apparoiſſoit des os d'hommes morts, en un certain tems de l'année, où la coûtume aſſemble un grand concours de gens, qui s'y rendent pour voir cette feinte reſurrection. Je ne puis pas lui donner un plus favorable nom; puiſque ce n'eſt, ſelon toutes les apparences, qu'un effet de l'artifices des Chrétiens qui veulent gagner de l'argent par le concours de cette populace credule. Ce qui me confirme dans cette perſuaſion eſt, une Lettre que j'ai reçûë de Mehemet l'Eunuque exilé, qui réſide à preſent au grand Caire. Il a eu la curioſité d'examiner entre'autres choſes ce fameux miracle, & m'en aenvoyé une Relation qui me convinc qu'il y a de la fourbe.

Il dit pluſieurs autres choſes de la ſuperſtition & de l'ignorance des Egyptiens, au ſujet des Piramides, & des eſprits qu'on dit qui en ont la garde. Il déplore en tout cela la condition des mortels, qui ont ſi fort dégeneré, & abandonné leur raiſon à des fables.

Tu es ſage Muſtapha, de la race de ceux qui ont conſervé la ſcience & la Philoſophie. Ton ame eſt revêtuë de lumiere. Ne permets pas qu'une idée fauſſe & obſcure de Dieu & de ſes ouvrages faſſe éclipſer les lumieres de ton eſprit.

LET-

LETTRE XXIV.

A Soliman Kuflir Aga, Gouverneur des Eunuques noirs.

De l'élevation du Bassa d'Alep à la dignité de premier Visir.

TA Lettre est venuë à propos : mais ce qu'elle contient m'a surpris. N'est-ce pas un étrange changement de la Fortune, que le bassa d'Alep, après tant de rebellions, soit à présent le Favori du Sultan, & ait été élevé à la premiere dignité de l'Empire. Cependant qui sçait si ce n'est pas le seul & unique moyen de ramener ce Ministre à son devoir ; & d'en faire un ami d'ennemi qu'il étoit auparavant ? L'ambition est un vice qui approche tant de la vertu, un vice si subtil & si rafiné, que quand la passion qui le nourrit est une fois satisfaite par son propre objet, il devint incontinent une vertu : d'un libertin il en fait un honnête homme, & d'un homme qui étoit hier au nombre des séditieux, il en fait aujourd'hui un Héros du premier ordre.

Sur ce pied-là je ne sçaurois m'empêcher d'approuver le conseil de ceux qui ont porté le Grand Seigneur à choisir un Vizir Azem d'une maniere si peu commune. L'Empire a souffert de n'avoir pas eu un habile homme dans cette premiere dignité, depuis que le très-illustre Chusaeim Bassa en a été dégradé par la malice de ses ennemis. On ne pouvoit dans la conjoncture présente, jetter les yeux

yeux ſur perſonne plus capable de cette importante charge, que ce hardi Baſſa, qui outre ſon expérience militaire par mer & par terre, paſſe pour le plus brave homme du ſiécle. Quant à ſes crimes paſſés, je les impute uniquement à ſon mécontentement & à ſon ambition, qui eſt maintenant ſuffiſamment aſſouvie par la liberalité de notre Souverain. Ainſi la cauſe de ſes fredaines étant ôtée, l'effet ceſſera de lui-même.

Mais permets-moi de te demander, ſi l'on regarde de bon œil qu'il s'avance vers Conſtantinople avec une ſi formidable ſuite? Tu me dis qu'il vient accompagné de quarante mille hommes: équipage digne d'un Prince Souverain. Peut-être n'eſt-ce qu'un effet de ſon belliqueux génie, qui le porte à vouloir paroître en ſoldat. Ou ne ſeroit-ce point qu'il a ſenti du danger, & a veritablement ſoubçonné qu'on vouloit le ſacrifier? Si cela eſt, il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'il vienne ſe jetter aux pieds de ſon Maître avec une ſi bonne garde, afin qu'en cas de beſoin ſon fils puiſſe venger ſa mort aux dépens de Conſtantinoble par quelque coup de déſeſpoir. Il n'en ſera que ce qui plaira à Dieu: cependant il ſemble que le Sultan ait tout oublié, puiſqu'il l'a reçû avec des marques d'eſtime & d'affection qu'on n'accorde que rarement à des ſujets. J'eſpere que l'évenement répondra à ſes eſperances. Cette nouvelle methode de clemence peut avoir un ſuccès plus heureux que la ſéverité des ſiécles paſſés. Les gens qui ont l'ame grande ſe laiſſent plutôt vaincre par la faveur, que par la force & par la cruauté.

Je te ſuis extrêmement obligé de tes inſtructions:

tions : j'en profiterai, & ne manquerai pas d'écrire à ce premier Miniſtre. Tes ſentimens s'accordent parfaitement avec les miens. Connoiſſant comme je fais l'eſprit de ce Baſſa, il eſt de la politique & même de la juſtice, de lui avoüer franchement ce que j'ai écrit contre lui, au lieu d'étouffer ma Lettre de ſoumiſſions flatteuſes& baſſes, ou d'excuſes rampantes. Il eſt brave, il verra avec plaiſir que je ſuis ferme & reſolu dans mon devoir.

Quoiqu'il en puiſſe arriver, je ſuivrai les mouvemens de mon integrité. La verité a quelque choſe de ſi ſatisfaiſant, & l'honnêteté & la réſolution ont de ſi grands avantages, que les petits & lâches plaiſirs de l'artifice & de la diſſimulation ne ſont rien en comparaiſon. La vie me deviendroit ennuyeuſe ſi j'étois contraint de la conſerver par des tours ſi lâches & ſi effeminés. Je trouve néanmoins fort agréable pour moi que tes ſentimens & les miens s'accordent ſi bien. Qu'eſt-ce que le monde, que nous y ſoyons ſi attachés? Ou qu'eſt-ce que la vie, que nous ſoyons obligés de prendre tant de ſoins pour conſerver ce ſouffle, que mille accidens peuvent nous faire perdre à tout moment? La mort & la vie ne durent proprement qu'un inſtant. Dès que nous commençons à ſoupirer, nous commençons à mourir, & c'eſt par la vie que commence & finit la mort. Quant au plaiſir & à la douleur, nous avons en general autant de l'un que de l'autre. Il me ſemble donc qu'il eſt auſſi avantageux pour ne pas dire plus, d'être quitte pour une bonne fois de la mort, que de prolonger la vie avec tant de peines, de ſoucis & d'inquietudes.

Brave Soliman, quand je considere ta vertu, elle m'inspire du courage contre les vains broüillards de la crainte, que l'enchantement de l'opinion a répandus sur les yeux des mortels. Je t'embrasse avec une ame qui se dilate, & te souhaite les deux plus grands biens qu'il y ait, c'est-à-dire une joye parfaite en cette vie, & les felicités immortelles du Paradis. Vis éternellement genereux fils de Cam.

LETTRE XXV.

Au très-illustre Visir Azem, à la Porte.

Il le félicite de sa nouvelle dignité, & lui demande récompense pour l'avoir autrefois accusé au Divan, d'entretenir correspondance avec les Vénitiens.

JE jure par les ames de tous mes Ancêtres; que j'ai eu de la joye d'apprendre ton élévation à la glorieuse dignité de Visir Azem. Cependant lorsque tu étois Bassa d'Alep, & entretenois correspondance avec les Vénitiens, je t'accusai au Divan, ne rendis pas en celà un petit service à l'Empire Ottoman. Comme tu sçais que j'ai prévenu par là un grand désordre & une grande effusion de sang, il est de ton honneur de me récompenser. Il ne siéroit pas bien au premier Ministre, d'avoir des ressentimens particuliers, ou de juger mal d'un fidéle Esclave. En découvrant alors tes intrigues, je ne fis que ce que mon devoir m'obligeoit de faire pour le Grand Seigneur ton maître & le mien. Je fus même, comme

me tu le sçais fort bien, l'heureux instrument qui te sauva la vie, que tu aurois pû perdre dans la périlleuse entreprise dans laquelle tu t'étois engagé. Quoiqu'il en soit, tu es maintenant plein de vie, & instalé dans la plus illustre Charge de l'Empire. Je le dis sans flatterie, on ne pouvoit pas remplir cette haute dignité d'un plus brave homme. Dieu veüille que tu la possedes longtems, à la joye & à l'avantage de tous les Musulmans.

Tout le monde loue ta valeur & ta hardiesse, & sur tout les Nazariens, parmi lesquels le Bassa d'Alep s'est rendu fameux. Ils font aussi hautement l'éloge de ton équité: & tu trouveras dans les Registres, que quand je donnai avis de ta révolte à mes Supérieurs, l'envie ne m'obligea point à dissimuler tes vertus.

Je te supplie donc de n'être point partial dans tes ressentimens; mais de me regarder comme un fidéle Esclave, qui ne violera jamais les commandemens du Mysterieux Divan, & ne se laissera jamais emporter par aucun motif sinistre, quand ce seroit pour mon propre frere. C'est là aussi ce que mes Superieurs attendent de moi, & que tu en attendras toi-même.

Mais je crois qu'il n'est pas besoin de te faire des prieres pour émouvoir ta générosité. Ton équité naturelle te dira qu'encore que je t'aye accusé en faisant mon devoir, je mérite plutôt des récompenses que des peines.

Comptant donc sur ta bonté, & sur ma propre innocence, je ne désespere pas de trouver en toi la protection & la faveur, que tous tes prédeces-

ſeurs m'ont accordée depuis que je ſuis en cette Ville. Je crois même que je ſuis plus digne de l'honneur de ton amitié & de ton eſtime, que ne le ſont mille flatteurs.

Dans cette confiance, je t'écrirai librement ſelon mes ordres, & t'informerai de ce que je penſe ſans crainte & ſans réſerve; car tu es parmi les Fidéles le juſte Juge de mes Juges.

Je ne doute pas que tu n'ayes entendu parler du Duc de Lorraine, fameux guerrier de l'Occident, & maintenant priſonnier d'Etat en Eſpagne. J'informai l'an paſſé Muſtapha Barbier Aga du ſujet & des circonſtances de l'empriſonnement de ce Prince; & il n'eſt pas poſſible que tu n'en ſois inſtruit, puiſque toutes mes Lettres ſont publiques aux Miniſtres de l'heureuſe Porte.

Le frere de ce Duc ſucceda incontinent au Commandement de l'Armée Eſpagnole en Flandres, par ordre du Roi d'Eſpagne. On l'appella le Duc François. Tout le monde a crû qu'il avoit conſenti à l'empriſonnement de ſon frere, dégouté qu'il étoit de ſon avarice, de ſon inconſtance, & de ſes autres vices. On a cru auſſi que l'ambition avoit corrompu la fidelité & l'amour qu'il devoit au fils de ſa mere, perſuadé qu'il s'éleveroit par ſa chûte à la dignité de Général, que ſon frere poſſedoit durant ſa liberté.

Mais à préſent il paroît évidemment que le Duc François a diſſimulé le reſſentiment qu'il avoit de la diſgrace de ſon frere: car il vient d'abandonner le Roi d'Eſpagne, & a paſſé en France avec cinq mille Chevaux & Fantaſſins. Il a dit publiquement, qu'il ne quitteroit jamais

les

les armes qu'il n'eût fait relâcher son frere, ou qu'il ne se fût vengé des outrages qui lui ont été faits. Le Roi de France l'a reçu avec toutes les démonstrations d'amitié, & toutes les caresses imaginables. Toute la Cour lui a fait de grands honneurs, & chacun tâche de se surpasser en cela. On a choisi les meilleurs quartiers pour ses Troupes. Les François reçoivent bien les étrangers, & sur tout ceux qui recherchent leur amitié d'une maniere si extraordinaire, qui entrent dans leurs interêts, & s'engagent dans leurs querelles. Cependant ni la France, ni tous les Royaumes de l'Europe ensemble, ne peuvent pas être comparés pour la bonté à la magnifique Porte, qui fait grace à ses plus implacables ennemis, qui se soumettent & se repentent, & les reçoit avec des embrassemens publics.

Commandant des Grands de l'Empire Ottoman, tu n'es qu'un homme, & tu as fait voir que tu l'étois par les fautes que tu as faites. Te voilà maintenant dans une Charge, qui demande la fidelité & la prudence d'un Ange. Si tu réformes l'Etat, & que tu redonnes un véritable éclat aux affaires des Musulmans, nous aurons sujet de te comparer à Crassus, à qui Cesar pardonna trois infidelités, & qui devint ensuite l'homme de l'Empire Romain le plus fidele & le plus necessaire.

LET-

LETTRE XXVI.

A Mehemet Eunuque relegué, au Grand Caire.

Il se moque de certains contes des Egyptiens, & fait un détail abregé du voyage de Domingo Gonsales à la Lune.

TU me dis des choses merveilleuses de l'Egypte, & telles qu'elles sont presque incroyables. Je vois que tu ne crois pas toi-même la résurrection annuelle des os, dont les Voyageurs ont tant parlé. Mon Cousin Fousi s'en moqua d'une maniere qui pensa lui être fatale; car peu s'en fallut qu'il ne fut tué par les Bigots Coptites.

J'ai de la peine à m'imaginer qu'il soit resté dans ce pays, qui a passé par tant de révolutions, aucunes traces des premiers Egyptiens. Il semble néanmoins que les anciens Prêtres avoient particulierement soin de transmettre à la posterité, uue histoire exacte de leurs Rois avec le détail de leurs exploits, la construction des Piramides, le Palais des Statues, le Miroir de la Magie, la Ville de l'Aigle noire, le Château des Démons situé sur le sommet de la montagne de la Lune, le Palais d'aimant, & quantité d'autres raretés.

Je sçai, cher Mehemet, comment croire tous ces contes fabuleux. Ma raison souffre, quand j'entens parler d'un arbre de bronze, qui a des branches & des crochets de fer, qui prennent les menteurs & les filoux, & les retiennent jusqu'à ce qu'ils ayent rendu justice à ceux à qui ils avoient

fait

fait tort. Aussi peu probable est-ce qu'on dit Gabda Pharoüis, Statuë élevée par le Roi Gariac.

Qui peut lire & croire ce qu'on dit de ce Monarque, qu'on veut avoir été enlevé dans l'air par des Aigles, peut croire aussi le Voyage fabuleux de Domingo Gonsales à la Lune. Si tu ne sçais pas ce conte, je te dirai en peu de mots, que ce Gonsales étoit un certain Espagnol, qui passant aux Indes, & ayant fait naufrage, fut jetté avec un Negre son Esclave dans l'Isle de Sainte-Héléne. Ils se trouverent dans un si grand embarras, qu'ils furent contraints de diviser entr'eux cette Isle dépeuplée & ruinée, afin de pouvoir trouver des provisions suffisantes pour les empêcher de mourir de faim. Car il me semble que tout ce qui sert à l'usage de la vie étoit fort rare dans cette Isle.

Dans cet état, la necessité qui est la mere de l'invention, leur apprit a entretenir correspondance l'un avec l'autre, quoiqu'ils demeurassent aux deux extrémités de l'Isle, par le secours de certains Cignes sauvages qu'ils dénichoient tous petits, & élevoient à porter des Lettres, comme on fait les Pigeons à Alep.

Après que Gonsales eût fait, dit-on, de ses Oiseaux plusieurs experiences qui lui réüssirent toutes, s'avisa enfin d'en prendre vingt-quatre; & les ayant instruits, & attachés ensemble, il s'abandonna à leur conduite pour voyager dans les airs. Un jour donc ces Oiseaux ayant pris la volée, porterent leur Maître à la Lune. Il y fit un séjour considerable, vit plusieurs Habitans de

ce

ce Globe voiſin, & leur parla; viſita les Cours de pluſieurs Princes Lunaires. Il y fut favorablement reçû, & même au Serrail du premier Empereur, ou du Grand Seigneur même. Après avoir été regalé de trois pierres d'une vertu incomparable, & d'autres riches préſens, il eut ſon audience de congé, & revint ſur la terre, où il publia une Relation de ſes voyages, d'où j'ai tiré cet abregé; n'ayant pas crû qu'il valût la peine de te faire le détail complet de ſes ingénieuſes viſions, qui ne feroient que t'ennuyer.

Il n'y a ſans contredit rien de plus aiſé, que d'inventer des fables nouvelles & inoüies, pour amuſer les crédules, & leur en impoſer. Je t'ai dit ceci pour le mettre en parallele avec les monſtreuſes fictions des Egyptiens. Telles ſont par exemple le tranſport du Roi Ganeam, dans un Pavillon porté par des Eſprits: Ses Tables magiques, & le reſte de ſes glorieuſes chimeres. Tel eſt encore ce qu'on dit de la Reine Borſa, qui s'aſſeoit ſur un Trône de feu, & demeuroit dans un Palais enchanté; dont les murailles étoient pleines de tuyaux, qui lui portoient les remontrances de tous ceux qui ſe plaignoient, & leur rapportoient le jugement qu'elle avoit rendu. Il faut mettre au même rang la Tour d'argent de Bardeſir, & ce qu'on dit qu'il s'aſſeoit dans les nuées du Ciel devant ſon Peuple. Joignons y la fable de Bedoura, auquel on fait envoyer un Ange qui pouſſa un ſi horrible cri, que la terre en trembla.

Qui peut ſans rire lire la fable de l'Idole du Teſt, qui connoiſſoit les filles débauchées & les vierges,

vierges, en leur touchant la main? C'eſt la même choſe des Eſprits qui gardent les Piramides; l'un reſſemble, dit-on, à une femme nue qu'on voit en l'air en plein midi, & qui rend les hommes fous de l'amour qu'ils ont pour elle. L'autre paroît ſous la forme d'un vieillard, ayant une Corbeille ſur la tête, & un encenſoir à la main. Un troiſiéme eſt une femme noire, qui tient entre ſes bras un enfant monſtrueux. Ces ſortes de fables ſont ſans fin. Il n'y a point d'homme de bon ſens capable de faire quelque attention à ces choſes, & je me fais un plaiſir de te voir dauber les opinions, & les traditions qui répugnent à la raiſon.

Tandis que tu es en Egypte, ſouviens-toi, Mehemet, que tu es né en Arabie, où les ſciences ont fleuri depuis mille ans.

LETTRE XXVII.

A Zorneſan Muſtapha, Baſſa de la Mer.

Il lui ſouhaite de bons ſuccès contre les Venitiens. Caractere abregé de ce Peuple. Conquête de la Jamaïque par les Anglois. De Cromvvel, Protecteur de l'Angleterre. Leopold-Ignace-Joſeph, élû Roi des Romains

JE ne me pique pas de deviner, & je ne veux point te flatter, en te promettant plus de bonheur contre les Venitiens, que n'en ont eu tes Prédeceſſeurs. Je crois néanmoins que tu as plus d'honnêteté & de valeur, que quelques-uns d'eux; & je te felicite d'avoir été élevé à cette dignité.

Si les avis que je reçois sont veritables, l'Empire Ottoman n'a jamais eu une plus glorieuse flotte que celle que tu commandes. Puisse le succès répondre aux esperances des Musulmans. Mais je t'avertis que tu as besoin d'être sur tes gardes, & que tu auras à faire à un ennemi vaillant & rusé.

Les Venitiens ne sont pas comme le reste des Nazariens, superstitieusement dévoüés aux sentimens de leurs Prêtres. Cette sorte de bigotterie enchaîne l'esprit, & rend les hommes efféminés; Elle les aveugle & les dépoüille de leur raison, & de leur vigueur naturelle. Les Venitiens sont au contraire des gens hardis & résolus, qui ne craignent ni homme ni diable. Ils sont encore artificieux, & rusés comme le serpent. En un mot, Venise est une Republique composée de Soldats & de Politiques; & tu ne peux pas esperer que la mer les fasse dégenerer. Compte donc que tu seras reçû chaudement, si jamais tu en viens aux mains avec ces Marins d'origine. Je ne te dis pas cela pour te décourager, mais pour t'obliger à prendre les précautions nécessaires. Tu sçais que le même Dieu qui les a faits, t'a fait aussi & tous ceux qui sont sur ta flotte. Tu as aussi le bonheur de servir l'Empire du monde le plus victorieux. Ne crains donc rien. Mais quand tu sortiras de l'Hellespont avec l'invincible flotte, enrichie des enseignes d'une haute renommée, c'est-à-dire, des heureuses flâmes de Mahomet, & que tu entendras le bruit des Trompettes & des Tambours, qui sont les préludes du combat; que ton noble cœur n'aye alors que des pensées de valeur

&

& de résolution. Cependant qu'une fausse assurance de victoire ne te rende point témeraire, & ne te prive point de la prudence; qualité bien plus necessaire à un Genéral que le courage. Considere que le sort des armes est incertain; & ne fais rien qu'avec précaution. Ne te fie pas à la force de ta commission, en ce que tu combas pour la Loi & pour la gloire du Prophête; mais souviens-toi du proverbe des anciens, qui dit: *Que le Diable enleve souvent les Etendarts du Dieu vivant.* Il peut y avoir sur la flotte des traitres & dévoüés aux Nazariens. Car j'aprens que les Spahis, aussi-bien que les Janissaires, se sont embarqués fort à regret; & Dieu sçait ce que peut faire l'argent des Venitiens sur certains Officiers. Quoiqu'il semble que la liberté de notre glorieux Souverain ait dissipé leur ressentiment; la moindre petite occasion est capable de réveiller leur ancien mécontentement & les porter sur mer à des troubles plus dangereux, que ceux dont ils se sont rendus coupables sur la terre; ou de les rendre au moins plus negligens, & plus froids au service du Grand Seigneur.

Qu'il arrive ce qu'il voudra, si la flotte ne réüssit pas, tout le mal retombera sur toi, & l'on mettra tout sur ton compte. Pardonne-moi donc la liberté que je prens de te donner des conseils. C'est une marque de l'affection que j'ai pour toi, & de la part que je prens à ce qui te concerne. Personne ne peut s'offencer avec raison, qu'on l'avertisse des dangers qui le menacent. Je te souhaite, en un mot, le bonheur des Anglois, qui viennent d'enlever aux Espagnols

une Isle des Indes Occidentales, qu'on appelle la Jamaïque.

Il semble que le Roi d'Espagne ait possedé cette Isle depuis les premieres conquêtes qu'il fit dans l'Amerique; où les Espagnols firent aux Ameriquains naturels, des cruautés si horribles. Ils en sont châtiés maintenant par cette nouvelle République qui se vante d'avoir été établie de Dieu, pour réformer ou renverser tous les Royaumes de l'Europe.

Je suppose que tu as entendu parler de Cromwel, le Souverain de l'Angleterre. Il ressemble à un autre Imgiz Cham des Tartares; il s'érige en Prophête, & fonde un nouvel Empire. Il a refusé la qualité de Roi, & les marques de la Royauté qui lui ont été offertes par les Etats d'Angleterre. Mais il a en vûë quelque chose de plus sublime, & jette le fondement de ses esperances, sur une prétenduë modestie, n'ayant voulu prendre que la qualité de Protecteur. On dit qu'il parle de mener une armée jusqu'aux portes de Rome, & qu'après qu'il aura subjugué le Pape, il fera voile vers Constantinople, & chassera le Grand Seigneur de son Serrail.

Crois-moi, ce sont des choses qu'on ne doit point mépriser & dont il ne faut point rire. Ce Cromwel a la réputation de grand & d'invincible General; & je puis t'assurer que tous les Princes & Etats voisins recherchent son amitié. Je puis t'assurer enfin, qu'il n'y a point de Prince en Occident qui fasse à présent une plus redoutable figure.

Si tu prens plaisir en mer d'aprendre ce qui se passe

passe en terre ; sçache que Leopold-Ignace-Joseph, fils de l'Empereur d'Allemagne, a été élû Roi des Romains en la place de feu son frere. Il y a aussi une Diéte assemblée à Francfort, où les Infidéles sont trop occupées à ajuster leurs propres differens, pour avoir loisir de machiner contre l'Empire des vrais Croyans. Ces Infidéles sont dans leurs assemblées comme les femmes, ils passent à se chicaner le tems qu'ils devroient employer à agir.

Il arrive tous les jours de grandes nouvelles de Suede, de Moscovie & de Pologne. Nous apprenons par une Poste, que la peste fait de grands ravages à Moscou, & dans d'autres Villes de Moscovie. Par une autre nous avons avis qu'on assiege & pille des Places, qu'on dépeuble les Provinces, qu'on fait un horrible carnage, & que les Suedois qui se sont déclarés pour les Moscovites, tâchent de faire leur partie en Pologne. Plusieurs Princes & Grands avec leurs Forteresses, Villages & Vassaux, abandonnent tous les jours l'infortuné Casimir, pour se soumettre au Roi de Suede.

Quant à la France, ceux qui ne vont pas à la guerre, font chez eux des Campagnes secrettes. Il n'y a ici que duels & que massacres parmi les gens d'épée, pendant que les Ecclesiastiques se battent les uns les autres à coups de plumes, & les Jurisconsultes à coups de langues.

Les Suisses font rage au sujet de la Religion. On a vû deux Aigles à Dantzic qui se battoient en l'air. Et comme si toute la Nature étoit en mouvement, les vents se sont broüillés dans les

entrailles de la terre ; ce qui a causé de fréquens tremblemens de terre en plusieurs endroits d'Allemagne. Le frere du Roi de Pologne, & la Reine mere de Suede sont morts.

Nous mourrons tous aussi à l'heure qui nous est marquée ; & la mort n'est terrible qu'en ce que nous nous la figurons telle. Les douleurs qui l'accompagnent ne sont pas plus grandes que celles qui suivent notre naissance. Lorsque nous mourrons, chaque élement dont nous sommes composés, reprend ce qui lui appartient ; & ce qu'il y a de divin en nous, retourne à ce qu'il y a de divin dans l'Univers.

LETTRE XXVIII.

A Pestelli Hali son frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur.

Eloge de son cousin Fousi. Son voyage en Moscovie. Il le prie de recommander Fousi à Kerker Hassan Bassa. Remarques de Fousi sur l'Egypte.

NOtre cousin Fousi est parti pour Moscovie, après avoir visité tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Royaume. Il m'écrivit de Dieppe Ville maritime, située vis-à-vis les côtes d'Angleterre. Il étoit prêt à s'embarquer, à ce qu'il me mande, lorsqu'il mit sa Lettre à la Poste. Dieu veüille qu'il fasse un bon voyage, & qu'il soit heureux par tout où son genie ou le hazard le conduira.

Je suis très-content de sa conversation. Tant qu'il

qu'il a été à Paris, je ne me ſuis jamais ſenti de ma mélancolie, ſi ce n'eſt les ſoirs que nous étions obligés de nous ſéparer. Il a une memoire excellente, & raconte toutes les avantures de ſa vie ſans embarras ni pour lui, ni pour ſes auditeurs. Jamais il n'a été en peine de trouver ſujet de parler, & jamais il n'a confondu une circonſtance avec l'autre : Il dit tout en tems & lieu, & le dit avec une netteté & une grace qui me donne un ſingulier plaiſir.

Il a au reſte l'eſprit préſent, l'imagination vive, & aſſez de jugement pour un homme de ſon âge. Je te dirai que les rélations qu'il a faites de ſes voyages; la regularité avec laquelle il s'eſt comporté à Paris ; ce que je puis dire pour en avoir été le témoin occulaire, m'a fait concevoir des ſentimens ſi avantageux de ſa capacité, que je lui ai confié des inſtructions particulieres, pour établir entre nous une correſpondance reglée dans toutes les Cours où il ſera quelque ſéjour ; car en un mot, je le trouve aſſez meur pour une affaire de conſéquence, & il eſt dommage que ſes talens demeurent enſevelis, ſans être jamais employés à rien.

S'il s'acquitte bien de la commiſſion que je lui ai donnée, quand il ſera arrivé à Archangel, qui eſt un port de mer de Ruſſie, & un lieu où il ſe fait un très-grand commerce, j'aurai ſujet d'eſperer quelque choſe de plus important quand il ſera arrivé à Moſcou, la capitale de ceux qui adorent les yeux de leur Empereur. Il ſera tems alors de faire connoître ſon caractere aux Miniſtres de la Porte. Tu ne manqueras pas en cela d'occaſions

pour faire l'office de parent & d'ami. Les Perſonnes d'un même ſang ſont obligées de ſe ſervir ainſi les uns les autres avec ſincerité & affection : Par ce moyen nous nous ſervons nous-mêmes ; nous augmentons le crédit de notre famille, & nous trouvons dans le beſoin des gens qui nous rendent la pareille. Comme tu as reçû des faveurs de Kerker Haſſan Baſſa, parce que tu étois ſon compatriote ; à plus forte raiſon tu dois témoigner de l'affection à Fouſi, qui eſt du même ſang que nous.

Il y a beaucoup de plaiſir à faire du bien à un étranger, ou même à un ennemi. L'homme eſt naturellement genereux, & celui qui n'agit pas ſelon ce principe s'eſt corrompu. Il eſt néanmoins vrai que la plûpart des hommes ont dégéneré : Ils ont une haine implacable pour les lions, les tigres, les ours & autres bêtes feroces : Ils ont une antipathie ſecrette contre les araignées, les crapauts, les ſerpens, & autres inſectes venimeux : Cependant ils ſont tout cela pour ne pas dire quelque choſe de pis. Depuis qu'Aſtrée abandonna la terre, il y a eu dans le genre humain une étrange métamorphoſe. Les hommes ont pour la plûpart abandonné l'humanité & changé de nature avec les bêtes ſauvages. Que dis-je, changé, nous portons plus loin qu'elles le vice & la cruauté : Comme ſi la raiſon ne nous avoit été donnée, que pour nous aprendre à raffiner ſur l'impieté, & nous être un aiguillon plus exquis pour nous porter au vice.

Fouſi a fait dans ſes voyages pluſieurs ſolides obſervations de cette nature, & ſur-tout dans ſes voyages

voyages d'Afrique. Il dit que ce païs ne produit pas plus d'étranges & d'horribles bêtes, que de monſtres, de brutes, & de Demons ſous la forme humaine. Quoiqu'il diſe quelque choſe de beau des Indes, & autres Peuples de l'Aſie; cela néanmoins eſt mêlé de tragedies, & de faits ſi douloureux, qu'ils ſont une tache dans l'hiſtoire de la nature humaine, & prouvent évidemment, qu'il eſt difficile de trouver un homme de bien entre dix mille. Le monde n'eſt plein que d'oppreſſion, de cruauté, d'avarice, de perfidie, & d'impudicité.

Il dit des choſes ſurprenantes des antiquités de l'Egypte. Il l'appelle le ſeul theâtre des merveilles & des miracles de la terre. En effet, ce Païs a été de tout tems fameux parmi toutes les Nations, par la ſageſſe & par le ſçavoir de ſes Prêtres, qui dans les premiers ſiécles du monde, ſçavoient tous les ſecrets des Elemens, les vertus des Planetes & des mineraux, & entendoient parfaitement la ſcience des Aſtres, des eſprits, & autres ſciences myſterieuſes. On dit qu'ils faiſoient des ſtatuës, & des images qui parloient, marchoient, couroient, & contrefaiſoient toutes les actions de l'homme. Ils étoient auſſi fort entendus à faire des Taliſmans & miroirs miraculeux; comme auſſi toute ſorte d'operations magiques, par le moyen deſquelles ils ſe faiſoient craindre & reſpecter des Peuples, & même des Princes, qui admiroient leur ſçavoir prodigieux & leur puiſſance; & defendoient en même-tems leur patrie contre toute ſorte d'invaſion. Car l'ennemi ne paroiſſoit pas plûtôt ſur la frontiere d'Egypte

d'Egypte, que ces Prêtres en étoient incontinent avertis par les ſecrets de leur art, & dans leurs chambres mêmes qui en étoient peut-être éloignées de cent lieuës. Alors à la faveur de leurs enchantemens, ou ils faiſoient brûler les ennemis dans leur champ, ou leur faiſoient tourner leurs épées contr'eux-mêmes, ou envoyoient une armée de ſerpens aîlés, pour les détruire. De forte que durant pluſieurs ſiécles, tous les Monarques qui prirent les armes contre les Egyptiens, furent toûjours malheureux.

Mais, cher frere, ne laiſſons point dégenérer notre raiſon, en ajoûtant foi à des fictions, quoiqu'avancées par nos compatriotes, comme Morat, Alzeman, Eb'n Abdalhokm, & autres.

Il dit auſſi pluſieurs choſes remarquables des Piramides du Caire, du débordement du Nil, des Momies, & autres choſes que je n'ai pas à préſent le tems de raconter; mais dans une autre Lettre, je te ferai un plus ample détail de ſes obſervations.

Profite cependant du fruit de tes voyages en Orient. Si cette partie du monde n'eſt pas à comparer au Midi pour les prodiges & pour les rares inventions, elle le ſurpaſſe auſſi bien que tout le reſte du monde pour la juſtice & pour les bonnes mœurs.

LET-

1656

LETTRE XXIX.

A Iſmael Kaidar, Cheik, homme de Loi.

Des Courſes de la Reine Chriſtine dans l'Europe. D'un Libelle Italien trouvé à la main de Paſquin.

TU paſſes pour grand Hiſtorien, & pour un homme entendu, ſoit pour les évenemens paſſés, ſoit pour ceux qui arrivent de nos jours. Ainſi le nom de Chriſtine derniere Reine de Suede, ne peut pas t'être inconnu. Je ne doute pas que tu n'ayes entendu parler de cette Princeſſe, ſi celébre par toute la terre pour ſon ſçavoir, & pour ſes autres grandes qualités; & comment elle a volontairement reſigné ſa Couronne à un de ſes Parens. Mais peut-être ne ſçais-tu pas les veritables motifs qui lui ont inſpiré un caprice ſi peu commun aux Têtes couronnées. Je dis caprice, car je ne ſçaurois mieux le nommer, comme tu le verras par la ſuite.

Par la mort de ſon Pere, qui par ſes heureuſes guerres, & ſes victoires perpetuelles merita le titre de Grand Guſtave, elle demeura en poſſeſſion de ſon Royaume & de ſes nouvelles conquêtes d'Allemagne. Mais durant ſon Regne, Piémentel, Ambaſſadeur d'Eſpagne à Stokolm, fit tant par ſes fréquentes converſations avec cette Princeſſe, qu'il lui inſpira du Pape & de ſa Religion des ſentimens plus favorables, que ceux qu'elle avoit eus auparavant: Car il faut te dire que tous les Suédois en général ſont élevés dans une averſion

aversion extrême pour ceux de la foi Romaine. Il n'est pas necessaire de t'expliquer ces distinctions de la créance des Nazariens : Tu sçais leur Histoire aussi-bien que la nôtre. Il suffira donc de te dire, que cet Ambassadeur sçût donner à Christine une si belle idée de la Religion Catholique, qu'elle abandonna sa Couronne, & n'a fait depuis qu'errer par-ci par-là dans l'Europe, resoluë d'éprouver la genérosité des Princes Catholiques, dont Piémentel lui a si fort venté les vertus.

Le plus habile Ecrivain auroit de l'occupation pour sept mois, s'il se mettoit en tête de raconter en détail la magnificence avec laquelle elle a été reçûë en Allemagne, en Flandres, en Alsace, à Inspruk, en Italie & à Rome, où elle est à présent. Chaque Prince de l'Eglise de Rome par les terres duquel elle passa, voulût paroître prodigue de faveurs & de civilités à cette illustre étrangere ; en vûë peut-être d'échaper aux coups de son esprit, qui est, dit-on, fort satyrique : Ou peut-être pour quelques autres raisons plus fortes & plus pressantes. Quoiqu'il en soit, les satyriques de Rome ne l'ont point épargné, comme tu verras par les vers suivans, qui furent trouvés à la main de Pasquin, & attachés à la porte du Palais Farnasse, où elle fait sa résidence, le premier jour de la Lune de Janvier.

Pazza, Gobba, & Zoppa viennent dal Norte,
Del Monarcha invitto l'indegna figlia,
Mentre Pologna gente & si scompiglia,
Avane Pompe Roma apre le porte :
Contra questi applausi l'un grida, forte,

Et

Et in basse note l'altro bis Biglia,
Corre la Sciova gente, alzale Ciglia,
Ride Pasquin del Papa, & della Corte.
Su su venite voi Ruffiani snelli,
Et portate à Christina stravagante
Di Venere il Scetro ne i Pazzarelli:
Vuol parer dotta, & rozza pedante,
E in braccio a mangiator di Ravanelli,
Vuol parer costa, & e putana errante.

Je t'envoye ces vers en original, parce que je sçai que tu es un critique de la langue Italienne; outre que tu ne les aurois pas trouvés si bons, si je les avois traduits en Arabe. Tu as été à Rome; tu sçais ce que c'est que Pasquin, & tu n'ignores pas le génie de cette Ville.

Que les Satyriques & chagrins Italiens ne diminuent rien de la charité que tu dois avoir pour cette celébre Princesse: Regarde au contraire ses extravagances comme une preuve de la grandeur de son ame; & souviens-toi du vieux proverbe Romain, qui dit, *qu'il n'y a point de génie superieur, qui n'ait un peu de folie.*

LETTRE XXX.

Au même.

D'une nouvelle Etoile qui paroissoit en Europe. Sentimens des Juifs sur cette Etoile, & de leur Messie. Rebellion du fils du dernier Visir Azem. Traité de paix conclu entre les François & les Anglois.

COmme j'ai encore une heure de tems avant le départ du Courier, je ne sçaurois m'empêcher

pêcher de te donner avis, qu'il paroît depuis peu en ces quartiers une nouvelle Etoile, qui va en droite ligne de l'Orient au Septentrion. Les Astronomes se sont appliqués avec soin à y faire des observations; mais après tout ils ne sçavent que conclure: Les uns la mettent au-dessous de la Lune, d'autres la placent dans la sphere des Etoiles fixes. L'un veut que ce soit un méteore, l'autre soûtient que c'est une Planete; pendant que les Juifs publient par tout, que c'est l'Etoile de Jacob, & un signe que leur Messie ne tardera pas à venir.

Nathan Ben Saddi, Juif de Vienne, me fait un étrange catalogue des prodiges qui précéderont & accompagneront l'arrivée du Liberateur d'Israël, comme ils l'appellent.

Il dit qu'il viendra tout à coup des extremités de la terre un peuple noir & d'un aspect si horrible, que quiconque jettera les yeux sur quelqu'un de ces gens-là, mourra incontinent, comme s'il avoit été vû par un Basilic. Chacun d'eux aura deux têtes, & sept yeux ardents, & jettant des étincelles de feu aussi dangereuses, que les coups du vent El' Samiel en Arabie. Ils seront encore aussi vîtes que des cerfs. Qu'environ le même tems, le Soleil jettera une chaleur extraordinaire, qui se répandant dans les Elemens, corrompra l'air, la terre & les eaux, & infectera tout ce bas monde: qu'un million de Gentils, (c'est ainsi que les Juifs appellent tous ceux qui ne sont pas de leur Nation,) mourront chaque jour: Que les hommes seront dans une si grande consternation, qu'ils courront par les ruës en criant, *malheur à nous*,

nous, & à nos enfans! Qu'ils feront leurs fosses, & s'y jetteront volontairement pour attendre la mort; mais que durant tout ce tems-là, les Juifs seront en seureté, & joüiront d'une parfaite santé.

Ce Juif ajoûte, que la lumiere du Soleil sera tout-à-fait éteinte durant l'espace de trois jours; que pendant ces horribles tenebres, les Chrétiens & les Mahometans reconnoîtront leurs erreurs, & qu'il y en aura plusieurs qui embrasseront la Loi de Moïse; & que Dieu émû de compassion pour ces nouveaux convertis, rétablira cet Astre, & lui redonnera son prémier éclat.

Ce qu'il dit ensuite est d'un malheureux présage pour les Romains, dont l'Empire suivant cette tradition s'étendra dans tous les païs de la terre durant l'espace de neuf mois. Que ce tems expiré, Dieu envoyera le premier Messie, le fils de Joseph, qui rassemblera les Tribus d'Israël dispersées, & les reconduira à Jerusalem. Qu'il en sortira à la tête d'une armée victorieuse, ruïnera l'Empire Romain, saccagera Rome même, & transportera à Jerusalem les richesses immenses des Chrétiens; & la seule crainte qu'on aura de lui, reduira toutes les Nations sous son obéïssance. Qu'il combattra Armillai Harascha, l'Antechrist des Chrétiens, & déferra deux cens mille de ses Sectateurs; mais qu'enfin Armillai lui-même sera tué, & les bons Anges emporteront son corps dans l'apartement des Peres.

Les Juifs tiennent que cet Armillai sortira d'une statuë de marbre de la Vierge Marie, qui est à Rome. Il disent que les plus Scélerats & les plus débauchés d'entre les hommes se rendront amoureux de cet-

cette ſtatuë, & commettront la plus execrable impureté qu'on puiſſe nommer. Que le reſultat de ce commerce adultere ſera, que la ſtatuë deviendra enceinte par une vertu ſurnaturelle ; & que ſe fendant en deux, elle accouchera de ce jeune Antechriſt, qui doit perſecuter les Juifs, & leur faire plus de maux, que ni eux ni leurs peres n'en ont ſouffert depuis le commencement du monde. Ils ſeront forcés de s'enfuir dans les deſerts, & de ſe cacher dans les trous & dans les cavernes de la terre, n'ayant pour toute nourriture que de l'herbe & des feuilles d'arbres, juſques à ce que le grand Michel Archange ait ſonné trois fois de ſa trompette. Alors viendra le ſecond Meſſie, le fils de David, accompagné du Prophête Elie, qui les delivrera de toutes leurs afflictions, & les menera triomphans en Paradis.

Voilà ſommairement ce que Nathan, & en genéral tous les Juifs croyent des derniers tems, qui ſelon eux ne ſont point éloignés, comme il paroît par cette nouvelle Etoile, accompagnée de tonneres & d'éclairs horribles. Le grand Patriarche ou Prince des Juifs eſt venu de Jeruſalem à Vienne, pour préparer ſes freres d'Occident aux grandes révolutions qu'ils croyent être ſur le point d'arriver dans le monde. Tous les Juifs de Vienne ſont allés le recevoir à une lieuë de la Ville avec beaucoup de pompe & de ſolemnité.

Cependant j'aprens que le fils du dernier Viſir Azem cauſe des troubles à Conſtantinople, & dans les lieux circonvoiſins ; & qu'il eſt à la tête de cinquante mille hommes, ſous prétexte de vouloir venger la mort de ſon Pere : mais dans la verité

rité pour r'avoir la belle Sultane Zamiouvre sa Maîtresse, qui lui a été enlevée par ordre du Grand Seigneur. Les femmes & le vin, comme dit le proverbe des Francs, sont cause de tous les desordres qui arrivent dans le monde. Et sans rappeller les guerres de Troye, qui furent les malheureux effets de la perfidie d'Heleine, nous pouvons conclure, que les femmes sont cause de plusieurs démêlés qui nous divisent.

Les François & la nouvelle République d'Angleterre ont nouvellement conclu un traité de paix. De-là vient que le Roi exilé des Ecossois a été contraint de sortir du Royaume qui a été son azile durant plusieurs années. Il se retira dès que la négociation commença, & depuis il n'a fait qu'errer par-ci par-là en Allemagne, tantôt ayant une Cour de Roi, & tantôt vivant *incognitò*, & en simple particulier, accompagné seulement de deux ou trois personnes. Ce pauvre Prince est très-malheureux. On dit néanmoins qu'il soûtient sa disgrace avec beaucoup de moderation, & avec une force d'esprit bien digne d'un Monarque. De sorte qu'on peut dire qu'il rompra plûtôt que plier.

Le Pape regnant est un grand faiseur de paix. Il a envoyé des Nonces à tous les Princes Chrétiens qui sont du ressort de l'Eglise Romaine, ausquels il écrit pour les exhorter fortement à l'union & à la concorde, afin qu'ils soient en état de tourner leurs armes contre les Musulmans. Son Prédecesseur n'étoit pas de ce sentiment, & n'avoit jamais voulu se mêler des differens de personne. Un jour qu'il regardoit à la fenêtre de son Pa-

lais, accompagné de quelques Cardinaux, ils virent deux hommes qui ſe battoient dans la ruë. Sur cela des Prélats ſupplierent le Saint Pere d'interpoſer ſon autorité pour accorder les combattans. Mais il n'en voulut rien faire, & dit: *laiſſez-les bien battre, ils ſeront bons amis après.* Se tournant enſuite du côté de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, il dit: *il en ſera de même de votre Maître & du Roi de France. Après qu'ils ſe ſeront laſſés de la guerre, ils écouteront volontiers des propoſitions de Paix.*

Il y a ici de grandes réjoüiſſances pour la reconciliation qui vient de ſe faire entre le Roi & le Duc d'Orleans ſon Oncle, qui avoient été broüillés durant long-tems, le Duc ayant épouſé les intérêts du Prince de Condé. Mais à préſent il les abandonne, & il eſt déja revenu à la Cour.

Ces Infidéles ſont auſſi inconſtans que les vents, qui varient à tous les points du combat.

LETTRE XXXI.

A ſon Couſin Soliman, à Scutari.

Il le blâme de ſon inquiétude, & l'exhorte par divers grands exemples à ſuivre ſon métier. Hiſtoire de Diogene & de Platon.

JE vois que tu t'es abandonné à un eſprit de mécontentement. Tu murmures contre la Providence, & parle mal des voyes de Dieu, comme ſi l'ordre & l'économie de l'Univers devoient être changés pour l'amour de toi.

Tu

Tu avois autrefois des idées ridicules & mélancoliques de la Religion : aujourd'hui tu peſtes contre ton métier, & tu es fâché de n'avoir pas été élevé à l'Académie. La vie méchanique, dis-tu, eſt ennuyeuſe & chagrinante : Outre qu'il eſt au-deſſous d'un homme de ta qualité, de n'être occupé qu'à faire des Turbans. Tu dis que tu aimerois mieux avoir été Courtiſan, Soldat ou enfin tout, à la réſerve de ce que tu es.

Ne te laiſſe point corrompre, Couſin, à l'orgueil & à l'ambition. Ne conſideres-tu point, que tous les vrais Croïans ſont obligés de faire le même métier, & que le Sultan même n'en eſt pas exempt? Le Prophéte même ne l'a-t-il pas fait, & ne l'a-t-il pas commandé à tous ſes Sectateurs? Ne ſçais-tu pas qu'il a dit, *qu'on ne peut rien manger de plus doux, que ce qu'on gagne par ſon travail?* Il eſt certain que tous les Prophétes & ſaints hommes ont gagné leur vie par un travail honnête. Adam étoit Jardinier, Abel Berger, Seth Tiſſerand, Enoch Tailleur, Noë Charpentier de navire, Moïſe, Saguib, & Mahomet, Bergers, Jeſus fils de Marie Charpentier, Abubeker, Omat, Othman, Gali & Gabdolachaman, Marchands.

Te crois-tu d'un ſang plus illuſtre qu'Adam, dont tu as tiré ton origine? Oſerois-tu te préferer à Noë, le reſtaurateur du genre humain, à Jeſus le Meſſie, à Mahomet notre ſaint Legiſlateur, & autres excellens Perſonnages, qui n'ont pas crû qu'il fût au-deſſous d'eux de travailler de leurs métiers, & de gagner leur pain par leur travail.

D'ailleurs à conſiderer les dangereuſes intri-

gues de la Cour, as-tu aſſez d'eſprit & d'adreſſe pour te garantir des ruſes & des artifices des gens entreprenans ? Je n'ai point mauvaiſe opinion de ton habileté ; mais je crois après tout, que tu te tireras mieux d'affaire dans le poſte où la providence t'a mis, que tu ne ferois dans la perilleuſe condition de ceux qui ſe ſoutiennent ou tombent comme il plaît à autrui. Comme artiſan tu es maître de toi-même ; & pendant que tu n'es occupé qu'à tes affaires particulieres, tu n'as à craindre ni les tempêtes d'Etat, ni l'indignation de ton Prince. Pluſieurs Monarques ſouverains ont regardé d'un œil d'envie des particuliers, lorſqu'ils ont vû avec combien de joye & de repos ils paſſoient le tems à l'ombre d'une vie obſcure & privée. Ce bonheur n'eſt point pour la Cour où il n'y a qu'intrigues, que complots, que trahiſons, & où l'un tâche de ruiner l'autre pour s'établir ſur ſes ruines. La Cour eſt un théatre parfait de fraude, de diſſimulation, d'envie, de malice & de mille autres vices, qui y font leurs differens perſonnages ſous le maſque de vertus apparentes. Il faut y flatter les Grands, parler contre ſon ſentiment, & ſouvent contre la vérité, ſi l'on veut s'acquerir la bienveillance & la faveur d'un fou élevé à une éminente dignité. Y a-t-il rien de plus bas & de plus lâche ?

Cela me fait ſouvenir d'une plaiſante réponſe que Diogene le Philoſophe fit à un Courtiſan. Ce jeune homme paſſant près de Diogene, aſſis dans un tonneau où il mangeoit des navets. *Si tu veux*, Diogene, lui dit-il par mépris, *aprendre l'art de flatter, tu ne dois pas être dans un tonneau*

à mordre des racines. Et toi, glorieux homme, lui répondit le Philosophe, *si tu veux aprendre à te contenter de la chere que je fais, tu ne dois pas t'abaisser à flatter comme un Epagneul.*

Mais Cousin, que cet endroit ne te fasse pas envier le genre de vie de ce Philosophe; car il avoit ses vices aussi bien que les autres hommes. S'il n'étoit pas flatteur, il étoit présomptueux & opiniâtre. La fin de toutes ses actions étoit de faire applaudir; & par-là il aprenoit aux autres à devenir flatteurs, quoiqu'il ne le fût pas lui-même. Sa prétenduë humilité, mortification & austerité, n'étoient qu'autant de démarches pour s'acquerir de la réputation. Platon plus grand Philosophe que lui s'en apperçût. Un jour ce sage se promenant à la campagne avec quelques-uns de ses amis, ils lui firent voir Diogene, qui étoit dans l'eau jusqu'au menton. La superficie de l'eau étoit gelée à la réserve du trou que Diogene s'étoit fait. *Ne le regardez plus*, leur dit Platon, *& il en sortira bientôt: Car s'il ne nous avoit pas vû venir, il ne se seroit pas donné cette peine.* Diogene vint un jour chez Platon; & comme il marchoit sur les riches tapis qui couvroient le pavé de la Sale. Voyez, dit Diogene, comme je foule aux pieds l'orgueil de Platon. Oui, répondit Platon, mais avec plus d'orgueil encore.

Il est certain que les plus grands Philosophes, les plus grands Docteurs, & même les plus grands Saints ont leurs erreurs & leurs défauts. N'aye donc point d'envie de changer ta profession pour celle d'un Etudiant ou d'un homme contemplatif. La même inquiétude qui te tient & qui t'incommode

mode si fort dans l'état où tu es, t'incommodera dans la condition que tu souhaite. Tu ne sçais absolument rien des insupportables angoisses ausquelles sont exposés les gens sages, & ceux qui s'appliquent à l'étude des sciences. Ils travaillent perpétuellement à aprendre, & plus ils sçavent, plus ils désirent de sçavoir. Ainsi les sages les plus accomplis ne sont pas plus contens de leurs lumieres acquises, que ceux qui n'ont jamais manié de livres.

Si leur esprit est si mal satisfait, leur corps est aussi peu favorisé. Il est toujours travaillé de quelque maladie, qui ne vient que de la violente agitation de leurs esprits, de leurs profondes méditations, de leur perpétuel attachement aux livres, & de leur vie sédentaire.

Tout ce que je viens de dire n'est pas pour t'empêcher de travailler à te rendre sçavant: Je te conseille au contraire de lire, & je te donnai le même conseil la derniere fois que je t'écrivis. Mais vas-y avec modération. Que tes études ne fassent aucun tort aux affaires de ta vocation. Lis les histoires, ou tels autres livres que tu voudras, quand tu n'auras pas autre chose à faire. Mais ne lis point avec la même application, que si tu aspirois à devenir un Historien ou un Philosophe achevé. Souviens-toi toujours que tu es faiseur de Turbans; & appellé à cela par le Décret de la Providence. Quand tu seras à ton Ouvrage, il sera agréable de méditer sur ce que tu auras lû à tes heures de loisir. Tu te trouveras beaucoup plus heureux de mêler ainsi les études avec les nécessaires fonctions de ton métier, que de t'abandonner tout entier à

la

la contemplation. Au milieu de tes dégoûts tu peux te consoler par cette réflexion, que tu n'es pas de la profession la plus méprisable de celles qui servent aux nécessités du corps humain. Si ton métier étoit de faire des papouches ou sandales dont on se couvre les pieds ; tu pourrois avoir sujet d'être mécontent en ce que le pied est le membre le plus contemptible du corps. Mais puisque tu passes ton tems à faire des ornemens pour la tête, qui est la partie la plus noble, & qui commande à tout le reste, tu n'as aucun sujet de te plaindre de ta destinée.

Si tu te résous après tout à changer de genre de vie, je te conseille de te faire Soldat ; car alors il faudra que tu sois content & patient par force.

LETTRE XXXIII.

A Melec Amet.

D'un More baptisé à Paris. De frere Ottoman de Malte. De Dom Philippes fils du Dey de Tunis. Artifice du Cardinal Mazarin pour empêcher le Roi de Suede & l'Electeur de Brandebourg de se liguer contre le Roi Casimir.

LEs Nazariens se vantent beaucoup des Musulmans qu'ils ont nouvellement convertis à la foi de Jesus, fils de Marie. Le vingt-troisiéme du mois passé on baptisa un More de Tripoli dans une Eglise de cette Ville ; & le jour suivant il fut oint de chrême ou d'huile sainte, comme on parle, qui a, dit-on, la vertu de le confirmer & affermir

dans

dans ſa nouvelle Religion. Le vingt-cinq on le promena en habit blanc dans les ruës au ſon de pluſieurs inſtrumens de Muſique qui précedoient la proceſſion. Les ruës étoient auſſi jonchées de fleurs. Etant arrivé à la grande Moſquée de cette Ville, un Prêtre lui donna ce qu'on prétend être le Corps du Meſſie : Mais qui n'eſt au fond qu'une hoſtie avec la figure d'un homme crucifié. Ces hoſties ſont faites par les Boulangers de la Ville qui les vendent aux Prêtres ; cependant ceux-ci ne laiſſent pas de faire accroire au pauvre peuple ignorant, qu'ils peuvent en faire un Dieu immortel moyennant quatre paroles qu'ils prononcent.

Le More Renegat paroît tout plein de zéle & de dévotion : Il fréquente les Temples, & viſite tous les ſaints lieux. Il va par les ruës avec des chapelets à la main ; ce que le peuple prend pour une marque de dévotion pour la Vierge Marie, Mere de Jeſus. Car quand les Nazariens l'invoquent, la coutume eſt de compter leurs Oraiſons ſur le chapelet. Ils ne conſiderent point qu'il eſt peut-être un Hipocrite par rapport à leur Religion, & qu'au lieu de prier la Vierge, il ne prie que Dieu ſeul, comme font tous les vrais fidéles, qui ſe ſervent de chapelets en récitant les éjaculations divines, auſſi-bien que les Chrétiens en répetant leur *Ave Maria*, qui eſt, diſent-ils, la ſalutation que l'Ange Gabriël fit à la Vierge, lorſqu'il entra dans ſon Oratoire.

Qu'il en ſoit ce qu'il pourra, il amaſſe toujours bien de l'argent par ſes dévotions. Les Francs ſont effectivement fort charitables, & donnent largement aux pauvres. Ils ſont principalement libe-

raux

raux envers les Proſelytes, afin de les obliger par ce moyen à avoir pour leur Religion une affection ardente, & une vénération profonde.

Mais ce More n'eſt pas le ſeul converti dont ils ſe vantent. Ils obligent pluſieurs captifs à ſe faire Chrétiens, ou par careſſes ou par violence. C'eſt de cette maniere que celui qui fut pris il y a douze ans par les Vaiſſeaux de Malte, & qui a paſſé chez les Chrétiens pour être fils du Grand Seigneur, c'eſt depuis peu fait Chrétien, & Moine, ayant ſolemnellement & publiquement abjuré la loi Muſulmane, maudit notre ſaint Prophéte, & tous ceux de ſa race: & en un mot tous ceux qui croyent à l'Alcoran. Il eſt en train de parvenir aux grandes charges de l'Egliſe Romaine. On l'appelle pere Ottoman; & on ſe vante d'avoir converti le véritable héritier de l'Empire Turc & d'en être le gardien.

Mais après tout le Proſelyte le plus célèbre des Nazariens, eſt Dom Philippes, fils du Dey de Tunis dont j'ai déja parlé dans quelques-unes de mes précédentes. Ce Prince eſt préſentement à Valence ſous la juriſdiction du Roi d'Eſpagne, qui lui donne une penſion conſidérable, & lui a permis de ſe marier à une Princeſſe de ce pays-là, très-belle & très-ſpirituelle, mais peu riche. Il en a déja un fils; & l'on dit que le Roi d'Eſpagne a deſſein d'équiper une puiſſante flotte: De donner à ce Prince tout ce qui lui eſt néceſſaire, & de l'envoyer enſuite à Tunis pour en demander le gouvernement; ou en cas de refus, pour faire une deſcente en ce Royaume, & ſe le faire donner à la pointe de l'épée. Mais je crois que ce ne ſera

qu'une rodomantade Eſpagnole. Les François & les Anglois lui ont taillé aſſez de beſogne dans l'Europe & dans l'Amérique, pour l'empêcher de faire une pareille entrepriſe en Afrique. Quoiqu'il en ſoit, les Chrétiens parlent de Dom Philippes, & les Eſpagnols ſe flattent de l'eſpérance de conquérir par ſon moyen une grande partie de la Barbarie, parce qu'il y a pluſieurs amis & beaucoup de crédit.

Tu peux dire au Divan, que le Nain eſt encore en vie, & qu'il ſert la Porte avec un ſecret & un zéle inviolable. Il y a deux jours qu'il a découvert une intrigue du Cardinal Mazarin, aux mouvemens duquel il eſt fort attentif. Il m'aſſûre, que ce Miniſtre a dépêché deux Agens, l'un au Roi de Suede, & l'autre à l'Electeur de Brandebourg, avec une Lettre pour chacun de ces Princes, des papiers blancs, & le ſceau du Roi, avec ordre de remplir ces blancs, & de les ſceller du ſceau du Roi, ſuivant qu'ils verront ces Princes plus ou moins difficiles à traiter. Le principal but de cet artifice, eſt de les empêcher de ſe liguer avec le Roi de Pologne, en employant pour cet effet toute la ruſe dont ces Miniſtres peuvent être capables, en ſe conduiſant ſelon la faveur de la conjoncture, & conformant leurs Lettres contrefaites aux difficultés & meſintelligences qui ne manquent jamais de ſurvenir dans les négociations de cette nature, afin que ſuivant les occaſions ils puiſſent par ce moyen animer un parti contre l'autre, ſans être obligés d'envoyer en France pour avoir de nouvelles inſtructions; ce qui conſumeroit beaucoup de tems, & ruïneroit leurs deſſeins.

Tu

Tu peux voir par-là, que le Cardinal Mazarin n'eſt pas inférieur à Richelieu ſon Prédéceſſeur pour le manége des Cours étrangeres. Il eſt l'ame de toutes les grandes affaires de la Chrétienté.

Les François, & ſur tout les Pariſiens ſont fort aigris, parce qu'à la fin de l'année derniere le Roi publia certains ordres, portant que tout l'or & l'argent du Royaume ſeroit porté à la Monnoye, pour être converti en nouvelles eſpeces. Les Marchands commencerent à ſe plaindre de cette déclaration, & furent ſuivis par tous les artiſans. Le Parlement enfin examina la choſe, & s'oppoſa aux ordres du Roi. Sur cela ce Monarque bannit huit Membres du Parlement, & a ſouvent défendu à ce Corps de s'aſſembler; mais il n'a pas laiſſé de continuer ſes aſſemblées, juſques à ce qu'un plus grand nombre de ſes Membres ayent été relegués. Cette conduite violente au lieu d'intimider le Parlement, n'a fait que l'animer davantage. Le Clergé mécontent ſouffle le feu, de même que les amis du Prince de Condé. Le procedé du Parlement eſt fort hardi & fort abſolu. Il a expreſſément défendu aux Bourgeois de Paris d'obéir aux ordres du Roi, & a arrêté qu'il ne ſe feroit rien dans l'aſſemblée, que les exilés ne fuſſent rappellés.

Les choſes étant en cet état, nous n'avons à attendre que ſoulevemens, maſſacres, & autres effets de la fureur populaire. Les riches font de grands amas de grains, & d'autres proviſions, comme s'ils attendoient un ſiége. Les pauvres ſe trouvent bien de tout cela, parce que les Grands du Parlement leur font de grandes liberalités pour les engager dans leur parti. D'ailleurs tu ſçais que

la populace aime la nouveauté & les troubles de l'Etat, dans l'eſpérance de piller, & de s'enrichir de la r uine d'autrui.

Je ne ſçai quelle conduite me convient le mieux dans cette conjoncture, s'il ſeroit mieux de demeurer en Ville, ou de ſuivre la Cour, qui eſt préſentement à la Fere en Picardie; ou ſi je dois me retirer dans quelqu'autre lieu moins expoſé. Je ſupplie les Miniſtres de la Porte de m'envoyer d'amples inſtructions, qui m'apprennent ce que je dois faire en cette occurrence

Nous aprenons de Rome, que le Pape & les Cardinaux ſont dans une grande conſternation, ſur l'avis qu'ils ont reçû, que les Anglois avoient deſſein de faire une deſcente ſur les terres de l'Egliſe. Cette Nation eſt devenuë l'épouventail de toute l'Europe, depuis qu'elle s'eſt érigée en République.

Chaque Royaume & Empire a un tems pour s'élever, & un autre pour tomber. Mais qui peut marquer au juſte le tems de la décadence du glorieux Empire Ottoman, qui n'eſt pas encore à ſon Zenith?

LET-

LETTRE XXXIII.

A Sedrec Al'Giraw'n premier Tréſorier du Grand Seigneur.

Il le felicite ſur ſa nouvelle dignité. De Keinan Baſſa, que les Tartares trouverent ſur un fumier én Moſcovie, n'étant encore qu'un enfant. De la dernïere ſedition de Conſtantinople.

TEs vertus t'ont élevé enfin à une glorieuſe dignité, qui te rend le dépoſitaire de richeſſes immenſes. Tu es le gardien de Tréſors auſquels l'Univers n'a rien de comparable. Dieu te faſſe les graces qui te ſont néceſſaires dans une charge expoſée à tant de tentations. J'eſpere que tu ne t'offenſeras pas de la priere que je fais pour toi, quoique Keinan Baſſa ton Prédéceſſeur ait trouvé mauvais certains conſeils de cette nature, que je pris la liberté de lui donner en lui écrivant. Il y a des gens ſi coleres, qu'ils regardent comme autant d'ennemis ceux qui leur donnent de bons avis. Je ne fis que l'avertir de certaines fraudes qui ſe font ordinairement dans la Tréſorerie, & dont tu ſçais la vérité auſſi-bien que moi. Et je te dirai de plus, que pluſieurs perſonnes du Serrail l'ont ſoupçonné, de n'en avoir pas été plus exempt que les autres.

Quoiqu'il en ſoit je m'acquittai de mon devoir en lui donnant les avis néceſſaires. Car mes Supérieurs m'ordonnent, de révéler hardiment les ſecrets de ceux qui fourbent le Grand-Seigneur. Je

ne l'accusois pas de cela, & partant il n'avoit aucun sujet de se formaliser. Mais il y a des gens qui feroient querelle à leur ombre. En un mot ce Grand s'oublia soi-même.

En disant cela je n'ai point dessein d'attaquer son origine, ou de lui reprocher qu'on le trouva étant encore enfant sur un fumier en Russie, où les Tartares le firent prisonnier entre plusieurs autres, quand ils pillerent Tsinarow, & le vendirent treize piastres à Capa Agasi, à cause de sa beauté. Je ne veux point me rappeller les circonstances de sa jeunesse, puisqu'on voit souvent que les plus vils Esclaves parviennent à une grandeur extraordinaire par leur mérite, ou du moins par la faveur du Sultan.

Mais ce que j'ai en vûë est, de te faire remarquer, qu'en s'offensant des remontrances que je lui ai faites sur certaines intrigues secrettes & dangereuses qui se pratiquent dans la Trésorerie, il oublia qu'il étoit aussi-bien que moi l'Esclave du Grand Seigneur, & qu'il n'étoit pas par conséquent au-dessus des conseils.

Il semble à présent qu'il ait été fait Capitan Bassa, & que tu lui succédes à son office de Trésorier. Je lui souhaite pour l'amour de notre grand Maître, & de l'Empire des Musulmans, toute sorte de progrès & de victoires par mer : & je te souhaite pour l'amour que j'ai pour toi & pour ton frere, que je sçai que tu regarderas toujours comme un ami, augmentation de richesses & d'honneurs comme ton mérite & tes services augmentent dans l'estime du Sultan & de tout le monde.

J'ai meilleure opinion de ce dernier souhait que de

de l'autre : Car quelle raiſon avons-nous de mieux eſperer du courage ou de la prudence de Keinan, que de la valeur du brave Zorneſan Muſtapha, qui commandoit la flotte l'année derniere ?

Cette malheureuſe penſée m'a mis d'auſſi mauvaiſe humeur, que l'étoit Enée, lorſque la Reine de Carthage vouloit lui faire raconter les guerres de Troye. Car j'ai apris, que Cara Muſtapha Baſſa eut le commandement de la flotte après Zorneſan, & qu'un mois après il redevint Manſoul, pour l'amour de Keinan Baſſa, ou plûtôt pour l'amour du Soldat licentieux, qui, ce ſemble, gouverne tout. J'ai ſçû auſſi toutes les autres Tragédies qui ſe ſont faites au Serrail depuis le ſecond mois de l'année. Je ſçai la cauſe & l'origine de tant de carnage & d'effuſion de ſang. Il ne paroît que trop que c'eſt un triſte effet du déſordre & de la corruption générale de la diſcipline des Janiſſaires.

J'en ai autrefois écrit à Kiaya Bey. Mais il ſemble que l'avarice, qui eſt la racine de tous les maux, l'ait rendu inſenſible.

N'eſt-il pas honteux que des Officiers corrompus retiennent la paye de ceux qui ſervent le Grand Seigneur dans ſes armées, je ne dis pas trois ou quatre mois, mais cinq ou ſix ans ? Ils ſont chez eux dans l'aiſe & dans l'abondance, ſe réjouiſſant dans les Auberges, & faiſant mille violences, pendant que les autres ſouffrent une infinité de fatigues, éloignés de leurs demeures, & ſont réduits à la derniere néceſſité, n'ayant pas ſeulement les veſtes que le Sultan leur donne pour couvrir leur nudité. Nonobſtant tout cela, s'ils ſe

plaignent de leurs souffrances, au lieu d'y remédier, on les accable d'injures & de reproches, comme s'ils n'étoient pas dignes de manger le pain & le sel du Sultan, quoiqu'ils risquent gayement leurs vies pour son service. Doit-on s'étonner après cela que les Janissaires soient si effrenés & si furieux?

Cependant je ne sçaurois m'empêcher de déplorer la destinée de ces malheureux, qui ont été sacrifiés à la furie de cette insolente milice. J'ai sur tout un déplaisir extrême de la perte du brave Soliman Kyslr Aga. Les Janissaires lui en vouloient depuis long-tems. Ils ne lui ont jamais pardonné la violente querelle qu'il eut avec le Bostangi Bassa. Ils ont voulu profiter de la conjoncture pour s'en venger.

Pour Kiaya Bey, il semble que c'est un coup de la Justice Divine. Il avoit été cause de la sédition, il étoit juste qu'il y périt, & qu'il fût précipité en Enfer, pour expier le crime qu'il avoit commis, d'avoir fait perdre la vie à tant de braves gens.

On n'en peut guéres moins dire du Moufti, qui fut le Chef de ceux qui trahirent Sultan Ibrahim leur Maître. Pour te dire franchement ce que j'en pense, j'ai une véritable douleur de la perte de ceux qui ont été sacrifiés comme d'innocentes victimes; mais pour ceux qui ont eu part à la trahison, il me semble qu'ils ne méritent pas qu'on les plaigne. Et le Moufti doit remercier Dieu & ses bons Astres, de n'avoir pas perdu la vie avec les autres. On dit ici qu'il s'est sauvé en Egypte.

Mais qui étoit ce Gelep Assan, qui étoit à la

tête

tête des mutins? Je n'ai entendu parler de lui que ce qu'on m'a mandé de sa subite élevation, & de sa chute également précipitée durant cette sédition. Il étoit, je crois, un fou passionné, dont le diaphragme mal constitué faisoit quereller son cœur & sa rate. De sorte qu'il aprenoit par cette guerre intestine à mettre les peuples aux mains. Homme populaire, incendiaire, & qui sçavoit le moyen de ruiner le vulgaire à force de caresses. Qui peut rendre raison de ces choses? Ou qui peut pénétrer les secrets de la destinée? Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire pour le particulier, il est néanmoins surprenant, quant au général, que de si foibles instrumens ayent pû donner un si terrible coup à la forme d'un gouvernement ancien & puissant.

Gelep Assan n'avoit ni réputation ni caractere; cependant on peut dire que disposant seul de la renommée & de la gloire, il a donné la loi durant deux mois au Souverain du monde le plus grand & le plus absolu. Et s'il avoit sçû profiter de son crédit, il n'est pas improbable qu'il n'eût pû s'éleve au-dessus de son Maître, & se mettre à l'avenir à couvert de toute atteinte. On m'écrit que durant la sédition il avoit amassé des sommes prodigieuses, qui n'étoient autre chose que les présens des Bassas, & des autres Ministres de la Porte, qui adoroient tous cette nouvelle Comete, & demandoient sa protection & sa faveur contre la barbare populace. Mais il semble que trop de gloire lui fit tourner la tête, l'empêcha de considérer que chacun n'attendoit que l'occasion de le perdre; & que ceux-mêmes de son parti seroient les premiers

à

à le trahir], aussi-tôt que le désordre du soulevement seroit passé. C'est presque toujours le sort des Chefs de parti. Lorsqu'une fois les esprits d'une faction se sont dissipés, le regret & la confusion qui en sont la matiere grossiere, retombent sur ceux qui ont été les premiers à les fermenter, & à les confondre avec le ressentiment de l'Etat.

Il en a coûté la vie à quantité de grands & de braves hommes. Mais le vieux Negilher étoit de leur cabale, & il les a conduits dans le précipice, comme il fit les Coreis de la Mecque, quand ils conspirerent contre la vie du Prophéte. Ce Diable sous la forme d'un vieillard décrépité, & s'appuyant sur son bâton, entra dans le Temple où ils étoient assemblés. Et lorsqu'on lui commanda de se retirer; il répondit, *qu'il étoit un vieillard qui avoit vû tous les siécles, & remarqué les occurrences des tems; qu'il étoit expert à réveler les secrets, & à faciliter les choses difficiles.* En un mot, il parla si bien, qu'il fut reçû dans l'assemblée. Mais toutes les résolutions qui s'y prirent, eurent un malheureux dénouement.

Ce malicieux démon se trouve souvent dans les cabales des séditieux; & quoiqu'ils ne le voyent point, il ne laisse pas de faire échouer leurs complots, & de les exposer à la honte & au châtiment. Ce Démon est l'esprit de l'envie, & quoiqu'il soit lui-même rébelle, & chef d'une faction dans le Royaume de l'air; il est néanmoins d'un naturel si malin qu'il souffre rarement qu'aucune rébellion réussisse sur la terre; non qu'il aime les Etats, mais parce qu'il se fait un plaisir de faire toujours du mal en quelque endroit que ce soit: Aussi les

Anges

Anges Gardiens ne souffrent point qu'il entre dans les Divans établis d'un Empire.

Dieu par sa bonté te préserve de la malice des mauvais Démons, qui volent toujours autour des Trésors d'or & d'argent.

LETTRE XXXIV.

Au même.

Comment la Chambre de l'Espion fut visité, & ce qu'il fit pour sauver ses papiers.

LEs troubles de la sublime Porte me toucherent si fort, & l'honneur & la sûreté de l'empire des Osmans, me donnerent tant de chagrin & d'inquiétude, que je n'eus pas le tems de considérer à quels périls je m'exposois, en t'écrivant de cette maniere. Cependant je me suis jetté dans un gouffre de fâcheuses circonstances, & de dangereux accidens.

On voit ordinairement que quand un malheur arrive à un homme, il en amene toujours quelqu'autre. De sorte qu'il y a des tems où il semble que nous soyons assiégés de maux, ou du moins si étroitement bloqués par une armée de calamités, que tous les passages par où nous pourrions espérer ou du secours ou des instructions, sont entiérement fermés.

C'est l'état où je me suis trouvé depuis peu, & je ne doute pas que mille autres ne se soient trouvés dans la même condition à Paris, Ville si grande & si peuplée. La rébellion du Prince de Condé

dé est la cause de tout cela : Car le Roi ayant sujet d'apréhender une seconde conspiration de la part des amis, que le Prince de Condé a ici & ailleurs, a fait faire une exacte recherche de tous les Etrangers. Les Officiers vont dans toutes les maisons de leur Jurisdictions, prennent les noms de tous les Habitans, & se saisissent des personnes qui leur sont suspectes. Les prisons sont pleines de gens de tout rang, & l'on envoye les Nobles au Château du bois de Vincennes. On dit que le Roi a une liste de plusieurs milliers de personnes de Paris, qui sont dans les intérêts du Prince de Condé, & qui avoient dessein de prendre les armes pour ce Prince à un certain jour fixé pour cela. On assûre même que tout le Royaume auroit suivi leur exemple.

Dieu sçait ce que ces Infidéles ont au cœur ; pour moi, je puis dire avec sincérité, que je ne sçai du tout rien de leur complot. Il est vrai que l'année passée je reçus des instructions du grand Visir, qui m'ordonnoit d'agir sécrettement pour le Prince de Condé, d'apuyer sa faction, & de faire tout ce que je pourrois pour lui faire un nouveau parti parmi les Courtisans. Mais je me secouai d'un emploi dangereux, en lui représentant les prodigieuses dépenses qu'il y faudroit faire, & la nécessité qu'il y auroit d'envoyer en cette Cour un Ambassadeur extraordinaire qui favorisât l'affaire. Pour dire la vérité, je regardai la chose comme impraticable, & comme un pur caprice de ce remuant Visir, qui avoit naturellement du panchant pour les rébelles, & qui se faisoit un plaisir d'avoir part aux entreprises difficiles, soit qu'il y eût

ût ou n'y eût pas d'apparence de réüssir.

Mais il est mort ; heureux s'il a expié par sa nort toutes les rébellions qu'il fit du tems qu'il toit Gouverneur d'Alep. Je n'aime point à accur les morts. Aussi ce que j'ai à dire, n'est que pour na propre justification, car je n'ai jamais pû aprouver sa chimere politique. Quand même elle uroit réüssi, quel profit ou quel avantage en seroitrevenu à l'Empire Ottoman ? Et si elle avoit été écouverte, j'aurois été non-seulement découvert, s Infidéles auroient sçû les secrets de ma comnission ; ç'auroit été même la honte éternelle de la ublime Porte, qui se seroit trouvée avoir violé 'une maniere si publique, la foi qu'elle avoit onnée à la plus ancienne & à la plus puissante Monarchie des Nazariens.

D'ailleurs, je ne sçavois pas si ce Ministre n'aoit point une animosité secrette contre moi, pour avoir autrefois accusé au Divan, lorsqu'il entreenoit correspondance avec les Vénitiens, & s'il e vouloit point prendre ce tour pour s'en venger, n m'embarquant dans une affaire où je n'aurois û que périr. Quoiqu'il en soit, je suis persuadé ue j'eus raison d'être sur mes gardes, & de porer mes appréhensions au pis. Cela m'obligea de ui écrire une Lettre pleine de spécieuses craintes. e fis semblant d'approuver son dessein, mais en nême-tems je lui représentai qu'il étoit si difficile exécuter, qu'il n'y pensa plus.

Cependant après tout, j'ai effectivement couru isque, pour avoir été simplement soupçonné d'ête entré dans le parti du Prince de Condé : Juge

par-là

par-là de ce qui me ſoit arrivé, ſi j'avois donné dans le deſſein du Viſir.

Les Officiers établis, comme je t'ai dit, pour examiner les étrangers, entrerent un jour dans ma chambre de grand matin, & me demanderent mon nom, mes affaires & ma qualité. Je répondis, que mon nom étoit Tite Durlack Nieski; mais que pour la briéveté, & pour marquer mon Pays, on m'appelloit communément Tite de Moldavie; & que ſous ce nom j'étois connu au Cardinal Mazarin, comme je l'avois été à Richelieu ſon Prédéceſſeur, & à d'autres Courtiſans de grande qualité. Je leur dis auſſi que j'étois Clerc, que j'entendois quelques langues étrangeres; & qu'en cette conſidération, ces Cardinaux m'avoient ſouvent employé à faire des traductions du Grec & de l'Arabe en Latin & en François; que pour cet effet ayant été recommandé par le Cardinal de Richelieu, je m'étois fait connoître à pluſieurs perſonnes de qualité, & que j'avois enſeigné ces langues à leurs enfans; & qu'enfin on m'avoit promis la Cure de l'Egliſe Saint Etienne, auſſi-tôt qu'elle ſeroit vacante.

Ils parurent fort ſatisfait de ce que je leur avois dit; mais ils me dirent de plus, qu'ils avoient ordre de viſiter mon appartement, & de voir s'il n'y avoit point d'armes cachées, ou de papiers concernant la conjuration.

Il eſt impoſſible d'exprimer l'horreur où je fus, quand je les vis faire le tour de ma chambre, dont ils viſiterent tous les coins & recoins; ils fouillerent auſſi mes coffres & bahus, & mon lit même. Ce n'eſt pas que je craigniſſe qu'on ne trouvât des armes

armes cachées, ou des papiers concernant cette conspiration, mais j'étois en peine de ma boëte où j'avois les copies de toutes les Lettres que j'avois écrites aux Ministres de la Porte. Pour d'armes, ils ne trouverent qu'une vieille épée, que je leur dis avoir apportée de mon Pays, & une paire de pistolets que j'avois porté en voyageant pour me défendre des voleurs, & autres gens qui auroient voulu m'insulter.

Ils trouverent, ce semble, mes armes fort curieusement faites; Ils les examinerent de tous les côtés; & ayant tiré mon épée du fourreau, & allongé une botte ou deux contre la muraille, à la maniere des François, ils la remirent dans le fourreau, & me dirent, *qu'ils n'étoient pas en droit de m'enlever ces armes, puisqu'elles m'étoient nécessaires pour ma défense.* Mais quand ils vinrent à la boëte de mes Lettres, & les virent écrites en caracteres extraordinaires, que personne d'eux ne pût lire, ils commencerent à se regarder les uns les autres, & à changer de contenance, comme s'il y eût eu quelque chose de dangereux dans ces papiers, & que pour cet effet, on les eût écrits en chiffres.

Ils se retirerent à un bout de la chambre, se parlant à l'oreille, & faisant de la tête tous les signes de gens qui craignent & qui sont surpris. Je les interrompis enfin, & leur dis: *Vous ne devez pas, Messieurs, vous mettre en peine de ces papiers. Un Marchand Juif de ma connoissance me les a laissés, & ce sont des Lettres de correspondance entre lui & quelqu'autre Juifs de Rome, de Venise, d'Amsterdam, & d'autres endroits de l'Europe. De-là vient qu'ils sont écrits en caracteres, qui vous paroissent étranges, c'est-à-dire,*

à-dire, en caracteres Hébreux, qui est la langue naturelle des Juifs. Ils ne contiennent que des affaires de commerce : ce sont des Lettres de marchés & de factures. Car comme vous sçavez, les Juifs sont les plus grands Marchands, les plus grands Banqueroutiers, & les plus grands Banquiers du monde.

Ces paroles & quelqu'argent que je leur donnai, dissiperent tous leurs ombrages, éclaircirent les nuages de leurs visages, & changerent leur air réfrogné en souris & en complimens. *Vous êtes un fort honnête homme*, me dirent-ils, *& nous vous rendrons tous les services que nous pourrons.* Là-dessus ils me dirent adieu.

Tu peux voir par-là quel est le pouvoir de ce charmant métal, qui a la vertu d'applanir les plus grandes difficultés. Car tout ce que j'aurois pû dire, n'auroit servi de rien sans cela. Ces Idolâtres ne virent pas plûtôt mes louis, qu'ils devinrent indifférens ; & quand ils les eurent une fois entre les mains, il n'y eut point de respect, point d'amitié qu'ils ne me témoignassent. Ils me promirent & jurerent qu'il ne me seroit fait aucun mal.

Mais je connoissois trop bien la légereté & l'inconstance de la foi humaine, pour compter sur la parole de ces gens-là. Ils ne furent pas plûtôt sortis, que je portai mes Lettres à Echimilia, qui pouvoit les cacher aisément dans quelque coin de sa maison. Je le priai de me donner de méchantes Lettres écrites en Hébreux, afin que s'ils revenoient, & demandoient encore une fois à visiter ma boëte. Dans le dessein peut-être de la porter à quelque Ministre d'Etat, j'eusse à point nommé ces lettres à montrer ; qui renfermées dans la même

me boëte, feroient fans doute inconnuës à ces ignorans, qui n'éntendoient non plus l'Hébreu, que l'Arabe & le Chinois.; & par ce moyen je me mettrois à couvert à l'avenir de femblables embarras.

L'évenement répondit à mon attente : les mêmes gens revinrent trois jours après avec d'autres vifages que je n'avois pas encore vûs, fous prétexte d'avoir de nouveaux ordres, & jurant qu'ils agiffoient en gens défintéreffés. Je fus donc forcé de les fuivre chez un Cadi, où ils me menerent avec ma boëte. Le Juge m'examina fort exactement, & me demanda mon nom, mon pays, ma Religion, & me fit je ne fçai combien d'autres queftions. Il parut fatisfait de toutes mes réponfes ; & envoya querir enfin un Prêtre qui entendoit bien la langue Hébraïque, auquel il commanda de lire mes lettres. Après les avoir lûës, il affura le Cadi, qu'il n'y avoit pas un feul mot qui regardât l'Etat, & qu'elles ne contenoient que des conventions particulieres, & des marchés conclus entre marchans correfpondans, & des factures, &c. De forte qu'on me rendit ma boëte & mes lettres, & l'on me renvoya honnêtement.

Quoique cet orage eût été bientôt paffé j'étois néanmoins fur des écueils continuels à caufe des perfécutions de ton Prédéceffeur Keinan Baffa, de Kifur Dramelec, & de plufieurs autres Grands du Serrail. Le premier me retranchant la penfion que le Grand Seigneur m'avoit affignée ; le fecond ou ne me donnant avis de rien, ou m'écrivant des nouvelles de bagatelles, qui m'étoient tout-à-fait

inutiles : & les autres me calomniant auprès des Miniſtres du Divan.

Je te prie de m'envoyer les arrérages de neuf mois qui me ſont dûs ; comme tu le verras par les Regiſtres de la Tréſorerie. Sans l'honnête Juif Echimilia, j'aurois péri en cette Ville faute d'argent.

Il n'eſt pas beſoin de t'en dire davantage. Tu ſçais fort bien que l'argent eſt le grand Taliſman qui fait tous les miracles dans le monde.

LETTRE XXXV.

A Dinet Golou.

Du hazard & de l'origine du mal. Des Deïſtes Européens, & de la ſincere fraternité dans laquelle vivoient les anciens Arabes.

QUi peut pénétrer la myſtérieuſe conduite de la deſtinée, & ſçavoir ſi Dieu gouverne le monde par l'influence des Aſtres, ou par le miniſtere des eſprits, ou par ſa puiſſance immédiate ? Ou ſi toutes choſes ne ſont pas un effet du hazard, & ſi ce n'eſt pas le hazard qui en diſpoſe : Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, il y a toujours quelque choſe d'adorable. Ce hazard même, poſant pour véritable le ſentiment d'Epicure, mérite des honneurs ſuprêmes, & des ſacrifices, d'avoir ſi bien fait le perſonnage de la ſageſſe & de la prévoyance infinie, en formant & conſervant l'Univers. Si j'étois dans les ſentimens de ce Philoſophe, tous les matins quand je verrois lever le Soleil,

tous

tous les jours à midi, quand je le verrois sur le Méridien, & tous les soirs quand il prend congé de notre partie du monde, pour aller visiter nos Antipodes, je m'écrierois avec une très-profonde vénération. « O hazard éternel! ô tout-puissant » accident! ô aveuglement incompréhensible je » t'adore, je t'encense, & je fais tout ce qu'une » espece de mortels plus grossiers croyent qu'on » ne doit faire que pour un Dieu tout sage, tout » bon, & tout puissant. » C'est ainsi que je parlerois à ce mêlange confus d'atomes, si je pouvois croire avec Epicure, que c'est une telle confusion incompréhensible qui a produit l'admirable beauté & l'ordre que nous voyons.

Tu connoîtras par-là que je ne suis pas sans Religion, & que plûtôt que de ne pas adorer un Etre Suprême, je voudrois faire une Divinité de ce qui est pour les autres, la source de l'Athéïsme. Et je suis persuadé que la raison est de mon côté. Car que ce monde ait été produit comme il voudra, soit par un concours casuel d'atomes, ou par un acte de l'Esprit éternel; soit qu'il existe de toute éternité, comme disent les Stoïciens, ou qu'il soit ce qui résulte naturellement des idées divines, comme veulent les Platoniciens; il ne peut être que juste que nous rendions à l'Auteur de tant de prodiges & de merveilles les très-humbles actions de graces qui lui sont dûës.

Mais que dirons-nous ensuite de tout le mal qui paroît dans le monde? Qu'il y a dans tous les Etres quelque chose qui ressemble au mal, confondu & rivé par maniere de dire, avec leurs Essences, c'est ce qui paroît d'abord, d'autant

plus évidemment, que chacun a ſa part de cette contagion épidémique. Mais qui peut me dire d'où cela procéde? Je ne ſuis pas le premier qui ait fait cette queſtion. Il y a déja pluſieurs ſiécles que les gens curieux ſe ſont occupés à chercher l'origine du mal. Et il y a ſur cela preſqu'autant de ſentimens, que de nations ſur la terre.

Les uns ont ſoutenu qu'il étoit venu du Septentrion : D'autres du midi, comme ſi les deux Poles étoient le centre & le ſiége naturel de cette maladie du monde. Mais il ſemble que les uns & les autres ne raiſonnent guéres bien; gens crédules qui aiment mieux s'accommoder de tout, que de ſe donner la peine d'examiner.

Cependant ce ſentiment s'eſt ſi fort répandu en Occident, que quand les Prêtres Nazariens célebrent leur Meſſe, ils ſont au Septentrion de l'Autel pour lire l'Evangile, & tournent le dos à cette partie du monde. Quand on leur demande raiſon de cette cérémonie, ils diſent, qu'il eſt dit dans la Loi écrite, *le mal vient du Septentrion.* Je les ai ſouvent entendus ſe ſervir de cet argument. Dieu ſçait s'il y a ou non un tel paſſage dans la Loi écrite : ou s'il y eſt, pourquoi il faut le prendre en ce ſens. J'avouë néanmoins que les Romains ont quelque raiſon de le croire, parce qu'ils ont ſouffert de grands maux des Goths & Vandales Septentrionaux, qui ſortirent autrefois de leurs Climats glacés, & ſe répandirent comme un torrent dans l'Italie, & dans les autres parties de l'Europe, faiſant par tout de grands ravages ſoit pour le civil ou pour le ſpirituel. Si c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée leur cérémonie, ils ont à préſent plus de ſujet de chan-

changer de ſituation, & de tourner le dos au Sud-Eſt, puiſqu'ils ont été beaucoup plus mal menés des victorieux Muſulmans. Les anciens Perſans ſoutenoient, qu'il y avoit deux principes de toutes choſes ; ſçavoir le bien & le mal, & qu'il y a eu entre l'un & l'autre une guerre éternelle. Mais ils diſent, que le premier aura enfin la victoire, & qu'il exterminera l'autre. Cette opinion fut reçûë par une ſecte de Chrétiens qu'on appella Manichéens. Le fondateur de cette Secte étoit Perſan d'origine. Son nom étoit Manes, homme d'un très-profond ſçavoir, comme le témoignent les Archives de l'Orient. Cependant les Chrétiens le mettent au rang des plus pernicieux Hérétiques. Il enſeignoit que le vin étoit le ſang des Démons ; & partant il le défendit à ſes Sectateurs. Il défendoit auſſi la chair des bêtes. Il aprit cela des Prêtres d'Egypte, où il demeura long-tems.

Mais revenons aux ſentimens des hommes ſur l'origine du mal. Il y a des gens qui ſoutiennent, que Dieu en eſt l'Auteur : ſentiment qui n'eſt pas éloigné du blaſphême. D'autres diſent, que quand les Démons furent exterminés de la terre ; ils répandirent dans le monde pour ſe venger la ſémence du mal. Mais l'opinion des Stoïciens me paroît la plus plauſible. Ils diſent que rien n'eſt mauvais de ſoi-même ; que la contrarieté qu'on voit dans le monde eſt très-bonne, & qu'elle contribuë à établir l'ordre & l'économie de toutes choſes.

Mon cher Dinet, ne me regarde pas comme un Athée, parce que je me donne la liberté de diſcourir de ces choſes myſtérieuſes. Il y a en Occident une ſorte de gens qu'on appelle Déïſtes, c'eſt-

c'eſt-à-dire faiſant profeſſion de croire un Dieu ; mais Sceptiques en toute autre choſe. Ils n'ont point une foi implicite pour la Religion hiſtorique : Ils croyent au contraire que le devoir des gens raiſonnables eſt, de douter des écrits des mortels auſſi-bien qu'eux, quoiqu'ils ayent paſſé pour de très-grands Prophétes. Ils croyent ſur ce pied-là que ce n'eſt pas un péché d'examiner les Livres de Moïſe, & des Prophétes Hébreux, l'Evangile de Jeſus, fils de Marie, & l'Alcoran de Mahomet notre ſaint Légiſlateur ; de choiſir tout ce qui eſt conforme à la raiſon, & de rejetter le reſte comme fabuleux, & inſeré ou par la fraude des hommes, ou par l'artifice du Diable.

Je te proteſte qu'il ne me paroît aucune raiſon, d'appeller ces gens-là Athées ou Infidéles. Ils méritent plûtôt la qualité de Philoſophes, ou amateurs de la ſageſſe ou de la vérité. C'eſt d'eux que j'ai apris à ne m'en laiſſer pas impoſer en matiere de Religion. Je leur trouve en tout de la probité & de la bonté, & ils vont beaucoup plus loin que les Bigots du ſiécle pour la véritable vertu : mais ce qu'ils font ils le font ſans bruit. Ainſi pendant que la fragilité humaine ſe manifeſte à tout le monde, leurs perfections ſe cachent ſous le voile d'une incomparable modeſtie.

Tels étoient autrefois les aſſociés de Zeid Eb'n Raphaa mon compatriote. C'étoit un homme d'un eſprit ardent, & d'un bon ſens prodigieux, élevé à la Loi Muſulmane. Mais quand il fut parvenu à un âge, où l'on examine d'ordinaire les fondemens de ſa Religion, il rechercha les plus ſçavans hommes, & ceux qui étoient verſés dans

tou-

toute ſorte de ſciences. Après avoir eu quelques converſations avec eux, & les avoit reconnus pour gens de probité & de bon ſens, il leur propoſa de faire entr'eux des aſſemblées fréquentes, où ils puſſent parler de tout avec liberté, afin qu'étant unis par une amitié inviolable, ils puſſent ſe perfectionner les uns les autres dans les ſciences & dans la vertu, ſans avoir égard ni aux Légendes ni aux harangues des Mollahs. Cette Société compoſa cinquante livres ſur autant de différentes ſortes de ſciences. Ils les intitulerent *Echvvanoſſapha, ou écrit de la ſincere fraternité*, ſans nom d'Auteurs. Ils traitoient ſans ménagement & ſans précaution des matieres humaines & divines. Ils ſoutenoient que la Religion Muſulmane étoit corrompuë; qu'elle avoit dégénéré de ſa premiere inſtitution, qu'il s'y étoit fourré pluſieurs erreurs; & que le ſeul moyen de la rétablir dans ſon ancienne pureté, étoit d'y joindre la Philoſophie des anciens. En un mot ils tâchoient de réformer tout ce qu'il y avoit de mauvais dans les dogmes & dans les mœurs des vrais Fidéles, en ſoumettant tout à la raiſon.

Je ne ſçai ſi cette entrepriſe ſera de ton goût, ou non. Ce que je ſçai eſt, que tu ſens auſſi-bien que moi, qu'il y a des Bigots parmi les Sectateurs du Prophéte, & que ces Bigots méritent correction. Le Diable mettra le pieds dans le Temple de Dieu. Mais ne ſuis par ces traces. Si tu le fais, celui qui a fait le Diable veuille te ramener à ton devoir.

LETTRE XXXVII.

A Nazim Eschref, ou Prince des Emirs, à la Porte.

De la peste qui faisoit de grands ravages à Rome, à Naples, & pays circonvoisins. Les Espagnols secourent Valenciennes, & battent les François. Le Juif Donaja meurt à Rome.

LEs Chrétiens disent que Dieu les aime lorsqu'il les châtie. Ils ne doivent donc point s'affliger, ou regarder comme un effet de sa colere, la cruelle peste qui fait de si terribles ravages dans l'Etat Ecclésiastique, dans le Royaume de Naples, & en d'autres endroits de l'Italie. Cette contagion se fait si violemment sentir à Rome, capitale des Nazariens Occidentaux, que plus de cent mille personnes de divers rangs ont abandonné cette Ville. Le Palais du Pape est fermé, & l'on n'y laisse entrer personne, non pas même les Ministres étrangers, sans de grandes précautions; & quand ils ont permission d'entrer, ils ne sont accompagnés d'aucun de leurs gens.

On dit qu'il meurt tous les jours à Rome dix-sept cens personnes, & six mille à Naples. Il y a même des lieux où les vivans suffisent à peine pour enterrer les morts. Le Grand Duc de Toscane, pour empêcher que la contagion ne se répande sur ses Terres, a défendu tout commerce à ses Sujets avec ceux du Pape, & ne veut pas même permettre qu'un Nonce passe par ses Etats.

Cette



Aveline fc.

p.169.



...ue. fc.

Cette horrible mortalité a chassé la Reine Christine de Rome. Elle a envoyé demander passage au Duc de Savoye, & à d'autres Princes, dans le dessein de passer en France. Elle est déja en chemin, & le Pape pour fournir aux frais de son voyage, lui a fait présent de dix mille écus. On fait ici de grands préparatifs pour la recevoir. Le Roi a envoyé des ordres à tous les Gouverneurs de Places & de Provinces par où elle doit passer, de la recevoir avec la magnificence dûë à sa dignité Souveraine, & digne de la grandeur de la France.

Cependant cette Cour est chagrine de la perte qu'elle vient de faire à Valenciennes en Flandres, Place importante dont je t'envoye ici le plan. Les François avoient assiegé cette Place au commencement de la Campagne; mais il y a quelques jours que les Espagnols l'ont secouruë. Ils ont tué sur la place plus de deux mille François, fait cinq mille prisonniers, & pris tout le canon, & tout le bagage. Entr'autres prisonniers de marque, est le Maréchal de la Ferté Seneterre, Général de l'Armée Françoise. On n'a pas encore les noms des autres. Le Maréchal de Turenne même s'est sauvé avec peine, en se retirant à propos avec sa Brigade. Quelques-uns l'accusent à cause de cela de poltronnerie & de trahison, pendant que d'autres soutiennent qu'il a fait le devoir d'un sage Capitaine, de se retirer comme il a fait, puisqu'il étoit impossible de rétablir les affaires.

Nous aprenons de Suéde, que l'Electeur de Brandebourg a fait un Traité avec le Roi de Suéde; par lequel ces deux Princes unissent leurs for-

contre le Roi de Pologne, & l'on dit que la premiere entreprise qu'ils feront sera sur Dantzic. Ce Pays-là est dans une horrible confusion. Les Seigneurs, les Gentilshommes & les Paysans sont en armes; les uns abandonnent leur Souverain, & les autres demeurent attachés à ses intérêts. Le Roi Casimir a investi Varsovie, avec une Armée de quarante mille hommes. Cependant les Hollandois ont envoyé une flotte de Vaisseaux de guerre dans la mer Baltique, mais on ne sçait à quel dessein; & on ignore s'ils prendront le parti des Suédois, ou celui des Polonois. Les derniers néanmoins comptent sur un grand secours de ce côté-là, & fondent leurs espérances sur les mésintelligences survenuës depuis peu entre les Hollandois & les Suédois. Les Moscovites d'un autre côté sont entrés en Pologne avec une nombreuse Armée, & les Tartares sont en marche, pour venir au secours du Roi Casimir.

Ainsi la Pologne va devenir le Théâtre d'une très-sanglante guerre. De quelque côté que se tourne la victoire, ce malheureux Pays en sera presque ruiné.

Le Juif Nathan Ben Saddi de Vienne, & Agent secret du Grand Seigneur, me mande que l'Empereur d'Allemagne a une Armée en Silesie de trente mille Fantassins, & de douze mille Chevaux, qui doit se joindre avec les Moscovites, pour entreprendre quelque chose de considérable contre les Suédois, dont les victoires continuelles & la grandeur allarment ces Puissans Monarques. Il m'aprend de plus, que l'Empereur a dépêché un Courier au Prince de Transilvanie, avec des Let-

Lettres & des inſtructions, pour l'engager à demeurer neutre.

Mais le jeune Ragotski eſt d'auſſi difficile compoſition que ſon pere, & n'aime pas plus qu'il faiſoit à ſe laiſſer mener par le nez.

Tu peux dire aux Miniſtres du Divan, que le Juif Donaja eſt mort à Rome de la peſte, & qu'il avoit eu la précaution de m'envoyer tous les papiers qui concernoient la myſterieuſe Porte.

La Cour eſt à préſent à la Fere en Picardie, Province frontiere de la Flandres. Ce qui fait que le Roi reçoit plus ſouvent des nouvelles de ſon Armée.

Prince de la ligne ſainte, je t'envoye toutes les nouvelles qui ſe débitent à préſent, à la réſerve de celles qui ne valent pas la peine d'être mandées à un Muſulman, & à plus forte raiſon à toi, qui te diſtingues de la foule des vrais Croyans, en portant la ſacrée couleur du Prophéte.

LETTRE XXXVIII.

A Melec Amet.

D'un étrange accident arrivé à quelques lieuës de Paris.

IL eſt arrivé depuis peu un accident ſurprenant dans le voiſinage de Paris. Il a donné lieu à divers diſcours, & obligé les Philoſophes à de nouvelles recherches. Un certain Payſan ſe promenant un matin ſur ſes terres, pour compter ſelon ſa coutume, ſes brebis & ſon autre bétail, ne trou-

vá point une grange ſituée dans un champ, à quelque diſtance du lieu de ſon habitation : Surpris de cela, il ſe rendit au plus vîte au lieu où il l'avoi vûë le ſoir précédent. Il n'y fût pas plûtôt, qu'il vit bien étonné, que non ſeulement la grange, mais une grande partie du champ où elle étoit bâtie, avoit été engloutie dans la terre. Il courut incontinent, & appella quelques-uns de ſes proches voiſins, pour voir cet étrange ſpectacle. Le bruit en fut d'abord répandu dans tout le Pays. Pluſieurs ſçavans & perſonnes d'eſprit, ont été ſur le lieu pour examiner cet évenement prodigieux. Mais perſonne n'oſe s'en aprocher d'aſſez près pour le bien conſidérer, parce que la terre continuë de ſe fendre & de s'engouffrer : Ce qui fait un bruit ſemblable aux ſalves des Janiſſaires, quand le Grand Seigneur fait la viſite de l'Arcenal.

On diroit à en juger par ces ſymptômes extraordinaires, que la Terre vieillit & s'affoiblit ; que ſa force & ſa vigueur intérieure décline, & que nous ſommes par tout en danger d'être engloutis. Je n'ai pas le tems de t'en dire davantage. Il eſt minuit, & la Poſte va partir.

Dieu tout-puiſſant & tout bon, te tienne en ſa ſainte protection.

LET-

LETTRE XXXIX.

A Zornesan Mustapha, Beglierbey d'Erz'ram.

Il le felicite de s'être retiré des embarras & des dangers du Serrail. Réflexion sur les Auteurs des derniers troubles de Constantinople.

JE veux te féliciter du dernier changement de ta fortune. C'est descendre, je l'avoue, des grands honneurs que tu possedois ci-devant dans l'Empire des Osmans; mais crois-moi, moins de grandeur & plus de sûreté. Relegé en Egypte, & réduit à une petite pension durant ta vie, ce n'est pas être banni de la faveur du Sultan; ce qui a été le sort de plusieurs Grands. Tu n'as fait que te retirer des intrigues d'Etat, des fatigues de la guerre, & des dangers ausquels est exposée à tout moment la vie d'un Courtisan, pour aller te mettre en possession de la douce retraite de la campagne; d'une Province paisible, riche, & fertile, où tu pourras passer tes jours dans une abondance, & dans une félicité à laquelle personne n'aura rien à dire.

Je ne suis point surpris de la chute de tant de grands hommes, & je n'ai pas beaucoup de regret à la mort de ceux qui étoient reconnus pour ennemis du Gouvernement. Mais je ne pense qu'avec douleur, qu'on a confondu le sang des braves & des fidéles, avec le sang des traîtres & des scélerats. Mais ces choses-là sont inévitables dans les soulevemens populaires; lorsque le Souverain se trouve obligé de sacrifier à la multitude, tous ceux qui lui

ſont demandés. C'eſt ainſi qu'a péri l'illuſtre Soliman entre les criminels Eunuques, quoiqu'il fût tout-à-fait innocent. Mais il étoit Négre; & ce qui a fait ſon crime, eſt que les Mécontens ne pûrent pas diſtinguer les belles qualités de ſon eſprit.

Maudit ſoit l'extravagant Chaban Calfa, & doublement maudite ſoit Mulkly Kadin, ſa miſérable femme, qui a été la premiere cauſe de tout le déſordre, qui a fait périr tant de braves gens. Je me ſouviens que le vertueux Soliman me dit un jour quelque choſe des débauches que les femmes faiſoient dans les appartemens. de la Reine-Mere. Mais il en parla avec tant de modeſtie & de retenuë, qu'à peine cela fit-il alors quelque impreſſion ſur mon eſprit. Autrement j'en aurois fait part au Viſir Azem, ou à quelques autres Miniſtres du Divan; car j'avois ordre d'en uſer de cette maniere, dans les cas où il s'agiſſoit de l'honneur & de la ſûreté du Grand Seigneur. Cet avis, comme tu vois, n'auroit pas été des moins importans. Il paroît que les femmes minoient le Gouvernement du monde le plus ſacré, & le plus fermement établi. Non contens de s'abandonner impunément à leur impiété, & de ſe veautrer par maniere de dire, dans les plaiſirs contre nature, elles vouloient s'ériger en modéles, & ont infecté par dégrés l'Empire Ottoman, de débauches d'une nouvelle eſpece. Comme cette débauche avoit été commencée & continuée par diſſiper les Finances, par vendre les Charges à des gens ſans mérite, à des bouffons, à des maquereaux, & à des ânes; auſſi auroit-elle fini par énerver nos gens de guerre, par corrompre tous les Fidéles, & par

livrer

livrer l'Empire en proye aux Infidéles.

Combien de Visirs, de Kaimakans, de Capitans Bassas, & autres Officiers, avons-nous eu durant le cours de cette fatale année? Je ne sçaurois m'empêcher de dire un mot entr'autres de l'emprisonnement de Chiaoux Bassa, après qu'il eût été fait Visir Azem, & de le regarder comme un coup de la Justice Divine, qui le voulut punir d'avoir trempé ses mains dans tant de noble Sang, dans le tems qu'il étoit Grand Visir. Dieu poursuit les cruels, & leur porte des coups invisibles.

Mais qu'étoit Achmet Bassa; qui profita des troubles domestiques de la Sultane, & des guerres étrangeres, pour broüiller dans son gouvernement en Asie, & pour exciter une rebellion, dont la Ville Imperiale même fut ménacée? Il semble à en juger par le cours de sa fortune, qu'il ne fut pas content de son gouvernement, & qu'il eut recours à la rebellion, pour se procurer une plus haute dignité. Ne fut-ce pas pour cela qu'il fut fait Bassa de la Mer en la place de Ouroos Kienan? Le Bassa d'Alep fut le premier qui mit à la mode ce hardi moyen de s'avancer. Si le Grand Seigneur souffre cela, nous aurons sujet, selon toutes les apparences, de faire la paix avec les Chrétiens pour avoir un peu de répi, & pour être en état de tourner ses forces contre ses propres Sujets.

Parmi tout cela, rien ne m'afflige tant que la terrible perte qu'a fait notre flotte dans le dernier combat. On parle differemment de cette action; mais on convient en genéral, que les Musulmans

ont perdu ſoixante-douze Vaiſſeaux & Galeres, & une infinité de monde; que les Venitiens ont pris les Iſles de Tenedos & de Lemnos, & qu'ils s'avancent pour aſſieger Conſtantinople, Il y a long-tems que nous avons reçû ces nouvelles; de ſorte que ſi elles ſont veritables, & que les Venitiens ayent pourſuivi leur victoire, la Ville Imperiale, l'aſile du Monde, eſt peut-être en cendre de l'heure qu'il eſt.

J'ai ſouvent repréſenté la neceſſité qu'il y a d'élever des plate-formes tout le long de l'Helleſpont, pour garder cette importante avenuë de la ſacrée Porte. Si mon avis avoit été ſuivi, les Nazariens n'auroient peut-être pas ſujet de triompher à préſent. Mais ils font aujourd'hui des banquets en pleine ruë : Toute la Chrétienté retentit des nouvelles de notre diſgrace. Les Yvrognes de l'Europe ſultent ceux qui font profeſſion de ſobrieté. Au milieu de leurs débauches, ils blaſphêment notre Prophête, & chantent les loüanges de leur Dieu Bacchus. Ils menacent de conquerir l'Aſie, & d'exterminer les Muſulmans de la Terre.

Enragé de ces vanités profanes, je ferme les oreilles; & me tournant par un mouvement Divin, je prie Dieu de confondre les Infidéles.

LET-

LETTRE LX.

Au très-celébre & très-illustre Mahomet, Visir Azem, à la Porte.

Il le félicite de son élévation, lui fait présent des Portraits du Roi de France, du Cardinal Mazarin, & de la Reine de Suede, & autres, & d'une douzaine de Montres de sa façon. Reception de la Reine Christine à la Cour de France.

L'Incomprehensible Majesté qui n'a point de semblable, à la volonté de laquelle toutes choses sont disposées & ordonnées au Ciel & sur la Terre; par la providence particuliere de laquelle tu as été élévé pour le bien de l'Empire des Osmans, à la glorieuse charge de Vicaire du Vicaire de Dieu, augmente tes graces & tes vertus, & t'accorde une sagesse parfaite, & une tranquillité complette.

J'ai de la venération pour toi, qui es consommé dans toute la science Morale & Politique. Tu es l'homme de l'Empire qui a le plus d'experience. Je me console des troubles & des desordres de Constantinople, quoique les suites en ayent été fatales à quelques braves gens; depuis que je sçai que tu as été choisi pour la premiere dignité de l'Empire, & que les Musulmans peuvent esperer durant ton Ministere, non-seulement que les choses seront plus tranquilles, mais aussi que tu couperas dès les racines, les causes de ces maladies publiques, & de tous les autres maux dont est

est infectée la Monarchie, destinée à la conquête & à la réformation de tout l'Univers.

Selon la coûtume d'Orient, je ne veux point t'approcher sans te faire quelque présent. Mais pardonne, je te prie à ton Esclave, de ne pouvoir t'envoyer rien qui soit digne de ta grandeur. J'ai mis dans une caisse les Portraits au naturel du Roi de France, du Duc d'Orleans son oncle, du Duc d'Anjou son frere & du Prince de Condé son cousin : J'y ai ajoûté ceux du Cardinal Mazarin, & de la Reine Christine de Suede, qui est présentement à la Cour de France. Agrée aussi un petit cabinet que je te présente, contenant douze Montres, toutes faites differemment, selon la variation circulaire des Lunes dans l'espace de trente-quatre ans. Elles sont de ma façon, c'est pourquoi je ne les loüerai point. Chacune est envelopée dans un morceau de toile de soye, sur laquelle est écrite en Arabe la maniere de s'en servir. Tu trouveras peut-être quelque plaisir à faire les experiences mentionnées dans ces tables. Quoi qu'il en soit, ne méprise point ce petit témoignage du respect que j'ai pour toi ; mais considere, que si je suis inferieur aux curieux Artistes de l'Europe, au moins mon travail est assez passable pour un Musulman, parmi lesquels on auroit de la peine à trouver un autre Horloger.

Si tu veux sçavoir pourquoi la Reine Christine est à la Cour de France, je te dirai qu'elle y arriva de Rome à la fin du mois passé. Elle prit la mer jusqu'à Marseille ; elle toucha à Genes, & reçut de magnifiques présens de cette République; mais on ne voulut pas lui permettre de mettre pied

pied à terre, de peur de la peſte qui regnoit alors à Rome, & qui l'obligea d'en ſortir pour venir à Paris.

Les François n'ont pas été ſi ſcrupuleux, & l'ont reçûë à bras ouverts elle & ſon train. Elle débarqua à Marſeille le 20. de la ſeptiéme Lune; & lorſqu'elle y fit ſon entrée publique, les Conſuls & toute la Nobleſſe allerent la recevoir en Caroſſe, elle fut ſaluée à coups de canon, & on lui fit tous les honneurs qu'on auroit pû faire en pareil cas à la Reine de France voyageant.

Elle fut reçûë de même à Aix, à Avignon, à Lion, & en un mot, dans toutes les Villes par où elle paſſa : Les clefs lui en furent données (car c'étoit l'ordre du Roi) & quand elle entroit dans une Ville, & qu'elle recevoit les complimens du Gouverneur, des Prélats & autres perſonnes d'autorité, cela ſe faiſoit ſous un Dais de parade qu'on portoit ſur ſa tête. Elle fut auſſi magnifiquement regalée par les Princes & par les principaux Ducs du Royaume. Le huitiéme de la derniere Lune elle fit ſon entrée à Paris à cheval & habillée en homme. Après y avoir fait quelque ſéjour elle alla à Compiegne voir la Cour qui y fait à préſent ſa réſidence.

On ne croit pas qu'elle faſſe long ſéjour en France : on croit au contraire, qu'auſſi-tôt qu'elle aura avis que la peſte n'eſt plus à Rome, & dans les lieux circonvoiſins : elle y retournera pour paſſer le reſte de ſes jours dans cette Capitale, qui eſt le centre des Princes & des Prélats de la foi Nazarienne.

Un peu avant qu'elle partît de Rome. les Eſ-

pagnols

pagnols avoient fait dessein de se saisir de sa personne, & de la personne du Pape, d'égorger l'Ambassadeur de Portugal, & de mettre le feu à la Ville. Mais la conspiration fut découverte, & les conspirateurs arrêtés : (Car il est à remarquer que les Nazariens ne condamnent jamais personne à la mort, sans leur avoir fait le procès dans les formes.)

On parle ici comme s'il y avoit eu depuis quelque mois un grand embrasement à Constantinople, & qu'une grande partie de la Ville eût été consumée. Je m'étonne qu'aucun de mes amis, ou autres demeurant à Constantinople ne m'ayent rien mandé d'un pareil évenement. Cela me fait esperer que ce bruit est faux.

Tout le monde assûre que les Suedois & Brandebourgeois ont remporté à Varsovie une grande victoire sur les Polonois & Tartares. Les vaincus ont laissé plus de six mille hommes sur la place, avec toutes leurs munitions & tout leur bagage : Et que l'infortuné Casimir a été forcé de s'enfuir en Hongrie avec peu de suite.

Toute l'Europe avoit crû, que les Moscovites & Allemans feroient quelque chose d'extraordinaire pour les Polonois, & arrêteroient par quelque action d'éclat les progrès & les triomphes des Suedois. Car l'Ambassadeur de Moscovie étant à Koningsberg pour détacher le Duc de Brandebourg des interêts de la Suede, fit les ménaces les plus terribles en cas que ces deux puissances ne donnassent pas les mains aux propositions de son Maître. Il prit un jour dans la fureur de son zele un grand gobelet de vin en présence de l'Electeur, & l'ayant bû à la santé du Czar, il dit

tout

tout haut : *Ainsi engloutira ses ennemis le grand Empereur des Moscovites.* Il semble à présent que ce n'étoit qu'une vaine bravade, & que les Moscovites étoient resolus de demeurer simples spectateurs & de voir qui auroit du meilleur. On en peut dire autant de l'Empereur, du Prince de Transylvanie, des Danois, & des Hollandois, qui se déclarent aujourd'hui pour le plus fort.

Magnanime Visir, si les présentes guerres de Dalmatie & de Candie, & les troubles domestiques de l'Empire Ottoman, n'occupoient pas entierement les armes des Musulmans, il seroit sans contredit aussi avantageux que glorieux, de secourir l'infortuné Casimir, de changer le cours des conquêtes Gothiques, & d'obliger les Polonois à une fidelité & à une reconnoissance éternelle envers le Grand Seigneur.

LETTRE XLI.

A Abrahim Eli Zeid, Hogia, Prédicateur du Serrail.

Traité de Mahomet avec les Chrétiens. Passage Prophétique de Mahomet. Contre une Image noire en Espagne.

JE vais souvent à la Bibliotheque Royale. Le Cardinal de Richelieu qui s'étoit souvent servi de moi pour traduire des traités curieux de l'Arabe en François ou en Latin, fut le premier qui m'accorda cette faveur. Il semble que les François font beaucoup de cas des manuscrits d'Orient,

d'Orient, quand ils en rencontrent quelqu'un; & ils n'en font pas moins des gens qui entendent les langues Orientales. Richelieu ſur tout étoit fort curieux de s'inſtruire de la ſageſſe & du ſçavoir de l'Aſie. Il avoit quantité de livres Perſans, Syriens & Arabes, & protegeoit publiquement les gens ſçavans dans les langues. Il étoit bien aiſe de connoître des étrangers & des voyageurs, pour s'informer des differentes Loix, Coûtumes, & Religions des Païs étrangers, & de tout ce qu'il y avoit de rare & de remarquable dans toutes les parties du monde.

De-là vient que je reçûs des marques viſibles de ſon eſtime, auſſi-tôt qu'il ſçût que j'entendois le Grec, l'Arabe, l'Hebreu, le Turc & l'Eſclavon. Il s'eſt ſouvent ſervi de moi, comme j'ai déja dit, & j'avois libre accès à ſa Bibliotheque & à celle du Roi. Quoique le Cardinal Mazarin ſon Succeſſeur ne s'applique pas aux études de cette nature, avec la même ardeur qu'aux affaires d'Etat, il m'a continué néanmoins le privilege de viſiter ce Tréſor de ſçavans Livres, où je paſſe pluſieurs heures.

Je jettai un jour les yeux ſur un Manuſcrit, ſur le dos duquel étoit écrit.

Original du Traité de Mahomet, Prophéte des Arabes, avec ceux qui font profeſſion de la foi de Jeſus.

Il y avoit au bas une note en Latin, qui portoit, *que ce Manuſcrit avoit eté trouvé dans le Convent des freres Chrétiens du Mont-Carmel.* J'ai copié ce parchemin, & je te l'envoye ici inclus, afin que

tu puiſſe juger s'il eſt veritable ou contrefait. Les Nazariens ſoutiennent que cette convention a veritablement été faite avec l'Ambaſſadeur de Dieu, & nous reprochent en conſequence que nous déſobéïſſons tous à notre Legiſlateur, & violons le Traité qui a été ſigné & ſcellé par celui que nous appellons le ſceau des Prophétes, Traité dont nos quatre principaux Docteurs Abubeker, Oſman, Omar, & Hali, ont été témoins.

Si tu te donne la peine d'examiner cet Ecrit, tu connoîtras facilement ſi c'eſt nous ou eux qui avons violé cette foi. Suppoſé que ce ſoit veritablement, comme on le prétend, le Teſtament du Prophéte, il eſt certain qu'il accorde pluſieurs avantages aux partiſans de Jeſus, comme de les laiſſer en paix, de les ſecourir & de les aimer, de les exempter des taxes & d'impoſitions, de leur donner liberté de conſcience, & permiſſion de ſe marier comme ils l'entendent, &c. Il n'eſt pas moins certain cependant, qu'il ne leur accorda ces choſes que ſous certaines conditions, qu'ils étoient obligés d'obſerver de leur part; comme par exemple qu'aucun d'eux ne logeroit les ennemis des vrais Croyans, n'entretiendroit correſpondance avec eux, ou ne leur fourniroit ſecretement des armes, des chevaux, de l'argent, ou d'autres choſes neceſſaires à la guerre: Mais qu'au contraire ils recevroient chez eux les Muſulmans & les logeroient durant trois jours, & les défendroient contre leurs ennemis. Si donc les Chrétiens venoient à contrevenir à quelqu'un de ces points, le Prophéte déclare le Traité nul, & eux déchûs des avantages qui leur ſont accordés.

Tu

Tu verras que les contractans s'obligeoient solemnellement & mutuellement à observer religieusement jusqu'au bout le contenu au traité.

La question est donc de sçavoir, si c'est nous ou les Nazariens qui avons les premiers violé ces articles? Car si l'on peut prouver que les Nazariens sont les aggresseurs, ils n'ont aucun sujet de se plaindre de leurs malheurs, ou d'accuser les vrais Croyans, comme ils font ordinairement, d'oppression & de tyranie, puisqu'il est manifeste qu'ils n'ont de maux que ceux qu'ils se sont attirés par la violation de la foi qu'ils avoient donnée. Leur infidélité a annulé la convention de Dieu & de son Prophéte, & dérogé aux avantages qu'ils pouvoient prétendre s'ils l'avoient fidelement observée de leur part. Qu'il en soit ce qu'il voudra, le Prophéte n'est point blâmable : Que la coulpe demeure sur ceux qui ont fait le crime.

Je ne sçai pas d'où vient que les Chrétiens d'aujourd'hui pensent & parlent plus mal de notre saint Legislateur, que n'ont fait leurs Peres, qui ont vêcu de son tems, ou immédiatement après lui, & qui pouvoient par conséquent être mieux informés des circonstances de sa naissance, de sa vie, & de ses fameuses actions. Il y a parmi les Nazariens des Auteurs anciens, qui parlent avec éloge de lui & de sa maison. Ils ne dissimulent point les signes qui furent d'abord les présages de son heroïque vertu, & de la grandeur à laquelle il étoit destiné. J'ai lû dans en certain Auteur Chrétien, que le Prophéte n'ayant encore que neuf ans, Abu Thaleb son oncle, sous la direction duquel il étoit, mena son glorieux pupille

pille à Damas : Que durant le séjour qu'ils firent à Bizer, un savant Moine nommé Bohira, sortit de son Convent pour les aller trouver, & que prenant Mahomet par la main en présence de plusieurs Chrétiens, il dit à haute voix. *Ce jeune homme est né pour faire de grandes choses. Sa renommée se répandra d'Orient en Occident : Car comme il approchoit de ce lieu, j'ai vû un brillant nuage descendre & le couvrir.* Sultan David a aussi prophétisé de lui, dans cette hymne que les Chrétiens comptent pour le 50. Pseaume, vers. 2. *Dieu*, dit ce divin Poëte, *a proclamé de Sion l'Empire de Mahomet.* Mais les Chrétiens donnent un sens à ce passage ; quoique l'original soit un témoin vivant contre eux. Moïse aussi profera un Mystere dans le Pentateuque, lorsqu'il dit, *Dieu est venu de Sinaï, il s'est levé de Sehir, & s'est manifesté du Mont de Paran.* Voulant signifier par-là, que la Loi écrite de Moïse, l'Evangile de Jesus Fils de Marie, & l'Alcoran de Mahomet alloient descendre. Le Messie dit aussi à ses Disciples : *Si je m'en vais, l'Appellé de Dieu ne viendra pas à vous.* Les Interprétes Chrétiens cachent volontairement ces choses au vulgaire, de peur que s'ils les voyoient leurs yeux ne fussent ouverts. Il paroît dans tout ce qu'ils font une malice & une ignorance obstinée.

Qui ne riroit pas de la folie des Espagnols, qui ont de coûtume dans une certaine Ville, toutes les fois qu'ils entrent à l'Eglise, ou en sortent, de cracher sur la statuë d'un homme noir, qui est près de la porte à cheval sur un âne. Un Ambassadeur de l'Empereur de Maroc étant en cette

Ville, & remarquant cette vaine ceremonie du peuple, demanda au Roi, *Qui cette ſtatuë repreſentoit?* Il répondit: *Mahomet, le Prophéte des Arabes. Cela ne peut pas être*, repliqua l'Ambaſſadeur, *puiſque notre Prophéte n'a jamais monté que ſur des chameaux: c'eſt plutôt la figure du Meſſie, qu'on dit effectivement avoir monté ſur un âne.* Le Roi embarraſſé de cette réponſe, conſulta les Prêtres & les Sçavans, qui conclurent tous que l'Ambaſſadeur avoit parlé juſte. Ainſi au lieu de continuer à faire des indignités à cette image ils ſe jetterent dans l'autre extremité, & lui bâtirent une Chapelle, encenſerent l'image inſenſible, & lui rendirent les honneurs divins. Ainſi ils adreſſerent leurs prieres à ce qu'ils maudiſoient peu de tems avant; & firent un Dieu d'une choſe qu'ils regardoient comme preſqu'auſſi méchante que le Diable. Que les Maledictions de Dieu tombent ſur le Diable & ſur ſes adorateurs: mais que ſes benedictions ſe repandent ſur le ſaint Prophéte & ſur ſes ſerviteurs, & y demeurent juſques à la conſommation de toutes choſes.

LETTRE XLII.

A Murat Baſſa.

Mort du Roi de Portugal. Couronnement de ſon fils. Peu de bonne foi du Comte d'Harcourt à l'égard du Roi de France. Bravoure du Maréchal de la Ferté.

Compte à préſent que Dom Jean de Bragance, Roi de Portugal, eſt mort. Il quitta ce monde le ſixiéme de la derniere Lune, aprés avoir

avoir été tourmenté de la pierre durant dix jours. La Reine ſon Epouſe doit diſpoſer de l'autorité Souveraine durant la minorité de ſon fils, qui s'appelle Dom Alphonſe. Ce jeune Prince fut couronné peu de jours après la mort de ſon pere, pour prévenir les complots des Eſpagnols, qui ont une puiſſante faction en Portugal, & ne ſont pas encore hors d'eſperance de faire rentrer ce Royaume ſous l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne. On eſt toûjours occupé dans le monde, ou à regagner ce qu'on a perdu, ou à acquerir quelque choſe qu'on n'a pas.

Le Maréchal de la Ferté que le Prince de Condé fit priſonnier à la bataille de Valenciennes, ayant reglé le prix de ſa rançon, avoit eu la liberté ſur ſa parole d'aller où il voudroit; d'envoyer la ſomme dont on étoit convenuë ou de revenir dans un tems fixé. Et comme on n'a pas fait cas de lui à la Cour, il eſt réſolu de tenir ſa parole dans le tems, & d'aller ſe remettre entre les mains du Prince de Condé, qui ne manquera pas de donner un commandement honorable à un General de ce merite.

Cependant le Comte d'Harcourt ne va pas droit avec ſon Maître, & entretient des correſpondances ſecrettes avec l'Empereur d'Allemagne. C'eſt un homme utile ou dangereux ſelon le parti qu'il prendra: Auſſi lui fait-on la cour de part & d'autre. Il eſt preſentement à Briſac en Alſace. Je ne ſçaurois être l'admirateur d'un homme ſi ingénieux à inquieter ſon Prince; homme au reſte qui ne peut ſe vanter d'aucune action de merite & de valeur, que de ce qu'il a fait

autrefois en Catalogne, dont il a été suffisamment recompensé par les complaisances & par les faveurs du Roi. Ceux qui mettent son affaire en parallele avec celle du Maréchal de la Ferté-Seneterre, ne considerent pas, que le dernier tomba entre les mains de ses ennemis par le pur hazard de la guerre; au lieu que l'autre est un Deserteur volontaire s'il accepte les propositions de l'Empereur, dans un tems où rien ne lui contraint, & où l'honneur l'oblige au contraire de demeurer dans son devoir.

Nous avons avis du Nord, que le Comte de Coningsmarc, Genéralissime des forces Suedoises en Prusse, a été fait prisonnier par les Polonois, comme il alloit par mer à Wismar, & renfermé dans le Château de Weysselmunden, près de Dantzic. Les Habitans de cette Ville ont pensé prendre le Roi de Suede même. Il est certain qu'ils ont fait un grand butin sur les Suedois, ausquels ils ont enlevé dix-huit caisses pleines d'or, des coffres où étoient les bijoux du Roi, & autres richesses.

Le Roi Casimir demande que ceux de Dantzic lui remettent tout cela, qu'ils lui payent de plus un million de Risdalles, & qu'ils fournissent à son armée toutes les munitions & provisions necessaires. Le fardeau est pesant à la verité; mais ces fidéles Sujets croyent ne pouvoir jamais faire trop pour le Roi.

Les Moscovites assiegerent Riga dans la neuviéme Lune; cette place appartient à la Couronne de Suede: Mais ils ont tout nouvellement levé le siege, après y avoir perdu plus de dix mille hommes.

C'est-

C'eſt-là tout ce que je puis t'écrire de nouveau, ſi ce n'eſt que les François ont pris Valence; Ville d'Italie.

Je ſouhaite d'apprendre d'auſſi heureuſes nouvelles, que les dernieres que j'ai reçû de Candie, après tant de dépenſes & tant de ſang repandu. Mais la Victoire eſt à la diſpoſition de l'Ange du tems.

LETTRE XLIII.

A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis, à Cogni en Natolie.

De condoleance ſur la mort de Bfededin ſon prédeceſſeur. Il lui envoye la vraye effigie du Meſſie. Abregé de l'Hiſtoire de Jean-Baptiſte.

IL ſeroit difficile de t'exprimer au juſte le triſte état où m'a jetté la nouvelle de la mort de ton Prédeceſſeur, le celébre & venérable Bfededin, qui comme tu me l'aprens, s'en eſt allé en Paradis. Je n'ai été ni paſſionné, ni inſenſible, mais entierement diſpoſé à la volonté du Ciel. J'ai conſideré d'un côté ſes immenſes vertus, & de l'autre le cours de la Nature; ſa merveilleuſe vieilleſſe, & ſes actions plus merveilleuſes encore; ſa vie également celébre par ſa longueur, & par ſa prodigieuſe pieté. Il n'étoit point du nombre de ceux qui paſſent leur vie ſans faire la moindre bonne action, ou ſans laiſſer aucune impreſſion d'eux à la poſterité. On dit vulgairement, *que le tems paſſe*, & moi je dis, que le tems demeure, &

& que c'eſt nous qui paſſons, & qui ſommes ſuivis de tout ce qui eſt ſujet au changement. Notre erreur reſſemble à celle de ceux qui ſont à la voille, & qui s'imaginent que les arbres & les montagnes ſe meuvent, pendant qu'eux ſeuls ſont emportés par le vent. Ou bien elle eſt comme la Philoſophie de ceux, qui comptans ſur leurs ſens groſſiers ſoûtiennent que le Soleil fait tous les jours le tour de notre monde, quoique ſuivant la raiſon & une meilleure Philoſophie, ce globe de lumiere ſoit fixe, pendant que notre globe tourne ſur ſon axe, & trompe nos yeux par ce moyen. Ainſi pendant que les mortels coulent ſur les vagues incertaines de la vie humaine, & paſſent par les viſibles & fixes bornes du tems, qui ſont les jours & les nuits, nous nous imaginons que ces bornes ſe meuvent, au lieu que c'eſt nous qui nous mouvons. La nuit & le jour demeurent les mêmes; ils ſont fermes & invariables dans la ſucceſſion de leurs intervalles, & ce n'eſt que les élemens, & les corps qui en ſont compoſés, qui ſont ſujets au changement.

Les minutes, les heures, les jours & les années, ne ſont pas proprement les meſures du tems, mais celles du mouvement & de la durée de tous les êtres corruptibles. Car le tems eſt infini, & eſt au-deſſus de toutes dimenſions : Ce n'eſt en un mot, que par le nom ſimplement que le tems ſe diſtingue de l'éternité.

Tout ce que j'ai dit ſur ce ſujet eſt compris dans le Proverbe Arabe, qui dit, *demain, c'eſt jamais*. Ce n'eſt ſans contredit ni un paradoxe, ni une hereſie, de dire, *c'eſt toûjours aujourd'hui*; ou

ou que cette heure, cette minute eſt éternelle. C'eſt cette verité qui a fait dire à quelques perſonnes contemplatives, que l'éternité n'eſt qu'un point ou un inſtant.

Mais revenons à Brededin le fidél des fidéles. Puiſſe ſon ame repoſer à l'ombre des miſericordes de Dieu, & ſa memoire être en benediction. Que l'Ange Gabriel l'ami des Prophétes prie pour lui, auſſi bien que Michel Iſraphiel, le meſſager de la mort, & tous les Anges qui prierent pour le Favori de Dieu, aprés qu'il eût été enlevé de ce monde. Après que toi & les Religieux qui ſont ſous ta conduite aurez fait les prieres & les expiations accoûtumées pour l'illuſtre Prélat défunt ; il n'y a point de doute qu'il ſera en état d'interceder pour vous, & pour tout l'Empire Muſulman. Car il étoit un Saint parfait, le bien aimé de Dieu.

Sage & reverend ſucceſſeur de ce ſaint homme, permets-moi de te dire, que ton nom Hebatollà, qui ſignifie *don de Dieu*, me donne de glorieux préſages de ta vie & de ton adminiſtration dans ce fameux College, où l'incomparable Brededin a brillé durant tant d'années. Il eſt preſentement avec Dieu dans les jardins de la retraite éternelle, & t'a laiſſé ſon ſiége ſur la terre, rempli de la ſacrée odeur de ſa vertu.

Il a été le religieux imitateur du Prophéte, & de tous les ſaints hommes en général, le dévot admirateur du Meſſie, & le fidéle Diſciple de l'Envoyé de Dieu. Il eſt maintenant aſſis avec eux dans les cabinets d'Eden, ſur les bords immortels des rivieres de vin, de lait, & de miel, qui coulent le long des allées du Paradis. C'eſt là

la

la récompenſe de la vertu héroïque, la couronne des bonnes actions, les biens préparés pour les ames chaſtes & pures, qui n'emportent en quittant ce monde aucune tache de vice. Car rien d'impur ne peut être admis dans le monde des bienheureux.

Qu'y a-t-il dans ce monde obſcur, Hebatolla, qui ſoit comparable aux joyes du Ciel ? Les plaiſirs y ſont épurés, & les biens ſolides & permanens. Nous goûtons cependant quelquefois de grandes felicités ſur la terre ; Mais c'eſt ſeulement lorſque les portes & les fenêtres du Paradis ſont ouvertes, & qu'un vent céleſte nous apporte des feüilles des arbres d'Eden, parfume l'air des incomparables odeurs de cet heureux païs, & nous fait paſſer des ſons imparfaits, qui ſont des fragmens d'une charmante Muſique, & les Echos de la voix des bienheureux. C'eſt alors que les mortels ſentent dans leur cœur une joye ſecrette & inexprimable, qui procede de cette divine ſource : Ce bas monde, s'il m'eſt permis de parler ainſi, eſt dans une extaſe de volupté. Cela n'arrive pas tous les jours, mais ſeulement lorſque Dieu ſe réjoüit, & que le Ciel fait fête à cauſe de quelques Saints particuliers ; dans le tems de l'immortel Jubilé, où Dieu prend plaiſir à faire des faveurs extraordinaires & des liberalités infinies à l'Univers.

Quant à nos autres biens, ce ne ſont dans le fond que des mitigations, des peines & des miſeres qui accompagnent inſeparablement la vie mortelle. Ce ſont ces adouciſſemens qui nous déterminent à attendre le moment de notre deſtinée,

& qui nous empêchent de nous ôter la vie de nos propres mains avant que notre tems ſoit expiré. Mais ils ne meritent pas d'être mis au rang des veritables felicités.

Notre patience néanmoins dans les tracas de la vie, notre indifference pour le plaiſir & pour la douleur, pour la pauvreté ou pour les richeſſes, & pour tous les autres objets de la paſſion humaine, ſeront pour nous un grand ſujet de merite, une puiſſante recommandation pour la vie à venir, & un excellent paſſeport pour le Paradis. Car ceux qui ſont inſenſibles de cette matiere, & qui renoncent ainſi volontairement aux inſipides joïes de la terre, ſeront infailliblement transportés quand leur heure & celle de la deſtinée ſera venuë, dans un païs plus pur, & dans un lieu capable de contenter tous les deſirs de leur ame. Les deſirs ſont l'ouvrage de la nature, qui ne les a pas faits pour ne pas les ſatisfaire.

C'eſt-là la vie qui a été ſi fort recommandée par Jeſus fils de Marie, duquel tu as le portrait dans la Bibliothéque de ton Convent. Je t'en envoye un dans une boëte, qui paſſe pour le veritable chez tous les Nazariens. Je me ſouviens d'en avoir vû un autre ſemblable dans la Tréſorerie du Grand Seigneur. Ces pieces ſont extrêmement rares, parce qu'elles ne peuvent pas être copiées par les peintres ordinaires, mais par les plus celébres maîtres de l'Europe. On dit que l'original fut fait par le Meſſie même ſur un mouchoir qu'il mit ſur ſon viſage, & ſur lequel s'imprima ſon portrait au naturel.

Je ne puis te certifier la verité de cette tradi-

tion ; Mais je puis bien te dire que la copie que je t'envoye eſt une de celles que les plus grands Monarques Chrétiens ont dans leurs cabinets. Ce ſera un digne ornement pour ta célule, ſans courir riſque ni de ſcandaliſer, ni de commettre une idolâtrie.

Le pieux Brededin étoit avide de tout ce qui regardoit le Meſſie, ſoit que cela fut écrit en Hieroglyphique, ou ſelon les caractéres ordinaires du diſcours. Il auroit également eſtimé un portrait & un poëme à la loüange de ce ſaint Prophéte : Et je ne doute pas que tu ne lui reſſembles en cela.

Il ne m'a pas été ſi aiſé d'avoir le portrait de Jean ſurnommé le Baptiſeur : Mais je te donnerai ici en abregé l'hiſtoire de ſa vie. Ce fut un fameux Prophéte, contemporain du Meſſie, & de la race des Sacrificateurs. Il demeuroit toûjours dans les deſerts : car il étoit Hermite, & faiſoit ſa reſidence dans la caverne d'une montagne de Judée. Quelques-uns des Juifs le prirent pour Elie, d'autres pour le Meſſie, & d'autres enfin pour Mahomet dont l'avenement étoit prédit dans le Livre de leur Loi, & dans les écrits de leurs Prophétes.

Mais Jean nia qu'il fut aucune de ces perſonnes-là, & dit par modeſtie qu'il étoit une Voix, ou un Echo. Sa vie fut très-auſtere. Il ne mangeoit que la tête de certaines plantes, & du miel ſauvage, & ne beuvoit que de l'eau d'une fontaine qui couloit à côté de ſa caverne. Son habit étoit une veſte de poil de chameau, & une ceinture de cuir.

Il

Il venoit de Jerusalem & des Villes circonvoisines à la solitude de ce Saint une grande foule de monde, qui accouroit au bruit de sa sainteté qui s'étoit répanduë dans la Palestine & dans la Syrie.

Il baptisoit lui-même ses Disciples des eaux du Jourdain ; de-là vint qu'il fut appellé Jean-Baptiste, ou Jean le Baptiseur. Il prêchoit tous les jours la repentance & les bonnes œuvres aux Juifs incrédules ; & déclaroit ouvertement ; que Jesus le fils de Marie étoit le Messie. Il semble que ce saint Prophéte étoit un des Disciples de Jean, & qu'il en fut baptisé au fleuve du Jourdain.

Enfin après avoir vêcu plusieurs années dans la pratique d'une vertu & d'une pieté héroïque, il eut le cou coupé par ordre d'Herode, Gouverneur de Judée, pour avoir repris ce Tyran de s'être marié à la femme de son frere.

Voilà les meilleurs presens que je puisse te faire, en te felicitant d'être parvenu à la sainte Chaire que tu occupes à présent. Des présens de cette nature étoient mieux reçûs de ton Prédecesseur, que ne l'auroient été de l'argent, de l'or, ou des pierres précieuses. Il ramassoit avec soin les belles antiquités, & les fragmens choisis de l'histoire. Il étoit aussi un liberal protecteur de la Philosophie, & de toute sorte de sciences. Suis son exemple, & les vrais fidéles te seront éternellement obligés. Tu le peux commodement, puisque j'aprens qu'il y a dans ton Convent la meilleure Bibliotheque qui soit dans l'Empire Musulman : Et que d'ailleurs les Dervis qui sont sous ta conduite s'appliquent à l'étude des sciences. Il seroit fâcheux qu'une si noble inclination ne fût pas

soûtenuë, pendant que les Insidéles sont occupés par tout à fonder de nouvelles Academies, & à augmenter les vieilles. L'Electeur de Brandebourg en a érigé une tout nouvellement dans le Duché de Cleves, où s'enseignent les langues Orientales & les sciences.

Si les Nazariens sont ainsi curieux d'apprendre nos sciences, pourquoi ne le serons-nous pas d'apprendre au moins leurs langues & leurs histoires, puisque nous serons en état, par-là, de penetrer leurs plus grands secrets?

Fais en sorte, sage Hebatolla, que les Infidéles n'ayent plus sujet de nous appeller barbares & ignorans: Mais souviens-toi qu'en favorisant les belles Lettres, tu rendras un grand service au Grand Seigneur.

LETTRE XLIV.

A Selim Al' Mosel, venerable Imahum de la Mosquée de Sainte-Sophie.

De Christophe Colomb qui fit la premiere découverte de l'Amerique. Lima & Calao deux Villes du Perou, ruinées par le tremblement de terre, & par le feu du Ciel.

GRace à Dieu, seul Souverain du Zenit & du Nadir, Seigneur d'une infinité de Païs, qui cache dans la paume de sa main le premier Meridien, les noms de Perou & de Mexique, ne sont plus des noms inconnus dans l'Empire Otoman; & principalement aux Voyageurs & aux gens de Lettres.

La

La premiere fois que nos Peres entendirent parler de l'Amerique, il falloit pour exprimer une partie du monde si inconnuë, user de circonlocution, & l'appeller la terre des mines d'or, à cause de l'abondance de ce métal que les Espagnols en apportoient, depuis les conquêtes qu'ils avoient faites en ces païs-là. Mais aujourd'hui ce n'est plus cela; & nous sçavons la Géographie de cet éloigné continent. Le commerce a familiarisé toutes les Nations de la terre qui sont connuës. Et je me souviens, que du tems que j'étois à Constantinople, les noms de Perou, de Mixique, de Floride, &c. étoient aussi communes dans les lieux publics, que les noms d'Indostan, de Turquistan, de Gurgistan, ou autres Provinces de l'Asie. De sorte qu'on se seroit mocqué d'un homme, qui en parlant de l'Amerique se seroit servi de circonlocution, & l'auroit appellée l'Empire des mines d'or, le monde au-delà de la grande mer, & semblables.

Cependant il faut convenir que si nous sommes devenus sçavans en cela, nous en sommes redevables aux Francs, qui navigeant dans ces païs éloignés, nous ont fait part à leur retour de ce qu'ils avoient apris & remarqué: & sans eux nous serions encore dans l'ignorance de l'histoire de ce nouveau monde.

Christophe Colomb, Genois en fit la premiere découverte l'an 1492. de l'Egire des Chrétiens. Cet homme avoit un génie heureux pour approfondir le mouvement du Soleil, & la fabrique de l'Univers. Il sçavoit l'étenduë de notre continent, & la situation de toutes ses parties. Il avoit été

ſouvent en mer, & avoit vû divers païs. Quand il étoit en Portugal, le païs de l'Europe le plus Occidental, il prenoit beaucoup de plaiſir à ſe promener le ſoir ſur la côte, & à obſerver principalement le coucher du Soleil. Cette habitude lui fit naître diverſes penſées. Mais ce qui le frappa le plus, fut, que la raiſon lui ſuggera, qu'il étoit impoſſible, ſelon l'ordre de la nature, que le Soleil après avoir quitté notre monde, ne ſervît qu'à éclairer les poiſſons, ou à dorer les eaux de la mer Occidentale. Cela lui fit conclure avec raiſon, qu'il falloit qu'il y eût quelque païs inconnu au-delà de ces grands trajets de mer, qui lavoit les bords Occidentaux de l'Europe & de l'Afrique.

Cette penſée lui donna de l'inquiétude, & le fit reſoudre d'entreprendre d'en faire la découverte. Il en fit la propoſition à la Republique de Genes; mais elle fut rejettée. Il paſſa enſuite en Angleterre, & s'adreſſa à Henri VII. Mais ne trovant pas encore ſon compte auprès de ce Prince, il s'en alla à la Cour d'Eſpagne, qui approuva ſon deſſein, & lui donna deux Vaiſſeaux. Il courut ſur l'Ocean durant deux mois ſans voir terre; ce qui fit mutiner ſes Equipages, qui manquoient déja de proviſions. On le menaça de le jetter dans la mer s'il ne s'en retournoit. Mais il appaiſa les mutins par de douces paroles & par de fortes raiſons, leur promettant de rebrouſſer s'ils ne voyoient terre dans trois jours. Le troiſiéme jour le garçon de bord étant monté au haut du grand mât, vit du feu, & quelques heures après ils vinrent à vûë de terre.

Après

Après qu'il eut fait ses observations, & mis ordre à tout ce qui étoit nécéssaire à l'état où il se trouvoit; il remit à la voile pour retourner en Espagne, & rendre compte au Roi de son expedition.

Après la mort de Colomb, Americus Vesputius fut choisi pour aller faire la conquête de ces païs inconnus; & c'est de cet Americus que ce continent a tiré le nom d'Amerique; en quoi je trouvé qu'on a manqué de reconnoissance pour celui qui en avoit fait la premiere découverte.

Je n'aurois jamais fait si je voulois te raconter toutes les avantures particulieres des Espagnols dans ces païs, toutes les cruautés, & les massacres qu'ils y ont faits. Il suffira de te dire à la honte éternelle de cette Nation, que selon ses propres Auteurs, les Espagnols tuerent de sang froid, dans l'espace de vingt ans, plus de vingt millions d'habitans naturels; & tout cela pour s'enrichir de leurs dépoüilles, quoiqu'ils prissent pour prétexte de leur barbarie la propagation de la Religion Chrétienne.

Je ne veux point faire le Prophéte, & me mettre au rang de ceux qui prétendent être conseillers privés de Dieu, ni me mêler de raisonner sur des choses qui ne sont pas de ma portée. Je me contenterai de dire, que les Espagnols ont reçû depuis peu un terrible coup au Perou. Si ce n'est pas une marque de la colere de Dieu contr'eux, c'est au moins un signe que la terre est lasse d'eux, & principalement en ces quartiers, où ils ont répandu tant de sang innocent.

Il n'y a pas long-tems que le Ville de Lima a

été engloutie par un tremblement de terre, & que Calao autre Ville aſſez voiſine de Lima, a été conſumée par une pluye de feu. Onze mille Eſpagnols ont perdu la vie dans cette calamité, & la terre a englouti cent millions d'argent épuré, que l'avarice des Eſpagnols avoit arraché de ſes entrailles. Les montagnes de Potoſi d'où ils tiroient leurs meilleures mines ont été miſes au niveau de la plaine, & leur inſatiable avarice a perdu toute eſperance d'en tirer de l'or à l'avenir.

Je laiſſe le jugement de ces évenemens à toi, qui es de la ligne ſainte, plein de belles penſées, un Emir conſacré, & la gloire de la maiſon de Mahomet. Permets-moi néanmoins de te dire, que la calamité ſurvenuë aux Eſpagnols reſſemble en partie à la deſtinée de Sodome & de Gomorre, & des autres neuf Villes du Lac. Les Infidéles diſent qu'il n'y en avoit que cinq. Laiſſons-les dans leur erreur; car il eſt certain que les ſeuls Muſulmans ont la veritable Hiſtoire des ſiécles paſſés. Certainement Dieu châtie ſeverement les Nations contre leſquelles il eſt en colere. Temoins en ſoient les peuples d'Aad & de Themod, les habitans de la Vallée fumante, & la Ville dont les habitans furent tous en une heure de tems changés en ſtatuë de pierre, qu'on peut voir encore aujourd'hui comme des monumens de la colere du Ciel. Cependant il n'y a de Nations ruinées, que celles qui ſe ſont ruinées elle-même, comme parle l'Alcoran.

O Emir! dans les veines duquel coule le ſang du monde le plus pur, prie pour moi; afin que Dieu me faſſe la grace de n'abandonner jamais

Dieu

Dieu & son Prophéte, & de ne jamais rien faire qui puisse me faire périr par une mort anticipée.

LETTRE XLV.

A Mustapha, Bassa.

D'Ismaël Bir Couli Can, Ambassadeur de Perse à la Porte.

SI tout ce qu'on dit est vrai, il y a apparence que les campagnes seront sanglantes cet Eté. Tout le monde dit ici, que le Grand Seigneur aura bientôt en campagne une armée de trois cens mille hommes: Qu'une partie agira en Dalmatie & en Candie contre les Vénitiens; & que le reste sera employé contre les Persans, qui sont les anciens ennemis de l'Empire Ottoman.

L'insolent Ambassadeur Ismaël Bir Couli Can a été puni comme le méritoit son impudente présomption, d'avoir osé tirer son sabre en présence du plus grand Monarque du monde. Ce sera un exemple éternel aux Envoyés des Princes étrangers, pour leur aprendre la modestie quand ils ont à parler au Seigneur des Seigneurs, & pour les obliger à prendre garde à ne pas irriter par présomption le Roi de toute la terre.

Mais il y a apparence que cet Ambassadeur profita de nos troubles. Il s'enfloit d'une vaine & fausse idée de la puissance de la Perse. On dit d'ailleurs que son Maître est solemnellement entré en ligue avec le Czar de Moscovie contre l'Empire Ottoman. Et l'on sçait bien certainement ici, qu'il est arrivé à Venise deux Ambassadeurs de la

part

part de ce puiſſant Empereur du Septentrion; & qu'on en attend d'autres de Perſe, pour négocier une triplle alliance contre les victorieux Oſmans entre ces deux Couronnes & cette République. C'eſt ce qui a été cauſe je crois, que ce brutal Hérétique a eû l'effronterie de faire une action, qui ſe punit de mort dans tout l'Orient. Il n'eſt rien de moins raiſonnable dans le cas dont il s'agit, que ce que diſent les Chrétiens d'Occident, *que la perſonne des Ambaſſadeurs eſt ſacrée.* Car ſi la perſonne des Ambaſſadeurs eſt ſacrée, celle des Souverains l'eſt encore plus. Tant qu'un Ambaſſadeur ne contrevient point aux Loix du pays, & qu'il fait les fonctions de ſa charge avec reſpect & civilité, ces mêmes Loix le mettent à couvert de tout outrage. Mais s'il va au de-là des Loix qui le protegent, & qu'au lieu de faire le devoir d'Ambaſſadeur, il faſſe le perſonnage d'Aſſaſſin, de furieux, & d'un homme qui mépriſe la Majeſté du Souverain, il ne peut s'attendre à recevoir d'autre traitement que celui qui eſt dû à ſon audace & à ſon inſolence. Il renonce par mépris à la protection qu'exige ſon caractere, & met l'Etat par ſes bravades & par ſes extravagances dans la néceſſité de le punir.

Cet Iſmaël a de tout tems paſſé à la Cour de Perſe pour un fou entreprenant. Il a fait à Iſpahan mille brutalités, plus dignes d'un boufon, que d'un ſage Miniſtre d'Etat. Cependant ſon Maître a toujours fait ſemblant de ne pas voir ſes extravagances pour l'amour de ſon Pere qui a rendu à cette Couronne pluſieurs ſervices conſidérables, dont la repriſe de Candahar ſur le grand Mogol

ne fut pas entr'autres l'un des moindres ; cette Place étant la ſeule qui commande les Frontieres de la Perſe & des Indes.

Pour ce ſervice & pour d'autres, le Sophi donna au Pere & au Fils les plus conſidérables Gouvernemens, & les premieres charges de l'Empire. Le bon homme fit juſqu'au bout le devoir d'un galant homme. Mais ce jeune boufon devenu étourdi à cauſe des honneurs exceſſifs qu'il recevoit, dauboit les Grands & s'attaqua au Roi même ; ce qui penſa une fois le faire expoſer aux chiens. Cependant à la priere de quelques-uns de ſes nouveaux amis, la peine fut modéré, & il en fut quitte pour l'exil. Ses ennemis profiterent de ſon abſence pour le perdre ſans reſſource ; ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils étoient, au moins quelques-uns, les plus grands Seigneurs de la Cour, qui avoient à toute heure l'oreille du Roi. Ils profiterent de leur avantage, & firent au Roi un ſi vilain portait d'Iſmaël, que ne ſçachant comment s'en défaire honnêtement, il lui donna la dangereuſe Ambaſſade de la myſtérieuſe Porte : Aimant mieux qu'il pérît par les ordres du Grand Seigneur, que par les ſiens ; ſe ſouvenant encore que les ſervices de ſon Pere lui avoient été fort avantageux.

Tu peux voir par-là que le Roi de Perſe eſt entiérement réſolu à la guerre, & que ce n'eſt pas la maniere avec laquelle le Héraut qu'il avoit envoyé pour la déclarer a été reçû, qui l'y a déterminé. Je dis Héraut, parce que je crois que cet Ambaſſadeur ne mérite pas d'autre titre. Il ne vient point avec les préſens & les ſuplications ordinaires : Il parle

parle au contraire durement, & il n'eſt pas plûtôt aux pieds de l'invincible Sultan Mahomet qu'il lui déclare la guerre.

Je me réjouis après tout d'aprendre, que toi & les autres Baſſas de l'Empire ſoyez prêts d'aſſiſter notre grand Maître. Car je ſuis aſſûré que de vos perſonnelles & volontaires contributions, il a reçû un ſecours de plus de trente millions d'Aſpres, outre les revenus fixes, les Doüanes, les tributs, & les ſubſides de l'Empire.

Mais celui qui a poſé les fondemens de la terre; & qu'il la fait trembler quand il lui plaît, eſt celui-là même qui a formé les hautes montagnes, & qui peut les applanir pour le ſervice des adorateurs du Prophéte. Les pierres mêmes vinrent volontairement ſaluer le Divin Envoyé de Dieu: Les arbres ſe réveillerent comme d'un profond ſommeil, & la terre cédant de toutes parts à la violence du mouvement des racines inſpirées, ſortirent de leurs places, & composerent un paraſol ſur la tête de Mahomet, qui étoit ſur le point de tomber en défaillance pour la violente chaleur du Soleil.

Ainſi conſpireront les Elemens à ſecourir les vrais Croyans: Et lorſqu'ils combattront pour l'Alcoran contre les Infidéles, Dieu inſpirera de la foi & de la dévotion aux choſes inanimées.

LET-

LETTRE XLVI.

A Mehemet Eunuque, relegué en Egypte.

Il lui aprend la mort de Soliman Kuſlir Aga. Antiquité des Piramides. Viſion du Roi Saurid. Autre d'Aclimon grand Prêtre. Il ſoutient l'éternité du monde.

PRépare-toi à une conſtance d'eſprit digne d'un Muſulman, pour t'en ſervir utilement, lorſque tu aprendras que le meilleur ami que tu euſſes au monde s'en eſt allé en Paradis. Dieu lui donne le repos d'un vrai Croyant, & un appartement d'un agrément ſingulier. Sçais-tu bien de qui je parle ? C'eſt du brave Soliman, qui mérite non ſeulement tes vœux les plus ardens pour t'avoir ſauvé la vie, mais qui a fait auſſi mille belles actions, qui le couronnent à préſent d'une couronne immortelle.

Je ſouhaiterois de pouvoir donner à mon ami exilé de plus agréables nouvelles. Mais peut-être as-tu été déja informé de ſa mort par quelques Vaiſſeaux venus de Conſtantinople ; ainſi il ſeroit inutile de te rien dire de ſon ſort précipité, ou des Tragédies du Serrail & de la Ville Impériale.

Il me paroît fort étrange qu'on n'ait point pû trouver moyen de prévenir ce dangereux ſoulevement des gens de guerre, & je ne conçois pas comment le plus formidable Empire de la Terre, reçoit de ſi grands & de ſi fréquens échecs de la part de ſes propres Sujets. Les choſes du monde, cher Mehemet, ſont une parfaite enigme, & notre

vie

vie même n'eſt que l'ombre d'un menſonge. Tu as éprouvé l'inconſtance de la Fortune, & ta propre expérience t'a convaincu qu'il n'y a rien ſur la Terre qui mérite la confiance d'un homme ſage. C'eſt pourquoi ſi je puis te conſeiller quelque choſe, ce ſera de te débarraſſer pour une bonne fois des affaires des mortels. Ne permets pas que l'attachement naturel que tu peux peut-être avoir conſervé pour la condition où tu as été autrefois dans le Serrail, te revienne dans l'eſprit pour te cauſer de l'inquiétude. Un homme qui ſçait ſe contenter eſt heureux par tout. La nature ſe contente de peu; & nous devons regarder nos déſirs irréguliers, comme des mouvemens étrangers. Si notre fortune n'égale pas nos déſirs il eſt aiſé d'égaler nos déſirs à notre fortune.

Tu peux te faire en Egypte pluſieurs ſortes de félicités, & te rendre à préſent le Caire auſſi agréable que Conſtantinople l'étoit autrefois. Tous les lieux ſont agréables quand on a de la vertu. Si l'inaction te déplaît, tu trouveras aſſez de quoi t'occuper dans cette grande Ville: Et quant aux occaſions, elles ne manquent jamais à ceux qui ſont prêts d'en profiter. D'ailleurs le caractére des Egyptiens, eſt que ceux qui demeurent parmi eux, trouvent à s'y occuper ſelon leur inclination. Mais ſi tu es mélancolique, & que tu aimes la contemplation, tu n'aurois pû, ce me ſemble, choiſir un pays plus propre à cette eſpece de tempéramment.

Si j'étois en ta place, j'irois ſouvent voir les piramides, & je ne me laſſerois jamais de chercher l'antiquité de ces admirables édifices. L'art n'a preſque rien fait qui m'ait coûté plus d'étude & plus de

de travail, que l'origine de cette merveilleuſe fabrique. Les piramides ſurpaſſent de beaucoup pour la grandeur & pour la magnificence, les plus célébres édifices des Grecs & des Romains, & même ceux qu'ils ont élevés dans leur état le plus floriſſant. Je voudrois donc fort ſçavoir quand ces piramides ont été commencées, par qui, & pourquoi? Je ne ſçaurois croire ce qu'en dit Joſeph Hiſtorien Juif, qu'elles furent bâties du tems de Moyſe Légiſlateur de cette Nation; & que tous les Hébreux qui montoient à des centaines de mille, y travaillerent comme Eſclaves, par ordre du Roi qui régnoit alors en Egypte.

J'ai lû Hérodote de Gréce, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, & autres Auteurs, qui ſe ſont donnés beaucoup de peine à rechercher l'antiquité des piramides. Cependant après tous leurs voyages en Egypte, après toutes leurs converſations avec les Prêtres du Pays, ils en ſont revenus avec peu de lumieres; ont laiſſé les choſes dans l'incertitude, & ont varié dans leurs Rélations. L'un veut qu'elles n'ayent été faites que pour enterrer les Rois: L'autre dit qu'elles ont été bâties par Joſeph, fils de Jacob, Hébreu & grand Viſir d'Egypte, qui en fit des greniers, où il mit les grains qui firent ſubſiſter l'Egypte durant les ſept ans de famine, dont la terre fut affligée de ſon tems. Ibn Abd' Alhokm notre Compatriote, déclare que quand il étoit en Egypte, il ne pût pas tirer des Prêtres la moindre certitude au ſujet de l'antiquité de ces piramides, ou de leurs Fondateurs. De-là il conclut, que puiſqu'il n'étoit reſté dans le monde ni mémoires, ni veſtiges de leur ori-

origine, il eſt probable qu'elles furent bâties avant le Déluge.

Cela s'accorde parfaitement bien avec ce que nos autres Ecrivains Arabes ont dit du Roi Saurid qui régnoit en Egypte, trois cens ans avant le Déluge. On raconte des choſes ſurprenantes de ce Prince; & entr'autres qu'il ſongea: « Que les » Etoiles fixes deſcendoient du Ciel ſur la terre, » & renverſoient toutes choſes, par la violence » de leur chute précipitée. » Fort en peine de cette viſion, il envoya quérir les Prêtres & les Sages. Quand ils furent aſſemblés au Palais du Roi, Aclimon leur Cater, ou Chef des Aſtrologues, dit au Roi: « Qu'il y avoit un an qu'il avoit vû » une viſion qui avoit fait une profonde impreſ- » ſion ſur ſon eſprit. Que les globes céleſtes lui » avoient paru deſcendre auſſi bas que la Terre; » de ſorte que les Aſtres & les hommes étoient » mêlés enſemble. Qu'alors en ſongeant il leva les » mains au-deſſus de ſa tête, pour empêcher que » les Cieux n'accablaſſent entiérement les mortels » par leur poids. Dans cette poſture, *ajoûte-t-il*, » il me ſembla que je m'adraiſſai au Soleil, priant » ce Dieu reſplendiſſant, de retirer le brillant cor- » tége de ſa lumiere dans ſon ancienne ſituation. » Le Soleil répondit: Quand j'aurai fait trois cens » tours, les Cieux retourneront dans leur lieu na- » turel. »

Après qu'Aclimon eût raconté cette viſion, le Roi commanda aux Aſtrologues de faire un plan des figures céleſtes qui régnoient alors, & de lui dire ce qu'elles préſageoient. Ils le firent, & demeurerent tous d'accord, qu'un Déluge inonderoit toute

toute la terre, & qu'ensuite elle seroit entiérement détruite par le feu.

Le Roi Saurid entendant cela, on dit qu'il fit bâtir les piramides, & y fit porter toutes ses richesses, les tables des sciences mysterieuses, les loix, & tout ce qu'il estima précieux, & digne d'être préservé de la destruction générale. On trouve aussi dans les Annales d'Egypte, que ce Prince fit graver ces mots sur les Piramides.

Je Saurid ai commencé à jetter les fondemens de ces Piramides, & achevé de les bâtir en six ans. Je défie néanmoins tous les Rois qui viendront après moi, de les démolir en six cens ans; quoiqu'il soit plus aisé de démolir que d'édifier. Je les ai couvertes de soye, que tous ceux qui viendront après moi les couvrent de nate s'ils peuvent.

En posant ainsi que Saurid est le Fondateur des Piramides, cela ne doit s'entendre que des plus grands Princes d'Egypte; & il faut dire que les autres qui leur succéderent (peut-être après le Déluge) travaillerent par émulation, & par un désir de gloire à achever le reste. C'est-là le seul moyen de concilier nos Ecrivains Arabes avec Hérodote, Diodore, & autres Historiens Occidentaux; qui disent que Cheops ou Chemnis, Cephren, Cabryis, & Mycerenus, fils de Chemnis furent les Fondateurs de certaines piramides particulieres. Strabon & Pline soûtiennent qu'une de piramides fut bâtie par une Rhodope fameuse Courtisane, ou du moins par quelques-uns de ses Amans.

Il eſt certain que les Anciens ont écrit avec beaucoup d'obſcurité & de confuſion, quand il a été queſtion de marquer exactement le tems où ces illuſtres monumens ont été bâtis. L'un dit que celui-ci ou celui-là a bâti une piramide, l'autre fait voir le contraire, & prouve que cette piramide étoit bâtie long-tems avant ce prétendu Fondateur. Ce déſordre & ces contradictions forment, ce me ſemble, une preuve démonſtrative de l'antiquité de ces monumens. Je ne trouve point d'autorités ſi raiſonnables & ſi uniformes que celles des Arabes. Ils poſent tous unanimement comme une vérité certaine, que ces incomparables édifices furent bâtis long-tems avant le Déluge. Leur ſentiment eſt confirmé par les Annales d'Egypte, compoſées par des Ecrivains de la race de Coptite, deſcenduë de Coptim fils de Maſar, fils de Benſar, fils de Cam, fils de Noë; avec qui le bon Prêtre Philemon s'allia en ſe mariant dans ſa famille; & ce furent ſes deſcendans qui furent les dépoſitaires des Archives & des Traditions de l'ancien monde.

Si l'on convient, cher Eunuque, de la vérité de ces Hiſtoires, qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge; quelle raiſon aurons nous de douter des fragmens de Manethon, Prêtre Egyptien, ou de la généalogie & ſucceſſion des Rois d'Egypte que nous a donné Hérodote; ou de la Chronologie du même Pays, démêlée par Diodore, qui porte le régne des Egyptiens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la création, à la réſerve de celle des Aſſiriens, ou des Chinois & des In-

Indiens, qui vont encore plus loin dans l'antiquité?

Je ne ſçai ſi c'eſt un effet de la timidité ou de la pareſſe de l'eſprit, de n'oſer pas entrer dans une ſi vaſte ſpéculation, & de ne vouloir pas ſe donner la peine d'exercer ſes facultés, à ſe former une idée naturelle du monde. Il nous en coute, il eſt vrai, pour conſidérer avec application, l'exiſtence & la durée éternelle des choſes. Il n'y a qu'une penſée immortelle qui puiſſe ramener l'ame à une telle infinité de ſiécles. Cependant ſi l'entrepriſe eſt grande, le plaiſir qui en revient ne l'eſt pas moins. La vérité auſſi ſereine que les matinées en Egypte, rend ce deſſein clair & lumineux, & porte l'eſprit au-delà de l'éternité même s'ils étoit poſſible. Mais celui qui borne ſa vûë à la conſidération des Hiſtoires particulieres eſt comme un homme dans un déſert ou dans un valon bas & ombrageux, où les halliers, les hauteurs & les enclos dérobent à ſes yeux une infinité d'objets. Telles ſont les obſcures diſputes, les embarras, & ténébres affectées de la plûpart des Ecrivains, qui n'ont jamais oſé s'éloigner de l'opinion reçuë; ou s'ils l'ont fait, ils ont par crainte ou par malice dérobé leurs découvertes à la connoiſſance des autres hommes. Pour moi je te dis franchement, que comme Dieu eſt éternel, je crois auſſi qu'on ne ſçauroit marquer un tems où le monde n'ait point exiſté; car la matiere réſulte auſſi naturellement de l'eſſence Divine, que la lumiere émane du Soleil.

Si tu adores un autre Dieu que celui-là, tu ſeras mis au rang des Idolâtres & des Infidé-

les, qui rendent les honneurs divins à certains Anges puiſſans, qu'ils croyent être les Architectes de l'Univers.

Ils conſiderent les Maiſons, les Châteaux, & les grandes Villes bâties par mortels, & ruinées en certain tems par le feu, par l'eau, par les tremblemens de terre, ou d'autres accidens; ou détruites par les triſtes ſuites de la guerre: Et c'eſt de-là qu'ils ſe forment une idée de l'origine & de la fin du monde. Ils conſiderent que les animaux, les planetes, les mineraux, & en un mot tous les individus périſſent avec le tems, & ils trouvent même dans les Cieux de grandes marques de corruption & de changement. Ils concluënt de-là que la Nature eſt foible, qu'elle ſe ruïnera, & la comparent vainement à la vie d'un homme, d'une bête, ou d'un arbre. Et comme ces choſes ont leurs tems pour naître, pour croître, pour meurir, pour déchoir, & pour mourir; il en eſt de même de l'Univers.

Mais ce ſont autant de ſophiſmes, ou pour parler plus favorablement, c'eſt une marque de méditation: Car quoique tous les individus changent, ceſſent & diſparoiſſent dans le tems qu'il leur eſt aſſigné, les eſpeces mêmes ne changent, ne ceſſent & ne diſparoiſſent jamais. Il n'eſt pas plûtôt mort un homme, qu'il en naît un autre; & il en eſt de même des brutes. Les ſaiſons de l'année qui ſe ſuccedent ſi réguliérement, renouvellent tous les végétables dans leur tems. Les Elemens, le Soleil, la Lune, les Etoiles, ne changent point. Qui nous empêche donc de croire que ces choſes ont toujours été de même, & qu'elles le ſeront

seront éternellement ? Si c'est porter les choses trop loin, & décider trop hardiment, concevons au moins que les Elemens, le Soleil, la Lune & les Etoiles, sont plus anciennes & plus durables qu'on ne croit généralement. Si ces grands Corps changent quant à leur forme extérieure, nous pouvons croire néanmoins qu'ils demeureront toujours les mêmes quant à leur substance.

Mais que ces Etres corporels soient ainsi durables ou non, il est néanmoins certain qu'il y a quelque chose en nous qui ne peut jamais périr. Nos ames sont immortelles, & pour les préserver de la corruption, nous n'avons point besoin des baumes d'Egypte.

C'est pourquoi, cher Mehemet, puisque nous sommes destinés à vivre éternellement dans un état ou dans un autre, ne craignons point la mort, qui n'est qu'un sommeil d'un instant, une courte extase, à la fin de laquelle nous nous réveillons incontinent pour augmenter nos connoissances, & les expériences que nous aurons faites des mistéres & des secrets de la Nature, qui nous sont à présent cachés. En un mot, vivons en Philosophes, & en ce cas nous serons en droit d'esperer de mourir avec la même égalité d'esprit, avec laquelle mourut celui qui étant interrogé à l'agonie par un de ses amis, *où étoit alors sa Philosophie* ? répondit : *Je fais dans ce moment une nouvelle découverte sur la nature du sel.* Et en disant cela, il expira.

LETTRE XLVII.

Au très-Vénérable Moufti.

Il le felicite de son élevation à cette dignité, & lui propose comme un grand avantage de faire traduire des Histoires en langue Turque. Discours sur les anciens Arabes & Scythes.

SI les séditions publiques continuoient à Constantinople, ou qu'elles y fussent aussi fréquentes qu'elles ont été depuis quelque tems; & si leurs effets étoient aussi funestes aux Grands, que l'ont été les suites de l'horrible mutinerie des gens de guerre, féliciter un homme de son élevation à une dignité éminente, ce ne seroit que le flatter, & l'on ne devroit regarder des félicitations de cette nature que comme des vains complimens, des insultes civiles, & des railleries piquantes devenuës à la mode. Sur ce pied-là, on ne devroit regarder les grands honneurs, que comme autant de dégrés qui menent à l'infamie & à la mort. L'obscurité & la bassesse ont l'avantage de la sûreté; mais l'élevation court le glorieux risque d'une chute précipité.

C'est pour cela que venant baiser la poussiere de tes pieds, & me mêlant avec la foule des vrais Croyans, pour te féliciter de ton élevation à la plus sacrée & à la plus sublime dignité de la terre, je m'aproche avec une indifférence digne d'un Musulman: Je ne te souhaite pas plus de joye que de sûreté dans cette mystérieuse Charge, mais un mêlange de l'un & de l'autre, tel

tel qu'il eſt dû à ta Sainteté & à ton action pure & déſintereſſée. Je ſouhaite en un mot, que tu ſois auſſi exempt des tentations de ton Prédéceſſeur, que de ſes crimes ; & alors tu n'auras point à craindre ſon malheur & ſa diſgrace.

Que ce que je viens de dire, ne paſſe point pour un manque de reſpect & de vénération pour le grand Patriarche des Fidéles héritier des révélations Prophétiques & Apoſtoliques. J'ai du reſpect pour ta dignité & pour ta perſonne ; mais j'ai ordre de fuir la flatterie & la partialité, lorſque j'écris aux plus grands Sages de l'Empire. Et quand je n'aurois pas cet ordre, mon naturel me porteroit à fuir un vice, qui met un homme autant au-deſſous de ſoi-même, qu'il en éleve un autre au-deſſus de ce qui lui eſt dû.

J'ai ſouvent propoſé à ton Prédéceſſeur, les grands avantages qui reviendroient généralement à tout l'Empire Ottoman, ſi les ſciences étoient plus favoriſées, & que les Hiſtoires étrangeres fuſſent traduites en la langue familiere des Muſulmans.

Il eſt juſte que ceux qui ſont deſtinés à ſubjuguer toutes choſes, & qui ont déja porté leurs glorieuſes conquêtes dans la plus grande partie du monde, ſoient informés de ce qui s'eſt paſſé autrefois des guerres des braves & illuſtres Héros, du commencement & de la fin des Royaumes anciens, & en général des révolutions les plus conſidérables qui ſont arrivées dans ce monde. Nos Généraux & nos gens de guerre, puiſeront de pareilles ſources des exemples de grandeur d'ame & de patience, de conduite & de pruden-

ce, dont ils se serviront utilement dens les fatigues & dans les difficultés de la guerre : Nos Ministres pourront par-là perfectionner leurs connoissances, de toutes les maximes de la politique, & de la sagesse requises en tems de paix. Tout le monde en un mot, sans distinction de rang & de condition, pourra aprendre par cette lecture, les préceptes de la morale & de la vertu.

Il est fâcheux, ce me semble, que nous qui possedons les Pays des anciens Grecs, les Royaumes de Corinthe & d'Argos, les Républiques d'Athenes & de Lacédémone, l'Empire de Macédoine, & l'Etat des Juifs, ignorions les Loix par lesquelles se gouvernoient anciennement ces différens Etats, & ne sçachions pas les caractéres, les vies, & les actions de leurs premiers Législateurs, & de ceux qui leur ont succedé au gouvernement.

Mais si tu juges que la connoissance de ces affaires éloignées, est superstitieuse & inutile aux vrais Croyans, fais au moins qu'ils sçachent leur propre Histoire, & l'origine de leurs Ancêtres.

Nous autres Arabes avons de tout tems eu soin de conserver nos généalogies ; chaque Maison, chaque Tribu, a été soigneuse de perpétuer la mémoire de ses Ancêtres ; & tous concourent unanimement à enregistrer les descendans de Mahomet, l'Envoyé de Dieu.

Nous pouvons en commençant par Abdalla son pere, parcourir la ligne paternelle jusqu'à Caydar, second fils d'Ismaël, que Dieu veuille bénir. Nous sçavons comment ce Caydar, duquel sont descendus les Nobles Corei, s'établit d'abord

à

à la Mecque, par pure dévotion pour le Temple quarré, qui a été bâti par les Anges. Il auroit pû choisir pour son établissement, les fertiles plaines de Mede, de Perse, d'Assirie, comme firent Doama, Naphis, & Rhedma ses freres. Mais comme il étoit sçavant en Astrologie, il prévit que les Habitans de ces Pays deviendroient idolâtres; & cela arriva, car ils furent du nombre de ceux qui adorerent le feu. Ce fut pour la même raison qu'il ne choisit point l'Arménie pour son séjour, quoique ce Pays fut célébre par l'Arche de Noé, qui s'arrêta sur le Mont Geudis, & par la fameuse Ville de Themanine, ou l'ouvrage des huitante; parce qu'elle fut la premiere Ville bâtie après le Déluge par les huitante, qui en échaperent à la faveur de l'Arche. Mais Caydar connut que le Peuple de cette Province adoroit le Soleil; & cette conjecture fut vérifiée par la posterité de ses freres Nabsam & Mana. Il choisit donc la Mecque, tout infertile qu'étoit le terroir, parce qu'il connut que c'étoit le séjour destiné à la maison élûë, à la génération des Justes & des Prophétes, d'où devoit sortir Mahomet, la lumiere du monde, qui en Paradis s'appelle Al Batrasim, & au Ciel Achmet.

Caydar fils unique d'Ismaël prit le parti de son Pere, & suivit son exemple. Il n'adora qu'un seul Dieu, Créateur de tout le monde, comme il l'avoit apris par tradition d'Abrahim le bien aimé de l'Eternel. Mais Nahayath, Abdaël, Thema & le reste des douze, adore-

rent ou le Soleil, la Lune, & les Etoiles, ou les Elemens, à la réſerve de Jackour qui rendit les honneurs divins à l'arbre nommé Betlemer, & d'Hadal & Maſſa, qui ſacrifierent aux Idoles Bohinur & Alleze.

Comme nos Hiſtoriens ont eu de l'exactitude à remarquer les affaires des douze fils d'Iſmaël, ils n'en ont pas eu moins à particulariſer ce qui ſe paſſe entre les douze Tribus qui en ſont deſcenduës : Détail qu'on a pouſſé juſqu'au ſiécle préſent.

Je ne m'étens pas ſur ceci pour t'aprendre quelque choſe ; mais pour te faire voir le profit & l'avantage, & même le plaiſir, qu'a une Nation qui a ſçû conſerver l'Hiſtoire de ſes Ancêtres. En quoi mes compatriotes ont porté la diligence, & la fidélité plus loin que tous les autres Peuples.

Sans l'induſtrie des Ecrivains Arabes, l'Hiſtoire de l'Empire des Sarrazins, la ſucceſſion des Caliphes, leurs guerres & leurs conquêtes, ſeroit entiérement inconnuë à ce ſiécle, ou du moins fort corrompuë & falſifiée par la malice des Auteurs Chrétiens & Perſans, également ennemis de la vérité. Il paroît évidemment par-là, que chaque Nation doit tenir regiſtre de ce qui ſe paſſe chez elle.

Je voudrois donc que les glorieux Oſmans, qui ſe ſont emparés par leur valeur des Pays de tant de Nations anciennes, ſçûſſent l'Hiſtoire des Peuples dont ils poſſedent les Terres. Mais je ſouhaiterois ſur tout, qu'après avoir trouvé moyen d'aquérir tant de richeſſes & tant de gloire, ils ne ſe perdiſſent pas eux-mêmes en perdant leur origine.

Je parle des Turcs proprement ainſi nommés, deſcendus des Scythes, que quelques-uns ont regardé comme la plus ancienne Nation du monde. Ces peuples que la Nature a formés pour l'Empire de l'Univers, n'ont jamais été conquis eux-mêmes, & ont étendu leurs victoires par toute l'Aſie. Ils mirent en fuite Zopyrus, Général d'Aléxandre le Grand, & chaſſerent le fier Roi d'Egypte, avec honte & perte de ſon pays. Ils étoient enfin naturellement juſtes, tempérans, hardis, & revêtus de toutes les excellentes qualités, que la Philoſophie des Grecs & des Romains n'a jamais pû inſpirer à ces Nations, quoiqu'elles s'y étudiaſſent.

Voilà, Oracle des Croyans, d'où ſont deſcendus les Turcs d'aujourd'hui. N'eſt-il pas honteux, qu'ils ne puiſſent dire de leurs Ancêtres, que ce qu'ils empruntent des Chrétiens, qui pour cet effet appellent les Muſulmans ignorans & barbares?

C'eſt pourquoi je te fais la même priere, que j'ai ſouvent faite à ton Prédéceſſeur, de favoriſer les ſciences. Fais chercher toutes les anciennes Hiſtoires des Grecs & des Romains, & les fais traduire en langue Turque par des gens ſçavans. Je ſçai que les Grands en ont déja quelques-unes, comme celles d'Hérodote, de Plutarque, & d'autres; mais fais qu'aucun Auteur digne de foi ne demeure en arriere.

Par ce moyen, tu ſupprimeras la raillerie des Infidéles, tu augmenteras l'honneur & le crédit des Muſulmans, & laiſſeras après toi une réputation immortelle, qui donnera de nouveaux agré-

mens & de nouvelles douceurs, aux joyes dont tu jouiras dans le Paradis.

LETTRE XLVIII.

Au Kaimakam.

Mort de l'Empereur d'Allemagne. Mauvais état de l'Empire. Factions des Electeurs. But du Cardinal Mazarin.

TOus les Chrétiens, à la réserve des François & les Suédois, baissent la tête pour la mort de l'Empereur d'Allemagne. Il partit pour l'immortalité le second jour de cette Lune, après une longue maladie, & une vie de quarante-neuf ans.

Nathan Ben Saddi, Agent de la Porte à Vienne, me mande, que le même jour que l'Empereur mourut, le feu prit tout à coup au Palais Impérial, & avec tant de violence, qu'une grande partie fut incontinent consumée, & que le Roi de Hongrie & de Boheme, fils de l'Empereur, eut de la peine à se sauver. On regarde cet évenement comme un mauvais augure pour l'Empire. Et je puis dire sans être superstitieux, que l'Allemagne est maintenant en très-mauvais état. Les Electeurs sont si divisés, soit pour la Religion, ou pour leurs intérêts & leurs alliances particulieres, que la succession ne se décidera pas aisément selon toutes les apparences.

Le Duc de Brandebourg qui est uni avec les Suédois, ne consentira jamais à l'installation de Leopold-

Leopold-Ignace-Joſeph, fils de l'Empereur; parce que ce Prince eſt dans les intérêts des Polonois & des Danois. L'Electeur Palatin & le Duc de Baviere ſont aux mains pour leurs prétentions particulieres. Le Duc de Saxe voudroit fort être Empereur, ou du moins en faire élire un de la Religion Lutherienne. Les autres ſont ſi animés contre la Maiſon d'Autriche, qu'on croit qu'il n'y aura que les Princes Eccléſiaſtiques qui donneront leurs voix au Roi d'Hongrie & de Boheme. De ſorte que comme il n'y a point de Roi des Romains pour prétendre à la ſucceſſion, ſelon les Loix de l'Empire, il y a apparence que le Trône demeurera encore quelque tems vacant.

Le Cardinal Mazarin attentif à tout ce qui peut lui donner occaſion d'aggrandir ſon Maître, a dépêché divers Couriers en Allemagne, pour négocier ſecrettement avec les Electeurs, & pour concerter les meſures les plus utiles aux intérêts de la France. Je puis t'aſſûrer que ce Miniſtre n'a pas peu de crédit ſur l'Electeur de Cologne, & ſur le Prince Palatin du Rhin. Je te puis aſſûrer de plus, qu'il prend la route qu'il faut pour réuſſir; puiſqu'il ſe ſert des louis qu'il fait diſpenſer à propos.

On n'eut pas plûtôt reçû à la Cour la nouvelle de la mort de l'Empereur, qu'on remarqua que le Cardinal prit cent mille piſtoles des Banquiers publics de cette Ville. Chacun n'eut pas de peine à deviner ce qu'il en vouloit faire.

L'Ambaſſadeur de Portugal qui réſide en cette Cour, a fait faire ſur la Riviere de Seine,

vis-à-vis le Palais du Roi, qu'on appelle le Louvre, des feux de joye extraordinaires, pour célebrer le couronnement du jeune Roi de Portugal ſon Maître. Mais les Eſpagnols ſe préparent à porter d'autres feux dans ce Royaume, où ils ſont ſur le point d'entrer avec une armée de ſeize mille hommes, pour recouvrer la Couronne de Portugal.

Si je te fais ſçavoir ces nouvelles, ſage Miniſtre, ce n'eſt pas que je m'intéreſſe à ce qui touche les Infidéles. Que m'importe qui meure ou qui vive, qui s'éleve ou qui tombe, pourvû que le Grand Seigneur vive & ſe porte bien, & que ſes proſpérités aillent en augmentant. Je dis ceci en Arabe & en vrai croyant.

LETTRE XLIX.

A Raba Mahomet, Général des forces Ottomanes, au Camp près d'Andrinople.

Des affaires de Babylone & de Perſe. Des troubles de l'Europe. D'un horrible embraſement du Mont Etna en Sicile.

L'Empire ſacré des vrais Croyans eſt obſedé de l'heure qu'il eſt, d'Infidéles, de Rébelles & d'Hérétiques. Il ſe répand ici pluſieurs bruits au ſujet des Perſans, & l'on dit qu'ils ont beaucoup de crédit auprès du Baſſa, & des Habitans de Babylone. On dit auſſi que quelques Mécontens ont entrepris des choſes qui ne doivent pas être nommées par leurs noms.

Dieu m'a donné des oreilles; j'écoute ces diſcours

cours de toutes deux, mais je ne varie point dans le jugement que j'en fais. Je les regarde comme des bruits de la renommée, qui a mille langues doubles. S'il eſt vrai que les quatre Chiaoux que le Grand Seigneur a dépêchés à Babylone, pour confirmer les Habitans de cette Ville dans leur fidélité, & pour les aſſûrer qu'ils ſeront promptement ſecourus, ayent été maſſacrés par ces infidéles Habitans, je ne doute point qu'il ne ſoit auſſi vrai que la plûpart des têtes rouges ne ſoient morts de peſte dans leur camp à Aranſacat. Si les Babyloniens crient, *Vive le Roi de Perſe*, le reſte de l'Empire prie pour la ſanté & proſpérité du Grand Seigneur avec autant de zéle & de dévotion. Quoique le Sultan ait juré par Dieu & par ſon Trône, & par le Ciel & par la Terre, d'aller en perſonne contre les Vénitiens; le Moufti peut aiſément l'abſoudre de ce ſerment en cas de néceſſité preſſante, & ſi ſa préſence eſt néceſſaire contre des ennemis plus dangereux.

Il y a apparence que l'Empire des Oſmans, ſera fort embaraſſé de troubles domeſtiques,& de guerres étrangeres. Cependant j'eſpére que celui qui en eſt le Fondateur, & qui eſt auſſi le Conſervateur des ſiécles, tirera le bien du mal, & fera qu'après ces indiſpoſitions & ces maux, il ſera plus vigoureux, plus robuſte, & plus capable de réſiſter à tous ſes ennemis.

Cependant les Vénitiens travaillent à leurs levées avec chaleur, & négocient de nouvelles alliances dans les Cours étrangers. De tous côtés on voit des Couriers allant à Veniſe & en reve-

nant. Cette République voudroit fort que toutes les Puiſſances Chrétiennes ſuſpendiſſent leurs affaires pour l'amour d'elle. On dit par tout qu'on veut faire quelque choſe de conſidérable contre les Turcs, mais perſonne ne ſçait ce que c'eſt. Et moi je te dis que la France, l'Eſpagne, l'Allemagne, la Pologne, la Suéde, & toutes les autres Puiſſances Nazariennes, ſont trop brouillées les unes avec les autres, pour ſonger à ſe mêler des affaires éloignées.

Les Polonois voulurent relever de l'Empereur d'Allemagne, à condition qu'il les protégeât contre les Suédois. Mais l'Empereur défunt après avoir peſé la choſe, refuſa une offre ſi onéreuſe. A préſent que ce Prince vient de mourir, à peine l'Empire ſera-t-il capable de ſe défendre, bien loin d'entreprendre la défenſe d'autrui.

Il eſt ſurvenu tout nouvellement des différends entre le Duc de Baviére & l'Electeur Palatin ; chacun prétendant d'être Régent tant que l'Empire ſera vaquant. Ils ſe préparent de part & d'autre à décider la queſtion à la pointe de l'épée. Le Roi de Suéde ſe fait un plaiſir ſecret de cette querelle domeſtique, & eſpére qu'elle lui donnera occaſion de ſe venger du ſecours que les Allemans ont donné à Caſimir Roi de Pologne.

Les Danois en même tems arment par Mer & par Terre, pour obliger les Suédois à leur faire juſtice. Les Moſcovites les plus fins de tous ſe font valoir : Ils amuſent les uns & les autres par des prétextes plauſibles ; n'ayant au fond en vûë que de faire leurs affaires, & d'épouſer les inté-

intérêts de ceux qui leur feront le parti le plus avantageux. Le Prince Ragotski promet des merveilles aux Suédois, mais on croit qu'au bout du compte, tout cela n'aboutira à rien. On ne voit que perfidie parmi ces Incirconcis. Ils sont fous, aveugles, & ne ſçavent ce qu'ils font.

Les choſes ne vont pas mieux en Eſpagne, où le Roi fait de grands préparatifs pour entrer en Portugal, & recouvrer cette Couronne, eſpérant de tirer quelque avantage des factions domeſtiques qu'il y a formées depuis la mort de Dom Jean de Bragance, dernier Roi de Portugal. Il ne conſidére pas que les François ſont les mêmes gens, & qu'ils pourront lui tailler de la beſongne en Italie, en Flandres, & en Catalogne. Sans parler des dommages continuels que les Anglois lui font par mer, & des pertes qu'il fait dans l'Amérique. Je puis te dire en un mot, que toute l'Europe eſt maintenant dans une ſi grande confuſion, qu'elle n'a pas le tems d'avoir l'œil ſur nos mouvemens en Orient. Chaque Royaume & Etat eſt entiérement occupé du ſoin de ſes propres affaires: & Veniſe ne peut compter ſur rien que ſur ſes propres forces.

Courage donc, brave Général de l'armée deſtinée à châtier ces Infidéles, & que rien ne te rebute de travailler pour la gloire & pour la Religion. Fais ſçavoir aux Francs orgueilleux qu'il y a en Orient une épée tirée, qui ne rentrera jamais dans ſon fourreau, qu'elle n'ait coupé non ſeulement les membres extérieurs, mais auſſi arraché les entrailles de l'Empire d'Occident.

Les

Les Siciliens ſont dans une grande conſternation, à cauſe d'un nouvel embraſement du Mont Etna, ou Mont-Gibel. La Ville de Catanea & lieux circonvoiſins ſont en grand danger, & les cendres ſe ſont répanduës par tout dans l'Iſle. Cette montagne a jetté des flâmes de tems immémorial d'une maniere extraordinaire; & ſelon toutes les apparences elle continuera juſques au jour du Jugement.

On diroit que la France & la Hollande, vont ſe faire la guerre tout de nouveau. La derniere ſe plaint que depuis ſept ans la France lui a pris contre la foi des Traités, plus de trois cens Vaiſſeaux Marchands. Sur cela, les Hollandois ont arrêté deux Vaiſſeaux François, & les mécontentemens vont toujours en augmentant de part & d'autre.

Cependant la Cour d'Allemagne ſe prépare à élire un nouvel Empereur. Le Roi de Hongrie fils de l'Empereur défunt eſt deſtiné à cette dignité, pourvû que les Electeurs ne s'y oppoſent pas. Il s'appelle Léopold-Ignace-Joſeph, Roi d'Hongrie & de Bohéme. Il eſt malade d'une maladie dangereuſe, qui n'eſt guéres moins fâcheuſe que la peſte.

Puiſque j'en ſuis ſur ce fleau de Dieu, il ne ſera pas mal-à-propos de te dire, qu'on n'en entend plus parler à Rome & à Naples où elle a fait ſentir les effets de ſa fureur pendant onze mois, & où elle a emporté cent huitante mille perſonnes. Le commerce y eſt à préſent rétabli, les Cours publiques ſont revenuës, les Ambaſſadeurs ont audience, & toutes choſes ſuivent leur

canal

canal ordinaire. Cependant elle s'eſt encore fait ſentir à Génes.

Les ames de ces Infidéles ſont infectées de la peſte infernale, & c'eſt pour cela que Dieu les maudit, pendant que les Elûs de toutes nations indifféremment ſont à couvert de tout mal, marqués qu'ils ſont au front par l'Ange de la Santé.

LETTRE L.

A Cara Halli, Médecin du Grand Seigneur.

Il s'étend ſur la ſucceſſion des premiers Caliphes Abubeker, Omar, & Othman, & ſemble favoriſer Ali le Prophéte des Perſans.

J'Ai trouvé dans l'hiſtoire des premiers Caliphes un paſſage qui m'embarraſſe un peu. Ma foi n'eſt plus la foi de tous les autres Muſulmans. Tu ſçais que les vrais Fidéles croyent qu'Abubeker fut le vrai Succeſſeur du Prophéte. Cependant quand je conſidére, que ce fut par ſurpriſe qu'il parvint à la Souveraineté, & non du conſentement des Muſulmans, je ne ſçai ce que je dois en croire.

Après la mort de l'Envoyé de Dieu, les Habitans de la Mecque & de Medine émûrent une ſédition, & prirent les armes, parce que les uns & les autres prétendoient que l'élection d'un Succeſſeur leur appartenoit de droit. Pour prévenir, les fâcheuſes ſuites de ce tumulte, Abubeker & Omar vinrent incontinent aux ſoulevés, & pour finir la diſpute, Omar donna la main à Abubeker, le ſalua comme Caliphe, & levant la

la main vers le Ciel, il lui jura fidélité. Son exemple etraîna tout le reste, & ainsi le tumulte fut appaisé. Cependant Omar se répentit, ce semble, de ce qu'il avoit fait: Car quelque tems après on lui entendit dire. « Certainement l'installation d'Abubeker s'est faite par imprudence & sans déliberation. Dieu détourne le mal qui peut s'ensuivre. Mais qu'on fasse une loi portant, que quiconque se mêlera désormais de faire ce que j'ai fait, & de jurer fidélité à quelqu'un sans le consentement des Musulmans, soit fait mourir.

Mais ce que je trouve de plus important est, que Ali Eb'n Abi Taleb, beau fils du Prophéte, n'étoit pas présent à cette élection. Il avoit autant de droit qu'aucun autre pour ne pas dire plus, à la dignité de Caliphe; ou tout au moins il étoit en droit d'opiner comme les autres. Il n'eut pas plûtôt apris cette nouvelle, qu'il protesta contre tout ce qui s'étoit fait, comme étant nul & invalide, en ce qu'il n'avoit point été consulté. Il est certain qu'Ali Eb'n Abi Taleb étoit un Héros incomparable, qui avoit fait des prodiges de valeur pour la défense du Prophéte. Lorsqu'il assiegea Chaibar Ville des Juifs, il emporta les portes de la Ville de dessus leurs gonds, & s'en servit comme d'un bouclier. Quand il tiroit son épée, il faisoit trembler ses ennemis. Je n'en dirai pas davantage à sa louange, de peur que tu ne conclues, que je me suis mis au nombre des *Kyzilbachi*. Ce que j'écris n'est que par maniere d'examen; n'étant pas content de ces choses.

Aussi

Aussi Abubeker étant sur son lit de mort, appella Othman Eb'n Aphan, le Scribe, & lui commanda d'écrire ce qui suit. » Au nom » de Dieu bon & misericordieux : C'est ici le » Testament d'Abdollah Eb'n Abu Cohapha, » lorsqu'il fut parvenu à la derniere heure de ce » monde, & à la premiere du monde avenir. » Etant alors tombé en extase, Othman continua, & écrivit le nom d'Omar Eb'Noli Chattab. Abubeker s'étant ensuite reveillé, demanda à Othman *qui il avoit nommé pour son Successeur* : Il répondit, Omar. *Tu as bien fait*, dit-il, *& tu as suivi mes intentions. Cependant tu pouvois t'être nommé toi-même, car tu es assurement digne de cet honneur.* Ainsi Omar devint Caliphe par l'ordre particulier d'Abubeker, sans demander le consentement des Musulmans. Il semble d'abord que ce fut un jeu & un marché entre ses deux Caliphes. Lorsqu'Omar jura fidélité à Abubeker, on diroit que le premier fit promettre à l'autre de le faire son Successeur. Qu'il en soit ce qu'il voudra, tu vois qu'Omar accepta le gouvernement, à des conditions qu'il avoit lui-même renduës illegitimes en défendant qu'il ne se fît point d'élection sans le consentement des Musulmans. Ce fut le premier qui fut appellé Commandant des Fidéles.

On a dit qu'Omar étant sur le point de mourir, ceux qui étoient auprès de lui le prierent de nommer son Successeur, & lui recommanderent même Ali Eb'n Ali Taleb, parce qu'il étoit allié du Prophéte. Mais il n'en voulut point, & renvoya l'élection de son Suécesseur à Oth-

Othman, à Ali, à Telah, à Azobair, à Abu Obeid, & à Saad Eb'n Abi Wakka. Abu Obeid donc étant venu à Ali Eb'n Abi Taleb, lui dit : » Es-tu celui à qui je puis jurer fidélité, » & veux-tu suivre le livre de Dieu, les Loix de » son Prophéte, & les constitutions des deux » Anciens ? « Ali répondit. *Je veux toûjours suivre le Livre de Dieu, & les Loix de son Prophéte; mais pour les constitutions des deux Anciens, je ne veux suivre que mon conseil.* Abu Obeid s'en alla ensuite à Othman, & lui dit les mêmes paroles. Othman promit de faire tout ce qu'on demandoit. Othman fut donc élû pour succeseder à Omar. Il fut accusé de trop de partialité pour ceux de son sang; car il rappella Hacem Ebno'lAs Ab'n Omajah, que le Prophéte avoit exilé. Il lui donna aussi cent mille Aspres, & quarante mille à Abdalia Eb'n Chaled. Il fut aussi accusé de trop d'orgueil, en ce qu'il s'assit tout au haut du Trône Prophétique, où personne n'avoit jamais pris séance, si ce n'est le saint Prophéte. Car Abubeker par respect pour l'Ambassadeur de Dieu, s'asseoit un degré plus bas, & Omar deux. De sorte que les Arabes irrités de l'arrogance & des autres vices d'Othman, prirent les armes & le tuerent. Alors succeda Ali.

Je te raconte cette histoire pour te faire voir les fondemens particuliers de mon mécontentement, & pour te prier de me dire ce que tu en penses. Car si Abubeker, Omar, & Othman, n'ont pas été legitimement élûs Caliphes, il s'ensuit qu'ils étoient des Usurpateurs, &

qu'A-

qu'Ali seul a été le vrai Successeur du Prophéte. Si l'on convient de cela, quelle raison avons-nous par consequent de maudire les Persans, qui suivent Ali ? Dieu sçait qui a raison de nous ou d'eux. Nous sommes tous disciples du Prophéte, & croyans en l'Unité de l'Essence Divine.

Dieu benisse Mahomet notre Legislateur, & tous ceux de sa Maison. Dieu benisse Mahomet notre glorieux Sultan. Enfin Dieu te benisse & moi aussi.

LETTRE LI.

A Cara Mustapha, Bassa.

De l'Isle de Tenedos, & des guerres de Troye. Folie d'Ajax de se tuer soi-même. Des dix-sept Vaisseaux de guerre Espagnols brûlés ou coulés à fond par les Anglois, sous le commandement de l'Amiral Blake, &c.

IL me paroît par tous les avis que j'ai reçûs de Constantinople, que le sujet de tous les mécontentemens publics de cette Ville, est la conquête que les Venitiens ont faite de l'Isle de Tenedos, dont ils sont encore en possession. Il semble que les peuples s'imaginent que cette Isle doit être aussi fatale aux Musulmans, qu'elle le fut autrefois aux Troyens, lorsque les Grecs conduits par Agamemnon en firent leur premier camp, dans le dessein de ravoir Heleine la plus belle femme de la Grece, que Paris Prince de Troye avoit enlevée d'entre les bras de son époux,

Ce rapt fut fatal aux Troyens : Car aprés une guerre de dix ans, leur Ville fut prise par stratagême, & réduite en cendres. Leurs Princes & Nobles furent ou tués, ou emmenés prisonniers par les Grecs victorieux. Le seul Enée sauva son pere en le passant sur ses épaules au travers des flâmes ; & quelques autres Generaux se sauverent par mer dans les Vaisseaux qu'ils trouverent prêts. L'histoire de toutes les avantures d'Enée seroit trop ennuyeuse dans une Lettre. Il suffira de te dire, qu'après avoir long-tems couru de païs en païs, il mit enfin pied à terre en Italie, où lui & ses compagnons s'établirent, & c'est d'eux que les Venitiens & autres peuples de l'Europe tirent leur origine.

De-là vient que les superstitieux regardent comme en présage de mauvais augure que les Venitiens possedent aujourd'hui cette Isle. Comme si ces restes des anciens Troyens venoient maintenant reprendre les habitations de leurs peres, & chasser de l'Empire les Grecs & les Musulmans.

Mais ce ne sont que des chimeres & des songes : Car quand une Nation est une fois dépossedée de son païs natal, rarement ou jamais y reprend-elle racine. D'ailleurs qui sçait si les Venitiens descendent des Troyens ou non? Il est vray, si nos Historiens parlent juste qu'Enée fit voile en Italie deux ans aprés l'embrasement de Troye. Il est probable aussi qu'il bâtit Lavinium ; & qu'Antenor un de ses Capitaines, bâtit, à ce qu'on dit, Padouë. Mais s'ensuit-il de-là que les Venitiens soient les descen-

dans

dans de ces illuſtres fugitifs ? On pourroit dire par la même raiſon, que les François ſont deſcendus des Mores, parce que ces Africains s'établirent autrefois en Eſpagne. Car les Etats d'Italie ne ſont pas moins indépendans les uns des autres, & les habitans moins differens pour la genéalogie, que le ſont ces deux puiſſans Royaumes, & les peuples qui y habitent.

Puiſque j'en ſuis ſur la guerre de Troye je ne ſçaurois m'empêcher de dauber un peu l'illuſtre folie d'Ajax, fils de Telamon. C'étoit un fameux Genéral de l'armée des Grecs, grand & gros comme un Geant, qui avoit fait des prodiges de force & de valeur en combattant contre les Troyens ; & cependant au bout du compte il ſe jetta ſur ſon épée, & ſe tua, pour n'avoir pas pû emporter ſur Uliſſe les armes d'Achille, qu'il prétendoit comme un droit qui lui étoit dû en recompenſe de ſes grands ſervices, & des grandes bleſſures qu'il avoit reçûës. Mais Uliſſe l'emporta, dans le conſeil de guerre qui fut aſſemblé pour decider la queſtion, & eut le bouclier. Comme il étoit fin & inſinuant, il remontra qu'encore que le courage & les belles actions d'Ajax meritaſſent toute ſorte d'honneur & de reconnoiſſance, néanmoins la priſe de Troye qui avoit été ſuivie de la fin de la guerre, étoit un avantage dont on n'étoit redevable qu'à lui ſeul : Que le cheval de bois qui avoit trompé les Troyens, étoit de ſon invention ; que dans le ventre de ce cheval il avoit mis des gens armés, & que le cheval ayant été conduit dans la Ville, ce détachement étoit ſorti de nuit, avoit mis le feux

aux maiſons, & ouvert les portes de la Ville au reſte de l'armée des Grecs.

Si les Venitiens pouvoient inventer un ſemblable ſtratagême, il y auroit peut-être à craindre qu'ils priſſent Conſtantinople : Mais juſques-là, illuſtre Baſſa, il n'y a aucun ſujet d'aprehender ces Infidéles. D'ailleurs il ſera fort aiſé de les dépoſſeder de Tenedos & de diſſiper par ce moyen le charme qui a enſorcelé la ſeditieuſe populace. Mais je ſerois d'avis qu'on fît cette entrepriſe à propos, & qu'on n'attendît pas que les Venitiens fuſſent dans l'Helleſpont avec leur Flotte. Car il n'y a point d'avantage à eſperer par mer contre ces Infidéles. Il ſemble que cet Element ſoit femme du Doge de Veniſe: Auſſi l'épouſe-t-il avec une bague, & autres ceremonies ſolemnelles, un certain jour de fête qui ſe celebre parmi ces Nazariens.

On diroit auſſi que les Anglois ont fait la Cour à la Mer, & l'ont fait avec ſuccés; car leurs flottes ſont toûjours heureuſes. Nous avons nouvelles tout nouvellement d'un combat entr'eux & la flotte Eſpagnole des Indes Occidentales: qui s'eſt donné à la hauteur de l'Iſle de Teneriffe. Il y a eu dix-ſept Vaiſſeaux Eſpagnols brûlés ou coulés à fond, entre leſquels il y avoit cinq gros Galions. Les vainqueurs ont gagné des richeſſes immenſes d'or & d'argent, ſans parler de pluſieurs autres marchandiſes de grand prix.

La Cour de France en a beaucoup de joye, non parce qu'elle aime les Anglois, mais parce qu'elle haît les Eſpagnols : car il ſemble qu'il y ait

ait entre ces deux Nations une irreconciliable antipathie. D'ailleurs les François ont une raiſon d'Etat d'en avoir de la joye, comme étant alliés de la Republique d'Angleterre.

Ce qui rend cette victoire plus remarquable eſt, qu'elle a été remportée dans un Havre des Eſpagnols, c'eſt-à-dire dans le Port de Sancta Crux dans l'Iſle de Teneriffe. Tout le monde parle de l'Officier Anglois qui a commandé dans cette action, comme d'un très-brave homme. Il s'appelle Blake. J'entre dans un ample détail, parce que tu es expert dans les affaires de la Marine, & que tu as eu le commandement de l'invincible flotte Othomane.

Il vient d'arriver un Courier d'Allemagne, qui nous apprend, que le Roi de Suède & le Prince Ragotski ont enlevé au Roi de Pologne la fortereſſe de Brezeski Litenski.

L'Ambaſſadeur de Portugal en cette Cour, preſſe fort le Roi de hâter les ſecours qu'il a promis au Roi ſon Maître, parce que les Eſpagnols ſont actuellement en Portugal, où ils ont déja pris la Ville d'Olivenza.

J'ai autrefois fait ſçavoir aux Miniſtres du Divan, que le Roi d'Eſpagne avoit fait faire le dénombrement de tous ſes ſujets. Je te dis de plus aujourd'hui, que pour pouſſer vigoureuſement la guerre contre les Portugais, ce Monarque a donné des ordres pour obliger le cinquiéme homme de chaque famille à prendre les armes, & à faire la campagne. On dit qu'il aura par ce moyen une armée de cent mille hommes.

Cependant on ne parle ici de l'heure qu'il eſt,

que du ſiege de Montmedi, place très-forte en Flandres. Elle fut inveſtie par les François l'onziéme de cette Lune ſous le commandement du Maréchal de la Ferté-Seneterre.

La France a cet Eſté en campagne pluſieurs braves Genéraux; & je ſens qu'il n'y a guéres d'apparence que les Baſſas de l'Empire Ottoman demeurent chez eux les bras croiſés. Dieu t'inſpire & à tes pareils une réſolution qui ne connoiſſe point de milieu entre la victoire & une mort glorieuſe.

LETTRE LII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Démêlé entre l'Electeur de Baviere & le Prince Palatin au ſujet de la regence de l'Empire.

Le commencement de ta Lettre m'a beaucoup ſurpris, lorſque j'y ai lû que le Chiaoux du Grand Seigneur, le Souverain des Souverains, Seigneur de trois Empires & de vingt-cinq Royaumes, auroit la honte de n'entrer point dans Vienne, & cela dans un tems où les Allemans n'ont aucun ſujet de chercher à ſe broüiller avec les étrangers, parce qu'ils ſont aſſez embarraſſez de leurs troubles domeſtiques. Mais après avoir lû plus loin, & vû qu'aucun Ambaſſadeur, non pas mêmes les Princes Chrétiens, n'a pas plus de privilege dans la conjoncture preſente, & que c'eſt une Loi de l'Empire, pour reverer par-là la Majeſté du Souverain défunt, & pour déliberer ſeurement de l'é-

lection

lection prochaine, j'ai cessé de regarder cela comme un affront fait à notre grand Maître, & me suis contenté de conclure, que c'étoit un mystere de l'Etat d'Autriche.

C'est une preuve du profond respect qu'on a pour la memoire de l'Empereur, que toutes les Eglises des Païs Hereditaires soient tenduës de noir, & qu'on ne permette aucune sorte de Musique ni dans les Temples ni ailleurs, aucune joye ni aucun divertissement, que les obseques ne soient faites, & que le corps de César n'ait été mis dans le lieu de son repos éternel.

Quant au differend survenu entre le Duc de Baviere & le Prince Palatin pour la régence durant la vacance de l'Empire il y a beaucoup de choses à dire de part & d'autre : Mais au fond qu'importe à toi & à moi lequel des deux soit le vainqueur ? Cependant pour l'amour de la verité, je veux te dire en peu de mots, ce que j'ai recuëilli du Journal de Racoa ton prédecesseur, & d'autres mémoires qui m'ont passé par les mains.

Il paroît par la Bulle d'or de Charles IV. que la dignité de Regent de l'Empire durant l'inter regne, a été déclarée heréditaire dans la Maison Palatine par droit de possession de cette Principauté ; & que la chose s'est ainsi pratiquée durant plusieurs siécles, avant même qu'il y eut des Electeurs dans l'Empire. Et c'est sur ce fondement que l'Electeur Palatin prétend aujourd'hui à cette dignité. Mais d'un autre côté il n'est pas moins évident, que quand Maximilian pere du present Duc de Baviere fut fait Elec-

Electeur, il fut dit dans la Bulle Imperiale, que la Regence de l'Empire vacant, appartiendroit desormais à cette Maison. Cependant cette cause fut revoquée par le dernier traité de Munster. Ainsi la chose est demeurée en dispute entre ces deux Maisons. La Maison de Baviere compte sur ses forces & sur ses richesses, soûtenuë qu'elle est par les Princes Ecclesiastiques; & l'autre ne compte que sur la justice de la cause, qui est le droit d'herédité qu'on ne peut lui contester.

Laissant donc ces Princes discuter leurs respectives prétentions, je te dirai qu'on ne parle à présent en cette Ville, que de l'entreprise que le Prince de Condé vient de faire sur une Ville maritime de ce Royaume, qui se nommé Calais. Ayant eu avis que le Gouverneur avoit fait sortir la plus grande partie de sa Garnison, pour renforcer celles d'Ardres, Place qui n'est pas éloignée de Calais, & qu'on croyoit plus exposée, il fit marcher ses troupes, se promettant de surprendre Calais à la faveur de la nuit. Mais il fut découvert avant que de pouvoir en approcher; & les habitans ayant pris les armes, parurent sur les murailles & remparts pour les recevoir; de sorte qu'il fut forcé de se retirer avec perte de près de mille hommes.

Il y a ici deux hommes venus d'Angleterre, qui prétendent être Prophêtes, & qui prédisent la chûte du Pape, qu'ils appellent Antechrist, Bête, Dragon, & lui donne je ne sçai combien d'autres vilaines qualités. Il y en a un qui s'en est allé pour dire au saint Pere, lui-même ce qui

va

va lui arriver. La Cour de France les regarde comme deux foux, & perſonne n'en peut faire un jugement plus favorable, s'ils vont à Rome, où ils tomberont infailliblement entre les mains de l'Inquiſition, qui, comme tu ſçais, eſt un enfer ſur la terre. Donaja ton frere a ſenti ce qui en eſt pour deux ou trois paroles lâchées imprúdemment au mépris de la Religion Romaine. Il n'a pas été condamné à la mort, il eſt vrai; mais il a ſouffert une longue & ennuyeuſe priſon, juſques à ce que la peſte l'ait enfin délivré de ſa captivité & des autres chaînes de cette vie mortelle.

S'il étoit mort, Nathan, par les mains du Bourreau, ou par le feu, le genre de mort qu'on inflige ordinairement à ceux qui invectirent la foi Romaine, je n'aurois pû le dire martir, ſi ce n'eſt de ſon extravagance & de ſa témerité, puiſqu'il n'étoit pas à Rome pour y faire des Proſelytes, ni à Moïſe ni à Mahomet; mais pour pénetrer les ſecrets des Sectateurs de Jeſus.

Tu es à Vienne pour la même fin. Fais gayement ton devoir, & Dieu te préſervera de toute adverſité.

LETTRE LIII.

A Melec Amet.

Des Tranſports & extaſes, Avanture de Saleh Medecin Indien.

JE te felicite de ton retour ſur la terre: Car il paroît par ta Lettre que tu as fait un voyage

ge en l'autre monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tu vouluſſes favoriſer les vivans du journal de tes voyages chez les morts, & des remarques que tu as faites dans les païs des ombres. Ces régions du ſilence feroient du bruit chez les mortels, toûjours avides des nouvelles étrangeres. Si tu voulois communiquer les remarques que tu as faites dans ce voyage ſpirituel, peut-être aprendrions-nous à entretenir correſpondance avec le monde inviſible. Nous pourrions trouver moyen d'écrire à nos amis morts, & d'en recevoir réponſe; ou du moins nous pourrions faire des découvertes utiles dans l'Empire des ombres.

Mais parlons ſerieuſement; & dis-moi, je te prie, ſi tu ne crois pas que tout ce qui t'eſt arrivé en cela, ſoit quelque choſe de plus qu'une extaſe ou un ſonge? J'ai écrit autrefois à Cara Hali le Medecin ſur un accident de cette nature, arrivé aux environs de Paris. C'étoit au ſujet d'un homme qui ſelon toutes les apparences humaines fut ſans vie durant l'eſpace de trente-cinq heures, & donné pour mort par les Medecins: Cependant aprés ce tems-là, il recouvra l'uſage de ſes ſens, & dit des choſes étranges à ceux qui étoient autour de lui. Ces choſes ne ſont aſſurément que des ſommeils de l'ame, & la mort même n'eſt qu'un ſommeil, mais un ſommeil plus profond. Sans contredit on ſe réveille & on agit dans un autre état. Car comme le feu eſt également diſpoſé à s'incorporer dans la graiſſe de chair ou de poiſſon, dans l'huile, dans la cire, dans le ſouphre, & dans tous les autres vehicules de cette nature; & que la flâme n'eſt pas

plûtôt

plutôt éteinte dans l'un, qu'elle paſſe incontinent à toutes les autres, pourvû qu'ils ſoient dans la ſphere de ſon activité, pour parler comme les Philoſophes Occidentaux; de même l'eſprit ou la flâme de la vie, eſt toûjours prêt à paſſer d'un corps dans un autre. Ainſi tel eſt à préſent Roi, qui dans un moment peut être paon, & ſervi dans peu de jours ſur la table de ſon Succeſſeur comme un mets délicieux.

Mais pour ne m'étendre pas trop ſur ces ſortes de ſecrets, je veux te raconter une avanture qui reſſemble aſſez à ce qui t'eſt arrivé.

Il eſt fait mention dans les écrits d'un Auteur autentique, d'un Manuſcrit d'un ancien Arabe, portant que Al'Rachid Empereur des Fidéles avoit autour de lui pluſieurs fameux Medecins. Il eſtimoit entr'autres Saleh Eb'n Nahali, pour avoir tiré un de ſes proches parens d'un état pareil à celui où je ſupoſe que tu as été. Ce parent étoit fort cher à l'Empereur, qui étoit en régal quand on lui apporta la nouvelle de ſa mort. L'Empereur extrêmement ſurpris d'une telle nouvelle, & fondant en larmes: fit ôter la table. Jaafer Eb'n Yahya l'un des favoris de l'Empereur, le pria incontinent que le Medecin Indien viſitât le corps de ſon parent. Le Prince y conſentit; & le Médecin s'étant rendu chez le mort; & lui ayant tâté le pous, après qu'il l'eût bien conſidéré, vint retrouver l'Empereur, & lui dit: *Ne plure plus, Monſeigneur, qui commande aux Fidéles, car ſi cet homme eſt mort; & que je ne le faſſe pas revenir, que je ſois ſeparé pour jamais de toutes mes femmes.*

A peine avoit-il achevé de parler, qu'un de ceux qui étoient auprès du parent de l'Empereur vint encore l'assurer qu'il étoit effectivement mort.

Alors Al'Rachid commença à faire des imprécations contre les Indiens & à déclamer contre leur ignorance. Mais Saleh persistant dans ce qu'il avoit avancé, s'écria avec quelque chaleur : *Ne sois point incredule, Empereur des Fideles, & ne laisse point enterrer ton Cousin : car très-assurement il n'est pas mort. Je veux te faire voir quelque chose d'admirable.* Ces paroles ayant appaisé Al'Rachid, il prit Saleh avec lui, & s'en alla visiter le pretendu mort.

Ils ne furent pas plutôt entrés dans la chambre, que l'Indien prit une aiguille, & la poussa entre l'ongle & la chair du pouce gauche. Le mort alors porta la main à la bouche; ce que voyant Saleh, il s'écria; *Console-toi maintenant, Monseigneur, car les morts n'ont pas accoûtumé de sentir la douleur.* Après cela il lui souffla de la poudre dans le nez, qui fit en peu de momens éternuer le patient, & s'étant mis sur son seant, il parla à Al'Rachid, & lui baisa la main. L'Empereur lui ayant demandé comment il se trouvoit. *Bienfaicteur du genre humain*, répondit-il; *je ne me souviens pas d'avoir dormi si doucement de ma vie. Je songeois seulement qu'un chien me mordoit le pouce de la main gauche, & c'est cette douleur qui m'a réveillé* En disant cela, il lui montra la marque de l'aiguille & le sang: Ajoûtant, *certainement ce n'etoit pas un songe, mais une verité, puisque je le sens encore.* L'Empereur

pereur fut fort content du Medecin Indien, & lui fit de grands honneurs. Son parent qui se nommoit Ibrahim vêcut encore plusieurs années, & fut fait Gouverneur d'Egypte, où il mourut, & fut enterré.

Les Medecins d'Orient ont de tout tems été fameux; & aujourd'hui ils sont en grande estime parmi les Francs; qui s'appliquent à l'étude des sciences. Il y a en ces quartiers quelques sçavans Medecins; mais il y en a beaucoup d'ignorans, qui ne servent qu'à faire briller les autres & à les mettre en réputation. Chaque Province, chaque Ville de France fourmille de Medecins, qui trouvent tous de l'occupation, les uns à tuer, les autres à guérir. Les Nazariens, vivent avec beaucoup de déreglement, & tombent dans quantité de maladies entierement inconnuës aux Orientaux : Ainsi ils ont besoin d'être bien pourvûs de Medecins. Cependant un François de qualité & célébre parmi les Sçavans, remarque que les habitans d'un Bourg qui n'étoit pas éloigné de son Palais, joüirent d'une santé vigoureuse & vécurent long-tems, jusques à ce qu'un certain Empirique s'y fût établi; & qu'alors ils commencerent à devenir valetudinaires, & à mourir jeunes. Le Proverbe Arabe dit, *que personne n'est bon Medecin, que celui qui est né tel* : Voulant dire par-là qu'il y a des gens naturellement disposés & propres à cette science. En effet, je sçai que des gens qui n'avoient jamais étudié dans les Academies, & qui ne sçavoient pas trois mots d'Anatomie, ont fait des cures admirables. Il y a même des femmes qui

ont des dons de cette nature, & qui réüssissent très-heureusement dans la pratique. Mais après tout, les bêtes sont encore plus heureuses, puisqu'elles sont par instinct leurs propres Medecins:

Je te souhaite, une si bonne santé, que tu n'ayes point besoin de medecines. Mais si tu as le malheur de tomber dans l'indisposition de Parmenide, je te conseille de te servir de l'avis qui lui fut donné par un Philosophe. Parmenide se plaignant d'une douleur d'estomac, & lui demandant son conseil, il lui dit de se servir de telles & telles confections, & de tels & tels Elexirs. L'autre répondit, qu'il avoit éprouvé tout cela, & plusieurs autres choses encore, sans y avoir trouvé aucun soulagement. Fais-toi donc Poëte, répliqua le Philosophe : car les Poëtes ont d'ordinaire l'estomac bon.

LETTRE LIV.

Au Kaimakam.

Montmedi rendu aux François. Discours du Gouverneur au Roi. Desavantages des Turcs en Candie.

IL est arrivé en cette Ville Couriers sur Couriers, qui portent tous les agréables nouvelles, que Montmedi s'est rendu aux François. Le Parlement en corps, & la Ville de Paris, le Chancellier du Royaume, le Cardinal Antoine Barberin, & tous les autres Ecclesiastiques, se sont rendus à la grande Mosquée ou Temple, où l'on a chanté le *Te Deum* cet après-midi avec une

une pompeuse solemnité. Et à l'heure que je t'écris, j'entens un si grand tintamare de canon, de cloches, & de monde, qu'on diroit qu'il n'en faudroit pas davantage pour réveiller même les morts, & les faire sortir de leurs tombeaux pour s'informer de quoi il s'agit.

La verité est, que cette Place passe pour l'une des plus fortes de l'Europe ; & les Habitans ne l'ignoroient pas, lorsqu'ils ont obtenu du Roi des conditions si glorieuses. Ainsi nous ne devons pas être surpris si la joye des François va à l'excès.

Lorsque les Députés de la Place présenterent les clefs au Roi, celui qui portoit la parole lui fit au nom de tous le discours suivant.

S I R E,

Nous aurions eu juste sujet de nous plaindre de la Fortune, & de nous accuser de lâcheté, si nous rendions cette imprenable Forteresse, aux armes d'un Prince moins glorieux & moins puissant que votre Majesté, puisque nos nouvelles murailles seules sont assez fortes pour nous défendre sans prendre les armes, contre une Puissance inferieure à la vôtre. Mais puisque la volonté de Dieu est que nous changions de Maître, nous nous réjoüissons de tomber entre les mains d'un Monarque si invincible & si genereux. Et nous esperons, S I R E, *que votre Majesté nous honorera d'autant plus de faveur, que nous avons fait tous les efforts dont nous étions capables, pour garder une inviolable fidélité au Roi Catholique, qui étoit hier notre Maître.*

Cela fut prononcé avec tant de grace, d'un ton si animé, & avec une si noble franchise, que le Roi le reçût parfaitement bien, & leur fit cette réponse.

Oüi, je me souviendrai toûjours que votre constance merite mon estime. Et à présent que je vous considere comme mes Sujets, je donnerai de si grands Privileges à cette Ville, que je vous obligerai à faire paroître autant de courage & de zéle pour mon service, que vous en avez montré pour celui du Roi Catholique.

Et le Roi pour faire voir qu'il n'a pas moins de reconnoissance & d'estime pour ses Officiers, qui par leur courage & par leur prudence ont réduit cette importante Place sous son obéïssance, en a donné le gouvernement au Lieutenant General de ses Armées, qui n'a pas quitté le siége, où il a reçû diverses blessures. Il s'appelle le Marquis de Vandi. Il s'est signalé en seize siéges & batailles, & est tout couvert de cicatrices, qui sont les glorieuses marques d'un Héros infatigable & heureux.

Il est necessaire que le Divan soit informé de ces sortes de choses ; non pour lui apprendre ce qu'il doit faire en cas pareil, car il est parfaitement sage, mais afin qu'on enregistre ces exemples comme étant des aiguillons à la vertu & à la grandeur d'ame, car on ne peut pas se mettre dans l'esprit que l'Empereur des vrais Croyans fera moins que ces Rois Infidéles, en

matiere de récompense, à ses fidéles & intrepides Esclaves.

Le Maréchal de la Ferté-Seneterre a aussi eu sa part des caresses & de la reconnoissance du Roi & de toute la Cour.

Cette conquête a fort consterné les Espagnols, qui commencent à s'éloigner le plus promptement qu'il leur est possible du voisinage des armées Françoises. Les François au contraire sont pleins de vigueur & de résolution & ne prétendent pas finir cette campagne sans faire quelqu'autre entreprise en Flandres.

Ils s'avancent peu à peu jusques dans le cœur de cette Province, qui sera vrai-semblablement le Théatre de la guerre, tant qu'il y restera une place au Roi d'Espagne. C'est un païs extrêmement riche, & abondant en toutes choses que la nature puisse produire. Les peuples y sont fort industrieux à aprendre & perfectionner tout ce qu'il y a d'avantageux & de profitable dans les arts. Tout leur malheur consiste en ce qu'ils ne sont pas en état de se maintenir & de subsister independamment de l'une ou de l'autre des Couronnes voisines. Ainsi en quelque endroit que ces Souverains portent leurs armes, ces pauvres peuples sont miserablement accablés par le moyen des troupes; & en ce cas leurs amis les fatiguent souvent autant que leurs ennemis. Il est même bien difficile de dire au juste, qui sont leurs ennemis & leurs amis. Car à quelque Maître qu'ils soient, leurs bourses s'épuisent par le moyen des taxes & des contributions; sans compter l'oppression insuportable qu'ils souf-

frent à loger des troupes ſans diſcipline, qui font impunément une infinité d'inſolences.

La Pologne eſt à préſent dans un état auſſi triſte, expoſée aux armées de la Suede, de l'Autriche, de Brandebourg, de Moſcovie, de Tranſylvanie, & du Roi Caſimir.

Le fils du défunt Empereur a envoyé une groſſe armée au ſecours de ce Monarque infortuné; & il ſe confirme de toutes parts que cette armée aſſiege Cracovie, pendant qu'on négocie avec l'Electeur de Brandebourg pour le détacher de la Suede. Il y a apparence que cette guerre ſera longue, à moins que la peſte qui regne en ces quartiers-là, & qui emporte plus de monde que le fer & le feu, n'oblige à faire la paix. Il y a plus de deux ans que les Moſcovites ſouffrent de cette maladie. Le grand Duc a été contraint de s'enfuir avec ſon armée comme autant de fugitifs & vagabonds, de devant cet inexorable vainqueur, qui ne fait point de quartier.

Cependant j'aprens de fâcheuſes nouvelles de Candie, où l'on dit que les Muſulmans ont perdu à la derniere attaque plus de quatre mille hommes, trente-quatre Drapeaux, & des richeſſes conſiderables. Les Infidéles ont auſſi pris & ruiné cet Eté plus de trente Vaiſſeaux de Barbarie, & beaucoup plus de Conſtantinople, de Smirne, d'Alep, de Scanderon, &c. Qu'ils ſe ſont emparés d'un entr'autres chargé du revenu annuel que le Grand Seigneur tire de Scanderon, & d'un autre qui portoit le revenu de Rhodes: Qu'ils ont tué mille vrais Croyans,

fait

fait cinq cens prisonniers, & repris quantité d'Esclaves Chrétiens, & qu'en un mot, ils ont trouvé dans tous les Vaisseaux qui sont tombés entre leurs mains, des richesses immenses d'or, d'argent & de pierres précieuses.

A juger des choses par les progrès continuels des Nazariens, on diroit que Sultan Ibrahim commença injustement cette guerre, & que c'est pour cela qu'elle a si mal réüssi à Sultan Mahomet son glorieux Successeur. Pardonne, genereux Ministre, à cet effet de mon chagrin, si c'est un crime de croire que le Créateur de toutes choses soit irrité contre ceux qui ont violé leur parole, & le serment qu'ils avoient solemnellement juré. Tu sçais l'histoire de cette guerre, & ce qui en a été la premiere cause. Je n'en dis pas d'avantage.

On dit ici en proverbe *que la voix du peuple est la voix de Dieu.* Quoique je n'approuve pas la conduite de ceux qui se servent de cet aphorisme populaire, pour fomenter les seditions dans un Etat; je ne sçaurois pourtant m'empêcher de convenir, qu'il y a beaucoup de raison dans cette maxime; & cela se verifie par l'état présent de Constantinople.

Tu remarques que les troupes sont mutines, & qu'elles ne veulent plus servir dans cette malheureuse guerre. Tu vois que les Marchands & en géneral tous les peuples sont mécontens & factieux: que les avenuës de cet asile du monde sont bloquées par les Venitiens, & si bien bloquées, qu'on n'y peut faire entrer, ni grain, ni autres provisions necessaires pour faire subsister

ter tant de millions d'ames : tu vois enfin que les calamités publiques ont presque mis les Peuples au desespoir, & que quelque chose qu'ils fassent, ils ne s'en mettent pas en peine. On parle par tout de faire la paix avec les Chrétiens; & il n'y a point d'Artisan qui ne soit assez impertinent, pour dire hautement, qu'à moins que de cela la ruine de l'Empire Ottoman est inévitable.

Dieu veuille t'inspirer, & aux autres Ministres du Divan, dans cette fâcheuse conjoncture, les moyens de remedier à tant de maux, en sorte que nous puissions éviter le malheur d'une guerre civile, toûjours plus fatale à un Etat, qu'une invasion des Etrangers.

LETTRE LV.

Au Juif Nathan Ben Saddi à Vienne.

Abregé de la Vie & des Miracles de Mahomet.

Tu me donnes à présent de solides esperances de te voir converti à la vraïe foi. Ta Lettre m'a tout ressuscité. Je n'y vois point ces scrupules & ces vains doutes qui ne finissent jamais. Elle ne sent point l'hipocrisie & la dissimulation, comme si tu n'avois en vûë que de te moquer de moi & de ma foi, & demeurer toûjours infidéle. Mais tu m'acorde plusieurs choses importantes, qui sont l'éloge de ta raison, & qui te comblent de gloire. Tu demandes seulement, que je te fasse une rélation fidéle & autentique de la vie de notre Saint Prophéte, & des

des Miracles qu'il a faits, pour prouver qu'il eſt Prophéte. Tu voudrois fort ſçavoir, s'il eſt arrivé quelque choſe à l'Ambaſſadeur de Dieu, qn'on puiſſe mettre en parallele avec les miracles, qui ont rendu recommandable Moïſe votre Legiſlateur, & l'ont fait paſſer pour l'Oracle du Ciel.

Il n'y a rien à dire à cette demande ; & il eſt juſte que celui qui prend la qualité de Prophéte, ſe diſtingue des Impoſteurs par des ſignes évidens & par des miracles. Il eſt néanmoins inutile d'en faire un parallele exact, parce que les conjonctures & les occaſions des miracles de Moïſe, & de Mahomet le Sceau des Prophétes, furent tout-à-fait differentes. Votre Legiſlateur reçut ordre & pouvoir de faire des Miracles quand il voudroit : Mais le nôtre déclara qu'il n'étoit pas envoyé pour faire des miracles ; mais pour prêcher l'Unité de l'Eſſence Divine, la reſurrection des morts, les joyes du Paradis ; & les tourmens de l'Enfer.

Cependant de peur qu'on ne doutât de la verité de ſa Miſſion, il ne fut pas plûtôt né qu'il commença de ſignaler ſa vie par des faveurs ſurnaturelles qui lui furent faites. Sa mere accoucha de lui ſans aucun travail de corps & d'eſprit, & il n'eut pas plûtôt reſpiré l'air, qu'il parla diſtinctement, qu'il ſalua ſa mere, & lui dit : *Je proteſte qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & que je ſuis ſon Apôtre.* Il fut auſſi circoncis naturellement, & vint au monde ſans prépuce : Dans le même inſtant qu'il fut né, il fut défendu aux Démons de monter au-deſſus du Globe de la Lune ; & l'on

l'on entendit quatre voix des quatre coins du Temple quarré : la premiere disant : *La verité est venuë, & tout mensonge s'en retournera en Enfer.* La seconde : *Il est né aujourd'hui un Apôtre de votre Nation, & le Tout-puissant est avec lui.* La troisiéme : *Un Livre plein de lumiere vous est envoyé de la part de Dieu.* Et la quatriéme : *O Mahomet, nous t'avons envoyé pour être Prophéte, Apôtre & le guide du monde.*

A l'âge d'environ quarante ans, étant aux champs avec le fils de sa Nourrice, ce bienheureux Enfant se retira pour prier dans un antre qui est au pied du Mont-Uriel. Il n'y fut pas plutôt entré, que l'Ange Gabriel lui aparut, & lui dit : *Bismillahi rrahmani rrhimi*, &c. *Au nom de Dieu misericordieux & pitoyable. Je suis envoyé, enfant bien-aimé, pour arracher de ton cœur la racine du mal ; car tes prieres ont fait ouvrir les portes du Paradis.* L'Enfant resigné dit : *La volonté de ton Seigneur & la mienne soit faite.* Alors l'Ange lui ouvrit l'estomac avec un Rasoir de Diamans, & ayant pris son cœur, il le pressa & en fit sortir la noire contagion, qu'il avoit tirée d'Adam. Et ayant remis son cœur en sa place, il benit l'Enfant, & se retira au Royaume des invisibles.

Depuis ce tems-là, le jeune Favori de Dieu crû, & fut heureux en tout, caressé de Dieu & des hommes. Il étoit sous la direction de son oncle Abu Yaleh, qui démêlant dans son jeune neveu les marques d'une ame extraordinaire, en eut plus de soin que s'il avoit été son fils. Comme sa fortune étoit mediocre, tout ce qu'il peut

faire

faire de mieux pour ſon illuſtre pupille, fut de le mettre facteur chez une Veuve nommée Chadijah, de la même Tribu que Mahomet, qui étoit de la plus noble Tribu qui fût entre les Arabes. Cette Veuve étoit de plus très-belle & très-riche; & eſperoit qu'elle pourroit être avec le tems femme de Mahomet.

La principale raiſon qui lui inſpira cette penſée, fut une viſion que Chadijah avoit euë, & dont le monde parloit en ces quartiers-là. Car elle-même l'avoit divulguée, long-tems avant que Mahomet fut ſon Domeſtique, ou que ſon Oncle eût penſé à le mettre chez elle en cette qualité. » Il fut avis à Chadijha que le Soleil » abandonnoit le Firmament pour deſcendre ſur » ſa maiſon, d'où il repandit ſes rayons en Ara» bie, en Egypte, en Perſe, & enfin ſur toute » la terre. » Cette viſion fit une ſi profonde impreſſion ſur l'eſprit de Chadijha, qu'elle n'eut point de repos qu'elle n'en eut fait part à un certain Sage de ces quartiers-là, fameux pour la capacité dans l'Aſtrologie, & dans les autres ſciences myſterieuſes; mais plus fameux encore par l'integrité de ſes mœurs. Elle ne lui eut pas plûtôt raconté ſa viſion qu'il lui dit: *Au nom de Dieu, Veuve, entre dans ton bain, & fais pour te préparer les purifications neceſſaires, car en peu de tems tu ſeras mariée avec le plus grand Prophéte du monde.* Et ayant demandé à l'Aſtrologue le Païs, la Tribu, & le nom de ſon futur Epoux, il répondit que c'étoit un Arabe de la Mecque, de la Tribu des Coreï, & que ſon nom étoit Mahomet.

Chadijah

Chadijah ne ſçavoit encore rien du neveu d'Abu Yaleh : mais tu peux t'imaginer qu'elle ſentit une paſſion extraordinaire, lorſque ſon Oncle vint quelque tems après la prier de le prendre à ſon ſervice ; & qu'elle reconnut que c'étoit l'homme duquel l'Aſtrologue lui avoit parlé, & déſigné par ſon Païs, par ſa Tribu & par ſon nom. Car Mahomet étoit fils d'Abdala, qui deſcendoit de Bani Haſchim, la plus illuſtre Maiſon de la Tribu des Corei. Qui peut exprimer les ſentimens qu'elle eut de voir ce beau jeune homme, qu'elle croyoit que le Ciel deſtinoit à partager ſon lit, lui faire en humble Eſclave ſon premier compliment ? Avec quelle grace & quelle modeſtie ne reçut-elle point les dernieres inſtructions & l'adieu de ſon Oncle ? Cependant elle cacha ſes tranſports, & envoya ſon cher Eſclave avec la Caravanne qui alloit en Sirie, & lui donna une penſion honnête.

Il arriva dans ſon voyage quelque choſe de très-remarquable, & de fort glorieux à cet admirable jeune homme. S'étant arrêté à un certain lieu qui étoit ſur le chemin, & attendant le Capitaine de la Caravane auprès d'une Sinagogue de Juifs, Mahomet n'eut pas plutôt mis le pied ſur le ſeüil de la porte de la Sinagogue, que toutes les Lampes qui étoient attachées avec des chaînes, tomberent ſubitement. Tous ceux de ta Nation qui ſe trouverent préſens, ſurpris d'un accident ſi extraordinaire, ſe jetterent aux pieds des Rabins, & les prierent de leur dire leur avis ſur cette étrange circonſtance. Les Rabins après avoir fait les ceremonies & les ex-

piations

piations accoutumées, répondirent : *Il eſt dit dans les traditions des Anciens, qu'à quelque heure un Arabe nommé Mahomet aſſiſtera à nos ſolemnités, Dieu tranſportera les chandeliers de leur place. Il eſt donc trés-certain*, ajoûterent-ils, *qu'il eſt à préſent parmi nous. Qu'il ne nous échape point, de peur qu'ignominie & mépris ne tombe ſur Iſraël.* Mais pendant qu'ils étoient occupés à chercher la cauſe de ce prodige, deux Anges emporterent Mahomet à la Mecque, où il ſe maria bien-tôt après avec Chadijah.

Il ne ſeroit pas difficile de rapporter pluſieurs autres miracles de la vie du Prophéte ; comme par exemple, la nuë qui le couvroit, l'Aigle qui ſe perchoit ſur ſa tête, lorſqu'il étoit endormi, les arbres & les pierres qui le proclamerent Apôtre de Dieu. Je crois que la deſcente miraculeuſe que fit la Lune à la priere de l'Envoyé de Dieu, ne cede rien au celebre deſordre qui arriva ſur le Mont de Sinaï, lorſque votre Loi fut donnée à Moïſe.

Si tu nous demande des preuves inconteſtables de la verité de notre miracle, donne-nous-en de la même nature qui faſſent voir la certitude du vôtre. Nous comptons tous également ſur les differentes Archives de notre Nation, écrites par gens auſſi ſujets aux tentations & à toutes ſortes d'erreurs, que nous le pouvons être toi & moi ; cependant nous croyons les uns & les autres ce qu'elles aſſurent. A moins donc que pour prouver que votre Loi eſt d'une obligation éternelle & univerſelle, tu ne puiſſes produire quelque autorité plus infaillible que celle que je puis

puis alleguer pour prouver le contraire, le desavantage est manifestement de ton côté : car je soûtiens avec notre saint Prophéte, & avec tous les Musulmans, que l'Alcoran ne contient rien qui repugne à la Loi de Moïse ; mais que ce n'est qu'une idée plus parfaite & plus ample de la volonté de Dieu : & que comme Moïse fut le Legislateur des Enfans d'Israël, Mahomet aussi fut l'Apôtre des Enfans d'Ismaël & le Sceau de tous les Prophétes.

Sers-toi de ta raison, & ne sois plutôt d'aucune Religion, que d'être du nombre de ceux ausquels il sera dit au dernier jour : Beuvez adorateur d'Ozaïr, & soyez damnez éternellement.

LETTRE LVI.

A Dicheu Hussein, Bassa

Démêlé de l'Ambassadeur de France & d'Espagne à la Haye. Nouvelle de Dannemarck, de Portugal, de Munster, & de la Cour d'Allemagne.

Il y a eu depuis peu une grosse querelle entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne à la Haye, au sujet de la préseance. Un soir l'Ambassadeur de France se promenoit en carrosse, dans un lieu où l'Ambassadeur d'Espagne aussi en carrosse, le rencontra. Tous deux voulant avoir le pas, les têtes de leurs Chevaux se trouverent les unes contre les autres, & demeurérent dans cette situation. Ils furent incontinent environnés d'une foule de peuple. Comme le Ministre de France est fort respecté, plusieurs

Gentils-

Gentilshommes armés d'épées & de piſtolets, ſont venus lui offrir leurs ſervices, & toutes choſes préſageoient, ce ſemble, un combat. Mais le Magiſtrat ayant eu avis de ce démêlé, envoya des Gardes pour prévenir le deſordre, & empêcher que la populace n'entreprît rien ſur les Ambaſſadeurs. Cependant pluſieurs grands Seigneurs ſe promenoient par-ci par-là entre les Ambaſſadeurs, & propoſoient des expediens pour accommoder l'affaire : Mais comme cela ſe paſſoit dans le tems préciſement que l'Ambaſſadeur de France eût reçû avis que Montmedi s'étoit rendu, il ne voulut pas rabatre la moindre choſe de ſes prétentions. De ſorte que le Miniſtre d'Eſpagne fut enfin forcé d'abandonner le terrein, regardant comme un triomphe, d'avoir arrêté ſi long-tems l'Ambaſſadeur de France.

Il eſt arrivé un Courier de Dannemark, avec nouvelles que la Ville d'Itzohow a été entierement conſumée. Cette Place apartenoit aux Danois, & a été brûlée par ordre du Roi de Suede. Les Danois ſont fort malheureux depuis quelques années, qu'ils ne font aucune figure dans l'Europe. La grandeur de chaque Royaume & Etat ne dure qu'un tems. Les Danois ont été autrefois victorieux & trés-rédoutables ; mais à préſent leur Monarchie tombe bien vîte en décadence, pour faire place à la grandeur naiſſante des Suedois.

Les Dunkerquois font grand bruit par Mer, ils ont pris depuis peu ſur les François vingt Vaiſſeaux Marchands, & ſur les Anglois en-

viron dix. Mais s'ils n'ont pas plus de bonheur que leurs voisins, les François prendront leur Ville avant qu'il soit peu. Ils s'en approchent beaucoup chaque campagne. J'ai déja envoyé au Kaimakam la Relation de la prise de Montmedi, l'une des plus importantes Places de la Chrétienté. Je t'aprens aujourd'hui que les François ont pris Saint Venant; elle ne fait pas tant de bruit que l'autre, mais elle est cependant assez considerable, pour s'être renduë par composition. Cela se fit le vingt-huitiéme de la lune passée. Si cela dure, les Ecclesiastiques François ne feront presque rien que chanter des *Te Deum*, pour les progrés & les victoires continuelles de leur Monarque.

Nous aprenons de Portugal que cette Cour, pour se mettre d'autant mieux à couvert des insultes des Espagnols, à demandé secours à l'Empereur de Maroc & de Fez; ce qui passe pour un grand crime parmi les Nazariens. D'autres disent qu'on n'a envoyé à Maroc, que pour acheter tous les chevaux qu'on pourra trouver dans ce Païs-là.

Cependant le Roi de France prend toutes les mesures que la politique peut lui inspirer, pour s'élever à l'Empire d'Occident. Ses Ambassadeurs en Allemagne ont un train magnifique, & une suite de trois cens hommes. Ils appellent leur maître Sa Majesté très-Chrétienne, Roi de France & de Navarre, Prince Souverain en Allemagne & en Italie. On regarde cette derniere qualité, comme un grand acheminement au titre d'Empereur.

La Cour Imperiale n'eſt pas peu embarraſſée, d'aprendre que nos invincibles Armées s'approchent des frontieres d'Hongrie. Ce mouvement traverſera l'élection qu'on s'étoit propoſé de faire ; ſans compter que les Princes Allemans ne peuvent pas convenir entr'eux au ſujet du Succeſſeur.

La Reine Chriſtine de Suede eſt revenuë en ce Royaume. La peſte qui recommence en Italie, l'en chaſſe pour la ſeconde fois.

L'Evêque de Munſter & la Ville de ce nom, ſont actuellement en guerre. Le Prélat aſſiége cette place dans les formes, & la ſerre de fort près

Cette nouvelle n'eſt pas de l'importance de celle qu'on m'écrit de Conſtantinople, que les Muſulmans ont repris les Iſles de Tenedos & de Lemnos ; mais qu'il leur en a coûté du monde.

Je ſouhaite qu'on puiſſe chaſſer les Venitiens de l'Archipel avec la même facilité. La Ville Imperiale n'auroit alors plus de ſujet de ſe plaindre qu'elle manque de pain.

LETTRE LVII.

A Dinet Golou.

Il ſe plaint de la réſerve & du ſilence de ſes amis ; cenſure les diſputes des Muſulmans, & nie que Dieu ait un corps ou des paſſions comme nous.

JE ne ſçai ce que cela veut dire, mais la plûpart de mes amis ſont depuis quelque tems

en mesure avec moi. Ils ne m'écrivent que rarement ; & quand ils m'écrivent, ce ne sont que réserves, comme si ma probité leur étoit devenuë suspecte. Comme j'ai ordre du Divan de donner avis de toutes les criminelles intrigues qui parviendront à ma connoissance, c'est peut-être aussi ce qui les empêche de me communiquer leurs sentimens avec la même franchise qu'ils faisoient autrefois, même sur des choses qui ne regardent l'Etat ni de prés ni de loin, qui sont purement des matieres de speculation, & communes dans la bouche de tous ceux qui sont tant soit peu sensés. Etes-vous devenus plus chagrins & plus rigides à Constantinople, que vous ne l'étiez il y a vingt ans ? Je me souviens qu'alors les Musulmans, les Grecs, les Curdes, les Francs & gens de toute autre Religion, s'assembloient ordinairement dans les maisons à Caffé, où ils disoient librement ce qu'ils pensoient ; personne n'étant bien-aise de passer pour un restant en se choquant de la foi d'autrui, quoiqu'elle fût differente de la sienne.

C'étoit alors un point de genérosité, de favoriser les Chrétiens de quelque Secte qu'ils fussent, & de les laisser parler & agir comme ils l'entendoient, pourvû qu'ils ne blasphêmassent ni Dieu ni son Prophété. Les Chrétiens mêmes auroient été les premiers à condamner celui de leurs compagnons qui se seroit rendu coupable d'un tel crime, & qui auroit mal parlé en Turquie de la Religion établie dominante.

Pour-

Pourquoi donc ne donne-t-on plus aujourd'hui la même liberté, & même aux Musulmans qui sont intimes amis ? Est-ce un plus grand crime à présent de s'écrire mutuellement ou de s'entretenir de quelqu'autre maniere, qu'il ne l'étoit alors d'entrer en dialogue avec les Infidéles ? Je ne voudrois pas obliger ces esprits hardis & profanes, à nier l'existence d'un Dieu, ou à blasphêmer son Ambassadeur, & encore moins les imiter en cela. Tout l'Univers est un témoignage irréfragable, d'une nature éternelle & toute puissante ; & l'Alcoran est une preuve évidente de la sainteté & de l'indispensable commission de notre saint Prophéte. Mais je ne crois pas que ce soit un crime d'entrer dans l'examen des choses sujettes à controverses. Je hazarderai au moins de te découvrir mon cœur, puisque tu es de tous mes amis celui qui me plaît le plus. Je te dis donc, mon cher Dinet, que je trouve ridicule & puérile, que les Musulmans se querellent sur de pures bagatelles en matiere de Religion, & que des gens qui se sont dévoués à Dieu, s'attachent aux visions des hommes. Les uns croyent que l'Alcoran est éternel ; & les autres soutiennent qu'il a été créé. L'un & l'autre est selon moi une décision absurde. La premiere l'est, parce qu'il s'ensuivroit de-là qu'il y a deux Eternels ; ce qui est un grand acheminement à la pluralité des Dieux & à l'idolâtrie. L'autre l'est aussi, mais seulement en ce que c'est mal parler, que de dire d'un Ecrit qu'il a été créé ; car l'usage est de dire qu'il a été écrit ou composé, & non créé.

Je

Je puis croire aiſément que l'Ange Gabriel deſcendit pluſieurs fois du Ciel, pour apporter ſur la terre les cent quatre feuilles de la Science & de la Foi. Mais ſi Adam n'eut que dix de ces feuilles, ou vingt-une, comme diſent quelques-uns : ou ſi Seth ſon fils n'en eut que vingt-neuf, ou cinquante ſelon d'autres, c'eſt de quoi ma foi ne ſe met guéres en peine. Il ſe peut qu'Edris n'en eut précisément que trente, & Abraham notre pere que dix. Ce qu'il y a de certain, eſt que le Livre de la Loi fut envoyé à Moyſe, les Pſeaumes à David, & l'Evangile à Jeſus Fils de Marie, & l'Alcoran à Mahomet, le dernier des Prophétes.

Il ne m'eſt pas plus difficile de croire que la plume céleſte avec laquelle ces Ouvrages furent écrits, étoit d'une ſubſtance admirable. Mais de vouloir qu'elle fût compoſée de perles plûtôt que de diamans, ou autres ſemblables bijoux, c'eſt à quoi je ne vois point de raiſon. Je dis la même choſe de ce qu'on prétend; que le cheval le plus vîte d'Arabie ne ſçauroit en cinquante ans aller d'un bout de cette plume à l'autre. Quoique je ne puiſſe pas croire ces choſes, je ne veux pas de mal pour cela à ceux qui les croyent Chacun penſe comme il l'entend.

Mais je ne puis avoir la même indifférence, quand j'entens dire que Dieu a un corps comme le nôtre, des yeux, des oreilles, un nez, des mains, une langue, & tous les autres membres & organes du corps humain; qu'il ſent, qu'il parle, & qu'il ſe meut comme nous; qu'il eſt ſujet à l'amour, à la haine, à la colere, à la dou-

douleur, & aux autres paſſions communes à tous les autres hommes. Tu ſçais qu'il y a une Secte de Muſulmans qui croyent tout cela, & qui le prêchent avec beaucoup de confiance. Cela s'appelle proprement mettre une Idole en la place de Dieu. En effet, l'origine de l'idolâtrie eſt la préſomption des hommes qui furent aſſez téméraires pour repréſenter l'incompréhenſible Divinité ſous la forme viſible des hommes ou des bêtes.

S'il faut donner un corps à Dieu, il ſeroit, ce me ſemble, plus raiſonnable d'être du ſentiment des Sepharites, * qui diſent que ſon corps eſt infini, ſans dimenſion, & au-deſſus de toute forme. Les Philoſophes Occidentaux ont beau dire qu'il eſt de l'eſſence de tous les corps d'être finis, & d'avoir des dimenſions. Cela eſt vrai des corps particuliers; mais cela ſera toujours faux du corps immenſe & univerſel dont le monde a été formé; à moins qu'on n'admette une eſpace incorporel & illimité, qui eſt quelque choſe de plus inintelligible & de plus abſurde. Il eſt certain que ſi l'intelligence éternelle a un corps, il eſt auſſi étendu que le Ciel, & également préſent par tout. Ce corps ne peut non plus être borné, confiné, ou renfermé dans un certain eſpace, que la lumiere du Soleil peut être renfermée dans une chambre, ou ſéparée de ſa ſource en tirant un rideau. Ce corps infini ſe communique à tout le monde, & comme ce que nous appellons eſprit, il eſt tout-à-fait indiviſible. Il faut en un mot le concevoir ſimple &

* *Secte de Mahometans.* Vid. Ric.

ſans

ſans compoſition, & dire que c'eſt la premiere & la plus ſubtile matiere de l'Univers.

Mais ſi tu veux que je te diſe ce que j'en penſe, tout cela eſt une idée infiniment trop baſſe & trop bornée de l'éternelle & ſublime Eſſence, qu'œil mortel n'a point vûë, qu'aucune langue ou plume ne ſçauroit décrire ; de l'ineffable Majeſté de laquelle le moindre petit rayon qui vient à ſe répandre ſur l'eſprit des ſaints hommes & des Prophétes, jette leurs ames dans des paſſions ſacrées, & dans des extaſes divines, pendant que leurs corps ſont ſous la garde de l'Ange de la mort. Ils paſſent alors par les ſept Cieux ; ils en conſiderent les merveilles, & voyent la mer de pourpre qui ſéparent le premier d'avec le ſecond. Ils paſſent par les lieux où le feu, la grêle, la nége, & le tonnerre ſe préparent & ſe gardent comme dans des réſervoirs pour le jour de la calamité. Les Eſprits vengeurs en ſont les dépoſitaires ; eſprits qui ont été créés pour punir les Infidéles. Ils montent enſuite au quatriéme Ciel, où réſident les innombrables armées du Saint & du Puiſſant. Ils paſſent au cinquiéme, où ſont les Anges interceſſeurs. Puis ils vont au ſixiéme, qui eſt le ſéjour des Archanges, ou Ambaſſadeurs de l'éternelle Majeſté : Et enfin ils ſont introduits devant les plus ſublimes Puiſſances & principautés, qui ſe tiennent devant le reduit du Créateur, dans les Cieux qui ſont au-deſſus de tous les Cieux, dont les intelligences créées ne ſçauroient meſurer la hauteur.

O Dinet, après avoir dit tout ce que j'ai pû

je n'ai encore rien dit. Ni la langue, ni l'eſprit ne ſçauroient aller juſqu'à cet infini, qui eſt au-deſſus de l'infinité. Il n'y a que des Eſprits purs & qui n'ont rien de corporel, qui puiſſent approcher des frontieres de cette infinie région de lumiere.

Ne faiſons donc point violence à notre vaine imagination, & ne déſirons point avec trop d'ardeur, de pénétrer des ſecrets, qui ne ſeront jamais pour l'eſprit humain; mais nous contenans dans les bornes de la raiſon & de la modération, obéïſſons à la Loi pure, ſans faire du mal ni à l'homme ni à la bête. C'eſt le moyen, s'il y en a quelqu'un, de voir & de jouir d'une félicité qui nous eſt à préſent cachée.

LETTRE LVIII.

A l'Aga des Janiſſaires

Frederics-Odde priſe d'aſſaut par les Suédois. Entrevûë du Roi de Pologne & de l'Electeur de Brandebourg. Les François & les Anglois prennent Mardick.

J'Ai reçu ta Lettre, vaillant homme. Tout ce qu'elle contient te fait honneur, & tu me fais un commandement bien digne d'un Général Ottoman. Puiſſe l'Ange de la vaillance te conduire dans toutes les expéditions que tu feras contre les Infidéles, les Rébelles, & les Hérétiques.

L'idée que tu as de l'état préſent de l'Europe eſt juſte & vive. Cependant tu pourrois bien

avoir été mal informé de certaines choſes. Les affaires d'Italie ſont peu de choſes, en comparaiſon des guerres du Nord. Cette partie du monde eſt à préſent le théâtre des plus remarquables actions. La campagne des François en Flandres, n'a pas laiſſé néanmoins de faire du bruit dans le monde cette année.

Mais on ne parle à préſent que du fameux ſiége de Frederics-Odde, que les Suédois viennent de finir par la conquête de la Place. Cette Forteresſſe appartenoit au Roi de Dannemark, & paſſe pour la plus forte piece de l'Europe. Cependant elle a été priſe d'aſſaut. Les Danois y ont perdu quatre-vingt-treize haut-Officiers, & environ trois cens Soldats, trente-trois drapeaux, ſoixante-dix-ſept Canons de fer & de fonte, trois cens quatre-vingt-deux barils de poudre, quatre mille de bales, ſix cens grenades, trois mille piques, & deux mille deux cens cuiraſſes.

Cette victoire rend les Suédois redoutables à leurs ennemis, & on les regarde comme la ſeule Nation floriſſante dans le Nord, comme la France l'eſt en Occident. Cependant comme il n'y a point ici bas de bonheur ſans mêlange, le crédit des Suédois a ſouffert une grande diminution par la déſertion des Brandebourgeois, qui favoriſent, ce ſemble, à préſent, les intérêts du Roi Caſimir.

Il y a eu depuis peu une entrevûë entre ce Prince & l'Electeur de Brandebourg, dans un lieu nommé Bromberg, où ils ſe ſont embraſſés, régalés, & ont enſeveli toute rancune dans quan-

quantité de rasades qu'ils ont généreusement bûës ensemble. Les Princes du Nord habitent un climat si froid, qu'il n'y a que la débauche du vin qui puisse déregler par maniere de dire leur ame glacée, & les rendre honnêtes & obligeans.

Quant à l'Angleterre, je vois que tu connois le caractere de Cromwel, le nouveau Souverain de cette République. Je puis cependant te dire qu'il commence à changer d'humeur. Il y a à cette Cour des gens qui donnent exactement avis au Roi de France de tous ses secrets. Comme le Roi des Ecossois ne pouvoit souffler une chandelle de colere, que l'Usurpateur n'en fût averti; aussi Cromwel ne peut pas faire un songe, que quelque malin Mercure n'en porte les nouvelles dans les pays étrangers. Il craint si fort les conspirations, qu'il s'imagine qu'on fait contre sa vie, que cela l'empêche de dormir; & il a la tête si pleine des trahisons qu'il apréhende, qu'il change de lit cinq ou six fois en une nuit. On dit que de Héros, il est devenu un poltron parfait. Ce n'est point la populace qui dit cela, & qui le débite sur la foi d'autrui; mais c'est le divertissement des Grands de la Cour de France, qui souhaitent du bien au fils du meurtrier du dernier Roi d'Angleterre.

Il faut que je sois irrégulier dans ma maniere d'écrire, pour pouvoir te parler de la guerre. La prise de Fréderics-Odde se présente à mon esprit, & il faut que je t'en fasse une relation plus circonstanciée. On nous assûre que cette

place fut emportée au premier aſſaut; ce qui fait beaucoup d'honneur au Général Wrangel: Que le Maréchal de la couronne de Dannemark, & pluſieurs Sénateurs & Grands y ont perdu la vie, & que deux mille priſonniers en ſont ſortis attachés deux à deux à un joug comme on attache les bêtes, pour rendre d'autant plus célebre le triomphe des vainqueurs.

Tu ne ſeras pas fâché du peu de liaiſon & d'ordre qu'il y a dans cette Lettre, ſi tu conſideres que cela ne quadre pas mal avec la nature du ſujet. Car j'écris à la campagne, pour parler comme les François, & ainſi je ſuis obligé de t'entretenir de nouvelles détachées, qui regardent divers Pays, & de profiter de ce que l'occaſion me préſente.

Les Eſpagnols ſont outrés de la perte de Mardick, que les Anglois & les François emporterent dans la neuviéme Lune. La garniſon eſt priſonniere à Calais. Ils jurent qu'ils reprendront cette importante Place, quoiqu'il en coûte. Le Prince de Condé eſt à Gand, malade d'une dangereuſe fiévre. Dom Jean d'Autriche eſt malade d'une autre maladie, & eſt fort conſterné de n'avoir pas de quoi payer ſes Troupes. On regarde cela comme un ſigne de fort mauvais augure pour un Général d'Armée.

Les Suédois ont rendu au Roi Caſimir, la grande Ville de Cracovie en Pologne. Les affaires de ce Monarque commencent à ſe raccommoder; & l'on croit qu'il portera la moitié des Princes de l'Europe à s'allier avec lui contre le Roi de Suéde.

Il

Il ne t'importe guéres de ſçavoir que le ſiege de Munſter eſt levé, & que la paix eſt faite entre cette Ville & ſon Evêque. Il eſt néanmoins néceſſaire d'en informer les Miniſtres du Divan, qui jugent de tous les évenemens qui arrivent dans le monde. D'ailleurs, j'ai déja parlé de ce démêlé & de ce ſiege dans quelqu'une de mes précédentes.

J'ai obéï à ton commandement, illuſtre Aga, en t'envoyant un abregé de tout ce qui eſt arrivé de plus remarquable dans l'Europe depuis ces trois ou quatre derniers mois. Je ſouhaite que mes amis prennent le même plaiſir à m'informer de ce que font nos Armées & notre flotte.

Mais je ſuis plus obligé aux Etrangers & aux Infidéles, de ce que je ſçai des affaires Ottomanes, qu'à aucun des vrais Croyans.

Dieu te préſerve, brave Général, des vices ordinaires au Soldat, & te rende auſſi fameux que Caſſim Hali, qui s'eſt trouvé à vingt-cinq batailles rangées, qui fut bleſſé quarante-huit fois, & qui ne laiſſa pas de vivre juſqu'à l'âge de ſoixante-trois ans.

LETTRE LIX.

A Cara Hali, Médecin du Grand Seigneur.

Du Franc-Arbitre & de la Prédeſtination. Digreſſion à l'occaſion d'une ſubite tempête accompagnée de tonnerres & d'éclairs.

LA plûpart de mes Lettres aux Grands de la Porte, contiennent des nouvelles des

guerres, des siéges, & des batailles des Chrétiens. Je te dirai à présent, toi qui es de mes amis, que je suis en guerre avec moi-même. Une passion s'arme contre l'autre. Mon cœur est le théâtre où combattent des armées d'affections opposées : Ce cœur est bloqué de toutes parts. Ici est rétranché l'intérêt, là l'honneur déploye ses étendarts. La Nature & la conservation de soi-même font une brusque sortie, & sont repoussées par la générosité & par l'amour. Le pis est que ces factions contraires qui agitent mon ame, sont tellement confonduës ensemble par je ne sçai quelle correspondance secrette, qu'il est presque impossible de les distinguer.

Veux-tu sçavoir ce que je veux dire par-là? Je te dirai en deux mots, que je suis en dispute avec moi-même, pour sçavoir lequel me seroit le plus avantageux de mourir ou de vivre.

Ne sois point surpris de cette maniere de parler, comme s'il dépendoit de l'homme de choisir entre ces deux choses; puisque selon la foi des Musulmans, nous ne pouvons avancer ni retarder d'un moment les décrets de la déstinée. Il est certain que la Prédestination n'est nullement incompatible avec ce qu'on appelle le Libre-arbitre de l'homme. Les actions les plus volontaires de notre vie quadrent aussi exactement aux ordres de la Providence éternelle, que la chute d'une tuile qui tombe par accident du haut d'une maison, ou que la pluye, la nége, & la grêle qui descendent des nuées d'une maniere plus constante & plus ré-

guliere. Nous pouvons, ce me ſemble, dire avec la même juſteſſe que comme le Franc-arbitre d'une riviere eſt de s'avancer vers la mer, auſſi le Franc-arbitre de l'homme eſt de ſuivre les différens canaux de ſa raiſon & de ſes déſirs. Une fontaine ſe diviſe ſouvent en pluſieurs petits ruiſſeaux avant que de ſe jetter dans la Mer, qui eſt ſon centre. Il en eſt de même de l'homme, qui nonobſtant le Libre-arbitre dont il ſe vante, n'eſt pas moins réduit à agir ſelon ſes principes, ſes préventions, ſes préjugés, ſes paſſions, & ſes habitudes, que le ſont les divers ruiſſeaux qui ſortent de la même ſource, à ſe contenir chacun dans ſon propre canal.

Mais pour ne plus te parler par allégorie, je te dirai, que toi & moi, & en général tout le monde, nous nous ſentons entraînés par certaines inclinations ſi fortes, qu'il n'eſt pas au pouvoir de notre volonté d'y réſiſter. Les mouvemens de notre amour, de notre haine, de notre joye, de notre douleur, & en un mot de toutes les autres paſſions humaines, ſont quelquefois auſſi involontaires que les mouvemens de notre pous. Et quoique dans les plus importantes actions de notre vie nous formions d'ordinaire un deſſein régulier, qui eſt comme le but & le centre de tout; nous faiſons néanmoins mille choſes ſans réfléxion, comme les Muſiciens, qui joüent quelquefois d'excellens airs, ſans beaucoup prendre garde, ou ſonger à ce qu'ils font. Il paroît évidemment de tout cela, que la volonté a peu de part

à la conduite de notre vie. Comme toutes les autres créatures, nous agiſſons ſelon certains mouvemens ſecrets de la nature. La faculté que nous appellons inſtinct dans les bêtes, eſt celle-là même que nous nommons en nous raiſon, ſageſſe, connoiſſance, diſcrétion & prévoyance. Et je ne crois pas que ce ſoit mal parlé de dire que le chien qui s'apperçut que ſon Maître préparoit une corde pour le pendre, qui s'en alla & ne revint plus, étoit un chien ſage & prudent.

Permets-moi de faire ici une plus longue digreſſion à l'occaſion de la deſtinée. Auſſi-bien ſuis-je interrompu tout à coup dans ma méditation par une furieuſe tempête, accompagnée de grêle, de pluye, d'éclairs & de tonnerres. Quoique le dernier ne faſſe pas trop de bruit, je n'ai rien entendu de ma vie qui m'ait fait plus de peur, & qui l'ait fait avec plus de ſingularité. Il y a une ſorte de tonnerre qu'on appelle Tambour; parce qu'il approche du ſon de cet inſtrument de guerre, & qu'il fait dans l'air un bruit vif & animé, comme quand on bat l'allarme. Il y en a un autre qui ſurprend davantage, & qui reſſemble au bruit du canon. Mais celui-ci faiſoit le bruit le plus fâcheux, le plus épouvantable, & le plus irrégulier, dont le Firmament ait jamais été ébranlé.

Je tombai dans une profonde mélancolie d'abord que j'entendis le commencement d'un ſi horrible tintamare, & que je vis l'air s'obſcurcir en un inſtant d'une maniere extraordinaire. Je ſentis alors des mouvemens de piété, qui

qui s'en prenoient à ma raiſon. Je fus rempli d'apréhenſion, que Dieu ne fût en colere contre moi, d'avoir vêcu parmi les Chrétiens d'une maniere ſi contrefaite, & m'imaginois, ou qu'il avoit excité cette tempête pour me punir, & pour faire de moi un exemple pour tous les Muſulmans, qui auroient la témérité de renier le ſaint Prophéte pour rendre ſervice au Grand Seigneur, qui n'eſt qu'homme non plus qu'eux : Ou je concluois que je porterois au moins ma part de la colere du Ciel dans cette fâcheuſe conjoncture. Toute ma Philoſophie ne ſervoit qu'à me faire plus apréhender le coup fatal. Je ne pouvois pas m'empêcher de penſer que le méchant eſt un aimant qui attire naturellement la vangeance du Ciel : & que comme j'étois ſouverainement méchant je ne pouvois manquer d'être anéanti par un étrange & inévitable coup de foudre, ou métamorphoſé en furie, ce qui eſt encore pis. Car de mourir par la foudre, par le poiſon, ou par le tremblement ; ce ſont les ſeules morts que j'apréhende.

Je me mis à genoux, & m'humiliai devant Dieu avec toute l'ardeur & toute la dévotion dont je fus capable. Je m'adreſſai auſſi à ſes Prophétes. Je dis & fis tout ce que je crus pouvoir éloigner la peine que je craignois. Las enfin & malade à force de prier, je me levai & m'aſſis gayement, me ſouvenant que j'étois Muſulman ; & réſigné à la volonté de la deſtinée. Je conſiderai auſſi qu'étant Arabe & d'un ſang illuſtre, je devois me réſoudre à me pré-

parer

parer à la mort avec une modération digne de ma naissance ; afin que comme le petit-fils d'un Emir, je pûsse passer par ce moyen dans la région des invisibles.

Tu diras peut-être que c'est un effet de la vanité : Et moi je soutiens qu'il est juste qu'un homme prenne garde à vivre & à mourir lui-même, c'est-à-dire, à ne pas dégénérer de la vertu de ses Ancêtres, & à ne pas faire confusion à la Tribu dont il est. Quoique Dieu ait créé tous les hommes de la même maniere, il a néanmoins distingué une famille de l'autre par des caracteres spécifiques, dont chacun porte l'empreinte dès sa naissance. Il a honoré les uns de qualités particulieres & de perfections naturelles, dont il a entiérement privé les autres. Il y en a d'autres aussi qui se distinguent par les vices qui leur sont héreditaires.

Si ces choses dépendent du sang, ou des differentes circonstances des ames, avant qu'elles vinssent animer les corps, c'est une question à n'être pas si-tôt décidée. Ce que je crois de certain, est que je trouve en moi des vertus & des vices, & que jusqu'ici je n'avois pû découvrir en personne un mêlange si bizarre. Je me trouve toujours entre le bien & le mal ; cependant mes passions ne sont point mercenaires : Rien n'est capable de me faire faire une trahison ou une perfidie. J'ai une certaine fermeté d'esprit, que rien ne peut ébranbler. Ma probité est à l'épreuve de l'or, & c'est pour cette raison que je m'estime un peu Ce qui me fait quelquefois pancher à passer en galant homme

homme dans le monde inconnu, plûtôt que de demeurer en celui-ci, où je n'ai que des mépris à essuyer de la part des Esclaves de celui pour l'amour de qui je soutiens les fatigues de la vie. Je suis persuadé qu'en quelque endroit que j'aille, après que je serai débarrassé de la mortalité, les esprits du pays où j'irai me seront favorables, en considération de mon incorruptible fidélité; car ils ont leurs intrigues aussi-bien que nous, & par conséquent ils seront ravis d'avoir des agens fidéles.

En un mot, puisqu'on ne croit pas que mon zéle & ma fidélité méritent aucune récompense en cette vie, je voudrois fort essayer si je ne pourrois pas mériter au moins quelques honneurs dans l'autre monde, s'il est vrai qu'il y ait quelque distinction dans le monde des Esprits.

LETTRE LX.

A Mustapha, Bassa. 1658

La Reine Christine condamne à la mort un de ses domestiques. Mécontentement des Jurisconsultes.

J'Ai à te parler d'une chose qui vient d'arriver en ce Royaume, de laquelle il y a je crois peu d'exemples. J'ai déja écrit au Kaimakam, que la Reine Christine de Suéde étoit revenuë en France. Cette Princesse ayant reconnu depuis son arrivée à Fontainebleau, qu'un Marquis Italien de sa suite la trahissoit secrettement, l'a formellement condamné à la mort. La Sentence fut exécutée le dixiéme jour

jour de l'onziéme Lune de l'année derniere, dans une Galerie de ſon Palais, & par ſes propres Officiers, après qu'on en eût averti le criminel par ordre exprès de cette Reine, & qu'on lui eût envoyé un Confeſſeur pour ſe préparer pour l'autre monde.

Cela ne fut pas plûtôt fait, qu'elle envoya informer le Roi de France de cette exécution, & des raiſons qui l'y avoient obligée. Il y eut des Courtiſans qui lui firent d'abord entendre, que le procédé de cette Reine donnoit atteinte aux prérogatives de la Royauté; parce qu'il étoit dans ſes Etats le ſeul arbitre de la vie & de la mort. Sur cela on lui envoya Monſieur Chanut pour lui en faire des plaintes. J'ai ci-devant parlé de cet homme dans quelques-unes de mes Lettres, du tems qu'il réſidoit en qualité d'Ambaſſadeur de cette Couronne, auprès de la Reine Chriſtine qui régnoit alors en Suéde. C'eſt un fort habile homme, & qui pour cette raiſon a été employé à des négociations très-difficiles en Hollande & ailleurs.

Cependant on parle diverſement de l'action de la Reine Chriſtine. Le jugement en a été remis aux Docteurs de la Loi civile, qui ont prononcé en ſa faveur: « Qu'étant Souveraine & indépendante, & ayant permiſſion du » Roi de France de demeurer en ce Royaume, on ne pouvoit lui conteſter les Droits » de la Souveraineté ſur ſes Sujets; puiſque tous » ceux qui ſont à ſon ſervice & à ſes gages, ſont » réputés tels, à la réſerve de ceux qui ſont ſujets » de l'Etat où elle réſide. »

La

La brusque exécution de la Sencente de cette Reine à l'égard de son Domestique, a beaucoup de l'air de la sévérité de la justice des Orientaux, qui punissent les criminels sans retardement, ôtent les traîtres du monde, sans qu'aucune raison ou crainte de retour puisse les empêcher. Quoique les Monarques d'Occident ne fassent ordinairement mourir personne sans lui faire faire son procès juridiquement : Ils ont néanmoins quelquefois passé par-dessus ce reglement. Ils se sont contentés de commander ou de faire signer à leurs Officiers, & l'exécution s'en est ensuivie : Comme dans l'affaire du Maréchal d'Ancre & du Duc de Guise; l'un fut tué d'un coup de pistolet, & l'autre fut poignardé, & tous deux périrent dans le Palais du Roi, environnés de leurs domestiques & de leurs amis. La Couronne de France n'avoit que ce seul moyen pour se garantir des attentats de ces hommes dangereux, qui étoient devenus si puissans, qu'ils étoient presqu'aussi absolus que leurs Souverains.

LETTRE LXI.

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur.

Naissance de l'Infant. L'Ambassadeur d'Espagne à la Haye fait des magnificences extraordinaires.

Les Espagnols sont tous transportés de joye pour la naissance d'un Successeur à cette chancellante Monarchie. On dit que le Roi son Pere

Pere a ordonné dans tous ſes Etats un jour de réjouiſſance, & enjoint à ſes Sujets de célébrer cette naiſſance, avec toutes les démonſtrations poſſibles de joye : Et que ce jour-là il avoit des habits ſi riches, qu'on en pourroit faire la rançon de pluſieurs Rois. Les diamans & les perles ſeulement, dont ſon chapeau étoit enrichi, furent eſtimés trois millions. Tu peux par-là juger du reſte.

Il a fait part de cette agréable nouvelle à tous les Princes & Etats Chrétiens, ſes amis & ſes Alliés. En effet, il a ſujet de faire du bruit de cette bonne fortune, étant déja vieux comme il eſt, & hors d'état, comme tout le monde croit, d'avoir d'autrés enfans.

Ses Ambaſſadeurs dans les Cours étrangeres tâchent d'imiter leur Prince, & font toutes ſortes de magnificences. Nous aprenons d'Hollande, qu'un certain jour de cette Lune de Janvier, Dom Etienne de Gamara, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye, a fait chanter le *Te Deum* par les meilleurs voix, & avec la plus excellente Muſique, au bruit continuel de cinquante pieces de canon. On dreſſa des échafauds dans les ruës, ſur leſquels on brûla la nuit cent cinquante barils godronnés. Toutes les fenêtres de la Haye étoient illuminées de flambeaux de cire. Et il y eut un feu d'artifice dans la flâme duquel on lut pendant deux heures conſécutives les paroles ſuivantes :

ParVe, at Magne PHILIppe
proſpere, proCeDe, & regna.

Comme

Comme tu entens la langue Latine, il n'eſt pas néceſſaire que je t'explique ces paroles. Tu verras ſans peine, que tout leur ſel conſiſte dans les lettres capitales, qui déſignent l'année de la naiſſance de ce jeune Prince; ſçavoir M D C L V I I. à la réſerve d'une petite pointe ſur ſon nom qui eſt Philippe Proſper. De chaque côté paroiſſoient les Armes du Roi d'Eſpagne, & au-deſſous la Toiſon d'Or: Et tout cela étoit ſi artiſtement inventé, qu'il en ſortoit des fontaines de diverſes ſortes de Vin, où la populace but largement pendant quelques heures. Cependant on jettoit au Peuple des fenêtres du Palais de l'Ambaſſadeur, des pieces d'or & d'argent de nouvelle fabrique, ſur leſquelles on avoit gravé un Olivier, avec cette deviſe d'un côté.

Creſcente hac, pax aurea creſcet.

De l'autre côté étoit repréſentée une main, avec cette inſcription en lambeau.

Dabit populis pacem.

Les François plaiſantent ſur cette derniere deviſe, & diſent que le Roi d'Eſpagne méritera bientôt le titre de faiſeur de paix, parce qu'il ſera obligé de la rechercher, n'étant plus en état de continuer la guerre.

Je ſçai, illuſtre Officier, que tu as une bonne connoiſſance de l'Hiſtoire Romaine, ayant été élévé ſous Achmet Lala, qui étoit un ſçavant

homm

homme. Il y a apparence auſſi que tu n'ignores pas les évenemens de l'Europe, qui ſont quelque choſe de plus moderne, non plus que les divers caracteres des Peuples qui habitent cette partie du monde. Permets-moi cependant de te dire que Rome dans toutes ſes victoires, n'a jamais eu affaire à de plus braves gens, que le ſont aujourd'hui les Eſpagnols. Mais les François ont plus d'eſprit, plus d'argent, & plus de bonheur; & c'eſt ce qui fait qu'ils les inſultent. D'ailleurs, tout dépend de la deſtinée; chaque Royaume, chaque Empire a ſes périodes climacteriques. Il languit, il décline, & puis enfin il tombe alors que ſon tems eſt venu.

Les Grecs avoient aſſez d'argent, lorſque Sultan Mahomet aſſiega Conſtantinople; mais ils n'eurent pas l'eſprit de s'en ſervir pour leur conſervation. Ainſi cette Ville ſeule & conſidérable colomne de l'Empire, tomba entre les mains des Ottomans, qui ſe rendirent bientôt après maîtres de tout le reſte.

Tu as des richeſſes immenſes, & tu ſçais t'en ſervir ſagement. Ne laiſſe point perdre les occaſions; mais ſouviens-toi de l'ancien proverbe Arabe, qui dit: *Dieu a donné tous les jours aux heureux, & n'a laiſſé que quelques heures pour les malheureux.*

LET-

LETTRE LXIII.

A Pesteli Hali son frere, Grand-Maître des Douanes du Grand Seigneur à Constantinople.

De sa Mere & de son Cousin Fousi. Des Piramides & des Momies, avec quelques remarques sur le Nil.

JE me souviens, quoiqu'un peu tard, de la promesse que je t'ai faite. Tu sçais que j'ai plusieurs occupations, & ainsi tu ne m'accuseras pas de n'avoir point d'excuses légitimes. Ta Lettre est venuë fort à propos, pour me faire penser à ce que je te dois, & pour te mander des nouvelles de la santé de notre mere, qui est toujours en cette Ville.

Je ne t'ai pas parlé d'elle depuis que je t'écrivis pour te donner avis de son arrivée. Et pour te dire la vérité, elle a dit bien peu de chose elle-même, parce qu'elle n'entend pas la langue Françoise, & qu'elle est trop vieille pour l'aprendre. Ainsi sa principale conversation, depuis plus de trois ans, a été avec Echimilia & moi; car ce Juif parle indifféremment bon Turc & bon Arabe.

Si tu veux sçavoir comme elle a employé son tems; je te dirai qu'elle l'a partagé entre ses dévotions & son aiguille. Elle est plus recluse qu'une Religieuse Chrétienne: elle sort rarement ou jamais; à moins que ce ne soit pour prendre l'air de la campagne, & en ce cas elle se renfer-

me dans un carosse avec sa servante. En un mot sa maniere de vivre est un bon exemple pour les femmes Françoises, car elle observe en toutes choses les loix de son éducation, & les modestes coutumes d'Orient.

Il n'y a point de raison qui puisse l'obliger à changer les manieres de la Gréce, ou à s'habiller à la mode des Occidentales. Elle ne veut boire ou manger que chez Echimilia, de peur de violer les préceptes de l'Alcoran, & de désobéir à l'Envoyé de Dieu ; car elle croit que la nourriture des Juifs est pure & sans souilleure. Elle me censure pieusement, & avec un zéle de mere, de ce que je mange & bois avec les Infidéles : Et je n'ai rien à dire pour ma défense, sinon que je suis contraint d'en user ainsi pour ne me rendre pas suspect, afin de pouvoir par ce moyen, rendre de plus grands services au Sultan ; & enfin que le Moufti m'a donné dispense de ces irrégularités & de plusieurs autres. Sur cela, elle éleve les yeux au Ciel, met les mains sur la poitrine, & paroît entiérement résignée : Cependant elle branle la tête, & déplore ce semble ma condition ; ce qui ne se fait pas sans doute, sans déclamer contre la corruption des tems, contre l'impiété du Serrail, & contre le peu de zéle qu'on a pour le saint Prophéte.

Elle jouit d'une santé admirable ; & à la réserve des deux premiers mois après son arrivée à Paris, je ne l'ai jamais entenduë se plaindre de la moindre indisposition. Peut-être que le changement d'air, & les fatigues d'un si long voyage

voyage par mer & par terre, l'incommoderent d'abord. Elle fut pendant quelque tems attaquée de rhume, d'oſtructions & de diſcenterie; mais elle en fut bientôt quitte, & depuis elle s'eſt parfaitement bien portée.

Nous parlons ſouvent de toi, & de tes voyages d'Orient. Quelquefois je lui lis partie de ton Journal, ce qui lui donne un plaiſir infini. Elle ſe félicite, & te félicite auſſi d'avoir eu le bonheur d'éviter tant de périls & tant de morts, qui menacent par tout un Etranger; & elle ſe fait un plaiſir ſingulier d'entendre ce qui t'arriva avec la Dame Indienne à la Cour de Raja Hulacu. Tu peux compter que notre mere a pour toi une affection particuliere. Nous ne ſommes jamais enſemble que nous ne te ſouhaitions avec nous. Elle a une joye extrême d'aprendre que tu proſperes, & que tu t'avances dans la faveur du Grand Seigneur, & de ſes principaux Miniſtres; te ſouhaitant chaque jour augmentation de dignités & de crédit. Tu peux t'aſſûrer auſſi que je ne céde en rien à notre mere, du côté de l'affection que je dois avoir pour un frere comme toi.

Quelquefois auſſi nous parlons de notre couſin Fouſi, qui eſt à préſent dans les pays glacés du Nord. Les Mémoires de ſes voyages ſont auſſi fort agréables, & nous paſſons quelques heures à les lire & à les confronter avec les Lettres que je reçois de Mehemet Eunuque, rélegué en Egypte. Fouſi décrit amplement ce pays, & les remarques qu'il fait ſur ſes antiquités ſont plus étenduës que celles qu'il fait ſur

tous les autres pays de l'Afrique. Cependant il en dit assez de toutes ces régions Méridionales.

Quant à ce que je t'ai promis de t'informer des Piramides, des Momies & autres singularités de l'Egypte, sçache que notre cousin Fousi est un grand Critique, & qu'il donne le démenti à Hérodote, à Diodore, à Strabon, à Pline, & à tous les autres Ecrivains Grecs & Romains; & ne s'accorde en rien avec nos Historiens Arabes.

Il dit que les Piramides ne sont ni aussi hautes, ni que leurs fondemens n'occupent pas un aussi grand terrein que le veulent les Anciens. Il se mocque de ceux qui soutiennent qu'elles ne font point d'ombre à Midi, ayant expérimenté le contraire, le Soleil étant au signe du Capricorne. Nous pouvons l'en croire sur de bonnes raisons; car il est dit de Thalès Milesien, qui vivoit il y a deux mille ans, qu'il prit la hauteur des Piramides par leur ombre.

Il y a trois de ces admirables édifices, qui ne sont pas éloignés du Caire, & il y en a environ dix-huit dans les déserts de la Libye. On croit en général qu'ils furent bâtis pour la sépulture des Rois d'Egypte; les uns avant le Déluge, & les autres après. Il y a des Historiens qui n'ont pas manqué de dire que Seth fils d'Adam, fut enterré dans la plus grande des Piramides.

Fousi a été dans ce vaste bâtiment, & atteste que lui & sa compagnie, étant montés & descendus par certaines galeries, ils vinrent enfin dans une chambre quarrée, dont les murailles étoient

étoient de pur marbre de Thebes ; & au milieu il y avoit une caiſſe de la même pierre , qui lorſqu'on la frappoit du pied , rendoit un ſon comme un inſtrument de Muſique. Il eſt à croire que c'eſt dans cette caiſſe qu'étoit le corps du Roi qui bâtit cette Piramide.

Les anciens Egyptiens croyoient qu'après même ce qu'on appelle la mort , ou la ſéparation de l'ame d'avec le corps , il y avoit certain art pour les retenir enſemble , ſinon dans une auſſi étroite & intime union qu'auparavant , au moins dans une très-familiere correſpondance , & cela durant pluſieurs ſiécles. De ſorte que l'ame ſe faiſoit toujours un plaiſir de roder autour du corps , & d'exercer ſes facultés dans le lieu où repoſoit le corps.

C'eſt pour cela qu'ils commençoient par en ôter les entrailles , & tout ce qui étoit le plus ſujet à la corruption : Et après avoir lavé le corps ainſi vuidé, de vin de palmes , mêlé avec des poudres aromatiques , ils le rempliſſoient de Mirrhe , de Caſſe , & de pluſieurs confections précieuſes , & puis ils le couſoient. Enſuite ils purifioient tout le corps avec du Nitre : Et après avoir tiré le cerveau par les narines avec un crochet , ils empliſſoient le crâne de gommes fonduës. Et enfin ils enveloppoient tout le corps de Langes de ſoye , le barbouilloient par tout de Bitume , d'épiceries , & de gommes de grand prix mêlées enſemble , & le remettoient aux parens pour le conſigner dans le tombeau.

Ce ſont les préparatifs qu'on faiſoit pour retenir l'ame en rendant le corps éternellement odoriférant

riférant & incorruptible. Et afin que la Majesté des esprits des Rois ne fût jamais interrompuë ou violée par le voisinage des esprits vulgaires, ou par la brutale approche des mortels, les Rois bâtissoient ces superbes édifices, comme les Palais de leur dernier repos. De-là vient aussi qu'on les construisoit dans le désert & dans des lieux non fréquentés, & qu'on leur donnoit la forme qu'on croyoit la plus durable, & la plus propre à les garantir des injures du tems, des attaques des Elemens, & de la commune destinée de tous les ouvrages humains. Chaque pierre étoit d'une prodigieuse grosseur, & attachée avec sa voisine par une barre de fer. Cela joint à la force & à la fermeté invincible du ciment, rend ces Piramides si fortes & si solides, qu'il seroit impossible d'en démolir aucune, supposé même que tout le genre humain y travaillât durant plusieurs générations.

Al' Manun Caliphe de Babylone entreprit de le faire, mais en vain : Car après avoir mis ses gens en besogne, & fait de grosses dépenses, ce qu'ils démolirent fut si peu de chose, que sentant bien qu'il épuiseroit ses trésors s'il se mettoit en tête de démolir seulement la centiéme partie de la Piramide commencée, il abandonna son dessein, ne pouvant se lasser d'admirer la sagesse des fondateurs.

S'il est vrai que ces sortes d'attraits obligent l'ame à demeurer avec le corps dans le tombeau, & que la future félicité d'un homme consiste en cela, j'admirerois moi-même ces sages Egyptiens, & je serois le premier à les imiter. Je me bâti-

rois

rois durant ma vie un petit Mausolée à proportion de mes facultés, & j'ordonnerois par mon testament & derniere volonté, qu'on embaumât mon corps, & qu'on le fit de maniere qu'il durât éternellement. Mais si tout cela ne peut changer les décrets de la destinée, ou forcer l'ame qui est immortelle à demeurer en un certain lieu, je dois conclure avec Pline, que la sagesse tant vantée des Egyptiens, n'étoit autre chose qu'une glorieuse folie, & toute la magnificence avec laquelle leurs Rois bâtissoient ces superbes sépulcres, une excessive dépense.

Ils reconnoissoient eux-mêmes tacitement par les précautions qu'ils prenoient pour retenir après la mort l'ame avec le corps, que suivant le cours de la Nature elle passoit incontinent dans un autre corps. Je dis plus: La transmigration des ames étoit une doctrine établie en Egypte. Comment donc les Egyptiens ont-ils pû être assez aveugles, pour s'imaginer qu'un corps mort, quelque parfumé & quelque défendu qu'il fût contre la corruption, avoit plus de charmes qu'un Embrion formé pour vivre? Ou que l'ame aimoit mieux être en prison dans un sombre Donjon (car le dedans des Piramides n'est que cela) que de jouir de la lumiere du Soleil, de la Lune, des Etoiles, & des diverses douceurs des Elémens: Il vaudroit mieux à mon sens, cher Frere, être oiseau, ver, mouche, ou quelqu'autre créature vivante, que d'être ainsi renfermé durant tant de siécles entre quatre murailles, & de n'avoir pour toute compagnie qu'une Momie antique & salée.

Fousi

Fousi a fait quelques remarques sur le fleuve du Nil, auquel il dit que l'Egypte est redevable non seulement de ses grains & de ses fruits, mais aussi du terroir qui les produit. Tous les ans lorsqu'il inonde les campagnes, il amene d'Ethiopie & des autres pays par où il passe, quantité de bouë & de limon, dont il couvre toutes les terres d'Egypte, & qu'il y laisse à mesure qu'il retire ses eaux. De sorte que le terroir d'Egypte n'est proprement qu'une terre rapportée des autres pays. Si cela est, nous pouvons dire après quelques Philosophes anciens, que l'Egypte peut avoir emprunté de la mer le lieu de sa situation.

Hérodote, Pline, & autres ont été de ce sentiment, & ont fondé leurs conjectures sur ce que le Continent s'étoit approché de l'Isle de Phare, depuis Homere, qui en supputa exactement la distance. De-là vint qu'ils conclurent, que la grande quantité de limon que le Nil transporte des pays monteux de l'Afrique, pouvoit avoir comblé par succession de tems toute cette partie de la mer, qui est à présent Terre-ferme, & qu'on appelle Egypte.

Si cela est, je trouve fort étrange que les Egyptiens se vantent d'être plus anciens que tous les autres peuples du monde, puisque l'Egypte est le pays du monde le plus nouveau, ou pour mieux dire, un morceau de terre formé par une riviére dans les abîmes de la mer, & depuis cheri & cultivé par une mere, qui lui apporte tous les ans la nourriture dont il a besoin; ce qui fait que le pays même s'aggrandit, & que

les

les Habitans se soutiennent. Admirable providence de la Nature ! Qui peut pénétrer les mysteres de ton œconomie ? Egypte abondante en prodiges & en merveilles ; & où la terre, l'eau & les autres Elémens conspirent à te rendre d'un bout à l'autre un pays de miracles.

Je suis hors de moi-même, cher Pesteli, quand je songe à ce pays. Je pourrois t'en dire mille autres choses, ou tirées des mémoires de Fousi, ou aprises de la propre bouche des autres qui ont voyagé dans ce pays-là, & qui y ont remarqué tant de merveilles. Mais je crois que tu seras assez fatigué de la longueur de cette Lettre ; d'ailleurs ma mere qui me vient voir, & qui entre tout présentement, souhaite que je t'assûre de la sincere affection qu'elle a pour toi.

Sois assuré aussi, que je t'aime avec l'intégrité d'un homme, & avec la tendresse d'un frere ; & que je serai toujours prêts à te servir gayement en toutes choses.

LETTRE LXIII.

Au Kaimakam.

Sentence prononcée par les Vénitiens contre Girolamo Loredano & Giovanni Contarini. Exemples de Justice sur les Traîtres. Grandes inondations en Allemagne & en Flandres.

LEs Vénitiens ont beaucoup de chagrin de la perte de Tenedos ; & à dire la vérité ce n'est pas sans raison. Cette Isle est un bon mor-

ceau, abondant en vins délicats, & autres excellentes productions de la Nature. D'ailleurs c'eſt un paſſage pour aller à la Ville Impériale, qui eſt l'azile des mortels.

Ils racontent diverſement la maniere avec laquelle cette Iſle leur a été enlevée par des armes auſquelles il n'y a point de Puiſſance ſur la terre qui puiſſe réſiſter. Ils font ce qu'ils peuvent pour déguiſer la vérité, & pour faire diminuer la bravoure des Ottomans, afin de relever par ce moyen avec plus d'éclat les actions de leurs Généraux. Méchant moyen à mon avis.

Ces Nazariens ſoutiennent une mauvaiſe cauſe ; auſſi ſont-ils obligés pour la défendre d'avoir recours aux artifices & aux équivoques. Ils ont tout-à-fait dégénéré de l'intégrité des premiers ſectateurs de Jeſus. En un mot, c'eſt en eux que ſe vérifie le portrait qu'un certain Poëte a fait des Candiots, qu'il appelle *menteurs achevés*, *bêtes féroces*, *&* *inſectes gloutons.*

On croit ici que quand les Vénitiens abandonnerent cette Iſle, ils ſe vengerent avant que d'en partir, en mettant le feu à une mine qui fit ſauter pluſieurs centaines de Mahometans.

Cela n'a pas empêché qu'ils n'ayent proſcrit & excommunié pour toujours Girolamo Loredano & Giovanni Contarini, qui avoient la garde des principales Fortereſſes de cette Iſle, & qu'ils accuſent de lâcheté & de trahiſon. Ils ont offert deux mille ſequins à quiconque les arrêtera dans les Terres de la République, & trois mille à ceux qui les tueront ailleurs.

Je

Je ſçai que la puiſſante Porte peut protéger ces exilés, s'ils ſont dans les Etats de notre Souverain ; & à plus forte raiſon s'ils ſe ſont refugiés dans cet azile des affligés. Mais toi & les autres grands Miniſtres pouvez juger mieux que perſonne, ſi ces Infidéles ſont dignes d'une ſi grande faveur.

Peut-être ſont-ils dans le cas où ſe trouva Nadaſti Gouverneur de Bude, lorſque Soliman le Magnifique aſſiega cette Place. Nadaſti étoit un homme d'un courage & d'une fidélité invincible ; mais il fut trahi par ſa garniſon qui le mit aux fers, & livra la Ville & le Château au victorieux Sultan. Ce Héros aprenant la perfidie des aſſiegés, & la réſolution de Nadaſti, le mit en liberté, & lui fit de riches préſens : Mais il fit tailler en pieces la perfide garniſon ; récompenſe bien digne de leur trahiſon. Quoique les Princes ſe ſervent ſouvent des traîtres pour faire réuſſir leurs deſſeins ; néanmoins après avoir fait leur coup, ils n'ont d'ordinaire qu'un juſte mépris pour les odieux inſtrumens dont ils ſe ſont ſervis.

Plutarque Hiſtorien Grec eſt plein d'exemples de cette nature, auſſi bien qu'Herodian, & autres Hiſtoriens Romains. Mais je ne trouve rien de ſi juſte, de ſi régulier, & de ſi ingénieux, que ce que Brennus Roi des Gaulois fit faire à une fille d'Epheſe. Ce Prince aſſiégeant cette Place, la fille lui promit de l'en rendre Maître, à condition que ſes Soldats lui donneroient tous les ornemens d'or, qu'ils avoient pillés dans les guerres d'Aſie, & les porteroient

autour d'elle comme en trophée. Après qu'elle eût fait ce qu'elle avoit promis, ce ſage Général voulant faire de ſon côté ce qu'il devoit, fit aſſeoir la fille à terre : Et chacun jettant alors ſur elle ce qu'il avoit d'argenterie, elle fut étouffée ſous un poids peſant, & enterrée toute vive ſous un tas de richeſſes.

Je n'allegue pas ceci pour dire que les Capitaines Vénitiens méritent d'être traités de la même maniere. Ce ſont des choſes dont je laiſſe le jugement à mes Supérieurs, les Miniſtres de l'heureux azile du genre humain.

Peut-être que les Viſirs du Divan me croyent mort, ou Renegat, parce qu'il y a cinq mois qu'ils n'ont eu de mes nouvelles ; mais permets-moi de te dire, que ni les hommes ni les Diables ne ſçauroient corrompre ma foi. Par le Dieu de mes vœux, il n'y a point d'hommes dans l'Univers en qui l'on puiſſe mieux ſe confier qu'en moi.

Je n'ai été dans un ſi long ſilence, que parce que les eaux étoient ſi hautes, qu'il ſembloit que la terre fût menacée d'un ſecond déluge. L'Allemagne a été une mer, & la Flandre un Lac pendant trois mois conſécutifs ; de ſorte qu'il étoit impoſſible que les Couriers puſſent aller. On a vû auſſi en l'air d'étranges ſpectres de feu, & les bruits extraordinaires des Elémens ont allarmé les Brabançons.

Peut-être, illuſtre Kaimakam, ſont-ce les derniers avant-coureurs de la grande colique de la Nature, où le vent, l'eau, & le feu tâcheront à jetter le monde dans l'ancien Chaos.

LET-

LETTRE LXIV.

A son Cousin Soliman, à Constantinople.

Il le blâme d'être trop dévot. Diversité de sentimens des Philosophes au sujet de l'ame.

TOujours mélancolique de plus en plus. Ne veux-tu point avoir pitié de ton oncle exilé, & prétens-tu lui faire jusqu'à la fin des sermons sur la mort avec ton pieux jargon ? Crois-moi, les Lettres que tu m'écris sur ce ton me sont aussi ennuyeuses, que le bruit & le babil continuel des petits enfans l'est à un pauvre Précepteur harrassé. Je ne te défens point de m'écrire aussi souvent qu'il te plaira. La consolation qui me reste dans mon exil, est de recevoir des nouvelles de mes parens. Mais permets-moi de te prier de changer de sujet & de stile. Laisse les choses spirituelles aux Molahs & aux Imaums, & occupe ton esprit aux choses qui regardent ta profession. Fais en cela tant de recherches que tu voudras & que tu pourras. Ne songe qu'à faire de nouvelles découvertes & à te perfectionner, & tu y trouveras de l'avantage. A tes heures de loisir je te conseille de lire les Histoires, & de voir quelquefois compagnie. Il y a beaucoup à gagner dans la conversation des personnes sensées. Ce sont pour nous autant de miroirs, dans lesquels nous pouvons voir l'humanité dans sa véritable forme, & la difformité du masque sous lequel l'erreur & les superstitions déguisent notre nature. Par-là tu te corrigeras de

tes manquemens, ſans que ceux qui te les feront connoître t'en faſſe rougir de honte. L'eſprit & la raiſon coule de la langue des gens ſenſés, tout ainſi qu'une douce harmonie coule des tuyaux des orgues, qui réjouiſſent les eſprits, & diſſipent les nuages que la triſteſſe avoit répandus ſur le cœur.

La Ville Impériale eſt pleine de gens de ce caractere, naturels & étrangers. Démêle-les d'avec la multitude, & en fais ta compagnie, ſans avoir égard à la différence de la Religion, ſoit Muſulmans, Francs, Arméniens, Juifs, ou autres. Fuis ſur tout la ſociété des Bigots, & ne te mets point au rang de ceux qui ſont attachés à leurs opinions, parce qu'ils font profeſſion de la vraye foi. Car que ſert-il de bien croire, ſi l'on vit mal ? Ces gens-là, crois-m'en, ſont pires que les Infidéles. Ne fais point de cas des diſeurs de bonne avanture, & de ceux qui ſe piquent d'Aſtrologie ; Car ils ſe vantent de ſçavoir la deſtinée d'autrui, & ne ſçavent pas la leur propre. S'il y a quelque choſe de vrai dans cette ſcience, on peut dire que l'ignorance de ceux qui en font profeſſion affronte les Aſtres, & les oblige ſouvent à précipiter leur ruine. Sois aſſûré que tels gens ne font qu'amuſer le peuple par leurs prédictions, & s'acquérir du bien & de la réputation aux dépens des ſots.

Ne fais ſociété qu'avec des gens ſages & modérés, qui n'agiſſent point par les mouvemens d'un zéle furieux, qui ne regardent point d'un air fier & mépriſant un Franc paſſans dans la ruë, & ne lui font aucune indignité lorſqu'il

qu'il travaille honnêtement à ſes affaires ſous la protection du Grand Seigneur. Il n'appartient qu'aux Janiſſaires & aux ſcélérats de faire aux étrangers de pareilles incivilités. Le droit des gens, & les commandemens particuliers de notre ſaint Prophéte nous obligent à les traiter avec toute ſorte d'humanité & de tendreſſe. D'ailleurs il retombe ſur la Juſtice & ſur l'hoſpitalité de la magnifique Porte, le refuge & l'azile de toute la terre, qu'un étranger ne puiſſe pas aller paiſiblement dans les ruës. Ne mépriſe perſonne à cauſe de ſa Religion; car il n'y a point de factions dans le Paradis. Mais conſidere, que comme une infinité de Muſulmans ſeront damnés pour avoir mal vécu, auſſi une infinité de ceux que nous appellons Infidéles ſeront ſauvés pour avoir été vertueux.

Tu parois fort en peine pour ton ame, & ta Lettre eſt remplie de l'excès de ton ſouci à cet égard. Tant d'inquiétude eſt une preuve évidente de la médiocrité de ta foi. Il n'y a point de ligne qui n'exagere le péril que tu cours, les piéges, les embûches, les amorces, les paneaux, & je ne ſçai combien d'autres inventions, dont le Diable ſe ſert pour perdre ta pauvre ame, comme tu parles. Sçais-tu, Couſin, ce que c'eſt que l'ame dont tu fais tant de bruit? Si tu le ſçais, tu es plus ſçavant que moi, qui l'étudie depuis environ trente ans; je veux dire depuis le tems que je commençai à penſer & à faire réfléxion aux choſes: mais je ne ſuis pas plus ſçavant que j'étois au commencement. Tous les Sages de l'Antiquité n'ont, à ce que je vois,

jamais pû convenir ſur cet être myſterieux que nous appellons l'ame.

L'un veut que ce ſoit *le plus ſubtil de la matiere du corps* : l'autre ſoutient, *que c'eſt l'air qui eſt attiré par le poûmon, & répandu par tout le corps* : un troiſiéme dit, que c'eſt *un mélange d'air & de feu* : un quatriéme, *de terre & d'eau* : un cinquiéme l'appelle *un être compoſé des quatre Elémens, une eſpece de quinteſſence*, & je ne ſçai quoi de plus. Les Egyptiens ont appellé l'ame *un certain nombre mouvant*, & les Chaldéens *une faculté ſans forme.* Ariſtote l'a définie *la perfection d'un corps naturel.* Tous ces Philoſophes convenoient que l'ame étoit corporelle, & tirée de la matiere. En un mot, la meilleure définition qu'ils en ayent donné ne vaut pas un Aſpre.

Mais il y a eu des gens d'une ſpéculation ſublime, qui ont ſoutenu que l'ame eſt *une ſubſtance divine, indépendante du corps.* De ce ſentiment étoient Zoroaſter, Hermes Triſmegiſte, Orphée, Pythagore, Plutarque, Porphire, & Platon. Ce dernier définiſſoit l'ame, *une eſſence qui ſe meut, & qui eſt douée d'intelligence.* Mais après tout, je préfere la modeſtie de Cicéron, de Séneque, & autres, qui ont reconnu qu'ils ignoroient entiérement ce que c'eſt que l'ame.

Il n'y a pas eu moins de diſſentimens parmi les Philoſophes ſur le ſiége de l'ame. Hipocrate & Hierophile l'ont placée dans le ventricule du cerveau : Démocrite a dit qu'elle occupoit toutes les parties du corps : Strabon a cru qu'elle réſidoit entre les ſourcils. Epicure dans la poitrine. Les Stoïciens l'ont miſe dans le cœur ;

cœur, & Empedocle dans le ſang. Le ſentiment de ce dernier eſt, ce ſemble, celui qu'on ſuit aujourd'hui le plus en Orient : & cela fondé ſur ce que Moïſe le Légiſlateur des Juifs, & Mahomet notre ſaint Prophéte ont ſoutenu la même choſe : auſſi eſt-ce pour cela qu'ils ont défendu de manger de la chair avec le ſang.

Mais qu'il en ſoit ce qu'il voudra ; que l'ame ſoit corporelle ou incorporelle, une ſubſtance ou un accident ; qu'elle ſoit à la tête ou aux pieds, dans le corps ou hors du corps, il n'y a rien de certain en tout cela, & nous ne pouvons pas dire au juſte de quoi nous deviendrons après la mort. C'eſt donc en vain qu'on s'inquiéte pour approfondir un myſtere que Dieu a voulu cacher aux mortels. Il n'eſt pas moins extravagant de s'effrayer des piéges, des embûches, & autres ſemblables chimeres, que tu t'imagines que le Diable tend à ton ame. Je m'étonne que tu n'ayes point peur de dormir, de crainte qu'il ne te prenne à l'improviſte, & qu'il ne te dérobe ton ame. Je voudrois fort ſçavoir de quoi il peut ſe ſervir pour s'emparer d'une ſubſtance plus déliée & plus imperceptible qu'une ombre, ou comment il peut ſe ſaiſir d'un être auſſi actif & auſſi libre que la penſée, & s'enfuir avec ce butin ?

Sers Dieu, Couſin, comme l'ont ſervi tes Ancêtres ; aime tes amis ; pardonne à tes ennemis ; ſois équitable envers tout le monde, & ne fais mal à aucune bête. Si tu obſerves bien cette maxime, tu peux défier le Diable, ton ame eſt en ſûreté. Dieu eſt plus près de toi, que tu ne l'es toi-même. Il eſt au centre de toutes choſes, &

& eſt le centre de toutes choſes. En un mot, il eſt tout en tous.

LETTRE LXV.

A Aſis, Baſſa.

Entrevuë des Rois de Dannemark & de Suede, & de la paix qui s'en enſuivit.

VOilà la ſcene changée en Europe : les ennemis ſont devenus amis, & ceux qui ſe témoignoient une amitié mutuelle, ſont à préſent ennemis déclarés. La conſtance eſt un vice dans la politique, & c'eſt être habile que de ſçavoir paſſer d'un parti dans un autre : car l'interêt paſſe pour la ſeule vertu politique.

J'ai déja informé le Divan de la guerre qui fut déclarée l'année paſſée entre la Suede & le Dannemarck. Les Danois la commencerent par une proclamation ſolemnelle, ils envoyerent un Héraut d'armes à la Cour de Suede, & dépêcherent des Ambaſſadeurs à tous leurs Alliés Chrétiens, pour leur donner avis de leur procedé. J'ai maintenant à te parler ſuccinctement de cette guerre. Tu comprendras par-là, ou que les Danois ont beaucoup dégeneré de la valeur de leurs Ancêtres, autrefois la nation du Nord la plus formidable, ou qu'ils ont moins d'obligation à la fortune, qui ne les a pas favoriſés en dernier lieu des mêmes avantages & triomphes, mais les a expoſés au contraire aux inſultes de leurs ennemis, & au mépris de tout le monde.

Quand

Quand le Roi de Dannemark déclara cette guerre, il avoit de grands avantages sur les Suedois, qui étoient alors fort embarrassez des Polonois, des Allemans, & des Moscovites, & avoient plus besoin de secours que de traverses. Gustave ne laissa pas néanmoins d'envoyer une partie de ses forces contre le Holstein, le Schonen, & l'Isle de Jutland, qu'il prit piéce après piéce, tant qu'enfin il s'empara de ces Provinces dans l'espace de six mois; & reduisit les Danois à composer avec tant de désavantage & de honte, qu'ils sont le mépris de leurs voisins.

Le treiziéme de la troisiéme Lune, les deux Rois se virent près de Copenhague, Capitale de Dannemarck: car le bonheur des armes des Suedois avoit porté jusques là leurs victoires. Ils mangerent & bûrent ensemble plusieurs fois, & eurent quelques heures de conversation particuliere. Le dénouëment fut qu'ils conclurent la paix, & prirent des mesures pour vivre dans une parfaite union.

Mais avant cela les Danois avoient été forcés à rendre la Province de Schonen, & la Ville d'Elsinbourg qui commande la moitié de la mer Baltique. Ils donnerent aussi les Provinces de Bleking & d'Halland, avec un Château extrêmement fort; l'Isle de Burtholme; dix Vaisseaux de guerre, & s'obligerent à payer un million de Richedales, d'entretenir au service de la Suede quatre mille chevaux & fantassins, & enfin de donner *gratis* des quartiers à toute l'armée Suedoise, jusqu'à la cinquiéme lune. Ces conditions sont si honteuses, que le Roi de Dannemarck

marck a entierement perdu l'estime de tous ses Alliés. Ils l'appellent pauvre Prince & de peu de tête, indigne d'appui ou de secours.

En un mot, Serenissime Bassa, il y a apparence qu'il arrivera de lui ce qui arrive aux malheureux, ausquels chacun se fait une espece de devoir de donner un coup lorsqu'une fois ils commencent à tomber. Ainsi maintiens ton honneur, comme le principal apui de ton crédit & de ta vie.

LETTRE LXVI.

Moufti.

Il lui parle du projet d'un certain Jesuite, qui s'étoit mis en tête de réformer le Christianisme.

JE jure par la foi d'un vrai Croyant, que les Chrétiens sont ennemis d'eux-mêmes, s'ils n'embrassent pas le projet d'un certain Jesuite. Ils n'aiment point leur Messie, s'ils rejettent l'idée reguliere, & le modelle pour reformer le Christianisme, que ce Sage vient de proposer au Pape & aux Cardinaux.

Son fondement est fort profond, & il tire ses exemples de la pratique de Pierre, le premier des douze Califes Chrétiens, que les Nazariens appellent Apôtres de Jesus fils de Marie : car suivant leurs traditions, le Messie avant que de monter au Ciel, laissa un modele exact de l'Empire qu'il proposoit d'établir sur la terre. Il divisa cet Empire en douze Provinces distinctes, selon le nombre de ses Apôtres ou Vicaires, & assigna

aſſigna à chacun le quartier où il dévoit préſider, comme ſit autrefois Moïſe au ſujet de la terre-ſainte de la Paleſtine, qu'il partagea entre les douze Tribus qui deſcendoient de Jacob.

Mais l'heureux Fils de Marie étant beaucoup plus grand Prophéte que Moïſe, & que tous ceux qui l'avoient précedé, ne voulut point, diſent-ils, ſe contenter d'Etats qui ne fuſſent proportionnés à ſon ineffable origine. Il reſolut donc de conquerir toute la terre; commandant à ſes Lieutenans de ſe diſperſer par toutes les Nations, ſuivant une certaine methode, & de prêcher ſa Loi à toutes les créatures du monde.

Je ne te dis, venerable Préſident des Fidéles, que ce que j'ai apris de la bouche & de la plume des ſçavans Chrétiens, qu'on peut regarder comme gens qui doivent ſçavoir leur hiſtoire. Tu t'attens peut-être que je vais te parler d'abord d'armées ſur pied, de camps, de batailles, & de ſieges, de païs ruïnés par le fer & par le feu; de Villes emportées d'aſſaut, & de Forteresſes du premier ordre priſes par famine: Je crois en un mot, que tu te promets une relation de campagnes & de victoires, plus glorieuſes que tout ce qu'ont jamais fait les Empereurs Romains, & plus heureuſes que tous les grends exploits d'Alexandre le Grand. Mais je t'aprens que les regiſtres & les archives des premiers Chrétiens ne ſçauroient nous fournir des mémoires de cette nature.

Leur Evangile ne fait mention d'aucuns exploits militaires, il ne dit pas ſeulement qu'il y ait eu une épée tirée par le Fils de Marie, ni par aucun

aucun de ses adorateurs, à la reserve d'une occasion particuliere, où Pierre Lieutenant du Messie, fâché de voir son Maître trahi par Judas, son Kahya ou Tefterdar, & rudement poussé par Malchus, Esclave du Moufti des Juifs, tira son Cimeterre, & coupa l'oreille à cet homme.

Crois-moi, mysterieux Docteur des Musulmans, j'ai examiné les quatre histoires de la vie de Jesus, écrites par ceux qui furent les témoins oculaires de ses actions, & j'ai trouvé qu'il dit une fois à ceux de sa suite : *Je ne suis point venu pour envoyer la paix sur la terre, mais l'épée.* Cependant il paroît par la suite que quand il demanda à ses gens quelles armes ils avoient, & qu'ils eurent repondu, *nous n'avons que deux épées*, il en parut content, & dit, *c'est assez*; quoiqu'un moment auparavant il eût commandé à ceux des siens qui n'avoient point d'épée, de vendre leur robe & d'en acheter une.

J'ai lû une Lettre écrite par Paul, l'un des premiers Califes Chrétiens, aux Nazariens d'Ephese; dans laquelle il leur conseille de s'armer de toutes pieces, & de prendre le heaume, la cuirasse, le bouclier, les bottes, l'épée, &c.

Hors ces passages, & quelques autres semblables, il n'est aucunement parlé de la guerre, & beaucoup moins de batailles, de sieges, ou autres exploits militaires. Encore les Molahs & Docteurs Chrétiens donnent-ils un sens mistique à cette Lettre de Paul.

Veux-tu donc sçavoir comment le Messie & & ses Apôtres subjuguerent le monde: ce fut par

par leur vertu exemplaire, par leurs bonnes actions, par leurs miracles, & par des demonſtrations manifeſtes de la puiſſance ſurnaturelle qui les aſſiſtoit. Car ils parloient toutes ſortes de langues; & cependant ils étoient pour la plûpart gens ſans lettre & ignorans. Ils guériſſoient les ſourds, les aveugles, les boiteux, & les paralitiques, ſans avoir recours, ni à la Chirurgie ni à la Medecine. Ils chaſſoient les Diables hors de ceux qui en étoient poſſedés; ils reſſuſcitoient les morts, & faiſoient enfin des choſes ſi grandes & ſi ſurprenantes, que tout le monde embraſſa leur doctrine & leur Loi, & ſe ſoumit volontairement à un joug qui ſembloit venir du Ciel. Avec une divine éloquence, & une force de raiſon à laquelle on ne pouvoit reſiſter, Pierre, le Prince des Califes Chrétiens, ſe rendit maître un jour à Jeruſalem de tous les eſprits de ſon auditoire qu'il ravit en admiration, de ſorte qu'avant que le Soleil ſe couchât, il fit cinq mille Proſelytes. La renommée répandit incontinent ces choſes dans les païs circonvoiſins, & les porta même dans les diverſes Provinces éloignées: auſſi le nombre des convertis groſſit-il à proportion. Tout le monde en un mot, embraſſa la foi de Jeſus, ſe rendit & vendit ſes biens pour en être entierement diſpoſé comme les Apôtres jugeroient à propos: Tant étoit grand & abſolu l'attachement qu'on avoit pour les Vicaires de Dieu.

Le Jeſuite dont je viens de parler faiſant réflexion à ces choſes, & comparant l'état de ces pieux tems avec le libertinage, les diviſions, les

guerres

guerres, & le mépris genéral que les Chrétiens ont eu depuis pour la Prêtrise, & principalement dans le siécle présent, attribuë l'origine de tous ces maux à la mauvaise conduite des Apôtres mêmes, & de leurs Successeurs dans les premiers tems, qui ne firent pas assez bien valoir les avantages qu'ils avoient, lorsque la dévote multitude voulut de son bon gré les rendre maîtres de toutes choses. Car, dit-il, de cette maniere & pour les mêmes raisons, ils auroient été en droit de prétendre la Souveraineté sur les Etats des Rois, & des Empereurs mêmes, aussi-bien que sur les effets & sur les terres des moindres Proselytes; puisqu'ils étoient également fils de l'Eglise, & sujets à la Discipline & aux Loix de Jesus.

De là vient que ce politique Ecclesiastique blâme fort le Pape Silvestre, qui occupoit la Chaire de Pierre lorsque Constantin le Grand se fit Chrétien. Ce Prince est le premier Empereur Romain qui embrassa la foi de Jesus fils de Marie. Il l'accuse de foiblesse & de petitesse d'esprit d'avoir accepté cette donnation qu'on appelle encore aujourd'hui le patrimoine de l'Eglise, & qui comprend tout le temporel dont se vantent les Pontifes Romains. Au lieu de cela il devoit demander que l'Empereur lui resignât entierement & absolument l'Empire Romain, comme étant le Vicaire souverain de Dieu sur la terre. Cela eût été un modéle, dit-il, pour tous les Rois & Princes de la Terre, qui auroient jugé à propos d'embrasser la Religion Chrétienne; & par ce moyen les Prêtres auroient eu en partage la domination du monde. Il

Il n'étoit point difficile à son avis de reduire les plus grands Monarques à oublier ainsi & mépriser leur naissance Royale, & tous les puissans charmes d'une Couronne ; puisque la même Rhétorique qui les avoit persuadés à suivre le Messie, les auroit convaincus aussi de la vanité de tous les biens de la terre, & de l'obligation où ils étoient de se mortifier, & de rechercher une Couronne plus noble & plus excellente, qui est la Couronne ineffable du Paradis.

Mais les choses étant dans l'état où elles sont, & les Princes Chrétiens retenant leur Souveraineté, sans dépendre du Pape en aucune maniere, si ce n'est à l'égard des choses où il s'agit purement de la Religion ; ce Jesuite propose aux Pontifes Romains ou de commencer par réformer leur vie & leur Cour sur le pied de cette premiere & Apostolique pureté, qui brilloit avec tant d'éclat en ceux qui gouvernoient la primitive Eglise, & de porter par ce moyen tous les Monarques à devenir leurs Sujets : ou de les contraindre de vive force à prendre l'Ordre de Prêtrise, & ainsi de changer leurs Couronnes en Mîtres, & leurs Royaumes en Républiques Ecclesiastiques, où toutes les charges publiques de l'Etat, tous les sieges de Judicature, & enfin toute l'administration civile & politique seroient entre les mains des Prêtres qui dépendent sub ordinairement les uns des autres selon leurs differens caracteres. Par ce moyen toute la Chrétienté seroit bien-tôt réünie dans un seul Empire Ecclesiastique, dont le Pape seroit le Chef pour le temporel aussi-bien que pour le spirituel.

Ce que je viens de te dire n'eſt pas ſeulement d'un particulier, mais le but général de tout l'Ordre. Une infinité d'autres Prêtres & Dervis cabalent dans toutes les Cours & par toute l'Europe pour faire réüſſir ce projet.

Venerable Eſad, ſi Dieu veut qu'ils viennent à bout de leur deſſein, il eſt à craindre que les guerres que nous aurons contre les Chrétiens nous cauſeront autant de dépenſe & d'embarras, pour ne pas dire qu'elles ſeront plus fatales aux Muſulmans, que celles que nous avons eu à ſoûtenir lorſque ces Infidéles mettant autrefois à part leurs querelles particulieres, unirent toutes leurs forces pour conquerir la Terre ſainte.

LETTRE LXVII.

A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du College des Sciences, à Fez.

Rélation abregée de ſon éducation, & de ſa maniere d'étudier du tems qu'il étoit en Sicile. De Porphire.

J'Ai reçû un paquet de conſequence contenant des conſeils ſacrés, & des avis qui me ſont fort agréables; rempli de beaux memoires & de remarques importantes, & de ſages préceptes & d'excellens moyens pour ſe perfectionner dans la Philoſophie & dans la myſterieuſe ſcience de la Nature.

J'ai lû avec beaucoup d'affection & de joye le caractere de Muſu Abul-Yahyan, & l'éloge de ſa ſageſſe & de ſes vertus. Que de ſemblables lumie-

lumieres brillent toujours dans ce celebre College, & répandent de là leurs rayons & leurs influences non-seulement en Afrique, mais par toute la terre. Que la Ville de Fez soit du nombre de celles dont la renommée est belle & agréable. Qu'elle puisse être au rang de Jerusalem la sainte, de la Masre des Anciens, de Medine Talnabi la Chaste, & de Babylone qui porte le salut : Qu'elle acquiere des titres d'honneurs particuliers & dignes du respect de toute la terre; & qu'on appelle Fez par tout la mere des sciences.

J'ai été fort studieux & fort inquiet durant plusieurs années; & cela, je crois, parce que j'étois Esclave à Palerme. Avant cela je vivois content au Serrail ; l'influence de la Majesté Royale, je veux dire la sacrée présence du Grand Seigneur m'échauffoit ; car comme le Soleil, il donne le mouvement, la chaleur, & la vie à toutes choses. Je ne regardois jamais de Livres, & ne travaillois à rien aprendre, si ce n'est à me bien acquitter de mon devoir, & à me pousser à la Cour ; regardant comme barbares toutes les sciences qui ne contribuoient pas à cela.

Je méprisois également les Histoires & les Langues étrangeres : Je croyois qu'il étoit au-dessous d'un Courtisan Musulman, de se donner la peine d'aprendre d'autre Langue que le Persan, l'Arabe, & le Turc, ou de charger sa memoire des Histoires des autres Nations destinées à être Esclaves des vrais Croyans.

Quant aux sciences de speculation, j'avois naturellement assez d'envie de les aprendre : Mais ou je n'en avois pas le tems, ou je man-

quois de Livres, & autres ſecours neceſſaires. De ſorte que tout le ſçavoir dont je pouvois alors me vanter conſiſtoit en certaines petites idées de Logique & de Metaphyſique, que m'avoit laiſſés un vieux manuſcrit Arabe que j'avois lû. Je croyois ſçavoir aſſez bien l'Hiſtoire, parce que j'avois étudié les Annales de l'Empire Ottoman, & que j'avois jetté les yeux de tems en tems ſur les traductions d'Herodote & de Plutarque que nous avons en Turc.

Il eſt vrai qu'à la faveur des fréquentes converſations que j'avois avec les Grecs, j'eus bientôt apris leur langue vulgaire : Mais il y avoit encore bien du chemin à faire avant que de ſçavoir la politeſſe de la Langue des anciens Grecs. Un Page de la Treſorerie m'aprit les principes de l'Eſclavon, que j'apris enſuite plus parfaitement, eſperant qu'il me ſerviroit à quelque heure.

Tout cela étoit bien ſuperficiel; cependant je me crus aſſez heureux pour n'avoir pas beſoin de faire de plus grandes recherches. Les plaiſirs & les divertiſſemens de la Cour m'ôtoient le deſir & le goût avec lequel je me ſuis attaché depuis à des études plus ſolides, & entré en conſideration de la ſageſſe des Anciens.

Mais après que le malheur eût une fois changé la ſcene de ma vie, & qu'au lieu de l'honorable poſte où j'étois au ſervice du Grand Seigneur, la deſtinée m'eût fait un miſerable Eſclave en Sicile, je commençai à devenir meditabond & penſif. La peine que j'avois & les baſſes occupations auſquelles on m'employoit, mortifierent mes

mes premieres passions, & m'ôterent toute esperance des honneurs du monde. Mon barbare & & infidéle maître me traitoit avec tant de cruauté, que mon esprit s'étant abâtardi, je m'accoûtumai à la servitude : Et comme je desesperois d'être heureux dans ce monde, je bornai toute mon ambition à être sage.

Je m'attachai beaucoup à la contemplation : Et ayant fait connoissance dans la Ville où je demeurois avec un honnête Chapentier qui avoit quantité de bons Livres, il me prêta divers Traités choisis ; & je dérobois à mon sommeil autant d'heures que je pouvois, pour les employer à les lire avec attention & avec succès. Ce Charpentier eut pitié de ma condion, & me rendit plusieurs bons offices, sans esperance de récompense que celle qn'il attendoit de Dieu. Je fis connoissance par son moyen avec deux ou trois sçavans hommes, qui n'épargnerent rien pour m'aprendre le Latin & le Grec des Anciens, & en même tems les principes de la Philosophie. Mon maître me maltraitoit souvent à cause de cela, se plaignant que mon attachement aux Livres & à la societé des Prêtres étoient cause que ses affaires étoient negligées. Mais toute sa severité ne fut pas capable de diminuer l'ardent desir que j'avois de devenir sçavant. Je continuai donc à étudier, & je pris certains tems pour cela, jusques à ce qu'enfin l'heure vint que je fus racheté. Ce fut alors que je frequentai les Academies ; & depuis je n'ai perdu aucune occasion de perfectioner ma raison ; cependant je ne me trouve pas encore aujourd'hui

fort

fort éclairé. Il ne me paroît aucune certitude dans les ſciences, ſi ce n'eſt dans les Mathématiques. Toutes les autres ſont embarraſſées de mille diſputes & de mille obſcurités : Ce qui fait que je ſuis devenu Sceptique en bien des choſes. Je me contente de conſerver une foi ferme & inviolable pour l'Alcoran, & pour le Livre des Dogmes prophetiques & des Traditions. Enſuite j'ai un profond reſpect pour les Ecrits du Philoſophe Porphire, qui ſemble s'être plus approché de la raiſon que tous les anciens Sages. Son veritable nom étoit Melec, qui eſt le tien. Melec, comme tu ſçais, ſignifie Roi en langue Siriaque. De-là Longin tuteur de Melec ayant égard à la couleur ordinaire des robes Royales, l'appella Porphire, qui ſignifie en Grec *vêtu de pourpre*. Porphire nâquit à Tir capitale de l'ancienne Phénicie. Il étoit noble d'origine, & il fut fort bien élevé. La Nature le forma pour être ſage, & la Fortune le favoriſa d'aſſez grands avantages. Car outre que ſon premier tuteur dont j'ai déja parlé, étoit le plus celebre Grammairien & Orateur de ſon tems, Porphire alla à Rome, où il fit amitié avec Plotin, qui lui aprit en perfection toute ſorte de Sciences. Son pouvoir s'étendoit juſques ſur les Demons, & il chaſſa le génie Aſé, qui infectoit certains bains de Rome. En un mot, ſa doctrine parut divine, & ſes actions plus qu'humaines. Cependant avant que de mourir il ſe retracta publiquement de tout ce qu'il avoit autrefois écrit; preuve ſuffiſante qu'il n'y a rien d'aſſûré dans les productions des mortels.

Puis

Puis donc que les plus ſages ſe contrediſent, & deviennent Sceptiques, dis-moi, je te prie, Oracle du ſiecle, pourquoi ne le ſerois-je pas.

LETTRE LXVIII.

A Murat Baſſa.

Les François prennent Dunkerque, & en mettent en poſſeſſion les Anglois. Maladie du Roi de France. Son rétabliſſement.

IL vient de ce paſſer une choſe entre les François & les Anglois, où il paroît du myſtere. Perſonne ne ſçait ici ce que cela veut dire que ceux qui ſont des ſecrets du cabinet : Cependant tout le monde croit que c'eſt un tour d'adreſſe du Cardinal Mazarin. Ce Miniſtre a plus de détours dans ſa tête, qu'un de nos vieux joüeurs d'Echecs, qui prévoit juſqu'à neuf coups inévitables, avant que de faire un mouvement hardi, & qui eſt ſûr que le dernier lui ſera avantageux. En un mot Dunkerque la plus forte & la plus importante Place maritime de tout l'Occident, a paſſé des Eſpagnols aux François, qui comme un gage d'amitié l'ont miſe entre les mains des Anglois.

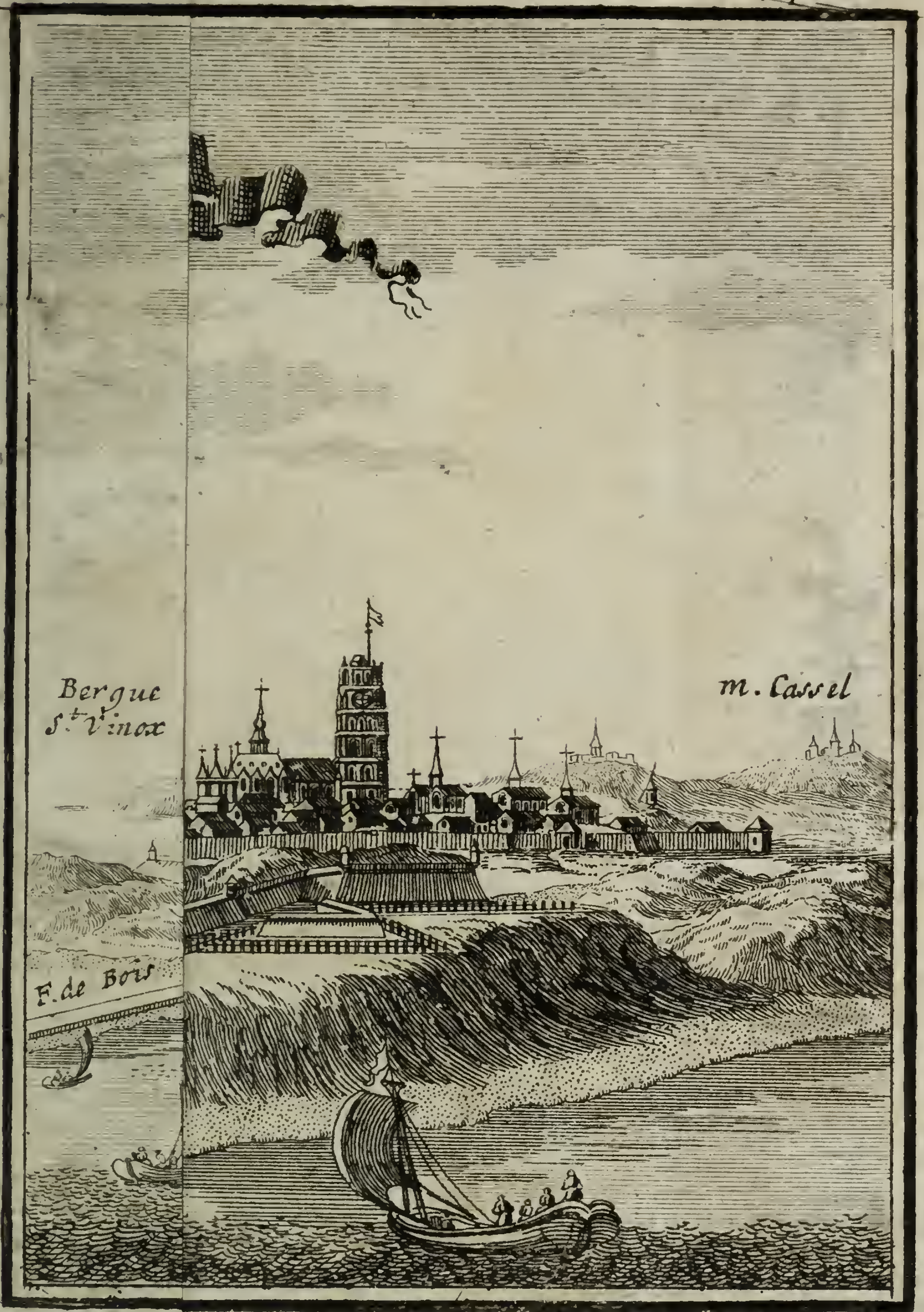
Les petits politiques de Paris ſont ſurpris de cette action; & les Politiques les plus conſommés de la Cour, ou ne peuvent, ou ne veulent leur aprendre le veritable ſecret.

Vous verrez deux ou trois graves Bourgeois faiſant enſemble des conjectures, & diſant ſans reſerve ce qu'ils penſent : Cependant ils ſe retirent

rent après tout aussi ignorans qu'ils étoient venus, & se contentent de se faire signe de la tête qu'ils s'applaudissent les uns les autres, & ainsi ils se separent.

Tout le monde crut que cette Cour alloit faire à celle d'Angleterre une proposition extraordinaire, parce que peu de tems avant la prise de Dunkerque, le Duc de Crequi premier Gentilhomme de la Chambre, & Monsieur de Mancini neveu du Cardinal, furent envoyez en Angleterre avec une splendide suite de Gentilshommes François. Tout le monde croyoit que cette Ambassade seroit suivie de quelque action surprenante; & qu'il falloit que ce fût un mystere de grande importance, puisqu'on n'avoit pû le confier qu'aux deux principaux Favoris du Cardinal Ministre. A présent que le mystere est développé, on ne sçait quel jugement on en doit faire. Je n'en sçai pas plus que les autres, & personne jusqu'ici n'a pû me dire au juste, pourquoi on a mis les Anglois en possession d'une Place de cette importance, qui commande toutes les mers Septentrionales, & qui coûte aux François tant de peine & tant de sang. J'ai mis Osmin le Nain en campagne, & pris des mesures pour tirer ce secret de divers Courtisans. Mais j'aurois autant gagné d'entreprendre de trouver le corps de Moïse, qui fut cause d'une querelle entre Michel & le Diable. Peut-être le tems nous l'aprendra. Je conclus hardiment dès à présent, que les Anglois sont les seuls peuples de l'Europe que la France juge dignes d'être recherchés.

Le



Aveline fe


DONKERKE
Bergue
S.t Vinox
m. Cassel
F. de Bois
Citadelle
Mer Germanique

aveline fe

Le Roi a été fort mal de la fiévre, & même en grand danger de la vie : Mais à présent il est bien rétabli : ce qui donne une veritable joye à ses amis & fidéles sujets ; car pour les autres ils sçavent s'en faire une feinte.

J'avois presqu'oublié de te dire, que les Espagnols s'étant mis en devoir de secourir Dunkerque, avoient été attaqués & battus par les François, qui leur ont tué environ deux mille hommes, & fait autant de prisonniers.

Les progrès de ce Monarque, Sage Bassa, sont si constans & si assurés, que cela donne lieu à un proverbe. Car pour encourager quelqu'un, ou pour assurer fortement quelque chose, on dit ordinairement, *c'est aussi assuré qu'il l'est que Louis le Grand prendra cette année en Flandres une ou deux Places.*

Le Maréchal de Turenne est un grand General, & c'est à sa prudence que la France est redevable d'une grande partie de ses victoires. Il est fort expeditif dans ses entreprises. Il y eut peu de jours entre la prise de Dunkerque, & celle de Bergues, de Furnes, & de Dixmude, trois fortes Places en Flandre. On croit qu'il ne tardera pas long-tems à en prendre d'autres.

Le Roi de France marche à grands pas à l'Empire d'Occident. Mais ce ne seroit pas l'interêt du Grand Seigneur ; car il feroit en ce cas un nouvel ennemi d'un vieux ami ; ennemi plus puissant que tous ceux qu'il a eu jusqu'ici. Cependant tout dépend de la destinée.

LETTRE LXIX.

A Mahammed Hermite du mont-Uriel en Arabie.

Il parle de ses passions, & de ses vices, & dit en passant quelque chose de ses vertus.

JE t'ai souvent importuné, incomparable mortel: mais permets-moi encore une fois de te décharger mon cœur comme à mon Confesseur, ou pour mieux dire comme à un Oracle.

Il est certain que les Astres de ma naissance souffrent à présent un grand changement. Je me trouve semblable à un homme nouvellement éveillé d'un profond sommeil, ou des réveries d'un songe. Il me semble que mes années passées se sont écoulées comme une nuit, où mon esprit travaillant ne s'est formé que des fantômes & des visions.

Le tems de mon enfance est celui de ma vie que je trouve le plus heureux. L'ignorance du vice avoit plus d'influence sur mes actions, & m'empêchoit bien mieux d'y tomber, que ne font à présent les connoissances acquises des préceptes & des maximes de la vertu. Je ne me suis pas plûtôt mis à l'étude de la Morale, & n'ai pas plûtôt apris à distinguer le bien & le mal, que la curiosité m'a porté à examiner la nature du dernier autrement que par une simple speculation. Je me trouve bien plus de penchant à éprouver ce qui étoit défendu, qu'à pratiquer ce qui étoit commandé; & je trouve même au premier

mier un plaisir secret. Tant l'homme a de pente à se défier de ses Directeurs, & à regarder les Loix qui gênent sa liberté naturelle, comme un joug qu'on a voulu leur imposer.

Outre cela tous les hommes ont certaines inclinations naturelles, qui font que les plus jeunes, & ceux qui sont encore en minorité sont autant en droit de se contenter que les plus sages vieillards. Il n'y a point de raison qui puisse aisément leur persuader de renoncer à ce privilege. Ils s'imaginent toujours, qu'on leur fait grand tort, parce que chacun fait consister son intérêt & son bonheur à suivre les mouvemens de sa volonté.

A la verité je n'ai jamais eu de penchant à aucuns vices énormes, ou à ceux qui pour leur singularité feroit rougir les plus libertins, s'ils y tomboient à la vûë du public.

J'ai toujours eu une horreur invincible pour ces actes d'impudicité qui ne doivent pas être nommés, & dont la seule idée fait fremir. Cependant je suis naturellement amoureux & je ne sçaurois refuser à une beauté les sentimens & les passions que lui doit un amour Platonique. J'admire la symetrie & la beauté par tout où je les trouve, & je puis fort bien regarder plusieurs heures consecutives une fleur, un arbre, ou un paon. Je suis charmé de l'éclat du Soleil ; & comme un autre Endimion je souhaite avec passion de connoître mieux la Lune. Les moindres beautés de la nuit, les moins considerables Etoiles m'enflâment de mille passions. Je fais ma cour à toute l'armée des Cieux, sans croire commettre

d'Idolatrie. J'aime enfin l'Univers, & meurs à tout moment, quand je contemple la gloire de l'Essence transcendente, qui est la racine & la source de toutes choses.

Ces passions ne sont point indignes d'un Musulman. Mais j'ai aussi pour les belles femmes des passions plus violentes que pour tout le reste, plus dangereuses & plus fatales. Dis-moi, pieux Silvain, comment contenterai-je mon amour sans blesser la vertu & la gravité d'un homme?

Il semble que les belles femmes n'ont été créées que pour nous tourmenter; puisqu'un homme ne peut être heureux, ni avec elles, ni sans elles. Les belles sont des énigmes parfaites; & l'on manque également de les aimer trop, ou de les haïr trop. Il seroit digne d'un Philosophe, de sçavoir si le Sexe, entre tous les bons & necessaires offices que nous en recevons, n'a pas été mis au monde comme autant d'espions, pour observer nos actions, & pour nous tenir dans un labyrinthe perpetuel, en mêlant les caresses aux rebufades; les flatteries aux reproches, & la mauvaise humeur aux faveurs; & cela de peur que les hommes naturellement ambitieux, n'entreprissent, s'ils étoient maîtres d'eux-mêmes, quelque chose de plus hardi que ce que les Poëtes feignent des fils de Titan, ou que la Loi écrite rapporte de Nimrod & de ses compagnons, qui bâtirent la Tour de Babel.

Que les femmes soient des espions, ou des aides fidéles, des amies ou des ennemies, je veux te dire franchement que je n'ai pû m'empêcher de les aimer avec excès. Et c'est ce qui fait partie

tie du ſonge ou de l'extaſe, dont je t'ai parlé au commencement de ma Lettre.

Il y a une autre ſcene, qui eſt celle de l'honneur. C'eſt auſſi un fantôme, une pure vapeur, une ombre. Je n'ai jamais couru après la gloire, ni recherché les applaudiſſemens de la populace. Cependant comme on m'a confié de grands ſecrets, & que j'ai reçû ordre de ſervir le Grand Seigneur dans le poſte où je ſuis; je voudrois bien faire mon devoir, & prévenir les diſgraces. Je ſouhaiterois fort même être careſſé de mon Souverain, comme ſes autres Eſclaves qui le ſervent en la même qualité que moi, & applaudi de ſes heureux Miniſtres, ſi la deſtinée veut que je retourne un jour au Serrail. Rien ne me paroît plus terrible, que de trouver alors des viſages rudes & refrognés; ou de recevoir des embraſſades froides des Eſclaves mes collegues.

Cette idée me cauſe mille inquietudes: elle me fait jurer même pour des choſes contradictoires, mentir & blaſphêmer; & la peur me porte ſi loin, que du Diable même je ferois un Saint. En un mot, il n'y a point de vice ni de mauvaiſe action dont je faſſe ſcrupule, pourvû que j'y trouve de l'avantage pour la cauſe dans laquelle je ſuis engagé. Et tout cela en vûë de paſſer pour un galant homme à la Porte; pendant que je tâche de me faire accroire & de faire accroire aux autres que je n'agis de cette maniere, que par un principe d'honnêteté, & pour remplir les devoirs d'un homme de bien. Ainſi je cours après du vent, de la fumée; après un rien, après la vanité même, & après un ſonge chimerique, Idole dont il m'eſt

bien plus difficile de m'en défaire, que de celle de l'amour.

Cependant je n'ai pas ſuivi juſqu'ici la methode des François pour acquerir de l'honneur. Je n'ai jamais opprimé ni maltraité perſonne, & n'ai jamais trempé mes mains dans le ſang humain. Ni la veuve ni l'orphelin ne pleurent point pour ce que je leur ai enlevé, & je n'ai jamais violenté perſonne pour l'amener à raiſon. Je me ſuis toujours tenu en cela ſur la défenſive; pur effet de la conſervation de ſoi-même; qui, comme tu ſçais, eſt un principe naturel à tous les hommes, & même aux vermiſſeaux de la terre. Ces petits reptiles tâchent de ſe garantir lorſqu'on les foule aux pieds. Je ne fais pas autre choſe, ſi ce n'eſt lorſqu'il s'agit des intérêts du Sultan.

Cela me fait ſouvenir de ma probité; car enfin puiſque je te parle de mes vices, il eſt juſte auſſi que je t'entretienne de mes vertus. Ni l'Arabie ni l'Orient n'ont jamais produit un homme plus fidéle à ſon Maître, & plus honnête que moi. Je me venterai toûjours de ma fidélité, dans un ſiecle auſſi perfide que le nôtre. C'eſt cette rare vertu ſeulement, qui me mettra en poſſeſſion du Paradis en dépit de tous les Molahs, quant au reſte ce ne ſont que des péchés veniels qui s'effacent aiſément. Tant que perſonne ne pourra dire que j'ai trahi les ſecrets de mon Maître, je n'ai pas plus à craindre qu'un Ange, qui eſt obligé de faire ſentinelle au poſte le plus abjet des Cieux, & qui n'eſt éloigné du Diable que de la portée d'un canon.

A

A peine avois-je achevé d'écrire ce mot, qu'un bruit que j'entens tout à coup, m'a obligé de mettre la tête à la fenêtre. Après avoir regardé la Terre, & puis ensuite la Lune & les Etoiles (car le Ciel étoit fort serein) j'ai remarqué un petit & rapide nuage, qui paroissoit comme un balot de soye, traversant du midi au Septentrion. Il fendoit l'air comme un fin voleur d'Arabie fend à la nage les ondes du fleuve Tigris, dans l'esperance de quelque butin. Surpris de ce spectacle, & voyant le Ciel clair, & sans autres nuages, j'ai d'abord conclu que c'étoit le chariot de quelque Divinité de l'air, d'un Mercure ou Messager, qui portoit des nouvelles pressées aux grands Seigneurs & Commandans des régions arctiques, & qui alloit les prier pour des raisons importantes de se tenir sur leurs gardes. Peut-être, ai-je pensé, la guerre est-elle commencée entre les esprits des Poles; ou peut-être le Roi Eole a-t-il envoyé sommer les vents du Nord, résolu de se donner le plaisir de voir enfler la mer, & bondir les Vaisseaux.

Tout de bon cela m'a fait songer combien nous sommes ignorans des loix & des constitutions des Elemens. Cela me fait souvenir des broüillards qui obscurcissent quelquefois l'air, pour nous empêcher, à ce que je crois, de voir ce qui se passe en certains tems, dans la haute region de l'air. Les esprits aëriens se divertissent peut-être alors sous des formes visibles, font des fêtes solemnelles, & allument tous les Méteores du haut Firmament, comme autant de feux d'artifice naturels & d'illuminations, qu'il

n'eſt pas à propos que les Mortels voyent, de peur que nous n'en aprenions trop, & que nous ne devenions auſſi ſages qu'eux. Quoiqu'il en ſoit, j'ai regardé avec beaucoup d'attention, un ſeul nuage ſe gliſſant ainſi dans l'air; & comme ce ſpectacle m'a paru extraordinaire, j'aurois ſouhaité d'avoir des aîles pour pouvoir ſuivre ſes mouvemens.

Toi qui as meſuré la fabrique de la Nature, & qui a pris les veritables dimenſions du monde; qui as pénetré dans les ſecrets des Elemens, & qui t'occupe continuellement aux plus ſolides recherches, tu te mocqueras de la vanité des gens comme moi, qui ne ſe comprenant pas eux-mêmes, prétendent comprendre les voyes du Tout-puiſſant, dont les connoiſſances ſont parfaites.

Pour moi qui a étudié dans les Academies, & lû Ariſtote, Avicenne, Plotin, Averroës & autres Philoſophes, je me crois encore au fond de la caverne de Platon, converſant avec les ombres, m'équivoquant en tout, ſi ce n'eſt dans l'idée que je me forme de ta ſainteté & de ton immenſe ſageſſe, qui eſt imprimée dans mon eſprit, comme ce que les Philoſophes appellent premiers principes, parce qu'ils ſont évidens par eux-mêmes.

J'avois réſolu de t'en dire davantage, mais une diſpoſition ſubite, & une extrême foibleſſe qui épuiſent mes eſprits, m'obligent de finir. Mes membres ſont tous tremblans, la tête me tourne, le cœur me manque. En un mot, il me ſemble que je ſuis plus près de la mort que de la vie.

LET-

LETTRE LXX.

A Achmet Padichani Culligiz, Bassa.

Il le felicite d'avoir succedé à Darnish Mehemet Bassa. Election d'un nouvel Empereur d'Allemagne. Mort de Cromvvel. Dessein des François sur Ostende.

TOn nom montre que tu es un des Favoris au Serrail. C'est pourquoi je sçai que tu es accoûtumé à recevoir une infinité de soumissions & de flatteries. Mais il faut que j'en use avec toi comme j'en usai avec le nouveau Moufti, lorsque je le felicitai sur sa dignité. Je dis à ce Prince des Prélats Musulmans, que je n'avois pas grand sujet de le congratuler ; parce que toute sacrée & inviolable que fût sa dignité, il n'étoit pas néanmoins à couvert des persecutions de l'envie, non plus que l'avoit été son Prédecesseur. Je dois te dire la même chose.

Darnish Mehemet Bassa a été une victime immolée à la fureur de la Multitude ; & tu as emporté sa Charge au Conseil. Puisse-tu en joüir long-tems, & ne perdre pas comme il a fait l'honneur & la vie. Il y a quelques années qu'il me défendit de ne lui plus écrire. Pour quelle raison il le fit, c'est ce que je ne sçai point ni ne me suis jamais soucié de sçavoir. Je lui obéïs néanmoins, m'étant indifferent à qui j'adresse les avis que j'ai à donner, pourvû que j'en donne de bons & d'avantageux au Grand Seigneur : Car c'est pour cela que je suis ici.

Je

Je te dirai, illustre Bassa, les deux principales nouvelles qui fassent à présent du bruit dans l'Europe. L'une est l'élection de Leopold-Ignace-Joseph, Roi de Hongrie & de Boheme, à l'Empire d'Allemagne. Il y a onze mois qu'on travailloit à cette affaire; & enfin la faction de la Maison d'Autriche l'a emporté. Cela se fit le huitiéme de la cinquiéme Lune. Il fut couronné le vingt-deux du même mois. La querelle du Duc de Baviere & du Prince Palatin n'en est que plus échauffée. Le dernier se mit en si grande colere à la Diete de Francfort, qu'il jetta une écritoire à l'Ambassadeur de Baviere; ce qu'on regarde comme un affront qui ne se pardonne point. Aussi le Duc est-il en marche pour s'en venger, ou pour en demander satisfaction. L'Electeur de Mayance lui a refusé passage sur ses terres. Et ils ont bien la mine d'aller s'embarrasser sur cela dans une guerre civile. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle pour les Musulmans.

Mais une nouvelle qui fait encore plus de bruit, est la mort de Cromwel, Protecteur de la République d'Angleterre, qui a été tant qu'il a vêcu, la terreur de toute l'Europe. Les superstitieux, & ceux qui prennent garde aux signes, disent qu'on eut des présages de cette mort trois mois à l'avance, par une grande baleine, neuf fois aussi longue que le plus grand homme, qui fut prise dans une Riviere d'Angleterre, près de la Ville capitale, à quarante mille de la mer. Je ne sçai si ces sortes d'observations méritent qu'on y ajoûte foi: Cependant il

il ſemble que les Annales d'Angleterre remarquent qu'il n'a jamais paru de baleine ſi avant en terre, que cela n'ait été un préſage de quelque grand changement. La deſtinée des Perſonnes illuſtres cauſe peut-être à la Nature une paſſion extraordinaire, met les Elemens en deſordre, & inſpire de la ſympathie aux brutes.

Nous ſçavons comme une choſe bien certaine, que le jour que ce Prince mourut, & dans le moment qu'il expira, il y eut un ſi violent orage, accompagné de pluye, de grêle, de tonnerres, & d'éclairs, qu'il n'y a point d'homme qui ſe ſouvienne d'avoir jamais rien vû de pareil en Angleterre. Il y eût des gens qui tournerent cet évenement contre la memoire de Cromwel, comme s'il eût été Magicien, ou du moins un très-méchant homme : Diſant que les Démons qui avoient emporté ſon ame en Enfer, avoient excité cette horrible tempête. D'autres diſoient que cet orage mêlé n'étoit que les ſoupirs & les larmes de la nature, & la douleur amere des Eſprits gardiens de l'Angleterre, affligés de la perte d'un ſi grand & ſi heureux Héros, de la mort duquel les choſes inanimées même s'attriſtoient. Pour moi je regarde tout cela comme de purs accidens, & des effets du hazard. Je fais le même jugement d'un autre circonſtance, qui a été remarquée par les amis & par les ennemis de Cromwel ; qu'il mourut le même jour qu'il avoit gagné autrefois les victoires ſignalées. Les uns relevent cette circonſtance pour le flétrir, & les autres prennent occaſion de-là de faire ſon éloge. eſt difficile de dire quelque choſe de Cromwel,

wel, sans paroître partial. Il sçavoit de grandes vertus & de grands vices. Il étoit un vaillant Général, & un sage Politique ; néanmoins traître à son Souverain. Quant à la Religion, quoiqu'il fit le zélé, il passoit cependant pour être aussi indifférent que les autres Princes ; qui pour des raisons d'Etat, & pour plaire à leurs peuples, ont un grand exterieur de piété, quoiqu'ils n'adorent dans le cœur d'autre Divinité que la Fortune & la Victoire.

Il passoit pour un des plus grands Politiques du siécle ; & personne que Mazarin ne pouvoit lui être comparé. Cependant je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe comment ces deux grands Politiques ont été dupés cette année, par deux ou trois Transfuges.

Un certain Capitaine François nommé Gentilot, qui avoit servi les Etats de Hollande, & traversé souvent les places maritimes de Flandres, avoit remarqué qu'un endroit des remparts d'Ostende étoit foible ; & qu'on pouvoit aisément s'emparer de la Ville par cet endroit-là. A son retour à Paris, il en donna avis au Cardinal Mazarin, & lui fit voir de si grandes facilités, qu'il le détermina à tenter quelque chose, pour emporter cette importante Place, sans s'exposer aux dépenses, & aux risques d'en faire le siége dans les formes.

Pour cet effet, il donna ordre à Gentilot de chercher des gens propres à entrer dans le complot,

plot, c'eſt-à-dire, des gens réſolus, prudens & ſecrets. Ce Capitaine qui connoiſſoit à Paris deux ou trois déſerteurs, qui ayant fait des meurtres, & autres crimes dignes de mort, s'étoient ſauvés des Pays-Bas par la fuite, leur communique le deſſein, & leur promet des montagnes d'or, s'ils vouloient lui aider à faire réuſſir cette entrepriſe.

Ils firent mine d'accepter le parti, & furent introduits dans le cabinet du Cardinal. Ce Miniſtre content d'eux & de leurs offres, répondit aux promeſſes qui leurs avoient été faites par Gentilot, & leur en fit encore de nouvelles. En un mot, après diverſes conférences qu'ils eurent enſemble chez le Cardinal, où ils ſe rendoient tous les ſoirs, & étant convenus de toutes les meſures qu'ils jugeoient néceſſaires, les déſerteurs paſſerent en Angleterre, avec des Lettres de Mazarin au Protecteur de la République, qui l'informoient du deſſein, avec priere de fournir quelques Vaiſſeaux Anglois, pour tranſporter des Troupes dans le Havre d'Oſtende.

Ces Agens partirent ſelon leurs ordres, réſolus de duper le Cardinal & le Protecteur; & de faire révoquer la Sentence renduë contr'eux, en rendant à leur Patrie un ſervice auſſi conſidérable que le ſeroit celui d'avoir ſauvé une Place de cette importance, ne doutant pas qu'après cela on ne leur permit de retourner chez eux, pour y jouir paiſiblement de leurs biens & de leurs libertés.

le Cromwel les reçut favorablement, & accepta

ta le parti avec quelque chaleur. Mais après y avoir mieux pensé, il se mit en tête d'enlever cette proye à Mazarin, & de prendre ces gens à ses gages. Il regardoit Ostende comme un trop beau morceau, pour la laisser tomber entre les mains des François, faute de promettre & d'offrir quelque chose de plus. Il pressa donc ces Agens vivement, & n'oublia rien de tout ce qu'il crût nécessaire pour s'en assûrer séparément, s'obligeant à les avancer aux grandes Charges d'Angleterre, & à leur donner trois cens mille sequins aussi-tôt que l'affaire seroit faite.

Les trois Flamans ne demandoient pas mieux que de pouvoir ainsi leurrer les deux plus habiles Politiques de l'Europe. Ils persuaderent entiérement Cromwel de leur zéle & de leur fidélité pour son service. Il fut accordé entr'eux, qu'on tiendroit Mazarin en jeu, & que Cromwel lui feroit réponse, que voyant si peu d'apparence de réussir, il ne vouloit point se mêler de cette affaire.

Ces trois hommes passerent d'Angleterre en Zélande ; la chose ayant été concluë de cette maniere avant que de quitter le Cardinal Mazarin ; & cela en vûë de gagner plus de monde, & de faire tout ce qui étoit nécessaire pour réussir dans cette entreprise comme on le désiroit. Mais au lieu de rendre service ou au Protecteur, ou à Mazarin, ils s'en allerent droit en Flandres, & donnerent avis de tout au Gouverneur.

La chose bien examinée dans toutes ses circonstan-

constances, & le Gouverneur des Pays-Bas satisfait de la vérité de leur rapport, & de leur fidélité pour le Roi d'Espagne, leur donna ordre de continuer à tromper les François & les Anglois aussi long-tems qu'ils pourroient, leur faisant esperer qu'ils obtiendroient ce qu'ils souhaitoient. Cependant il travailla à mettre à couvert Ostende, & les autres Places des Pays-Bas, contre toutes les entreprises de cette nature.

Le Protecteur enfin abandonnant le dessein, épouvanté par les menaces du Cardinal Mazarin, qui avoit eu le vent de ce qu'il faisoit sous main ; les Agents s'attacherent entiérement aux François, d'autant plus échauffés qu'ils sçavoient que Cromwel les traversoit. Ils firent traîner l'affaire durant plusieurs mois, obligerent le Roi de France à signer des Articles, par lesquels il leur promettoit de leur payer près d'un million ; cajolerent le Général qui commandoit son Armée en Flandres, & firent accroire à son Maître qu'il étoit de son intérêt de ne faire aucun mouvement durant six semaines ; & cela dans un tems où tout le monde s'attendoit qu'il poufferoit ses conquêtes dans le Pays-Bas. Une autrefois ils lui firent faire un mouvement si précipité, dans un tems où les chemins étoient impraticables, qu'il perdit la plûpart de son Artillerie, trois mille hommes se noyerent ou moururent de faim, & mille de ses chariots demeurerent embarrassés dans les chemins creux : Et tout cela pour gagner Ostende. Mais au bout du compte, les François ne furent pas seulement frustrés de leurs espérances à l'égard d'Ostende ;

mais

mais même ils se virent exposés le plus honteusement du monde, à la risée & au mépris de toute l'Europe. Le Cardinal Mazarin se reposoit entiérement sur la fidélité de ses Agents Flamans ; tout ce qu'ils proposoient pour faire réussir l'entreprise, étoit regardé comme une Loi. De-là vint que le Général des François en Flandres, reçut ordre exprès d'embarquer une partie de son Armée sur certains Vaisseaux qui étoient devant Dunkerque : de se jetter au jour marqué dans le Havre d'Ostende, d'y mettre ses Troupes à terre, & de prendre possession de cette Place au nom de son Maître ; lui faisant accroire que les portes lui seroient ouvertes, & que la Garnison Espagnole en sortiroit d'abord qu'elle le verroit.

Tout cela fut mené avec tant d'artifice, tant de ménagement, & tant d'adresse, que quand il entra dans le Havre avec dix Vaisseaux, il crut que la Place ne pouvoit lui manquer. Mais ses Troupes n'eurent pas plûtôt mis pied à terre au nombre de quinze cens hommes, qu'elles furent saluées de tant de coups de canon & de Mousquets de dessus les remparts, qu'une si brusque décharge mit deux cens hommes sur le carreau ; deux cens jetterent leurs armes ; & les Bourgeois ayant fait là-dessus une vigoureuse sortie, tout le reste fut ou tué ou fait prisonnier, le Général même s'étant trouvé du nombre des derniers.

Tu vois par-là combien il est aisé à l'Agent d'un Prince, d'embarrasser les affaires de son Maître : Et qu'un Ministre public ne peut faire

faire de plus dangereuse faute, que de croire trop légerement.

Ne souffre pas, Sérénissime Bassa, qu'on médise de moi à la Porte, & que les flatteurs me flétrissent ; puisque ma fidélité est à l'épreuve de tout, & qu'une expérience de vingt ans a convaincu les Ministres du Divan de cette vérité.

LETTRE LXXI.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Douanes du Grand Seigneur, à Constantinople.

Des Pays situés sous le Pole Arctique, & de la nature du froid. Des ouvrages que les Septentrionaux bâtissent sur la glace. Des monumens funebres des anciens Héros.

J'Ai reçu une Lettre de notre cousin Fousi. Il a été dans un Pays froid situé sous le Pole Arctique : Mais à présent il est à Stokolm, capitale de la Suéde. Les Pays qu'il a visités sont les plus éloignés de notre continent. On peut les appeller les Pays de la nuit & des ténebres : car il n'y a qu'une nuit durant tout le cours de l'année. Le Soleil ne se fait voir qu'une fois aux Habitans de ces Pays, dans le tour annuel qu'il fait du Zodiaque. Ils les en dédommage par le long jour qu'il leur donne alors ; car sans le miracle de Josué, ce jour est de quatre, de cinq, ou de six mois, selon que chaque pays est éloigné du Pole.

Fousi dit des choses surprenantes de ces pays

ténébreux; & si surprenantes, qu'on auroit de la peine à les croire, si elles n'étoient pas confirmées par des Ecrivains très-graves & très-sçavans. Il dit qu'en certains endroits de la Norvege on n'y voit pas un arbre, à cause de la violence des vents qui les arrachent tous, les emportent jusques sur les maisons, & les dispersent bien loin. Les Habitans sont forcés à cause de cela de demeurer dans des caves, & de brûler des os de poisson, faute de meilleur chauffage; étant impossible qu'aucune plante croisse dans ces quartiers-là. En certains tems orageux, il n'est pas sûr d'y voyager ni à cheval ni à pied, parce que le vent pourroit renverser le cheval & l'homme, ou les enlever en l'air.

Mais quand il décrit l'horrible froid de ces pays-là, l'idée seule est capable de faire trembler. Il dit que le froid agit & regne sous le Pole Septentrional comme dans son Royaume ou dans son centre; & que de-là il darde ses rayons glaçans dans le monde. Cependant d'autres croyent que le froid n'est qu'une privation de la chaleur, & une simple disposition passive des Elémens; & que c'est pour cela qu'il est plus sensible dans les climats les plus éloignés des influences du Soleil, qui par la chaleur de ses rayons donne vie & vigueur à toutes choses. Quoiqu'il en soit, le froid produit dans ces pays Septentrionaux, des effets très-remarquables.

Les rivieres, les lacs & les mers gêlent durant l'Hyver. Les hommes, les chevaux, les chariots, les carosses, & même des armées entieres passent ordinairement sur la glace, aussi sûrement que les

les Vaisseaux y alloient à la voile quelques jours auparavant, ou que nous voyageons sur la terre-ferme. L'Hyver passé, la mer Baltique fut le chemin de glace, sur lequel le Roi de Suéde passa en Zélande * avec son armée, composée de Cavalerie & d'Infanterie, pour faire la guerre en ces pays-là. On y éleve aussi des forts de neiges capables de résister au canon, & autres machines de guerre, & de soutenir les assauts les plus violens & les plus brusques. On bâtit sur les mers gelées & sur les lacs des Auberges ou Caravanceras, pour la commodité des Voyageurs; & on met des branches de sapin ou de geniévre, pour distinguer la glace trouée & fenduë, d'avec celle qui est solide & sûre. Il y a des grands chemins sur ces glaces, & des Officiers établis pour les visiter, & donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté des Voyageurs. Quelquefois même il se donne sur la glace des batailles rangées.

Notre parent a fait aussi des remarques curieuses sur les Obélisques triomphaux, & sur les monumens funébres des anciens Héros Goths & Suédois: Car ces Nations se vantent d'avoir eu des Géans & des Guerriers fameux. Ces monumens quoique de pierre, & proprement travaillés, n'ont jamais été taillés. Ce sont des éclats de rochers qui ont été détachés des montagnes, par la violence des tremblemens de terre, des tonnerres, & semblables mouvemens de la Nature. Ces masses étant tombées en forme de piramides, furent autrefois élevées sur les tombeaux des Géans, & autres fameux personnages. Il y

* *C'est une Isle du Royaume de Dannemarck.*

a aussi des inscriptions qui caractérisent le Héros qui y est enterré. En voici deux.

Je Usso combattant pour la défense de ma Patrie, ai tué trente-deux Géans de mes propres mains; & ai enfin été tué par le Géant Rolvo : Ici gît mon Corps.

Je Ingolvas qui ai vaincu tous les Tyrans, & défendu le pauvre & le foible : suis devenu moi-même vieux, pauvre & foible. Cependant ayant mon épée attachée à ma cuisse, je suis forcé de céder à la mort, le conquérant de toutes choses, & de descendre dans ce Tombeau que j'ai préparé pour être ma derniere retraite.

Il semble qu'il y a un nombre infini de ces Tombeaux dans les déserts, montagnes & vallées du Nord. Ce qui est une preuve, que quelques méprisables que paroissent ces Peuples aux vrais Croyans, ils n'ont néanmoins pas manqué de Héros & de vaillans hommes. Il est certain que Dieu a dispensé ses vertus & ses graces à toutes les Nations. Il fait ses dons sans partialité, & nous devons le louer au commencement & à la fin de tout ce que nous faisons; & nous ferons fort bien, si dans toutes nos affaires nous avons sa gloire en vûë. Car comme il est le premier & le dernier de l'Univers; aussi est-il le centre de toutes choses.

Ce n'est pas seulement de Fousi que je tiens ces Rélations, mais aussi de tous les Historiens qui ont écrit de ces pays. Il est vrai que notre Cousin

Cousin m'aprend certaines choses que ces Auteurs ont omises. Les remarques de chaque Voyageur ont quelque chose de singulier ; ce qui vient de la différence des génies : Ton Journal de l'Orient par exemple contient mille remarques, qu'on ne trouve point dans les autres Ecrivains.

Si je puis, Frere, te donner quelque conseil, ce sera de ne rien faire par imitation, mais de suivre tes propres mouvemens, & la pante particuliere de ton esprit ; car tout ce qui est contraint & affecté est désagréable.

LETTRE LXXII. 1659.

A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise.

Il l'exhorte à la fidélité, & lui donne un abregé de sa vie.

LE Kaimakam m'a mandé que tu dois remplir en Italie, le poste qu'y occupoit le Juif Donaja. Il m'a aussi instruit des autres choses qui regardent ta Charge. Je suis ravi qu'on ait trouvé un Musulman capable de remplir un poste de cette importance, & que nous n'ayons pas toujours besoin d'avoir recours aux Juifs pour servir le Grand Seigneur, Empereurs des vrais Fidéles. Quoiqu'il y ait des gens de cette Nation qui ne manquent ni d'honnêteté ni de fidélité, il vaut encore mieux se passer d'eux.

Nous sommes inconnus l'un à l'autre : mais il est de notre intérêt que nous fassions promptement connoissance, & que nous entretenions un

un commerce mutuel de Lettres, afin de pouvoir servir notre grand Maître, sans tomber en contradiction dans les avis que nous donnerons. Il y a vingt ans que je suis ici, sans avoir fait une fausse démarche dans les affaires de mon Souverain, quoique j'en aye fait beaucoup dans mes propres affaires. Cependant j'ai eu mille traverses & mille dangers à essuyer; m'a fidélité m'a fait souffrir à Paris plusieurs mois de prison, pendant que d'un autre côté mes ennemis me persécutoient à Constantinople, comme si j'avois été un traître & un infidéle.

Ce sont des croix qui suivent la vie humaine, & qu'il est impossible d'éviter. Elles sont aussi naturelles que le vent ou la pluye. Tout ce que nous pouvons faire, est de ménager prudemment & habilement les accidens, & de nous tirer d'affaire du mieux que nous pouvons. Mais sur tout, nous devons être nos propres bourreaux, plûtôt que de trahir le moindre des secrets qui nous ont été confiés.

Je ne doute pas que les Ministres de l'heureuse Porte, ne t'ayent donné les mêmes instructions. Ce que je t'en dis, n'est seulement que pour te confirmer dans les sentimens de fidélité & de diligence où tu es. Ecris-moi avec la même franchise, & que rien ne t'oblige d'être en quelque réserve avec un Esclave aussi bien que toi. Nous suivons tous deux le Prophéte; nous adorons le même Dieu, nous le servons de la même maniere, & nous avons une égale vénération pour l'Alcoran. Nous ne travaillons que pour un même Maître; & quoique nos pos-

tes

tes ſoient différens, ſoyons ûnis comme amis d'affection & d'intérêt. Ne laiſſons point corrompre notre intégrité par des petites paſſions ; & prenons garde que l'envie ne nous aprenne à nous traiter mal réciproquement.

Je ne ſçai d'où tu es, ni ſi tu es né de parens Mahometans ou Chrétiens. Tu me ferois très-grand plaiſir de m'envoyer une hiſtoire abregée de ta vie, & comment tu as apris l'Italien ; car ſans cela je ne crois pas qu'on t'eût envoyé en ce Pays-là.

Pour moi je ſuis Arabe de naiſſance. J'ai été élevé au Serrail. De-la je fus envoyé en mer, où je fus fait eſclave par les Chrétiens & vendu en Sicile, où je ſouffris une ennuyeuſe ſervitude. J'obtins enfin ma liberté, & après avoir été long-tems baloté par la Fortune, je fus enfin envoyé ici pour y obſerver les démarches des Chrétiens, & ſur tout les ſecrets mouvemens de cette Cour.

Je ſuis déja vieux, ayant près de cinquante ans ſur la tête. Cependant quoique mon corps ſoit affoibli, mon zéle pour la foi Muſulmane, & pour le ſervice de mon Maître, n'a pas reçu la moindre diminution. Je ſuis toujours le même, c'eſt-à-dire, fidéle Eſclave de la Porte ; & ton ami tant que tu ſeras le mien.

LETTRE LXXIII.

Au Kaimakam.

Jalousie des Vénitiens à l'égard des Etrangers. Caractere des Italiens en général. Comparaison des Italiens & des François.

J'Ai de la joye d'aprendre que la place de Donaja soit remplie par un Musulman, en qui la sublime Porte peut avoir plus de confiance qu'en aucun Juif. Cela encouragera les vrais Fidéles, & cet exemple produira de bons effets. Car il n'y a point de Nation qui soit bien-aise de voir que son Prince donne à des Etrangers les postes de confiance, lorsque ses peuples sont capables de les remplir. On regarde ordinairement cela comme un affront & comme un mépris, & les conséquences en sont souvent fâcheuses.

Je ne disconviens pas qu'il n'y ait parmi les Hébreux plusieurs personnes qui ont de l'honnêteté & de la sagesse, du mérite & de l'honneur, & de qui le Sultan, ne reçoit pas de médiocres services; mais cela ne doit point diminuer la réputation de ceux qui sont de la Foi du Souverain. L'Arabie & la Turquie produisent de bons Soldats, de prudens Politiques, & d'habiles Ministres.

Je ne connois point le caractére de Zeidi Alamanzi; je ne sçai s'il est Turc d'origine, ou enfant du tribut, fils de Chrétien, ou Renégat volontaire. Cependant le choix qu'on en a fait me convainc que l'infaillible Divan le croit propre à la Charge qui lui est commise.

Il doit ſçavoir la Langue Italienne en perfection, ou du moins quelques autres Langues des Nazariens ; c'eſt le moyen de ſe rendre moins ſuſpect à ceux chez qui il réſide, qui ſont les peuples de l'Europe les plus jaloux des Etrangers. C'eſt un crime qu'on croit digne de la priſon, qu'un Vénitien ait des converſations trop fréquentes & trop particulieres avec un Etranger ; car on craint qu'il ne s'établiſſe par ce moyen une dangereuſe correſpondance entre les Sujets mal intentionnés, & les ennemis de la République ; que les ſecrets de l'Etat ne ſoient trahis, & qu'on ne prenne des meſures pour le ruiner.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que les Vénitiens ont défendu de porter la perruque dans leurs Etats, de peur que les ſélerats & les traîtres ne s'en ſerviſſent pour ſe déguiſer. Cependant il n'y a rien de plus commun en France, & dans les autres Pays de l'Europe, que des hommes parés de cheveux des femmes au lieu des leurs.

Quant à la Religion, je ſuis perſuadé que les Vénitiens ne l'inquiéteront pas fort là-deſſus, parce que ce n'eſt pas cela qui les inquiéte eux-mêmes. Pourvû qu'il ſe diſe Chrétien, & Chrétien Catholique, ils ne lui en demanderont pas davantage.

Les Italiens en général ſont fort de l'humeur des anciens Romains. Leur exterieur eſt grave, & beaucoup plus compoſé que celui des François, qui paroiſſent ridicules par la légereté de leurs diſcours & de leurs actions. Les premiers

ſont pleins de ſages préceptes de Morale, & d'Aphoriſme politiques, qui leur ſervent comme de regle, pour y confirmer leur vie. Les autres n'affectent que l'eſprit & une converſation brillante, & s'étudient plus à plaire aux femmes qu'aux hommes : toute leur ambition ne va qu'à la perfection des qualités extérieures, & aux graces du corps, & ne font pas grand cas des qualités de l'eſprit qui ſont bien plus à priſer. En un mot, ce ſont de vrais ſinges & de vrais Comédiens. Les Italiens au contraire ſont d'un aſpect vénérable & d'une conduite majeſtueuſe, d'un jugement ſolide & de grande étendue. Si vous les voyez ſourir, rarement ou jamais les entendrez-vous rire. Mais la moindre choſe fait braire les François comme des ânes. Les François deviennent amis, & chauds amis dès la premiere vûe; ces amitiés ſe fortifient par mille complimens; vous devenez leur Confeſſeur, & le dépoſitaire de tous leurs ſecrets. Cependant une ſeconde vûe éteint cette paſſion, & une troiſiéme la fait renaître. C'eſt tout autre choſe des Italiens; ils ſont circonſpects & lents dans le choix de leurs amis; mais quand ils s'attachent à quelqu'un, c'eſt pour jamais ne s'en détacher. Quand ils haïſſent, ils haïſſent toujours; & ne pardonnent jamais.

Mais il y a des exceptions à faire dans l'une & dans l'autre Nation; & quoique ce ſoit-là leur caractére en général, il ne s'enſuit pas que tout le monde ſoit ainſi fait. La France a pluſieurs perſonnes ſages & ſçavantes, & l'Italie pluſieurs fous & idiots. Toutes les Nations ſont un bizar-

re

re mêlange de vertus & de vices. La guerre, le commerce, les voyages, & autres occurrences de la vie humaine, changent les dispositions naturelles, & démentent les plus exactes observations qu'on puisse faire. D'ailleurs le tems change toutes choses, & les François auront peut-être dans le siécle suivant, les qualités qu'on remarque aujourd'hui dans les Italiens; car il n'y a rien de constant sous la Lune.

Zeidi trouvera de grands exemples de frugalité chez les Vénitiens, pour ce qui regarde les dépenses nécessaires de leurs personnes & de leurs familles; mais aussi de grandes magnificences pour tout ce qui regarde le public, que les Sujets de cette République servent gayement & de bon cœur.

Il y a des endroits en Italie plus remarquables que Venise pour ce qui est de la tempérance. Le libertinage & la volupté y ont toute liberté. Les femmes & le vin y sont presqu'aussi communes que les Elémens. Cependant on remarque que les étrangers sont en général plus débauchés de ces deux sortes de débauches que les naturels, Dieu préserve Zeidi de cette tentation.

Si le hazard ou son devoir l'amene à Padoüe; il ne doit pas faire trop long séjour dans cette pépiniere de Philosophes & de Médecins, de peur qu'ils ne commencent par anatomiser son ame, & par découvrir les secrets de sa commission, & qu'ils ne fassent ensuite un Squélette de son corps, comme ils ont fait d'un More, qu'ils ont disséqué tout vivant, pour voir peut-

être si le sang des Mahometans circuloit comme celui des Chrétiens.

Ces Médecins Italiens sont extrêmement cruels. Ils s'imaginent que ce n'est pas un péché d'éprouver sur les pauvres des poisons & autres funestes drogues, afin de pouvoir mieux tenir les riches à la torture quand il leur plaît, & faire par là mieux leurs affaires.

Je ne sçai point où Zeide a ordre de faire son séjour, ou quelles Villes il a à voir : Mais en quelque endroit qu'il aille, il sera nécessaire de prendre beaucoup de précautions ; car les Italiens sont les gens du monde les plus cachés, les plus rusés, & les plus judicieux.

Mais j'oublie que le Divan qui connoît le caractére de toutes les Nations, & qui pénetre les endroits les plus cachés du cœur, l'a choisi pour cet emploi.

Je mets donc la main sur la bouche avec une profonde humilité, & acquiesce à mes Supérieurs ; priant Dieu que le Grand Seigneur ait toujours auprès de lui de fidéles & sages Ministres, & dans les pays étrangers des Agens qui ne soient pas novices.

LETTRE LXXIV.

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche.

D'une rue de Paris qui s'appelle la rue d'Enfer. Remarques sur la nature des être incorporels.

IL y a une rue à Paris qui s'appelle la rue d'Enfer. On dit qu'on lui a donné ce nom, parce

parce qu'au bout de cette rue il y avoit autrefois une vieille maison possedée par les Diables. Ces Diables étoient si incommodes, qu'on trouve dans les Archives de Paris, que le Parlement rendit un Arrêt par lequel il étoit ordonné aux habitans de cette rue d'abandonner leurs maisons, & de faire fermer de muraille l'entrée de la rue. Les Chartreux en chasserent depuis les Démons, & y bâtirent un Monastere. Si cette histoire est véritable, elle fait beaucoup d'honneur à cet Ordre, & en général à tous les Moines, qui ont la puissance de chasser des Esprits infernaux par leurs exorcismes. Mais j'ai tant oüi parler de maisons fréquentées par des esprits, que je ne sçai ce que j'en dois croire.

D'ailleurs quand je considere la nature des êtres incorporels, il me semble qu'il est ridicule de s'imaginer, qu'ils se fassent un plaisir de faire peur aux pauvres mortels, ou soient bien-aises de se confiner dans les vieilles maisons pour un divertissement bien médiocre; puisque selon les Philosophes anciens, le moindre être incorporel est beaucoup plus excellent que le corps le plus parfait, & qu'il peut être par tout. Il ne faut pas s'imaginer que ces êtres incorporels soient en certains tems localement présens dans les corps, ils n'y sont seulement que par inclination ou par habitude. Et c'est ce qu'on entend par corps vivans. Comment veut-on donc que Caron soit dans une vieille machine pourrie de pierre & de bois, pour attirer & pour retenir les substances immaterielles?

Il est certain que la nature de ces essences

séparées, est très-éloignée de tous les êtres composés. J'ai été souvent embarrassé en étudiant l'ame de l'homme. Quelquefois il me sembloit qu'elle ne differoit de celle des brutes, que parce qu'elle étoit unie à un corps dont les organes étoient différens, ce qui faisoit que nous faisions connoître plus évidemment que les bêtes, que nous avions de la raison, en ce que nous parlions & que nous agissions, avec plus de justesse qu'elles. Cependant quand je considere de plus près les opérations de notre esprit, je ne puis m'empêcher de conclure, qu'il y a une extrême différence entre nos ames & celles des bêtes. J'ai observé avec plaisir l'excellence de l'entendement humain dans les fous & dans ceux qui songent. Lorsqu'ils sont revenus à eux-mêmes, comme nous disons ordinairement, ils racontent mille choses qu'ils ne sçavoient pas auparavant, & comprennent des choses qui sont au-dessus de leurs premieres imaginations.

Il me paroît donc plus raisonnable de dire, comme les Anciens, que l'ame est par tout, & n'est nulle part, que de dire qu'elle est renfermée & emprisonnée dans le corps, comme une bête féroce dans sa caverne, ou une liqueur dans une bouteille. Cependant par une ineffable production que l'ame ne doit qu'à elle-même, elle est dans toutes les parties du corps, comme la lumiere du Soleil est dans toutes les parties de l'air; & l'ame peut se retirer aussi promptement que cette lumiere lorsqu'elle est couverte par un nuage. En un mot je conçois que l'ame est un Agent très-libre, qu'elle est ici, & là, & par

tout;

tout ; & que comme elle s'eſt unie au corps par ſon propre choix , elle peut auſſi le quitter quand bon lui ſemble.

Un acte de contemplation bien ſuivi & bien pouſſé, nous tranſportera toi & moi à quelque heure au pays des inviſibles , lorſque nous nous y occuperons avec réſolution.

LETTRE LXXV.

Au vénérable Ibrahim , Cadileſquier de Romelie.

Entrevûe du Cardinal Mazarin & de Dom Louis de Haro Miniſtre d'Eſpagne , au ſujet de la paix.

IL ne s'eſt pas paſſé une ſeule année depuis que je ſuis à Paris, que je n'aye envoyé aux Miniſtres de la Porte toujours heureuſe & toujours ſublime , des rélations ſuivies de batailles , de ſiéges , d'aſſauts , & autres évenemens militaires qui regardent la France & l'Eſpagne. Mais je crois que mes Lettres rouleront à l'avenir ſur d'autres matiéres : car cette guerre qui a duré vingt-quatre ans , va ſelon toutes les apparences finir. Le Roi d'Eſpagne ſe laſſe de perdre continuellement en Italie , en Flandres , & en Catalogne , & celui de France eſt , ce ſemble , raſſaſié de victoires & de conquêtes perpétuelles. En un mot , ces deux puiſſans Monarques mettent à part leurs quérelles , ſe préparent avec diligence à faire cette année une campagne d'amitié & d'amour.

Quoiqu'on ſoit en armes de part & d'autre, il ne ſe fait néanmoins aucuns actes d'hoſtilité. Le Cardinal Mazarin de la part de cette Couronne, & Dom Louis de Haro de Guſman, premier Miniſtre d'Eſpagne, ſont ſur les frontieres des deux Royaumes, en qualités de Plénipotentiaires pour leurs Maîtres reſpectifs, pour conferer des moyens de faire une paix ſolide, & pour traiter en même tems du mariage du Roi de France avec l'Infante d'Eſpagne.

Toute l'Europe eſt ſurpriſe d'un changement ſi peu attendu. Les François & les Eſpagnols qui confinent les deux Royaumes ont peine à ajoûter foi à leurs ſens, de voir que le commerce mutuel qui avoit été interrompu dès l'an 1635. c'eſt-à-dire, ſeize mois avant que j'arrivaſſe en cette Ville, ſoit maintenant rétabli ſur la Frontiere.

Quoique les choſes ſoient ainſi diſpoſées à la paix en Occident, cela n'empêche pas que les Puiſſances du Nord, la Suéde, le Dannemarck, & la Pologne ne ſe faſſent toujours la guerre avec toute la vigueur & toute l'animoſite imaginable. L'Electeur de Brandebourg qui a pris le parti des Danois, a fait un grand changement dans les affaires. Car au lieu qu'auparavant la fortune favoriſoit, ce ſemble, les Suédois en tout, ils ſont à préſent les perdans, & échouent de tous côtés. En trois jours & deux nuits ils ont perdu quatre mille hommes devant les murailles de Copenhague : ce qui a obligé le Roi Guſtave à lever le ſiége. Cependant le Duc de Brandebourg à repris Frederics-Odde, & a remis par

ce

ce moyen le Roi de Dannemarck en possession des Provinces de Holstein, de Jutland, & de Dithmarsie.

Les Hollandois se sont battus par mer avec les Suédois, & leur ont coulé à fond quatorze de leurs meilleurs Vaisseaux, sans ceux qu'ils ont pris & brûlés.

Ces évenemens ont obligé divers Princes à se rendre médiateurs de le paix; & il n'est pas hors d'apparence, que nous ne voyions bien-tôt tous les Chrétiens bons amis. Ce sera alors qu'il sera tems que les Musulmans se tiennent sur leurs gardes.

Pour moi, je ne manquerai pas à tâcher de découvrir les desseins des Infidéles. La Porte sera informée dans le tems de ce que j'aurai apris. Mais pour le reste je le laisserai à la prudence de mes Supérieurs, & à la volonté de la destinée.

LETTRE LXXVI.

A Musu Abul Yahyan Alfaqui, Professeur en Théologie à Fez.

Du Zune ou Livre de Doctrine. De la piété d'Omar Eben Abdil-Aziz, neuviéme Calife.

LE portrait que le grand & illustre Abdel Melec Duli Omar, Président des Présidens, glorieux ornement de l'ancienne littérature, l'Oracle de l'Afrique, & le restaurateur de la vérité, m'a fait de ta profonde sagesse & science, me remplit de vénération & d'amour

sacré,

facré. Je fuis ravi d'aprendre, que dans un tems où la Théologie Mufulmane a fouffert tant d'innovations, il y ait encore un homme qui ofe, & qui puiffe foutenir contre tous oppofans, non-feulement la primitive & originale vérité, apportée du Ciel par les mains de l'Ange Gabriël, mais auffi les vrayes & indubitables paroles, les Sermons, les confeils & les actions du Prophéte pendant fon féjour fur la terre, & fon commerce avec les mortels, avant fa transfiguration dans les Jardins du repos éternel. Tu es l'Enoc & le Hermes Trifmegifte du fiécle.

J'ai lû plufieurs copies du Zune, ou Livre de Doctrine, chacune prétendant contenir le Syftême complet de la divine Philofophie, fortie de la bouche facrée de notre incomparable & faint Légiflateur, & atteftée par la fainte Agecha fa femme, & mere des Fidéles, auffi bien que par fes dix Difciples. Cependant ces copies différent & pour le fens, & pour la maniere des expreffions.

J'ai lû le Livre intitulé *Dahif*, ou *Imparfait*, qui contient les vies de fes autres femmes; comme auffi les Manufcrits intitulés *Mancof*, ou *Fragmens*, qui ne font qu'un recueil des Sentences choifies, des Aphorifmes, & des Paraboles de l'Envoyé de Dieu. Mais tous ces Ecrits n'ont pour fe foutenir d'autre autorité, que le crédit de quelques fçavans Ecrivains, qui n'ont point eu de familiarité avec le Favori de Dieu, qui vivoient feulement de fon tems, & qui n'ont écrit que par oüi dire.

J'a vû enfin divers parchemins de Zaquini, ou

ou prétendues traditions d'Abu-Beker, d'Omar, & d'Othman : mais ce sont des pieces que je regarde comme falsifiées, corrompues, & pleines d'erreurs.

Que dirai-je ? Le zéle d'Omar Eben-Abdil-Aziz neuviéme Calife de la Tribu de Merouan, ne m'est pas inconnu. Je sçai qu'il a eu une singuliere piété, qui ne peut point se comparer à celle des Têtes couronnées. On dit que ce saint Calife étant descendu du Trône dans le tems qu'il y fut instalé, prit la robe qu'il portoit, & en fit une aumône à un pauvre, & que durant tout le cours de son regne, il ne dépensa pour lui que deux piastres par jour. Il étoit si résigné à la Providence, (vertu admirable dans un Empereur Souverain) qu'étant malade de la maladie qui finit sa vie, & sollicité à prendre une médecine, il répondit : *Je n'en ferai rien : si j'étois sûr que pour me guérir il ne falut que porter mon doigt à mon oreille, je ne voudrois pas le faire, car le lieu où je vais est plein de santé & de biens.*

Ce Calife étoit un prodige d'humilité, & sa charité le rendit toujours pauvre. Moslema Ebn Abdil Melec dit, qu'étant allé voir Omar couché sur son lit de mort, il le trouva sur une couche composée de feuilles de Palmier, & de quatre ou cinq peaux qui lui servoient d'oreiller, ses habits sur lui, & sur la peau une chemise sale. Moslema voyant cela en eut de la douleur, & se tournant vers sa sœur Phatema, Impératrice, lui dit : *D'où vient que le Grand Seigneur, le Souverain des Fidéles, paroît en si mauvais état ?* Elle répondit : *Aussi vrai que tu es vivant, il a donné*

donné aux pauvres tout ce qu'il avoit, & même le lit qu'il avoit ſous lui, ſans s'être réſervé que ce que tu vois pour couvrir ſa nudité. Moſlema ne put alors s'empêcher de fondre en larmes, & dit: *Dieu te faſſe miſericorde ſur miſericorde, ſaint Empereur, car tu as pénétré nos cœurs de la crainte de ſa divine Majeſté.* Auſſi ce Caliſe a-t-il été mis au nombre des Saints.

Ce fut lui qui prévoyant les conteſtations & les diſputes des Muſulmans, l'obſcurité & la confuſion des différentes copies du *Zune* ou Livre de Doctrine, aſſembla à Damas un Divan compoſé de tous les Molahs & hommes ſçavans de l'Empire. Il donna ordre que tous les Manuſcrits du Zune qui étoient en nature, fuſſent portés à l'aſſemblée, avec défenſes, ſous peine de mort, d'en retenir un ſeul. Cela étant fait, il fit choiſir à la pluralité des voix ſix perſonnes, éminentes par leur ſçavoir & par leur piété. Ces hommes eurent ordre de tirer des différentes copies du Zune ce qui leur paroîtroit avoir été dit par le Prophéte ſur ce monde & ſur le monde à venir, & d'en compoſer un Livre chacun. Cela ayant été fait comme il le ſouhaitoit, il fit bruler tous les vieux Livres dans un champ près de Damas.

Nonobſtant tous les ſoins religieux que ce Caliſe prit pour rétablir la premiere pureté de ces Ecrits, les Muſulmans tomberent bientôt dans de nouvelles diſputes, ſur le ſens de ſes copies corrigées du Zune. De-là ſont venuës les quatre principales Sectes, ſur leſquelles ſont fondées une infinité d'autres petites Sectes de diviſions,

ſions, qui partagent les vrais Croyans.

Je ne ſçaurois donc m'empêcher d'avoir une joye ſecrette des meſures que les membres de votre célébre College ont priſes pour diſcerner la véritable Doctrine & les paroles du Saint Prophéte, d'avec les Ecrits ſuppoſés, & d'applaudir hautement & de tout mon cœur à la méthode que vous avez ſuivie. On ne peut pas mieux s'y prendre que de comparer tous les Livres que nous avons, & réduire les matieres de révélation divine à l'analogie de l'Alcoran, celles de Philoſophie & de Morale à l'expérience & à la raiſon. Car enfin, ne faut-il pas être impie pour croire, que le divin Apôtre ait voulu nous perſuader des choſes incompatibles avec la raiſon humaine, ou avec l'expreſſe volonté de Dieu? Je jure par l'ame de Pithagore, que Mohomet n'a rien dit que de raiſonnable, & de clair à un eſprit exempt de préjugés. Mais la plûpart de ces Sectaires ſont infatués. Ils ſe forment de fauſſes idées de Dieu & de ſon Prophéte, & croyent mériter le Paradis par leur ſtupidité.

Révérend Alfaqui, j'ai beaucoup d'autres choſes à te dire, & pluſieurs queſtions à te propoſer; mais le tems & le ſervice du Grand Seigneur, me forcent de finir tout court, & de te ſouhaiter une félicité parfaite.

LETTRE LXXVII.

A Dinet Golou son ami, à Constantinople.

Combien il est difficile de se défaire des impressions de la jeunesse, & combien l'Espion fit de fautes contre l'usage des François d'abord qu'il fut à Paris.

JE ris quelquefois quand je fais réfléxion, combien j'étois embarrassé d'abord que je fus à Paris, pour me conformer aux manieres des Nazariens,& à la mode particuliere de cette Ville. Tu sçais que nous avions autre chose à faire à Palerme, qu'à aprendre à faire la révérence, & autres formalités des Occidentaux. La captivité abat l'esprit, & un Esclave n'a le tems de songer qu'à faire sa tâche, & à plaire à son Patron. Il tourne à cela tout son soin & toute son étude, & il n'a pas loisir de songer à quelque chose de plus noble : Il n'a ni le moyen ni le courage de faire des projets, ou de profiter du présent par rapport à l'avenir : il a même de la peine à esperer d'être jamais heureux. Voilà l'état où j'étois à Palerme, & je suis persuadé que tu n'étois guéres mieux.

Cependant malgré la rigueur avec laquelle j'étois traité, nonobstant les coups de bâton & de pied, les contusions & les blessures que je recevois de mon barbare maître,qui me mettoit quelquefois hors d'état de lui faire aucun service le jour, & de prendre aucun repos la nuit, je me résolus de dérober quelque tems pour le donner aux

Livres,

Livres. Je me levois matin, & me couchois tard, & ne perdois pas un moment lorſque je pouvois le donner à l'étude. La connoiſſance que j'avois faite avec notre ami le Charpentier Sicilien, me ſervit beaucoup en cela : car s'il t'en ſouvient, il avoit pluſieurs vieux & bons Livres. Il me prêta Plutarque, Polibe, Strabon, Pline, & autres Hiſtoriens. Comme j'étois affamé de ſcience, je dévorai tous ces Livres & pluſieurs autres avec une extrême avidité. Après avoir été racheté, je paſſai quelque tems aux Académies, où j'apris les tours embarraſſés de la Logique, c'eſt-à-dire, à me ſervir des Modes & des Figures, & à attacher un impertinent argument à la queue d'un autre. Je fis auſſi un cours de Philoſophie, & d'autres ſciences. Je n'étois pas à l'égard des hommes dans une entiére ignorance; car la lecture de l'Hiſtoire aprend mieux que toute autre choſe les affaires du monde. La Philoſophie n'eſt pas un médiocre ſecours pour cela, puiſqu'elle nous méne à la conſidération des divers tempéramens des gens ; nous fait remarquer leurs diſpoſitions & ſingularités perſonnelles ; les humeurs & les coutumes particulieres à telle & telle Nation. Car ces choſes dépendent ſouvent de la différence du Climat, de la nature du terroir, des qualités de l'air, & de la maniere dont on ſe nourrit.

Mais ni l'Hiſtoire, ni la Philoſophie ne purent effacer les impreſſions de la jeuneſſe, ou me faire oublier les manieres auſquelles j'avois été élevé. Je portai à Paris, s'il faut ainſi dire, l'Arabie & Conſtantinople. Et comme je ne m'é-

m'étois pas accoutumé durant ma captivité en Sicile à dissimuler la profession ni les mœurs des Musulmans, je me trouvai fort embarrassé de ma contenance d'abord que je fus à Paris.

Combien de fois ai-je pensé me découvrir en prononçant le sacré *Bismillah*, ou en me mettant à table pour manger, ou en portant un verre d'eau à la bouche, ou en commençant quelque action importante ? J'ai pensé mille fois faire la même chose en prononçant le *Handillah* après le repas, ou lorsqu'il arrivoit quelque chose qui m'obligeoit à louer Dieu.

Quand je rencontrois en rue des personnes de ma connoissance, j'oubliois que j'avois un chapeau sur la tête ; & au lieu de l'ôter comme font les Francs, je mettois la main sur ma poitrine, & me panchois quelquefois si bas, que mon chapeau tomboit de ma tête, avant que je m'apperçusse de mon erreur.

Si j'étois obligé de parler à une personne de qualité, j'étois sur le point de prendre le bord de son juste-au-corps ou de sa robe, & de le baiser pour marquer mon respect, comme on fait en Orient quand on salue les Grands. A peine même pouvois-je m'empêcher quelquefois de me mettre à genoux, & de me prosterner jusqu'à terre devant le Cardinal de Richelieu & les autres Ministres. Tout cela cependant passoit pour rusticité & pour manque d'éducation aux manieres de la Cour, qui aprend toutes ces pointilles. On me prenoit pour une espece de Paysan Moldave, sans me soupçonner d'autre chose. Peut-être aussi rioit-on de mes irrégula-
rités,

rités, & les regarderoit-on comme un caprice de la nature de celui du Philoſophe Paſicles, qui venant ſaluer un grand Capitaine, & la ceremonie de ces tems-là voulant qu'il touchât le genou du Capitaine, il porta la main ſur ſes génitoires. Le Capitaine regardant cela comme un affront, & lui ayant retiré la main avec des paroles mépriſantes: *Quoi!* répondit le Philoſophe, *eſt-ce que cette partie ne t'appartient pas auſſi bien que tes genoux?* Je fais ſouvent diverſion à ma mélancolie, en conſiderant combien j'ai fait de fautes de cette nature, non par ignorance, ou par un caprice ſingulier, mais par pure équivoque, & par oubli.

Je fus long-tems à pouvoir faire mes doigts à ſe ſervir à table de couteau & de fourchette, ſelon l'uſage univerſel de ces païs Occidentaux. Ce n'eſt pas la même choſe en Orient, ou comme tu ſçais, on ne ſe ſert pour manger que des doigts & des dents. De-là vient que j'avois quelquefois de la peine à m'empêcher de mettre la main au plat; ce qui paſſe en France pour une groſſe incivilité. Après que je me fus accoûtumé à ces inſtrumens de volupté, & que j'eus apris à couper les viandes à la mode, neanmoins je ne les avois pas plûtôt miſes ſur mon aſſiete, que je quittois ces outils comme inutiles & dechirois ce que j'avois pris avec les doigts & la dent; mangeant à la Turque, comme parlent les François, c'eſt-à-dire, en Muſulman.

Perſonne pourtant ne me ſoupçonna, & toutes les irrégularités que je faiſois paſſoient pour un effet des barbares coûtumes de Moldavie, mon

prétendu païs. Quoiqu'il paroiſſe quelque choſe de plus propre & de plus dèlicat dans la maniere de manger des François, j'y trouve néanmoins trop de moleſſe & trop de luxe, pour la préferer à celle des Orientaux, qui me paroît bien plus ſimple & plus naturelle. Les François mêmes ne nous condamneroient pas en cela comme Barbares, ainſi qu'ils ſont ordinairement, s'ils conſideroient ſeulement, que cette négligence ſied ſort bien aux gens d'épée; & que leurs Généraux, lorſqu'ils ſont en campagne, affectent la négligence pour tout ce qui regarde le corps.

Il eſt conſtant que les anciens Romains qui ſubjuguerent la plus grande partie du monde, ne tomberent dans la délicateſſe & dans la magnificence, qu'après qu'ils furent tombés dans la corruption, & que leur Empire eût commencé à décliner. On trouve dans nos Annales, que Sultan Selim ayant aſſiégé une certaine Place, dont le nom m'eſt échappé, le Gouverneur envoïa des Commiſſaires pour capituler: ces Commiſſairs le Sultan à trouverent diner, n'ayant pour tout régal que deux ou trois oignons, un peu de ſel & de pain.

Nos Hiſtoires rapportent auſſi, que le fidéle Omar, Succeſſeur du Prophéte, étant près de Jeruſalem avec ſon armée, le Prince Nazarien, qui demandoit dans la place, envoya un eſpion au camp des Muſulmans pour obſerver leur diſcipline, & l'informer au juſte du caractere du Général. L'eſpion obéit aux ordres de ſon Maître. Il fut quelque tems au camp des Arabes, & après ſon retour, voici comme il parla au Gouverneur.

Il

Il seroit inutile de te raconter tout ce que j'ai remarqué au sujet des Soldats : Il te sera aisé de comprendre par ce que je vais te dire du Général, de quelle maniere vit le Soldat. Chacun lui obéit & l'imite en tout avec beaucoup de silence & de modestie. J'ai vû le Prince Omar à la tête de son armée, monté sur un chameau, le visage basané & hâlé, vêtu d'une veste de coton de Perse, ceint d'un baudrier de cuir auquel pendoit son cimetere, & portant le havresac comme le moindre Soldat. Je l'ai vû tirant de son sac de vieilles croutes de pain, secouant des épis de millet qui y étoient attachés, & disant, au nom de Dieu, *il en a fait son repas gayement. Il a bû ensuite de l'eau qu'il avoit dans une bouteille de cuir qui pendoit à son côté : Et quand il eut fait, il dit,* loué soit Dieu. *Toute son armée a fait son repas de la même maniere avec une modestie & un ordre que je n'avois jamais vû ci-devant, & que je ne sçaurois jamais bien exprimer.*

Le Prince entendant cela, demeura longtemps immobile & surpris. Ensuite se tournant vers les anciens & vers les principaux du peuple qui se trouverent presens, il leur dit : *Il faut rendre la Place à ces gens : car le Ciel leur est favorable. Leur Prophéte & leur Loi les obligent à la temperance, à la frugalité, à l'obéïssance & à la modestie. Ces vertus sont des démarches asseurées qui menent à la victoire & à l'Empire. D'ailleurs mes ancêtres m'ont laissé par tradition, qu'il sortira d'Arabie un peuple faisant profession d'une nouvelle Loi, & d'une nouvelle Religion, qui détruira toutes les Nations qui l'ont précedé. Il subjuguera la Palestine & l'Egypte, & y bâtira des Mosquées, où il*

 sera

fera retentir ſes prieres avec un bruit pareil à celui que font les abeilles dans leurs ruches. L'Empire de ce peuple s'étendra depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, & juſqu'aux extrémités de la terre. C'eſt ce que j'ai apris de mes ancêtres, & que je crois à preſent ſur le point d'arriver. Il ſeroit donc inutile de vouloir reſiſter à des gens que le Ciel a deſtinés à vaincre.

Ceux qui étoient préſens n'aprouverent pas le conſeil de ce ſage Nazarien. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne députât à Omar, duquel il obtint des conditions favorables à lui & à ceux qui lui appartenoient.

Tu diras que je me ſuis bien écarté de mon premier ſujet, qui ne regardoit que moi, & non aucun des premiers Califes. Mais il eſt impoſſible d'empêcher notre eſprit de faire des écarts. Il y a des gens qui diſent que nos penſées ſont attachées enſemble comme les chaînons d'une chaîne ; & qu'une idée étant liée à l'autre dans notre mémoire, nous les paſſons en revûe de rang & à la file, chacun à ſon tour, lorſque nous penſons, ou que nous réflechiſſons. Dieu ſçait comment cela ſe fait. Ce qu'il y a de ſûr eſt, que quand j'écris à mes amis, je ne m'attache point aux fleurs & à la politeſſe, comme ſi je compoſois une Oraiſon ; mais ſuivant ma premiere intention, je donne l'eſſor à mon eſprit, en ſorte qu'une penſée & une expreſſion en améne une autre.

Je te diſois tantôt combien j'étois mal-habile d'abord dans les cérémonies & formalités des Francs qui different beaucoup de celles des Orienteaux.

Orientaux. J'étois auſſi embarraſſé lorſqu'il me falloit aborder quelqu'un, qu'un âne le ſeroit s'il vouloit jouer du luth, pour parler comme le proverbe Romain. Cependant le temps & l'uſage m'ont rendu tout cela familier & aiſé. Il me ſemble à préſent, que je ſuis un franc Nazarien quant à l'extérieur. Je vais à la Cour & à l'Egliſe comme les Chrétiens; nous ſommes les mêmes gens à ne regarder que les dehors; mais Dieu ſçait que mon cœur eſt tout autre choſe. Je ne ſerai jamais dans mon élement, & ne ferai jamais rien ſelon mon penchant naturel, tant que je ſerai abſent de la ſocieté des vrais Croïans.

En un mot, je ſuis contraint de faire comme le renard, qui ſe voyant environné de chaſſeurs & de chiens, aboye comme les derniers, & s'échappe par ce moïen à la faveur de ſa voix contrefaite.

LETTRE LXXVIII.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

D'un homme qui le ſuivoit pas à pas dans les rues de Paris, & ſes apprehenſions là-deſſus.

IL n'y a point de vieux uſurier infidéle qui ſoit poſſedé de plus de craintes & de plus de ſoupçons, que je le ſuis de l'heure qu'il eſt. Mon logis m'eſt plus ennuïeux que ne ſeroit une priſon. Quand je ſors, je ne ſuis pas plus à mon aiſe. Il me ſemble que tous ceux que je rencontre ſont ou des accuſateurs ou des Juges; & il y en a qui me

me font autant de peur que des bourreaux. Le jour mon imagination eſt une furie qui me tourmente, & la nuit je m'eſtraye par de triſtes viſions. Je ne ſonge qu'aux tortures, aux roues, aux ſcies, aux gibets, & autres inſtrumens de la cruauté humaine. Ou bien je m'imagine que je ſuis dans un ſombre donjon, condamné par ordre de l'Etat à des tourmens inſupportables. Je me repréſente le Cardinal Mazarin à mes côtés comme un Inquiſiteur d'Eſpagne, qui me menace de la maniere du monde la plus tirannique, de peines entierement inconnues aux damnés mêmes, en cas que je ne veuille pas confeſſer ce que je ſuis, & reveler les ſecrets qui m'ont été confiés.

Le ſujet de ces terreurs qui ſe préſentent continuellement à mon eſprit, eſt qu'il y a quatre ou cinq jours que je ne puis ſortir, qu'un homme que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû ci-devant, ne me ſuive par tout. En quelqu'endroit de Paris que j'aille, je le vois à quelque diſtance de moi. Si je m'arrête, il s'arrête. Si je retourne ſur mes pas, le voilà d'abord à mes talons. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour me dérober à ſa vûe, ſoit en me cachant dans la foule, ou en paſſant au travers des Egliſes : mais tout cela a été inutile, & je rencontre toûjours le même viſage. Il me ſuit comme mon ombre. Ni caroſſe, ne bateau, ni la terre, ni l'eau, ni maiſon, ni petite rue, ne peut me délivrer des yeux de cet homme, plus clairvoïant qu'Argus, & plus leger que Mercure. Il eſt fort ruſé à ce métier-la, & comme un joueur de gobelets il a l'adreſſe de ſe

dérober

dérober à mes yeux quand il veut, & d'y reparoître incontinent après. S'il arrive que je le perde dans l'obſcurité, je ne ne manque jamais de le retrouver le lendemain dans mon quartier, ou aux environs.

Voilà ce qui me cauſe tant d'embarras, & qui me donne mille inquiétudes. Je ne ſçai que penſer de cet homme. Il me vientquelquefois dans l'eſprit, que c'eſt un Emiſſaire du Cardinal Mazarin, qui a ordre de prendre garde à mes mouvemens, aux maiſons où je vais, aux gens que je frequente, & de remarquer toutes mes démarches. Je me confirme dans ce ſoupçon quand je fais reflexion à mon empriſonnement précédent, & à ce qui en fut la cauſe. J'allai voir hier le Juif Echimilia, & mon homme me ſuivit juſqu'à la porte. Quoique ma viſite fût de deux groſſes heures, je ne fus pas ſorti, & n'eus pas plûtôt fait cent pas, que je l'apperçûs derriere moi marchant négligemment, les bras croiſés, & les yeux en terre, comme s'il n'eût rien ſcû. Ces circonſtances ſont convaincantes, & ne permettent pas, ce ſemble, de douter qu'il ne ſoit employé par le Cardinal Mazarin, ou par quelqu'autre, pour déterrer mes affaires.

D'un autre côté, quand je conſidere, que ſi le Cardinal me ſoupçonnoit, il prendroit un chemin plus court; il me feroit arrêter dans ma chambre, & ſe ſaiſiroit de mes papiers qui feroient ma condamnation; cette penſée s'évanoüit, & je ne ſçai ce que j'en dois croire.

Je me reſſouviens enſuite, que je rencontrai autrefois mon maître de Sicile; qui tâcha de ſoulever

ſoulever contre moi la populace de Paris ; mais que la Fortune me délivra, non ſeulement des mains de cet homme, & de la fureur de cette canaille, mais même jetta mon ennemi dans le malheur où il avoit voulu me faire tomber. Quand je fais reflexion à cette avanture, j'ai du penchant à croire, que le Sicilien peut être revenu à Paris, & que m'ayant vû entrer ou ſortir de mon logis, il ſonge aux moiens de ſe vanger de moi, & ſe ſert pour en venir à bout du ſecours de cet homme. Peut-être, dis-je en moi-même, prendra-t-il ſon tems pour me faire poignarder, ou caſſer la tête d'un coup de piſtolet, ou peut-être auſſi ſongera-t-il à ſe défaire de moi par quelque voie moins tumultueuſe, & plus maligne. Peut-être cherche-t-il à me tendre des pieges, & à me faire un crime d'Etat. J'ai mille penſées ſur cela, & je ne ſçai ce que j'en dois conclure. Je ne fais pas grand cas de moi-même, & je me ſoucie peu de prolonger une miſerable vie. Tout le bien que je puis eſperer en ce monde, ne ſeroit pas capable de m'obliger à éviter le coup de la mort par aucune action indigne d'un Philoſophe & d'un honnête homme ; mais ce que je dois au Grand Seigneur, & les ſervices qu'il eſpere de moi, me font ſouhaiter de vivre, juſques à ce que j'aye rempli mes devoirs, & que je ſois de retour à Conſtantinople avec honneur. Je me mettrai alors fort peu en peine de paſſer dans le monde inconnu, où tous les mortels ont & auront un repos éternel : Car il n'y a en celui-ci que tracas & chagrin.

Cependant

Cependant je ne ſçai ce que je dois faire en cette occaſion ; ſi je dois parler à cet homme, ou ſi je dois diſſimuler mon ſoupçon ; s'il eſt plus ſûr de ſe rapporter de l'évenement à la providence générale, ou de ſacrifier à mon repos celui qui me cauſe tant d'inquiétude. J'aurois pû m'en défaire aiſément ſans faire grand bruit ; mais je crains les reproches que me feroit ma conſcience, s'il m'arrivoit de tuer un homme ſans ſujet, qui eſt une choſe que l'Alcoran défend expreſſément. D'ailleurs j'aurois toujours peur d'être découvert. Je me trouve donc fort embarraſſé faute d'amples inſtructions ſur des cas de cette nature. Je ſuis las de revenir à la charge ſur des choſes que j'ai ſi ſouvent inſinuées aux Miniſtres de la Porte, qui ne m'ont jamais fait une reponſe poſitive. Cependant je ferai ce que la raiſon m'inſpirera, & pour l'évenement je m'en reposerai ſur la Providence.

Les affaires de ce monde, heureux Miniſtre, ſont pleines de tours & de détours où l'on ne voit goutte. Nous avons tous beſoin d'un guide pour nous conduire au travers de tant de Labyrinthes. Veüille le Tout-puiſſant nous aſſiſter toutes les fois que nous ſerons accrochés, ou déconcertés à force de difficultés.

LETTRE LXXIX.

A Abdel Melec Muli Omar, Preſident du College des Sciences, à Fez.

Il ſe plaint des fréquens chagrins que lui cauſe ſon emploi.

J'Ai reçû ta venerable Lettre avec un tranſport de joïe. Je l'ai baiſée ; je l'ai portée trois fois à mes paupieres, & miſe autant de fois ſur ma poitrine. J'en ai rompu les cachets avec modeſtie & avec reſpect ; & mes yeux avides ont devoré l'écrit plein d'une profonde ſageſſe, d'aphoriſmes & de ſentences dignes d'être gravées en lettre d'or. C'eſt alors que j'ai beni l'heure de ma naiſſance, & le premier moment où j'eus l'honneur de te connoître & de devenir de tes amis. Tu es l'illuſtre modéle de ceux qui aiment les ſciences, celebre par ton ſçavoir, & par ta probité, le Prince des Alfaquis & Docteurs, la Couronne de la ſage aſſemblée des Philoſophes, & l'Oracle du ſiécle.

Gloire ſoit à Dieu, qui n'a ni commencement ni fin ; qui ſeul poſſede la grandeur infinie, & la vie éternelle, & qui eſt adoré par les habitants du Ciel, de la Terre, & de l'Enfer. Benis ſoient Michel, Gabriël, Iſraphiel, Ithuriel, Jeremiel, Haraſmariel, & tous les autres heureux Miniſtres de la divine Majeſté; comme auſſi les Anges de la terre. Paix aux vrais Croyans ſur la terre, & ſalut aux Démons & aux damnés, après qu'ils auront achevé leurs peines en

Enfer, & que le tems de la colere du Tout-puiſſant ſera expiré.

Une charité univerſelle dilate mon cœur ; & j'embraſſe avec amour toutes les créatures de Dieu. Ta Lettre arrivée à propos a produit tous ces bons effets en moi. Dans le moment que je l'ai reçûe, j'étois plongé dans une ſi profonde mélancolie, qu'à peine avois je des ſentimens de tendreſſe pour aucune choſe du monde, non pas ſeulement pour moi-même. Ces accés de melancolie me prennent ſouvent, parce que c'eſt un effet de mon temperament.

Dans ces momens-là la vie me paroît un fardeau inſuportable, & le bruit des mortels une vaine fatigue. Mes ſens qui dans d'autres tems me donnent du plaiſir & de la joye, ſont alors les inſtrumens de mon angoiſſe & de mes peines. Tout ce que je vois & que j'entens me donne du dégoût. Je regarde avec horreur la nourriture qui m'eſt neceſſaire. Ni les plus douces odeurs, ni les plus charmans concerts de la plus excellente Muſique, ne ſçauroient me mettre de meilleure humeur, que le Soleil n'éclipſe la lumiere de mon imagination occupée, & n'en chaſſe toute penſée brillante. C'eſt alors que mon ame ſe repoſe, c'eſt alors que ſortant de mon corps par maniere de dire, elle entre dans une ſombre vallée de viſions, & ſe divertit d'innocentes idées. M'étant ainſi diverti d'un amas confus de monſtrueuſes eſſences, & de chimeres, je rentre dans mon corps, & me réveille en ſoupirant, fâché de ne pouvoir pas demeurer plus long-tems dans ce monde imaginaire, où je ſou-

haiterois faire un sejour éternel préferablement à celui-ci, où l'on a tant de chagrins réels à essuyer. Ainsi mon angoisse revient avec le jour. La lumiere m'est plus ennuyeuse que les tenebres, & le jour qui apporte la joye aux autres hommes, est pour moi quelque chose de plus terrible que la nuit & l'ombre de la mort.

Je me plains aux Elemens; mais ils ne m'écoutent ni ne me regardent. Il semble que toute la Nature se rit de mon affliction, & que les bêtes des champs triomphent de moi. Quant aux hommes, il n'y en a point ici qui ne soient Infidéles mes ennemis déclarés, & gens par consequent ausquels je ne puis pas confier mes chagrins. Je regarde au reste comme quelque chose de honteux, de faire mon confesseur d'une femme, fût-ce ma propre mere, qui est à Paris, & qui me voit tous les jours.

Dans ce triste état après m'être préparé par les purifications que la Loi ordonne, je m'adresse au Tout-puissant que je ne sçai où trouver. Son essence est impénetrable, & fuit la peine de l'homme. Je l'appelle à haute voix par ses quatre-vingt-dix-neuf adorables noms; mais je n'en reçois point de réponse. Je repete ses incomprehensibles attributs; mais tout cela ne me sert de rien. En un mot, je dis & fais tout ce que la Loi commande, que le Prophéte conseille, que les saints hommes recommandent, ou que ma raison m'inspire, comme étant le vrai moyen de me rendre le Ciel favorable, & d'obtenir le remede à ma calamité. Mais je ne trouve aucune consolation. A ce que je puis juger, je ne suis

pas

pas mieux écouté que cet Espagnol, qui ne sçachant de quel formulaire de priere se servir, recita les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, priant Dieu d'en former des paroles qui pûssent bien exprimer les necessités du Suppliant.

Quand je suis fatigué des dévotions parlantes, j'ai recours à la contemplation. J'examine ma vie passée, & je trouve que je suis la source de ma mélancolie, pour n'avoir pas exactement obéi à la Loi du Prophéte, aux préceptes des Anciens & aux mouvemens de ma conscience : Et tout cela pour être fidéle au grand Seigneur, & pour avoir voulu comter sur la dispense du Moufti. Je te demande donc, est-il permis de se rendre coupable de mille vices, pour me bien acquitter d'une seule vertu ? Ou si je dois croire, qu'en des cas de cette nature le Moufti à pouvoir de revoquer les commandemens exprès & positifs de notre Saint Legislateur ? Si les Musulmans doivent ne faire scrupule ni de l'infidélité ni de la profanation, quand il s'agit de rendre service à l'Empire des Fidéles ? Ou si la verité a besoin pour se soûtenir de mensonges & de parjures ?

Je tremble quand je songe à la confusion où je serai, lorsque le Prophéte me reprochera, que j'ai préferé la faveur des hommes à la bienveillance du Ciel. Je ne sçai ce que je dois faire. Plût à Dieu fusse-je dans les deserts brûlans de la Libie, ou dans les solitudes d'Egypte, les moins frequentées, n'ayant pour toute compagnie que des Dragons, & autres horribles monstres de l'Afrique, plûtôt que d'être dans un poste, qui me fait trouver un Enfer sur la terre,

& me fait ſouffrir la moitié des tourmens que ſouffrent actuellement les ames damnées !

Mais s'il paroît dans cette penſée trop d'extravagance & de deſeſpoir, permets-moi au moins de me ſouhaiter à Fez, pour me convaincre par mes yeux du beau portrait que tu me fais de l'incomparable Muſu Abul Yahyan. Je lui ai écrit dans l'eſperance d'avoir l'honneur de ſon amitié, & de ſa correſpondance.

Que la liberté que j'ai priſe de te parler de mon chagrin, ne t'empêche point de m'écrire; mais ſois aſſuré, qu'à quelque heure que tu voudras m'accorder une Lettre, fuſſe-je à l'agonie, tu me reſſuſciteras.

LETTRE LXXX.

Au Kaimakam.

Des Trembleurs en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & autres parties de l'Europe.

LEs Nazariens ſont tout-à-fait fertiles en nouvelles Religions. L'Europe eſt un deſert couvert de Sectes & d'héréſies monſtrueuſes. Chaque ſiécle produit de nouveaux prétendus Prophétes, & gens à révelations. L'erreur eſt prolifique, & multiplie infiniment, pendant que la verité demeure toûjours la même, & eſt compriſe en peu de régles.

Il eſt ſorti depuis peu d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, & autres païs Septentrionaux, un certain peuple, qui ſe vante d'avoir une nouvelle commiſſion de Dieu, de prêcher la

la verité éternelle, de réformer les erreurs & les vices du genre humain, & de conduire les hommes dans la ſeule & infaillible voye du ſalut. Leur exterieur eſt ſimple, hardi & uniforme, ne faiſant pas plus de cérémonies ou de complimens aux perſonnes de la premiere qualité qu'aux vulgaires, & à celles du rang le plus inferieur.

Ils s'appellent *la vraie ſemence, les deſcendans de Jacob, les Juifs de la promeſſe des Iſraëlites ſans fraude*, & ſe donnent pluſieurs autres vains titres: Mais en général on les appelle Quacres ou Trembleurs.

On dit que le chef de cette Secte ſe dit le Meſſie, & qu'il eſt fait de corps & de viſage comme Jeſus Fils de Marie; ou du moins on remarque qu'il reſſemble en tout au portrait que Publius Lentulus en envoya de Judée au Senat Romain, du tems qu'il étoit Gouverneur de cette Province. De-là vient que ſes Sectateurs ne font aucune difficulté de l'appeller *Jeſus, la beauté des dix mille, le Fils unique de Dieu, le Prophéte qui doit ſceller toutes choſes, le Prince de paix, le Roi d'Iſraël, le Juge, la Conſolation, & l'Eſperance du monde.*

Quand il marche, ſes Diſciples le ſuivent nud-tête, ce qui eſt, comme tu ſçais, une marque de reſpect parmi les Francs; cependant ils ne ſe decouvrent jamais pour aucun mortel. Il va à cheval, pendant que ceux qui l'accompagnent vont devant, derriere, & à côté de lui, étendant leurs habits dans le chemin par où il paſſe. Les pieds de ſa bête ne marchent que ſur

la ſoye, ou autres riches étoffes. Lorſqu'on entre dans quelque Ville, les gens de ſa ſuite chantent à haute voix ſes louanges, le proclamant Fils de David, & héritier des divines promeſſes.

Tous ſes Sectateurs prétendent être Prophétes, ſe vantent d'avoir des lumieres extraordinaires, & des extaſes où ils prédiſent l'avenir, & cenſurent les vices des Superieurs & des plus grands Princes, avec une hardieſſe qui a peu d'exemples. En un mot, ils prêchent par tout que Dieu travaille à jetter les fondemens d'une nouvelle Monarchie, qui détruira toutes les Monarchies du monde, & qui n'aura jamais de fin.

Cela cauſe des ombrages aux Etats où demeurent ces nouveaux Prédicateurs, & c'eſt ce qui fait qu'on les perſécute par tout. Cependant ils paroiſſent ſouffrir avec beaucoup de conſtance, & fort attachés à la doctrine qu'ils prêchent.

Ils reſſemblent ſelon moi à une Secte de Muſulmans, qui ſoûtiennent que Jeſus Fils de Marie reviendra ſur la terre; qu'il ſe mariera & aura des enfans; qu'il ſera oint Roi des Nations qui croyent en un ſeul Dieu, & qu'il regnera quarante ans dans ce glorieux état. Qu'après cela il ſubjuguera l'Antechriſt, & qu'enſuite viendra la diſſolution de toutes choſes. Cependant les croyans orthodoxes rejettent ce ſentiment comme fabuleux. Et il ne ſert de rien d'alléguer en ſa faveur le verſet de l'Alcoran, où il eſt dit: *Tu verras Mahomet, revenir ton Seigneur ſur les nuées*: Car il ne s'agit là que de la glorieuſe deſ-

cente

cente que Moïse, Jesus & Mahomet feront du Paradis, accompagnés d'Enoc, d'Elie & des cent vingt-quatre mille Prophétes, pour assembler les Elus au jour du Jugement.

Si tu veux que je te dise ce que je pense de ces nouveaux Religionnaires de l'Europe & de leur chef; je te dirai que je regarde le dernier comme un imposteur, & ses Sectateurs comme des extravagans ou des furieux. Ce sont précisément des gens du caractere de ceux qui suivirent Moseileima du tems de notre saint Legislateur. Ce Moseileima fut un imposteur Arabe, qui voulut s'ériger en Prophéte, & se mit en tête de composer un Livre comme l'Alcoran. Mais comme il s'étoit infatué d'une vaine arrogance, il n'y eut dans ces écrits ni verité, ni élégance, ni équité de son côté, ni jugement en lui & en ceux de son parti. Et lui & eux en un mot, furent tous taillés en pieces dans la valée d'Akreb par les troupes d'Abu-Bacrossadic, premier Calife.

Quant à ces Séducteurs modernes, ce ne sont point des gens de main, mais au contraire des gens simples & bons à rien, qui aiment mieux acquerir des richesses par une vie obscure, que de se rendre fameux par quelque héroïque entreprise. Ils s'appliquent en général ou au commerce, ou aux mécanniques, & on remarque qu'ils sont fort ponctuels dans leurs manieres d'agir; gens de peu de paroles dans leurs marchés, modestes & composés en tout, sobres pour la vie, & de grande frugalité en toutes choses. En un mot, ils ont une industrie singuliere, n'épargnent

pargnent ni travail ni peine pour groſſir leurs richeſſes ; au reſte , ſi ſubtils & ſi laborieux , qu'ils tireroient , s'il étoit poſſible , de l'or de la pouſſiere, Je ne ſçai perſonne qui les ſurpaſſe en cela , ſi ce n'eſt les Juifs & les Banjans. * les plus artificieux de tous les hommes' & les derniers ſi fins & ſi ruſés , qu'ils tromperoient le Diable.

Mais ces choſes ne marquent pas une Religion pure ; car la Religion ne preſcrit que les moyens de garantir l'ame de la contagion des choſes de la terre , & de s'unir à la Divinité, qui eſt ſon principe.

Adieu , illuſtre Kaimakam. Je ſouhaite que toi & moi après avoir long-tems couru & erré dans ce bas monde , puiſſions enfin nous rencontrer au centre de toutes choſes.

LETTRE LXXXI.

Au même.

De la paix conclue entre la France & l'Eſpagne. Mariage du Roi de France & de l'Infante d'Eſpagne. Elargiſſement du Duc de Lorraine. Rétabliſſement du Prince de Condé.

J'Ecrivis il y a quelques mois au Cadileſquer de Romilie , dépoſitaire des canons de l'Empire , & interpréte de la loi de Juſtice. Je lui mandai les avances qu'on faiſoit en vûe de conclure un traité de paix entre la France & l'Eſpagne.

* *Ce ſont certains Idolâtres des Indes Orientales.* Vid. Morer.

pagne. Je puis t'asseurer aujourd'hui que cette paix est conclue, & que le traité a été signé par les Plenipotentiaires des deux Puissances interressées.

Il n'est pas nécessaire de répéter ce que j'ai déja écrit en détail aux Grands de la sublime Porte. Mes lettres sont toutes publiques & enregistrées au Divan. Cependant tu ne trouveras peut-être pas mauvais que je t'entretienne des pointilles & des bagatelles, que les Ministres Infidéles ont eu à discuter avant que de conclure une affaire qui décide de l'intérêt & de la gloire de leurs Maîtres, du bonheur de deux Royaumes, & en général du repos de tout l'Occident.

La riviere de Bidassoa qui sort des Pirenées, forme une petite Isle, qu'on appelle l'Isle des Faisans, au milieu de laquelle on a tiré une ligne qui sépare la France avec l'Espagne. Cette Isle fut choisie par les deux Ministres pour y tenir leurs conferences. Chacun avoit son pont pour entrer dans la partie de l'Isle qui appartenoit à son Maître. Sur la ligne de séparation, on a bâti une grande chambre pour les conferences, avec deux portes; l'une du côté du logement du Cardinal Mazarin sur les terres de France, & l'autre du côté de l'appartement de Dom Louis de Haro sur les terres d'Espagne.

Chacun de ces Ministres étoit accompagné de divers Princes & Grands des deux Cours, & de plus de soixante autres personnes de qualité. Les ponts & la chambre des conferences, étoient gardés par un corps de quatre cens chevaux &

Fan-

Fantassins. En un mot, toutes choses ont été ménagées avec tant de modération & de bonheur, que le Maréchal de Grammont a été envoyé en Espagne en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & y a été reçu avec beaucoup de civilité & d'honneur.

Le sujet de sa négociation étoit le mariage de son maître avec l'Infante d'Espagne. Il agit & parla si bien, qu'il eut bientôt le consentement du Roi Catholique. Dès-lors le Maréchal n'approcha de l'Infante qu'avec des soumissions extraordinaires, la regardant déja comme Reine de France. Peu de tems après le contrat de mariage & le traité de paix furent mutuellement signés au grand contentement des Sujets des deux Princes, qui étoient ravis de changer les peines & les calamités de la guerre, pour les douceurs & les avantages de la paix.

Il ne sera pas inutile d'insérer ici quelques-uns des articles dont on est convenu. C'est une chose digne d'être sçue du Suprême Divan. Le Roi d'Espagne relâche le Duc de Lorraine, & le Roi de France rétablit le Prince de Condé dans la libre possession & jouissance de tous ses biens, honneurs, dignités & privileges, en qualité de premier Prince du Sang, & lui donne outre cela le gouvernement des Provinces de Bourgogne & de Bresse.

Peu de tems avant que ces actes fussent signés, le jeune Prince d'Espagne qui n'avoit pas encore douze mois, mourut subitement. J'ai ci-devant parlé de la naissance de ce Prince & des magnificences extraordinaries qui furent faites en cette occasion.

occasion par le Roi son pere, & par ses Ambassadeurs dans les Cours Etrangeres. Ces Infidéles paroissent en tout trop passionés pour la gloire du monde, qui passe tout au plus aussi rapidement qu'une ombre, pour ne pas dire qu'elle est quelque chose de moins considérable.

Je suis surpris de la hardiesse avec laquelle le Bassa d'Alep s'est rebellé, & s'est mis en tête d'usurper l'Empire à la faveur d'une imposture aussi mal inventée que l'est celle de vouloir se faire passer pour le fils d'Amurat. Cependant il semble qu'il n'a pas laissé de faire sous ce prétexte des progrés considerables. Les uns se sont joints à lui par pur amour pour la nouveauté, d'autres ont été emportés par la peur, & le peu qui ont embrassé ses interêts, l'ont fait par pur mécontentement, & dans l'esperance d'améliorer leur fortune. Les Peuples de la campagne sont en général opprimés par leurs Gouverneurs; & il n'est pas surprenant qu'ils prennent les armes pour un homme qui leur promet de les délivrer de cette oppression. C'est-là le prétexte ordinaire de toutes les innovations qui se font dans l'Etat. Le Soldat aussi est privé de sa paye, & prêt par consequent à combattre sous le premier Général qui a le plus d'argent. Les mécontens non plus ne manquent pas alors parmi les Grands, pour fomenter & favoriser la rebellion.

Tout cela vient de la mauvaise conduite des premiers Ministres, qui sont seuls responsables des fausses démarches qui se font dans l'Etat.

Illustre

Illuſtre Kaimakam, le gouvernement Ottoman eſt en deſordre. Je ſouhaite que la deſtinée ne le mette pas en pieces ; ce qui paroît le vrai moyen de le reformer.

1660 LETTRE LXXXII.

A Hamet Reis Effendi premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Il le felicite ſur ſon élevation à cette dignité. Mort du Roi de Suede & du Duc d'Orleans.

JE te ſouhaite toute la joye imaginable dans ta nouvelle dignité : Cependant je ne ſçai lequel eſt le plus heureux de toi ou de ton Prédeceſſeur. C'eſt à la verité un grand honneur accompagné d'un grand profit, de ſervir dans le poſte où tu es, le plus puiſſant & le plus invincible Monarque de la terre ; mais il y a en même-tems à eſſuyer une infinité de peines, de fatigues & de dangers. L'heureux Muzlu eſt à préſent délivré de toutes ces choſes, & elles te ſont tombées en partage.

Pour lui je ne puis que l'eſtimer heureux, d'avoir eu permiſſion de ſe retirer à la campagne, à couvert de la foule & du tracas de la Ville, & des embaras des affaires d'Etat ; qui étouffent les plaiſirs de l'ame les plus innocens & les plus naturels. Le voilà rentré dans l'entiere jouiſſance des Elemens & de ſoi-même ; au lieu qu'auparavant les perpetuels tracas de la Cour le privoient abſolument de l'un & de l'autre de ces avantages. Un homme perd inſenſiblement à la

la Cour ſes plus cheres affections : L'eſprit s'égare au milieu de tant d'intérêts : Mille inquiétudes, mille ſoucis le tiennent continuellement à la torture, le diviſent, le diſſipent, & le déchirent par maniere de dire.

D'ailleurs, ſuppoſé que ton Prédeceſſeur eût été auſſi exempt de ces diſtractions qu'un Santon ; la ſeule neceſſité d'être toujours en Ville, ſuffiſoit pour le rendre miſerable. Je regarde un homme ainſi confiné, comme un priſonnier au large, & ſa condition ne me paroît gueres meilleure que celle d'un homme qui eſt ſur le point d'être enterré tout vif.

Il eſt vrai que Conſtantinople ſurpaſſe toutes les autres Villes du monde, pour les agrémens de ſa ſituation. Les maiſons ſont agréablement mêlées avec de beaux jardins, & les rues rafraîchies d'un vent frais qui vient de la Mer. Il paroît de loin une Ville bâtie dans un bois ; ou l'on peut l'appeller une forêt compoſée de minarets & de ciprés. Les terraſſes font un aſpect agréable, d'où l'on découvre les campagnes & les montagnes voiſines. C'eſt un plaiſir de la regarder du côté de la Mer, & de voir cette infinie varieté de Bâteaux & de Navires à la voile, qui vont d'un port à l'autre : De voir les autres divertiſſemens qui ſe font ſur Mer ; le charmant mêlange de Palais, de Bocages & de Jardins, le Serrail & les Villages qui enrichiſſent les bords oppoſés. O Reine des Villes, la Maîtreſſe des Royaumes, la gloire des nations, la commandante, & l'azile de toute la Terre ! Heureux & trois fois heureux ſerois-je moi-même, ſi l'on

me

me faisoit la faveur de retourner dans son enceinte, & qu'on me permît de changer la societé des Infidéles pour celle des vrais Croyans.

Combien de fois ne languis-je point de voir les riches Croissants, les triomphantes livrées des Ottomans, au faîte des minarets de la Ville Imperiale? Combien de fois ne me souhaite-je point prosterné sur les tapis des sacrées Mosquées, dans les dévotes assemblées des Fidéles, adorant l'Eternel qui est parfaitement Saint? Au lieu de cela, je suis contraint d'aller aux Temples des Idolâtres; de me mettre à genoux, & de me prosterner devant des Troncs & des Statuës; de me joindre exterieurement aux Infidéles, & de prier devant des choses qui n'ont ni vie, ni sentiment, ni vertu.

Que j'envie l'heureuse condition du moindre Artisan de Constantinople qui a tous les jours le bonheur de se nourir des bons alimens de l'Orient, & de boire du delicieux Sorbet, ou de l'eau teinte avec le jus des riches fruits de la Gréce! au lieu de cela je suis contraint de manger des viandes défendues par notre saint Prophéte, & de rendre mon ame execrable par une nourriture impure & profane, ou bien il faut se résoudre à mourir de faim. Les Incirconcis sont plus abominables que les corbeaux & les vautours; car comme ces oiseaux immondes, il n'y a point d'impureté qui ne soit pour eux une délicatesse. Pour couvrir leur souilleure ils corrompent leur Evangile, & prétendent que le Messie même l'a tolerée: Comme si ce saint Prophéte qui obéit si exactement à la Loi de Moyse,

Moyſe, & qui s'eſt propoſé en exemple à ſes Adorateurs, étoit capable de contredire à ſes divins préceptes, & à ſa propre pratique, en recommandant l'impureté & le libertinage. Non, l'admirable Fils de Marie a été l'homme du monde le plus ſobre & le plus auſtere, & a prêché ſes vertus aux autres, & par ſes paroles & ſes actions. En effet, il a ſouvent expreſſément déclaré à ſes Diſciples, *qu'il n'étoit point venu pour abolir la Loi, mais pour l'épurer & la perfectionner.*

Il fut circoncis huit jours après qu'il fut né, ſuivant le commandement de Moyſe, & la conſtante pratique des Enfans d'Iſraël. En un mot, tant qu'il a vêcu, il ne s'eſt jamais détourné des Traditions de ſes Peres, les Anciens de la maiſon de Jacob.

A la verité il a ſouvent parlé contre les ſuperſtitions des Phariſiens, qui aboliſſoient la Loi dans des points eſſentiels, en introduiſant des ceremonies vaines & inutiles: Mais il n'a jamais rien dit contre aucuns préceptes poſitifs; comme étoient ceux qui limitoientt le choi que les Juifs devoient faire des viandes pures d'avec les impures. Ainſi les Chrétiens ſe trompent de ſe faire accroire, qu'il leur a permis de manger de tout indifferemment, ſans circonſpection & ſans réſerve.

De-là vient qu'ils mangent de la chair de pourceau, des reptiles, & que le ſang eſt de toutes leurs ſauces. Ils ne font point ſcrupule de manger des choſes qui ſont mortes d'elles-mêmes, & ſe regalent auſſi volontiers des bêtes

qui ont été étouffées ou étranglées, que de celles qui ont été tuées en prononçant le Nom de Dieu. On ne trouve aux boucheries que des provisions du premier ordre ; & il faudroit que celui qui ne voudroit pas manger des choses qui sont en abomination aux Musulmans, se contentât de manger des herbes. Ainsi je regarde cela comme un de mes plus grand malheurs ; delà vient aussi que je brûle d'envie de retourner à Constantinople.

Cependant après tout, je me croirois beaucoup plus heureux encore, si je pouvois avoir la liberté d'aller passer le reste de mes jours dans le Pays de ma naissance ; tant j'admire la vie champêtre & la solitude. Aussi est-ce pour cette raison que je regarde ton Prédecesseur comme un homme heureux, de jouir comme il fait des douceurs de la retraite, où il a la liberté de respirer, & le privilege de se soustraire aux vaines importunités & crieries des mortels.

Il y a néanmoins une espece de felicité dans ton emploi ; & l'on ne peut pas t'apeller miserable, tant que tu t'acquitteras bien de ton devoir, & que tu auras la bienveillance de ton Souverain.

Je vois par ta Lettre que tu as envie de sçavoir les caracteres des Etats Etrangers ; que tu souhaites d'être instruit des differens intérêts des Princes Nazariens ; des intrigues des Cours d'Occident ; des ouvertures de paix & de guerre ; & des differentes Loix, Maximes & Coûtumes des Peuples. Les fréquentes conversations que tu as avec les Ambassadeurs à la Porte, te fourniront

niront ſur cela une infinité de bonnes remarques. Mais puiſque tu veux avoir les miennes, j'obeirai dans la ſuite au commandement que tu me fais. Auſſi bien eſt-ce trop d'ouvrage pour une ſeule Lettre.

Je te dirai à préſent, & tu peux l'enregiſtrer comme une nouvelle certaine, que la Paix entre la France & l'Eſpagne, à été ratifiée par les deux Rois, & ſolemnellement publiée dans leurs Etats, avec une joye & une magnificence inexprimable. Il eſt certain auſſi que le Roi de Suede eſt mort, auſſi bien que le Duc d'Orleans oncle du Roi de France, ce qui a diminué en quelque maniere la joye des François pour la Paix générale. Certainement il y a dans les affaires un mélange de bien, & de mal également bizarre. Notre felicité n'eſt jamais pure; la mort marche d'un pas égal, & frappe auſſi hardiment à la porte des Palais des Rois, qu'à celles des chaumieres des plus vils Eſclaves.

Le devoir d'un homme ſage, eſt d'être toujours réſigné aux ordres de la Providence, & préparé à toute ſorte d'évenemens fâcheux: Car pour les agréables, ils ſont toûjours bien reçûs.

LETRTE LXXXIII.

A Dinet Golou.

Contre les petites superstitions des Mahometans, de Jesus, & de Moyse en Egypte.

M'Entretiendrai-je avec toi au travers d'un verre de bon vin ; comme Horace avoit de coutume de faire avec ses amis ? Otons le masque pour quelque tems, & parlons à cœur ouvert. Je suis persuadé que tu n'as pas moins de vénération que moi pour notre saint Prophéte ; & que tu as été élevé dans toutes les tendresses de la piété, que nos Molahs appellent les délicatesses de la Loi divine. Nous avons eu soin l'un & l'autre de nous lever avant le Soleil, & de faire tous les matins nos Oraisons à demi extasiés, c'est-à-dire, demi dormans & demi éveillés. C'est un point qui est sans contredit nécessaire à la piété. Nous n'avons pas été moins soigneux d'observer les autres quatre heures de priere. Nous aurions regardé tous deux comme une négligence indévote, si nous avions vû à terre un morceau de papier, & que nous ne nous fussions pas baissés pour le ramasser, en ôtant la boue par respect, & baisant la table rase sur laquelle on a de coutume d'écrire le nom de Dieu : comme si l'on n'eût pas marqué le même respect d'empêcher d'être profanés le bois, la pierre, la toile, & telles autres choses sur lesquelles on peut imprimer les mistérieux caractéres. Je pourrois même ajoûter les sables, qui selon

ſelon quelques-uns, furent les premiers livres du monde : S'ils ne furent pas les premiers, nous ſommes aſſûrés qu'on s'en ſervoit dans les premiers ſiécles pour écrire, & qu'on tiroit ſur la ſurface de la terre des figures perceptibles. Témoin le vieux Philoſophe, qui après ſon naufrage ayant été jetté ſur une côte inconnue découvrit incontinent les mœurs des habitans, par le moyen de certaines impreſſions mathématiques qu'il trouva ſur les ſables ; car il conclut que ces impreſſions étoient des veſtiges d'humanité & de vertu. Mais pour revenir à la Religion, diſons que nous avons obéï aux inſtructions de nos peres & tuteurs, & n'avons point manqué de zéle pour l'obſervation de toutes les pointilles de la pieuſe tradition. Nous avons jeûné, prié, nous nous ſommes lavés, nous avons donné l'aumône aux tems ordonnés, & de la maniere que la Loi preſcrit. Ce ſont, j'en conviens, de louables exercices ; mais il me ſemble que ce ne ſont pas les parties ſolides & eſſentielles de la vraye Religion. Je hais l'hipocriſie & les dévotes apparences de ceux qui croyent jouer Dieu par de vaines cérémonies, & par un extérieur compoſé. Il vaudroit beaucoup mieux s'accommoder des cérémonies idolâtres de Bacchus, ſi je puis avec juſtice leur donner cette épithéte ; & faiſant les fous à l'honneur du vin, il ſeroit mieux de proferer de prétendus blaſphêmes, & de réformer le modéle de l'Univers. Pour moi, j'aimerois mieux faire tout cela, & davantage encore, que de me duper moi-même par de vaines eſpérances de gagner le Paradis,

en

en faisant bien le personnage de dévot Comédien.

Je ne serois pas bien aise que tu crusses que ce que je viens de dire, procéde du mépris que j'ai pour l'éternelle Majesté.

Je jure par les Cieux, & par toutes les immortelles beautés du Firmament, que je n'ai point de faculté qui ne soit pleine de reconnoissance & de vénération pour Dieu, & qui ne brûle des flâmes d'un amour sacré pour cette adorable Source de toutes choses. En un mot, mon dessein est seulement de garantir mes amis des attentats des fraudes pieuses, & de les mettre au-dessus du pieux burlesque de nos Molahs & Moustis.

Crois, cher Dinet, qu'il y a un Dieu, une cause premiere, un Juge équitable qui préside sur le monde. Crois aussi à son Prophéte, le saint, le bien-aimé Mahomet, le Favori du Tout-puissant. Aye aussi quelque foi pour ses autres envoyés. Ne regardons point Hali comme un homme qui n'avoit point de dévotion intérieurement. Il étoit Musulman, & a été le quatriéme Calife, quoique selon notre Théologie, ses Sectateurs soient hérétiques & damnés. Si la Justice avoit eu lieu, peut-être auroit-il été le premier des Vicaires; mais son absence suspendit son élevation. Je renvoye tout cela au Jugement dernier. Cependant je reconnois que j'en ai dit trop peu pour un Schiai *, & trop pour un Sunni.

* *Secte de Mahometans de Perse, opposée à celle des Sunnis, ou Mahometans Turcs.* Vid. Morer.

Je

Je ne ſçai pas auſſi pourquoi nous n'avons point de vénération pour la mémoire de Mercure, d'Orphée, de Cadmus, de Meliſſe, de Faune, & autres Sages & Légiſlateurs anciens, qui ont inſtruit les nations de la terre des myſtéres de la Religion, qui leur ont enſeigné d'adorer un Dieu Souverain, de croire l'immortalité de l'ame, & de faire de bonnes actions.

Il eſt vrai que les cérémonies de leur culte n'étoient pas comme les nôtres, & qu'elles étoient peut-être ſouillées de l'inſoutenable adoration des images. Leurs Autels fumoient du ſang des bêtes égorgées, & quelquefois du ſang des victimes humaines qui y étoient immolées. Mais ces barbares cérémonies ne furent point inſtituées par les premiers Oracles de la Religion, par des eſprits éclairés, & par des Ambaſſadeurs que Dieu eut envoyés au monde. Elles s'introduiſirent par dégrés à la faveur de la corruption des tems, de l'avarice des Eccléſiaſtiques, & de la ſuperſtition des Peuples. Et autant que nous en pouvons juger, nos Hiſtoriens n'ont pas dit en cela la vérité en gens déſintéreſſés.

Il y a une envie naturelle entre gens de différentes maiſons & Nations. Nous & nos peres qui deſcendons d'Abraham du côté d'Iſmaël, & les Juifs qui en deſcendent auſſi du côté d'Iſaac, avons été trop favorables aux deſcendans de ce chéri de Dieu. Nous faiſons tous vanité de notre illuſtre généalogie, & principalement les Juifs, qui croyent qu'il n'y a point de gens au monde qui leur ſoient comparables; ſoit pour l'antiquité & pour la Nobleſſe, ſoit pour l'innombrable

nombrable multitude de leurs freres. Ils ne considérent point qu'ils sont dispersés par toute la terre, comme des brebis qui n'ont point de berger ; qu'il ne leur est pas permis de posseder une coudée de terre, qu'ils puissent dire à eux en propre ; qu'ils sont l'objet du mépris, de la haine, & de la raillerie de toutes les nations; & de plus, infâmes, vagabonds, usuriers, esclaves, & les vils ministres des voluptés des autres hommes, gens sans nom & sans caractére, & enfin dans leur état présent les plus corrompus, & les plus contemptibles de tous les enfans d'Adam, si l'on en excepte les Cafars d'Ethiopie, qui se nourrissent des boyaux & de l'ordure des bêtes.

Il est vrai que les ancêtres des Juifs ont fait belle figure dans le monde du tems de Salomon, & de leurs autres Rois victorieux, pendant qu'ils furent en possession de la Palestine. Dans ces tems-là même, ils furent néanmoins souvent humiliés & faits esclaves par les Rois de Babylone, de Perse, & d'Assirie, & ensuite entiérement subjugués par les Grecs ; jusques à ce qu'ils furent enfin totalement ruynés par les Romains, qui pillerent leurs Villes, brûlerent leur Temple, & dépeuplérent entiérement leur pays.

Si nous montons plus haut, & que nous allions jusques à leur célébre sortie hors d'Egypte, dont leurs histoiiens font tant de bruit, & qu'ils accompagnent de tant de miracles fabuleux; nous trouverons que les auteurs Egyptiens, & ceux des autres nations, gens d'aussi grande autorité que Joséphe ou tout autre historien Juif, en ont parlé avec beaucoup de mépris, & ont

fait

fait d'eux un portrait peu avantageux. Manethon Prêtre Egyptien les appelle une troupe de gens sales & lépreux, & dit qu'ils furent chassés du pays par Amenophis qui regnoit alors, & qu'ils s'en allerent en Syrie sous la conduite de Moyse Prêtre Egyptien. Charemon auteur célébre parmi les Grecs, rapporte à-peu-près la même chose. Il dit que sous le régne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent banis d'Egypte, & en sortirent sous la conduite de Tisithen, & de Peteseth, c'est-à-dire, Moyse & Aaron. Quoique les autres écrivains varient sur le nom du Roi qui régnoit alors en Egypte, tous néanmoins disent unanimement, que les Israëlites étoient un vilain peuple, tout couvert de gale, & d'apostumes infectes, & regardé comme l'écume & l'ordure de la nation Egyptienne. Tacite historien Romain, d'une autorité incontestable, ajoûte que Moyse l'un des lépreux exilés, étant un homme d'esprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voyant l'accablement & la confusion de ses freres, les pria d'avoir bon courage, & de ne se confier ni aux Dieux des Egyptiens ni aux Egyptiens mêmes; mais de se fier seulement en lui, & d'obéir à ses conseils; qu'il étoit envoyé du Ciel pour être leur conducteur, pour les tirer de la calamité sous laquelle ils gémissoient, & pour les protéger contre tous leurs ennemis. Sur cela le Peuple ne sçachant que faire, s'abandonna entiérement à sa conduite. Dès-lors il fut leur Capitaine & leur Législateur; il les fit passer par les déserts d'Arabie, où ils commirent de grands vols & brigandages, passerent au fil de

l'épée les hommes, les femmes, & les enfans; brûlérent les Villes, & ruinerent tous les lieux où ils pûrent mettre le pied. Que pourroit-on dire de pis, cher Dinet, d'une troupe de voleurs & de bandits ?

Moyse est en Paradis, & je ne parle de son nom qu'avec un profond respect; car il étoit le plus grand des anciens Prophétes. Cependant permets-moi d'avoir quelque égard pour ma raison. Il étoit homme aussi bien que moi, & sujet par conséquent aux foiblesses de la nature humaine. Il eut l'avantage d'être élevé au college des Princes du Roi à Memphis; avantage dont aucun de ses freres ne pouvoit se vanter. Permets-moi de te dire franchement & sans déguisement ce que je pense. La Magie & l'Astrologie étoient alors les seules sciences à la mode: Et comme Moyse étoit parfaitement bien versé dans tous les mystéres & secrets de la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération, & de l'attachement pour sa personne, aux enfans de Jacob rustiques & ignorans; & de leur faire embrasser dans l'oppression où ils étoient, la discipline qu'il voulut.

Si je parle ainsi librement, ne crois pas pour cela que je sois un Infidéle ou un Athée. J'en ai entendu dire bien davantage à quelques-uns de nos Molahs, dans leurs conversations particulieres. C'est une crainte superstitieuse de n'oser pas se servir de la raison, qui apprit au Prophéte Moyse même les moyens de faire des conquêtes, & de s'acquérir une réputation immortelle.

Je ne ſuis point ambitieux, & je ne voudrois point te faire aſpirer à une grandeur illégitime. Mais ſoyons toujours nous-mêmes, c'eſt-à-dire hommes; ne nous en laiſſons point impoſer aux fables des écrivains intéreſſés, & n'en croyons point le premier fou qui nous viendra débiter des choſes déraiſonnables. Il eſt certain qu'avant les Iſraëlites, il y avoit ſur la terre pluſieurs nations & grands Prophétes, qui n'étoient point de la poſtérité d'Ibrahim. La date des Olimpiades eſt beaucoup plus certaine à un jour, & même à une heure près que l'Egire des Iſraëlites. La premiere ſe démontre par les éclipſes de Soleil & de Lune, entrelacée qu'elle eſt dans le corps de l'Hiſtoire Payenne; mais l'autre eſt défectueuſe en ce point capital, expoſée à mille diſputes parmi les Ecrivains.

Cher ami, ne nous laiſſons point embarraſſer toi & moi à des diſputes de rien, & ne nous attachons point à des choſes frivoles; mais adorant un ſeul Dieu, & croyant ce qui eſt raiſonnable, poſſédons nos ames en paix & en tranquillité.

LETTRE LXXXIV.

Au Kaimakam.

Réception du Prince de Condé à la Cour de France. Quelques endroits de ſa vie.

APrès une longue inimitié, le Prince de Condé eſt enfin rentré en grace, & en eſt redevable au Roi d'Eſpagne. J'ai déja dit dans

quelques-unes de mes précédentes, que les deux Couronnes en étoient convenues dans le Traité de Paix, comme d'un équivalent pour l'élargissement du Duc de Lorraine, demandé par le Roi de France. Cela vient d'être exécuté, & le Prince rébelle a été reçu avec beaucoup de caresses du Roi, de la Reine-Mere, du Cardinal Mazarin, & de toute la Cour.

Ce Prince passe pour le plus vaillant homme du siécle, & a été déclaré tel il y a long-tems par le Maréchal de Turenne, qui n'est pas un Capitaine de médiocre caractére; soit pour la tête ou pour le bras. Le Prince de Condé étoit autrefois extrêmement aimé des François; mais son humeur inconstante & sauvage, & les tristes suites des guerres Civiles, changerent pour quelque tems leur affection en indifférence, en froideur, & de mauvaise volonté. Mais ce n'est plus à présent la même chose.

Lui & son frere le Prince de Conti, ont été rarement d'un même avis, ayant été souvent Chefs des partis contraires, durant la minorité de ce Roi. Comme Conti est bossu, Condé le satyrisoit d'ordinaire, & le menaçoit d'aplanir son dos raboteux avec son épée.

Il est certain que le Prince de Condé étoit dans sa jeunesse rude & prodigue, mais à présent il commence à revenir de tout cela. Du vivant de son Pere on l'appelloit le Duc d'Anguien. Pour dauber l'avarice du bon homme, il avoit de coutume de prendre d'une main plusieurs poignées d'or, & d'en remplir une bourse, disant, *c'est ce que fait mon Pere.* Prenant ensuite

la bourſe de l'autre main, il la détournoit, & répandant l'or parmi ſes Favoris, il diſoit, *voilà mon humeur.*

Paſſant un jour à pied dans une Ville de France, du gouvernement de ſon Pere, le Magiſtrat qui étoient un vieillard, vint le recevoir, & commença à le haranguer avec le plus d'éloquence qu'il put. Mais le Prince étant de bonne humeur, profita d'une baſſe révérence que le bon homme lui fit, ſauta par-deſſus ſa tête, & s'arrêta derriere lui. Le Magiſtrat qui ne s'étoit pas apperçu du ſaut, ſe tourna gravement du côté du Prince, & lui fit une nouvelle révérence, mais moins profonde que la premiere. Le Prince léger le prenant à demi panché, & lui mettant les mains ſur les épaules, ſauta par-deſſus lui une ſeconde fois; ce qui empêcha de prononcer la harangue que le bon homme avoit méditée, & donna beaucoup à rire aux ſpectateurs.

Il aimoit beaucoup les femmes étant jeune, & prenoit un plaiſir ſingulier à débaucher des Religieuſes: Ce qui donna lieu à la Reine-Mere de lâcher contre lui quelques traits ſatyriques; & une fois entr'autres qu'il lui diſoit que les Suiſſes faiſoient de grands déſordres; qu'il y en avoit qui entroient dans les Convens de Religieuſes, & violoient la chaſteté de ces ſaintes filles. *Si vous diſiez*: lui répondit la Reine, *qu'ils ſont entrés dans des caves, je n'aurois pas de peine à vous croire, car les Suiſſes ſont reconnus pour des yvrognes. Mais pour galantiſer des Religieuſes, perſonne n'a mieux la mine de le faire que le Duc d'Anguien.*

Tout ce que je viens de dire n'empêche pas néanmoins qu'il ne ſoit à préſent un homme ſage, un bon Général, & qu'il n'ait eu le bonheur de rentrer dans les bonnes graces de ſon Souverain.

Cette Cour eſt en un mot ſi tranſportée de joye du mariage du Roi avec l'Infante, qu'elle oublie toutes les injures paſſées. Il n'y a point de crimes qui ne ſoient mis ſous les pieds ; & le Diable même ſeroit bien reçu aux nôces, pourvû qu'il voulût être de bonne affaire & de bonne ſociété.

Les nôces ne ſont encore faites que par Procureur. Mais on fait ici de grands préparatifs, pour donnere la derniere main à la cérémonie.

Il n'eſt pas aiſé de deviner quelles ſeront les ſuites de ce Mariage & de cette Paix ; mais je crains que les Chrétiens ne forment des deſſeins contre la Porte Ottomane, à préſent que tous les Princes de l'Europe ſont en Paix.

Illuſtre Kaimakam, ne regarde pas comme un ſonge ce que je te dis ici. Car les Infidéles, je te le répéte encore, font des machinations contre nous.

LETTRE LXXXV.

Au même.

Charles II. Roi d'Angleterre remonté ſur le Trône.

Je ſuis perſuadé que ce ne ſera pas moi qui t'aprendrai les premieres nouvelles d'un grand changement, d'une révolution ſurprenante qui vient d'arriver en Angleterre. Sçache donc que

que celui dont j'ai si souvent parlé sous le nom de Roi des Ecossois, fils aîné de Charles I. & légitime héritier des Royaumes Bretons, que j'appellerai désormais Charles II. est remonté sur le Trône de ses Peres, sans violence ni effusion de sang; & cela par le consentement unanime, & par les désirs ardens de ses Sujets.

Ce jeune Prince exilé a erré durant douze ans dans les Cours Etrangeres, & a entendu parler de douze changemens différens arrivés dans ses Etats durant son absence; chaque changement ayant produit une nouvelle forme de gouvernement. Les rébelles ont lû & relû la politique d'Aristote, & parcouru les différens modéles proposés par Platon & autres Philosophes, qui ont traité des Républiques, pour trouver ce qui convenoit le mieux aux besoins & au génie de la Nation Angloise. Il n'y a point d'espece d'Aristocratie, de Démocratie & d'Oligarchie, qu'ils n'ayent mis en usage pour soutenir la forme du gouvernement, dont ils avoient changé la base, qui étoient une Monarchie héréditaire. Tous leurs travaux & projets ont été inutiles, & ils auroient aussi-tôt bâti un Château en l'air, que de trouver ce qu'ils cherchoient. Les Anglois enfin se trouvant fort désunis, & fort affoiblis par les guerres Civiles, par les impositions, & autres effets ordinaires à l'usurpation & à la tyrannie, n'ont pas crû pouvoir empêcher la ruine entiere de la Nation, qu'en rappellant, comme ils ont fait, leur Roi légitime, qui est la pierre angulaire sur laquelle est fondée la prospérité & la puissance de l'Angleterre.

Il y a une circonſtance remarquable dans ce changement, c'eſt que le Souverain de l'Angleterre mit pied à terre, & fit ſon entrée triomphante dans cette Iſle, le même jour qu'il étoit né. Cela me rappelle un fait dont j'ai entendu parler à Paris, qui eſt que le jour de ſa naiſſance on avoit vû une Etoile brillante, le Soleil étant préciſément ſur le Méridien. Les Aſtrologues de ce tems-là firent ſur cela pluſieurs prédictions à ſon avantage ; & ceux d'aujourd'hui qui ſont témoins de ſon heureux retour dans ſes Etats, diſent qu'il arrivera quelque choſe de plus grand encore.

Il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache ce qui eſt dans le ſein de l'avenir : Et quant aux Muſulmans, ils n'ont aucun ſujet de ſe réjouir de la grandeur des Princes Infidéles. Cependant une Etoile paroiſſant en plein Midi, ſur le lieu préciſément où une grande Reine étoit en travail d'un Prince, eſt un ſigne qui préſage quelque choſe d'extraordinaire. Ce fut un même ſigne qui rendit la naiſſance du Meſſie ſi illuſtre, quoiqu'à cela près elle fut aſſez obſcure. Les Mages d'Orient guidés par une Etoile, vinrent trouverent Marie la Mere de Jeſus dans une étable, & l'Enfant Prophéte couché dans une Crêche au lieu de Berceau. Auſſi nous dit-on, que les éclipſes de Soleil préſagent le malheur ou la mort des grands perſonnages ; & que tous les autres prodiges, ſoit du Ciel ou de la Terre, dénotent quelque choſe.

Mais que ces obſervations ſoient vrayes ou fauſſes, il eſt toujours certain que le Prince

exilé

exilé eſt retourné dans ſes Etats avec beaucoup de pompe & d'avantage. Je me ſerois reproché comme une grande négligence, d'avoir laiſſé partir un Courier ſans te donner avis d'une révolution qui a ſurpris toute l'Europe, & qui ſelon toutes les apparences, va changer la face des affaires de la plûpart des Princes & Etats Chrétiens.

D'ailleurs, je ſçai que l'Angleterre a un Ambaſſadeur à l'auguſte Porte, qui décide les querelles de toutes les Nations de l'Europe. Il y a auſſi quantité de Marchands Anglois à Conſtantinople. Ils peuvent être brouillés les uns avec les autres. Les uns ſont pour les Rébelles; les autres pour leur Roi. Ainſi cette révolution étant publique, ce ſera le vrai moyen de pacifier les démêlés de cette nature, ſuivant la raiſon, l'équité, & la gloire de la ſublime Porte; car ce Roi fait déja plus belle figure qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs, & partant ſon amitié ne doit pas être mépriſée.

Tu dois prendre ce ſoin, toi qui es le Subdélégué du Subdélégué de Dieu.

LET-

LETTRE LXXXVI.

A Mehemet Eunuque rélégué au Grand Caire en Egypte.

Il fait éclater sa mélancolie par plusieurs pensées bizarres & extraordinaires. Propriétés du Vin.

QUe ne suis-je renfermé dans la plus sombre & obscure voûte d'une des Piramides du voisinage de la Ville où tu demeure ! Que ne puis-je m'entretenir avec les esprits des Rois d'Egypte ! Que ne puis-je embrasser les Démons, & courir le *Gerit* avec les *Hobgoblins*, & tous les Espions nocturnes autour du Tombeau de Cheops, ou traverser les fatales galeries tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ! Que ne puis-je parcourir le nid des chauvesouris, des Orfrayes, des Harpies, & autres monstres aîlés, qui sont des productions des excrémens des ames humaines, ou du moins des carcasses salées, qui y sont en dépôt, les unes avant le déluge de Noé, & les autres après, si ce qu'on en dit est véritable ! Dieu sçait si cela est, ou non : Pour moi il ne m'importe. Mais j'ai une violente passion de voir si après les recherches de tant de voyageurs, je ne pourrois pas découvrir quelque chose dans ces antiques monumens. Ma mélancolie est si singuliere, que je ne puis la divertir qu'en faisant société avec les morts, ou en ayant un million de malins esprits dansans autour de moi leurs chansons infernales, & grimaçans comme les singes de

de l'enfer. Qu'un tel paſſe-tems me feroit rire! Un divertiſſement de cette nature ſoulageroit ma rate, & me remettroit de bonne humeur.

N'y-a-t-il point d'autres êtres, que ceux qui ſont tous les jours expoſés à nos ſens? Ou la nature eſt-elle plus pauvre que l'imagination de l'homme, qui peut ſe former une idée d'une infinité de créatures qu'elle n'a jamais vûes? Je ſuis dégoûté des objets & des plaiſirs que fourniſſent les élemens; & partant je voudrois fort m'aller rafraîchir dans un nouveau monde.

Mais, cher Mehemet, quand je regarde le Ciel, & que je conſidére la Lune & les Etoiles; lorſque mes yeux ſe perdent dans la vaſte étendue du Firmament, & que mon eſprit ne trouve point de bornes à l'Univers, je rentre alors en moi-même plein d'humilité, & de confuſion d'avoir mal parlé de ſes ouvrages. Ils paroiſſent tous beaux & parfaits, & le moindre atome eſt aſſez grand pour loger mille ames. Il n'y a rien dans la Nature qui ne ſoit touchant & plein d'agréables merveilles; cependant il y a certains tems où je ne ſçaurois m'empêcher de tomber dans des accès hipocondriaques. Je ſuis quelquefois le plus bourru & le plus mélancolique de tous les hommes. Je prens tout de travers, & je regarde tout par un faux criſtal; cependant je me perſuade que j'ai raiſon, & que je vois toutes choſes telles qu'elles ſont naturellement. Cette noire & fâcheuſe paſſion eſt tellement ſubtile & artificieuſe, qu'elle m'ôte le goût des plus grands biens. S'il étoit poſſible que cette peſte fût admiſe au Ciel, il eſt certain qu'elle feroit un enfer du Paradis,

radis, & autoriseroit en quelque maniere la fiction des anciens Poëtes, qui ont introduit parmi les Dieux l'usage du Nepenthé, pour appaiser leur colère, & les mettre de bonne humeur.

Je ne sçai quelle sorte de boisson étoit ce Nepenthé: mais je sçai bien que mon Nepenthé est un bon verre de vin de Languedoc; vin aussi excellent & aussi délicieux que les vins de Tenedos & de Mitilene. Je pouvois autrefois me vanter d'avoir un autre moyen pour vaincre ma mélancolie, c'étoit de donner bataille à mes pensées en pleine campagne: mais à présent ce n'est plus cela. Je suis contraint d'avoir recours aux stratagêmes & aux embuscades, & de surprendre ces vilains & odieux monstres dans leurs retranchemens, pour les en faire sortir par le vin, par les femmes, par la musique, & autres divertissemens. J'ensevelis tout mon souci dans un profond sommeil; ce qui ne manque jamais d'arriver quand on a bû vigoureusement & à cœur ouvert. Je me réveille ensuite gai comme une alouete, & aussi jeune que si j'avois passé par les mains de Médée.

Que sert-il d'affecter une sainteté extérieure, pendant que le cœur est tout prêt à créver de malice, d'orgueil, d'ambition, d'avarice, & de mille autres vices? Le vin bû à propos guérit toutes ces maladies de l'ame; d'un misérable en fait un liberal, d'un cruel un tendre, d'un brutal & d'un opiniâtre un civil & un complaisant, & enfin d'un lion un agneau, & d'un vautour un pigeon. Il a la vertu de transformer l'ame, & de lui donner des qualités toutes divines.

Pour-

Pourquoi donc nous aſtreindre à des Loix qui n'ont jamais été obſervées par ceux qui les ont faites? Tous les Philoſophes ont été de bons compagnons, & notre ſaint Prophéte même bûvoit ſecrettement du jus de la grape. Nos Empereurs & nos Grands n'en font pas moins. La ſeule raiſon pour laquelle ils le défendent à leurs Sujets, eſt de peur qu'ils ne deviennent trop ſages, & ne ſe mettent en devoir de ſecouer le joug. En effet, le vin éleve l'eſprit, & donne tant de hardieſſe, qu'un eſclave croit être un grand Seigneur. A faute de cette liqueur, toutes les nations où le vin ne croît pas, ont inventé quelque boiſſon qui pût guérir la mélancolie, & rendre le cœur joyeux. Les Chinois font du vin de ris. On a en mon pays une autre liqueur qui enyvre, compoſée de certaines racines. On s'en ſert auſſi en certains endroits de la Perſe. Dans ces Provinces Occidentales on fait diverſes ſortes de liqueurs fortes, compoſées de froment, d'orge, de miel, & autres ingrédiens. Et l'on fait auſſi du vin de pommes, de poires, de ceriſes, de raiſins ſecs, & autres fruits. Je te dis, cher ami, que nous ne ſubſiſterions point, ſi nous ne donnions quelquefois à la nature un nouveau ferment pour la dégager de la matiere groſſiere.

Cependant uſons-en avec modération, & nous ſouvenons que Dieu nous a donné ces choſes pour maintenir notre ſanté, & non pas pour la ruiner. En un mot, cher Mehemet, ſoyons joyeux & ſages.

LETTRE LXXXVII.

A Hamet Reis Effendi, premier Sécretaire de l'Empire Ottoman.

Remarques sur certaines circonstances de la vie d'Henri IV. Roi de France.

JE me suis donné de la peine ; j'ai lû quantité de Mémoires de vieux Courtisans, & je me suis entretenu avec plusieurs personnes qui peuvent se souvenir des tems d'Henri IV. & tout cela pour obéïr à tes ordres, & te faire le plaisir de t'envoyer quelques remarques sur la vie de ce Prince, qui tout petit qu'il étoit de taille, avoit néanmoins comme un autre Aléxandre, une ame grande, qui lui a fait faire des actions si illustres, qu'elles lui ont acquis le titre de Grand, & l'ont fait regarder comme l'Arbitre de toute l'Europe.

On remarque qu'il a toujours été malheureux en femmes : cependant on rapporte une circonstance de Marguerite de Valois sa premiere femme, qui contredit ce semble à cette observation.

Il étoit Protestant, & seulement Roi de Navarre, lorsque le fameux massacre de Paris se fit. Il devoit y être enveloppé avec tous les autres de sa Religion. Mais comme il s'en défioit, il n'entendit pas plûtôt les assassins qui venoient à sa chambre, où il étoit avec la Reine, qu'il se cacha sous ses jupes à la faveur d'une chaise percée sur laquelle elle se mit. Les scélérats étant en-

entrés demandérent où étoit le Roi. Elle répondit avec beaucoup d'aſſurance d'eſprit, *qu'il l'avoit quittée tout en colere.* Ils parurent ſatisfaits de ſa réponſe, & ſe retirerent ſans faire autre mal. C'eſt ce qui donna lieu à cette plaiſanterie ſi commune en ce tems-là : *La chemiſe de la Reine Marguerite a ſauvé la vie au Roi Henri.*

Cette femme a été appellée la Minerve & la Vénus de la France, à cauſe de ſon ſçavoir & de ſes amours. Elle ne refuſoit rien à ſes amans, & avoit preſque toujours avec elle quelque homme de lettres. En un mot, le Roi Henri ſe regardoit comme cocu reconnu ; auſſi la répudia-t-il. On appelloit Catherine de Médicis ſa mere, & elle, la quatriéme Furie de l'Enfer.

On dit que la Reine Catherine avoit beaucoup de commerce avec les Sorciers & Magiciens, qui lui faiſoient voir dans un miroir enchanté, ceux qui régneroient en France à l'avenir. Elle vit d'abord Henri IV. enſuite Louis XIII. après lui Louis XIV. & enfin une troupe de Jéſuites qui devoient abolir la Monarchie, & gouverner eux-mêmes. Ce miroir ſe voit encore aujourd'hui dans le Palais du Roi.

On dit qu'Henri IV. n'eut jamais une heure de repos avec ſa ſeconde femme, ſi ce n'eſt quand elle dormoit. Ils en venoient ſouvent aux coups. Elle l'épargnoit quelquefois ſi peu des mains & des ongles, même étant couchés, qu'il a été contraint d'abandonner le terrein, & de gagner une autre chambre. On a accuſé ce Prince d'avoir manqué de reconnoiſſance pour ſes plus fidéles ſerviteurs, & de liberalité pour tout le monde.

de. On disoit communément de son Prédécesseur Henri III. *qu'il partageoit son Royaume avec ses fidéles serviteurs & amis.* Mais Henri IV. n'aimoit à partager avec personne, rien de tout ce qu'il pouvoit garder avec quelque bienséance.

Cependant il étoit très-obligeant avec ses maîtresses. Il les aimoit avec tant de passion, que cela lui a fait faire plusieurs irrégularités. Il étoit si éperduement amoureux de la Marquise de Verneuil, qu'il signa de son sang une promesse de mariage. Le Duc de Sully, l'un de ses Favoris, l'ayant vûe entre les mains du Roi, eut un zéle si violent, je pourrois même dire si imprudent, qu'il la déchira. Le Roi choqué d'une si grande hardiesse lui dit, en faisant son serment ordinaire, *Ventre saint gris, Sully, tu es fou. Il est vrai, Sire*, répondit Sully; *Mais plût à Dieu le fusse-je seul*! Voulant dire par-là, que le Roi l'étoit aussi. Il donna une autrefois cinquante mille écus à une Dame pour coucher une nuit avec elle.

Il y a plusieurs années que j'ai parlé de la mort de ce Prince en écrivant aux Ministres de la Porte. J'ai mantenant à t'entretenir d'une circonstance que je ne sçavois pas alors.

Le Vice-Roi de Navarre accompagné de divers Gentilshommes se promenant dans les prairies de Pau, capitale de la Navarre, où passe la riviere de Gave, les vaches, dont il y avoit grand nombre dans ces prairies, coururent tout à coup se précipiter dans la riviere, où elles se noyerent. Le Vice-Roi surpris d'un tel événement, écrivit le jour & l'heure que ce prodige étoit arrivé; ce qui se trouva précisément le même

me tems à une minute près, où le Roi Henri IV. avoit été poignardé dans son carrosse par Ravaillac; comme le Vice-Roi en fut incontinent convaincu par les lettres qu'il reçut de la Cour pour l'informer de cette Tragédie.

Tout cela peut-ètre pur hazard, autant que j'en puis juger; mais il y a quantité de simptômes d'ailleurs. Quant à l'homme, il ne se connoît pas soi-même, & les secrettes opérations de son ame lui sont cachées. Comment donc peut-il connoître la nature des autres choses, & ètre bien informé des dispositions occultes des bêtes? Le moindre vermisseau ou insecte déconcerte nos plus exactes recherches, & notre esprit se perd dans la contemplation de ces petites parties. Les êtres les plus muets & les plus inanimés publient hautement le ridicule du sçavoir dont nous nous piquons. Chaque atôme dans la Nature se mocque de notre meilleure Philosophie. Qui peut donc prétendre de pénétrer les mysteres de la Providence, ou suivre les traces de l'éternelle destinée? Les Historiens parlent diversement de ce parricide. Il y en a qui disent que le scélérat a eu l'approbation de la Cour de Rome, & qu'il a été mis au rang des Martyrs. Il est certain qu'il souffrit la mort la plus horrible que l'esprit humain pût inventer pour punir une trahison qu'on ne sçauroit mettre en parallele. Il semble que les Juges qui l'examinerent eurent peur ou honte de divulguer ce qu'ils entendirent de sa propre bouche, puisqu'ils s'obligerent par serment à un secret éternel. Ravaillac lui-même reconnut, qu'il avoit entrepris deux autres fois de

tuer le Roi ; mais qu'il avoit été repoussé par ceux de sa suite, qui avoient soupçonné à ses yeux qu'il avoit un mauvais dessein.

Sage Mehemet, Dieu préserve notre glorieux Sultan de la rage des mutins, d'un Médecin Juif & des disgraces communes à la vie humaine, & puisse enfin la diligence de ses serviteurs le mettre à couvert des brusques coups d'un assassin désespéré.

LETTRE LXXXVIII.

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur.

Des magnificences extraordinaires qui se firent à Paris lorsque le Roi & la Reine nouvellement mariés y firent leur entrée.

CEtte Ville est maintenant aussi pleine de tintamare & de flambeaux que le sont certaines Villes d'Asie lorsqu'il arrive une éclipse de Lune, ou que l'est Constantinople durant le jeûne du Ramezan. Il est près de minuit, & cependant on entend encore un bruit si confus, composé des acclamations des peuples, du son des cloches, du bruit des Tambours, des Trompettes, & autres instrumens de Musique, du tonnerre du canon, des fusées, & autres feux d'artifice, qu'il n'y a personne qui ne croye être à une bataille ou à un siége.

Le sujet de tout cela est, l'entrée publique du Roi & de la Reine nouvellement mariés, qui n'étoient pas venus à Paris depuis leur mariage. Il n'y a point de langue, point de plume qui

puisse

puisse bien exprimer l'inimitable pompe & magnificence qui a paru aujourd'hui, soit dans le train du Roi & de la Reine, soit dans les préparatifs qu'on avoit fait pour les recevoir. L'éclat de l'argent, de l'or, & des bijoux, éblouissoit les yeux de toutes parts. J'aurois souhaité qu'une armée de Musulmans eût eu tant richesses à piller. Cependant pour augmenter la gloire de cette journée, il y avoit quarante mille Bourgeois & Gardes du Roi sous les armes.

Le Roi avec sa nouvelle Epouse a paru sur un Trône magnifique, tout brillant d'or & de Diamans. Il étoit exhaussé, & on y montoit par plusieurs dégrés. Sur ces dégrés étoient placés les Princes du Sang, & les Ducs & Pairs du Royaume, & autres Grands & Nobles, comme aussi les Princesses, Duchesses, & Dames de la premiere qualité.

Ç'a été au pied de ce Trône qu'ont été faites une infinité de Harangues & de félicitations par le Clergé, & Moines de tous les Ordres, par les Ecoliers, & par diverses sociétés d'Artisans. Mais ce qu'il y avoit de plus surprenant, étoit une fille étrangere qui a prononcé plusieurs Oraisons en Latin, en Grec, en François, en Espagnol, dans lesquelles elle a loué les exploits héroïques du Roi, ses progrès admirables, la grandeur de sa sagesse, de son courage, & de ses autres vertus, qu'elle a pris pour sujet de son Panégyrique. Elle n'a pas moins loué l'incomparable beauté de la Reine, son illustre naissance, & les grandes qualités de son esprit. Elle a fini par des considérations sur la joye qu'avoit toute

l'Europe d'un ſi illuſtre mariage, & de l'union des deux plus puiſſantes Couronnes de la Chrétienté.

Elle a fait tout cela avec tant de grace & de modeſtie, qu'elle a attiré les yeux & les oreilles de tous les ſpectateurs. On dit qu'elle a extrêmement plû au Roi; & beaucoup plus à la Reine, qui n'avoit jamais trouvé juſqu'ici une ſi ſçavante fille.

Il y a pluſieurs années que les Dames de France ſe ſont appliquées à l'étude des Langues & de la Philoſophie. Il n'en eſt pas de même en Eſpagne, où les hommes traitent le beau Sexe avec trop de rigueur pour lui donner une telle liberté. Les Eſpagnols ſont auſſi durs à l'égard des femmes, que le peuvent être les Mores, dont on dit qu'une grande partie de cette Nation eſt deſcendue. Chaque pays de l'Europe a ſouffert de grands changemens, par les courſes & les conquêtes des Mores, des Goths, des Huns, & des Vandales. Auſſi eſt-il difficile dans une ſi grande confuſion de ſang étranger de marquer l'origine de quelque Nation de l'Europe que ce ſoit. Auſſi eſt-il vrai que les Européens n'ont pas eu de leurs généalogies le même ſoin que nos Arabes.

Quoiqu'il ne ſerve de rien, illuſtre Aga, de deſcendre d'un ſang noble, à moins qu'on n'hérite des vertus de ſes Ancêtres, auſſi-bien que de leurs qualités & de leurs richeſſes, cependant il y a du plaiſir & de l'avantage d'avoir l'hiſtoire de ſa Maiſon, afin que liſant le caractére & les héroïques actions de nos Peres, nous y trouvions

vions des motifs pour tâcher, non seulement de les imiter, mais aussi d'ajouter quelque chose à la gloire de la Tribu d'où nous descendons.

LETTRE LXXXIX.

A Dinet Golou.

D'un tremblement de terre arrivé à Paris.

JE ne sçai si je finerai la Lettre que je commence; ou si je l'acheve, je ne sçai si ce sera sur, ou sous la terre. Je ne puis cependant m'empêcher de t'écrire, cher ami, quoiqu'autant que j'en puis juger, il soit fort possible, que mon papier & moi, la maison où je suis logé, & en général cette belle Ville, soyons transportés dans un autre pays avant que le matin vienne. Il est même possible, que cet instant même envoye aux champs Elisées une nouvelle colonie de François, & que Paris avec tous ses magnifiques Palais descende dans le pays des ombres; qu'au lieu des rivages de la Seine il se trouve sur les bords de l'Acheron ou du Stix, & qu'il change les airs frais de la campagne pour les souphres étouffans de l'Enfer. En un mot, nous avons senti ce soir les préludes d'un terrible tremblement de terre, qui n'a pourtant encore fait aucun mal.

Quand je demeurois en Asie, le tremblement de terre y étoit presqu'aussi commun que la revolution annuelle de l'Eté & de l'Hiver: Et nous n'en étions non plus allarmés, que des éclairs, de la grêle, ou de la pluye. D'ailleurs

un Musulman encourageoit l'autre, & la foi générale des vrais Croyans nous persuadoit tous, que nous devions être resignés à la volonté de Dieu, & aux decrets de la Providence éternelle, soit pour le plaisir ou pour la douleur, soit pour le bien ou pour le mal, soit pour la vie ou pour la mort. Mais il y a long-tems que j'ai perdu l'habitude de ces convulsions du globe, n'en ayant senti aucune depuis plus de vingt deux ans, & d'ailleurs, je suis tellement separé de la societé des Fidéles, que comme le reste du monde, & même comme les Infidéles, je suis devenu peureux, facile à surprendre, n'ayant qu'une raison bien foible, & peu ou point de foi.

Mon esprit & mon corps ont été également ébranlés, d'abord que je me suis vû chancelant dans ma chambre, & que j'ai senti branler le plancher sous mes pieds, & faire un mouvement si singulier que ni l'art ni la force ne sçauroient jamais imiter. J'ai conclu d'abord que c'étoit un tremblement de terre; mais je n'ai sçû comment faire pour tenir mon esprit dans l'indifference. La mort sous toute autre figure ne me fait pas la moindre peur, mais je n'aime pas à être ainsi enterré tout vivant dans le tems qu'on s'y attend le moins. Il m'a paru horrible d'être précipité tout à coup dans un tombeau inconnu, & sans sçavoir où je m'arrêterois. J'aurois pû tomber dans quelque lac tenebreux, peut-être aussi aurois-je été me baigner dans un fleuve de feu, ou me briser sur quelque rocher: Car qui peut dire comment sont faites les cavernes soûterraines,

terraines, ou quelle ſorte d'appartemens il y a ſous la ſurface de la terre? Nous marchons ſur un merveilleux édifice, ſur un globe plein de ſecrets épouventables. Si c'eſt la nature, ou la deſtinée, la providence, ou la hazard, qui produit les crevaſſes, qui ſe font en divers endroits de la terre; c'eſt ce qu'on ne ſe met guéres en peine d'examiner, tant qu'on eſt dans le peril. Une ſi terrible chûte déconcerteroit le meilleur Philoſophe du monde, & ruineroit tous ces raiſonnemens. Je ſuis ſûr qu'il me fâcheroit beaucoup d'être ainſi dépouillé de mon eſprit en un moment. De-là vient que je ſuis ſurpris de la vanité d'Empedocle, qui ſe precipita dans les flâmes du Mont Etna, en vûe ſeulement de paſſer pour un Dieu, s'il faut croire ce qui s'en dit ordinairement. Cela me donne ſujet de conclure, que ce Philoſophe fit ce ſaut perilleux dans quelqu'autre vûe: En effet, il y a apparence que ce grand Philoſophe ne pouvoit pas regarder une vaine renommée comme ſon bonheur éternel. Ariſtote prit une route plus aiſée. Ce Philoſophe rebuté de ſon ignorance de ne pouvoir comprendre le flux & reflux de la Mer, s'y jetta, à ce qu'on dit, & y finit toutes ſes recherches. Mais j'ai de la peine à croire que ce Philoſophe fut aſſez fou pour cela. Je juge des autres ſuivant l'experience que j'ai faite de moi-même. Je me ſoucie auſſi peu de la mort que perſonne; cependant je ne voudrois pas me précipiter avec tant d'extravagance. J'aime bien à faire de nouvelles experiences; mais je n'aime pas celles qui nous privent ſans reſſource des moyens d'en faire d'autres.

Nou

Nous avons ici nouvelle d'un tremblement de terre, qui renversa une partie des monts Pirenées quelques jours avant qu'il se fît sentir ici. Mais il y eut peu de gens qui fissent attention à cet évenement. Les maux éloignés ne font peur à personne. Cependant ceux que nous sentons nous font fondre en larmes. Pour moi j'en tire cet avantage, que je me confirme dans mon indolence, & m'accoutume à ne rien craindre. Je dis que c'est un avantage, & je suis persuadé que j'ai raison; car tous mes soins, toutes mes apprehensions, & toute ma prévoyance, ne sçauroient me mettre à couvert des coups du Tout-puissant.

LETTRE XC.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Remarques sur le Régne de Louis XIII.

Quoique j'aye été long-tems sans t'écrire, tu me ferois injustice de conclure que j'ai oublié mon devoir; ou que je ne me mets guéres en peine d'obliger un si illustre ami. J'ai beaucoup de choses à faire; & ainsi j'ai besoin de bien ménager mon tems, & de partager mes heures, en sorte que le Grand Seigneur soit servi, le Divan informé de tous les évenemens de consequence, & l'attente de chaque Ministre remplie.

Je te parlai dans ma précedente de certaines circonstances remarquables de la vie d'Henri IV. J'ai aujourd'hui à t'entretenir du Régne de Louis

Louis XIII. ſon fils. Le Maréchal d'Ancre, le Duc de Luines, & le Cardinal de Richelieu le partageoient ſucceſſivement avec lui. Le premier étoit le Favori de la Reine-Mere; le ſecond celui du Roi; & le troiſiéme étoit le Maître abſolu du Roi, de la Reine, & du Royaume.

Il eſt vrai que durant la minorité du Roi, Marie de Medicis veuve d'Henri IV. eut l'adminiſtration du Royaume, & régna d'une maniere arbitraire. Mais les Princes du Sang & les autres Grands ne pouvant ſouffrir d'être gouvernés par une femme, conſpirérent contre elle. Du nombre des conſpirateurs furent le Prince de Condé, pere du Prince de Condé d'aujourd'hui, & le Duc de Bouillon. Le premier étoit un homme entreprenant, & capable de toute ſorte d'actions où il falloit de la valeur: Et le dernier étoit un fin & ruſé Politique.

Leurs Cabales ne furent pas ſi ſecrettes, que la Reine ne fût informée de leurs aſſemblées & le Duc de Bouillon, fut le premier qui s'aperçut que ſon parti étoit trahi. Il en eut avis de bonne part, dans le tems qu'il étoit avec le Prince de Condé & autres Grands, au lieu d'un rendez-vous ſecret qu'ils s'étoient donnés. Il en avertit les autres, & les exhorta tous à pourvoir à leur ſûreté par la fuite, de peur qu'ils ne fuſſent arrêtés ſur le champ. Mais après qu'ils lui eurent repliqué, que la Reine n'entreprendroit jamais une choſe dont le ſuccès étoit ſi douteux, il ſe leva, & prit congé en leur parlant de la maniere ſuivante. *Vous pouvez, Meſſieurs, en uſer comme*

il vous plaira : Pour moi, je me retire, & m'en vais de ce pas monter à cheval en bas de ſoie, pour gagner Sedan au plus vîte. S'ils m'obligent à uſer dans cet exil une paire de bas, je leur ferai uſer, je jure, mille paires de bottes.

Cela arriva comme il l'avoit dit, & le denouëment de tout cela fut un diminutif de guerre civile : Car la Reine fut obligée de lever une armée pour réduire ce Prince. Pour les autres de ſon parti, ils furent arrêtés auſſi-tôt que la Cour eut été avertie qu'il s'étoit ſauvé.

Pendant ces troubles les Mores furent chaſſés d'Eſpagne, au nombre de ſix cent mille. Partie de ceux qui demeuroient proche les côtes, s'en allérent par mer en Afrique. Les autres qui étoient plus enfoncés dans les pays, ſe mirent en devoir de traverſer les monts Pirenées, & de-là, dans les Provinces Meridionales de la France, offrant au Vice-Roi de Navarre un Ducat par tête, s'il vouloit leur donner des paſſe-ports. Le Vice-Roi ayant eu la curioſité de voir ces Voyageurs, & les trouvant tous en guenilles & preſque nuds, pâles & défigurés comme des gens qui viennent de l'autre monde, en eut pitié, & leur donna paſſage *gratis*. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'exige tant d'argent de ces miſerables, qui ſont entierement abandonnés.*

Mais il ſemble que ſa compaſſion étoit inutile. Car ſes Muſulmans trop fins pour lui, ayant ſali & déchiré leurs habits, ſauvérent leur or & leurs bijoux. Ce qui fit qu'on railla le Vice-Roi de ſa facilité, & qu'on l'appella ami des Gabaonites.

Je

Je paroîtrois trop partial de ſatyriſer ce Prince, dont la générosité merite des louanges. Mais je ne ſçaurois m'empêcher de rire de la ruſe des Mores, qui s'exemptérent de payer par ce moyen, non ſeulement le tribut ordinaire qu'on exigeoit des paſſans, mais aveuglérent ſi bien les Infidéles, qu'ils ne ſe doutérent jamais qu'ils euſſent de plus grandes richeſſes ; ce qui ayant été ſçu ; les Mores n'euſſent peut-être pas porté en Afrique une piece d'argent chacun.

Ce paſſage m'a paru digne de n'être pas ignoré de toi, puiſqu'il reſſemble en partie à la ſortie des Iſraëlites hors d'Egypte, à cela près que les Mores ne pillérent & ne volérent pas les Eſpagnols, comme firent les enfans de Jacob les Egyptiens la veille de leur départ. Ce fait quoiqu'il en ſoit, peut te donner quelque plaiſir.

Je t'ai parlé du Maréchal d'Ancre au commencement de cette Lettre. J'y reviens pour te dire, qu'on l'a comparé à Sejan, ſoit pour ſa vie, ſoit pour ſa mort. Il avoit les mêmes vertus & les mêmes vices, & eut auſſi le même ſort : Après que la populace eut traîné ſon corps par les rues, il fut enfin mis en pieces.

Veux-tu ſçavoir comment le Duc de Luines ſe mit en faveur ? Ce fut par l'ingratitude. Ce Duc & ſon frere étoient ſi pauvres d'abord qu'ils vinrent à la Cour, qu'ils n'avoient qu'un manteau à eux d'eux, & par conſequent ils ne pouvoient ſortir que l'un après l'autre. Cependant un certain Seigneur les ayant recommandés au Roi comme d'excellens Fauconniers, ils en-

gérent en faveur. Mais ils abuſérent de la bonté de leur Patron, & dirent malicieuſement au Roi tant de choſes contre lui & contre ceux de ſa Maiſon, qu'ils le firent bannir de la Cour. Après quoi ils furent les maîtres de tout.

Le Cardinal de Richelieu vint enſuite, & parvint à la dignité de premier Miniſtre. J'en ai beaucoup parlé dans mes précedentes Lettres aux Grands de la Porte, que tu trouveras dans les regiſtres. J'ajouterai ſeulement ici une circonſtance dont je n'ai encore rien dit; qu'il étoit trop ambitieux pour croire qu'il fut un bon Juge des vers. Il donna deux mille Sequins à un Poëte pour une penſée ingénieuſe ſur ſa cotte-d'armes, quoiqu'il n'y eut que ſept mots. Il donna à un autre une dignité Eccleſiaſtique de mille Livres de revenu par an, pour l'avoir comparé au premier mobile. Mais il en fit chaſſer un autre à coups de bâton, pour n'avoir pas voulu changer un mot de ſon Poëme, qui n'étoit pas du goût du Cardinal.

Ce Miniſtre étoit extrêmement vindicatif. De tout ce que cet paſſion lui a fait faire, rien n'a été plus relevé, & ne lui a fait plus de tort, que la mort de Monſieur de Thou, que ce Cardinal fit décoler pour ſe venger de ſon pere, qui dans une hiſtoire générale qu'il avoit composée, avoit fait un vilain & abominable portrait d'un Richelieu. L'Hiſtorien étoit le fameux de Thou, dont je ſuppoſe que tu as entendu parler.

Pour ce qui eſt de Louis XIII. même, il a paſſé pour un Prince fort diſſimulé, qui faiſoit

des

des caresses extraordinaires à ceux qu'il vouloit perdre tout à coup. De-là vint qu'on disoit en proverbe de son tems, quand on voyoit qu'il caressoit quelque Grand : *son affaire est faite.* On ne sçauroit disconvenir que ce Prince n'eût beaucoup d'esprit, & même de la sagesse : Cependant on a remarqué, qu'il prenoit plaisir à plusieurs petites actions indécentes à la Majesté Royale. Il employoit une grande partie de son tems à la Peinture, & envoyoit querir les plus fameux Maîtres pour examiner ses ouvrages. Il n'avoit pas moins d'attachement pour la Musique ; & quelquefois il avoit l'ambition de passer pour bon Cuisinier. Il fit une fois un grand pâté de sa propre main, & le remplit de venaisons, qui ne sont bonnes que pour les Infidéles, c'est-à-dire, de chair de Chien, de Loup, de Renard, & autres abominables animaux, dont il n'est pas permis à un vrai Fidéle de manger. Il fit servir ce pâté à un régal qu'il donna à quelques-uns de ses Courtisans, qui pour faire honneur à la manufacture du Roi, mangérent avidement de l'horrible pâté, & louerent avec profusion l'adresse du Pâtissier, pendant qu'il se divertissoit à rire de ce qui se disoit. Il avoit plusieurs caprices de la même nature, qui le rendirent méprisable & redicule à tous les Grands de son Royaume. En un mot, il étoit plus respecté chez les Etrangers, que dans ses Etats ; il en étoit rédevable à la prudence du Cardinal de Richelieu, qu'on a regardé à juste titre comme le vrai génie de la France.

Tout ce que je viens de dire de ce Monarque, fait voit, illustre Ministre, qu'il étoit homme; & qu'il n'y a personne qui puisse être toujours sage. Mais les folies des Princes se remarquent plus que celles des autres hommes.

LETTRE XCI.

A Muhammed dans le Desert.

Du tremblement de terre arrivé à Paris, & autres lieux de France.

PUisse l'Ange de la Paix tendre son pavillon à l'entrée de l'heureuse Caverne où tu fais ta résidence. Puisse ton ame sentir une joye calme & pure, & joüir éternellement d'une tranquillité divine; pendant que les autres hommes ont à soutenir des inquiétudes & des frayeurs perpetuelles, des troubles & des divisions, des passions au-dedans, & des furies au-dehors, pendant en un mot qu'ils ont continuellement à craindre les uns des autres, aussi-bien que d'eux mêmes, & des Elemens dont ils sont composés.

Homme cheri de Dieu, Favori des Anges, l'objet des soins du Ciel, & les plus cheres délices de la Providence. La main du Tout puissant est sur toi; soit que tu t'asséyes, ou que tu marches, toujours prête à te mettre à couvert des calamités qui menacent ce bas monde, & à t'enlever en Paradis, où t'attend la Societé des Justes.

Il

Il y a eu depuis peu en ces quartiers, un tremblement de terre, qui a jetté toute la France dans une grande consternation, étonné tout le monde, & donné beaucoup à penser aux Sages. Les Habitans des Pirenées, qui sont certaines montagnes qui separent la France d'avec l'Espagne, en sentirent les premiers effets. Il y fit un grand fracas, renversa plusieurs bains medecinaux, plusieurs maisons, & fit perir je ne sçai combien de centaines de personnes. Une Mosquée ou Eglise fut engloutie, & enfin revomie, alla se planter dans un autre lieu aussi entiere & aussi ferme qu'elle étoit auparavant. Tout le monde regarde cela comme un grand miracle, & principalement les François qui y trouvent leur compte. Cette Eglise avoit fait naître une dispute entr'eux & les Espagnols; chacun prétendoit en être maître, comme étant autrefois précisément sur la ligne de séparation. Mais la querelle est présentement vuidée; car cette convulsion du Globe l'a transportée à près de demi lieue de sa premiere situation, du côté des terres de France. Les Ecclesiastiques François relevent cet évenement, & le regardent comme une preuve visible de la justice de leurs prétentions, & les Peuples le croyent ce semble volontiers.

Pour moi, je ne juge pas ainsi des tremblemens de terre, & je suis persuadé au contraire, qu'ils sont aussi naturels que les vents, que personne ne sçauroit attirer dans aucun parti ou faction, à moins que de vouloir croire les contes qu'on fait des Magiciens de la Laponie. Je

ſuis perſuadé que le monde eſt beaucoup plus ancien que la plûpart des gens ne s'imaginent ; que les embraſemens & les inondations y ont fait divers changemens, & qu'il va bientôt tomber dans une autre révolution. Je crois que le feu originaire, qui eſt au centre du monde, ayant conſumé par degrés ce qui s'eſt trouvé devant lui, s'eſt preſque rendu à la ſuperficie, & a allumé toutes les mines de ſouphre, & autres matieres combuſtibles qu'il a trouvé à ſon paſſage. Que ces feux mangeant & conſumant tous les jours leurs voûtes, & s'approchant auſſi quelquefois de ces vaſtes receptacles, où ſont contenues les eaux ſouterraines qui ſont plus voiſines de la ſuperficie, échauffent ces Lacs qui venant enſuite à ſe raréfier, & à former des vapeurs, qui ſe trouvant enfermées, tâchent à ſe faire paſſage avec une extrême violence ; & c'eſt ce qui cauſe ces enlevemens & tremblemens de la ſuperficie, qui effrayent ſi fort les hommes. Mais quand cela arrive, la cauſe en eſt fort profonde, & il la faut chercher bien loin de nous. Car dans les endroits où la ſurface eſt peu profonde, la terre durant ces agitations du monde s'ouvre ordinairement, & s'enfonce avec tout ce qui ſe trouve au-deſſus. C'eſt ainſi que des Villes entieres ont été englouties. On prévoit aiſément le danger par un petit tremblement de terre, des maiſons, des arbres, des hommes, & de tout ce qui ſe rencontre à portée ; car alors la convulſion eſt ordinairement fatale. Mais lorſque le mouvement eſt peſant, grave & regulier, c'eſt un ſigne que la cauſe & le danger ſont éloignés.

gnés. Ceci eſt d'autant plus évident, que le tremblement ſe fait ſentir plus loin. Car on ne ſçauroit s'empêcher de convenir, que plus cette agaitation eſt proche du centre, plus ſa violence s'étend ſur la circonference. Ceci eſt appuyé ſur une démonſtration Mathematique; ainſi il n'eſt pas neceſſaire que j'en diſe davantage à un homme qui eſt conſommé dans les Sciences.

Une réflexion que je crois juſte, eſt qu'encore que nous n'ayons rien à craindre de ces tremblemens de terre éloignés, tant qu'ils demeureront dans cet éloignement: Néanmoins comme nous ne ſçavons s'ils ne s'approcheront pas bien-tôt de nous, & que nous ne pouvons pas ſçavoir au juſte, où & quand ils arriveront, & juſqu'où ils s'étendront, il s'enſuit par une conſequence naturelle, que puiſque ce ſont des choſes inévitables, & que tout l'eſprit humain ne ſçauroit trouver moyen d'empêcher que la terre ne s'ouvre, & n'engloutiſſe tout ce qui ſe rencontre en ces endroits-là, nous devons ne nous mettre guéres en peine de quelle mort nous mourions. Nous devons borner tous nos ſoins à vivre comme des hommes, c'eſt-à-dire, ſelon la raiſon. Car ſoit que nos ames nous ſurvivent ou non, ce ſera quelque choſe de conſolant de mourir en paix, & remplis de notre propre innocence.

Fin du Quatriéme Tome.

TABLE DES LETTRES ET MATIERES

De ce quatriéme Tome.

LETTRE PREMIERE.

rique

A

Fin de la Table du quatriéme Tome.